

copy 1

YEG

Bon[illegible]

ÉTUDES
DE L'HOMME,
OU
Recherches sur les facultés de sentir et de penser.

PAR

CHARLES-VICTOR DE BONSTETTEN,

Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes.

TOME I.er

GENÈVE,
J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.
PARIS,
Même maison de commerce, rue de Seine, n.° 48.

1821.



INTRODUCTION.

CETTE introduction contient les résultats de mes Études de l'Homme. Il faut pour la saisir, non-seulement, lire, mais méditer. J'ai quitté les sentiers battus et les plaines fleuries, pour gravir les précipices et les rochers des Alpes. Je vais chercher un point de vue élevé, pour de là donner une idée du pays que j'ai parcouru. Que les amis de hautes et solitaires pensées me suivent; c'est pour eux que j'écris.

Il y a plus de mille ans qu'on a dit que la connoissance de soi-même étoit la plus importante de toutes. Les moralistes de nos jours ne nous disent-ils pas que l'empire sur nos passions est le plus noble des empires : mais cette conquête ne peut se faire que par la connois-

sance intime de nous-mêmes. Les lois aussi, qui font la destinée des nations; et la grande charte de l'humanité, que tous les hommes réclament, c'est dans le sanctuaire de l'âme, c'est dans la connoissance de l'esprit humain, qu'il faut les chercher.

Et cependant rien n'est plus négligé de nos jours que l'étude de l'homme! La raison en est, que rien ne ressemble moins à l'homme que le portrait qu'en ont fait les philosophes, qui dans leurs idéologies, n'ont jamais dessiné qu'une partie de leur modèle. Voyez l'homme dans les livres de philosophie rationnelle, et comparez-le à l'homme tel que nous le voyons. Quelle différence entre l'un et l'autre!

A ne voir que nos idéologies, on diroit que la pensée ne se compose que d'idées. On a regardé le sentiment comme un hors-d'œuvre de l'esprit humain, tandis qu'il en fait partie intégrante. On ne lui a jamais assigné des lois constantes. On a cru expliquer par le raisonnement ce qu'on

ne peut trouver que par les faits. A force de raisonner, on a oublié l'étude des faits, tandis qu'il ne falloit voir que les faits.

L'imagination est la puissance motrice de l'esprit humain ; l'intelligence en est la puissance dirigeante. L'homme actif est le produit de la combinaison des deux forces ; la distinction des deux facultés est le résultat le plus important de la psycologie.

Les idées *ou représentations des objets des cinq sens*, ne sont pour rien dans le mouvement de l'esprit. Les idées sont inertes de leur nature, tandis qu'on en fait des puissances à la fois motrices et dirigeantes. Le mouvement des idées ne vient jamais des idées (1) ; le principe

(1) L'effet d'une sensation se réduit à produire la représentation d'un objet extérieur, appelée *Idée*. L'*idée*, arrivée à l'âme, ne prend du mouvement qu'en se liant à un sentiment pour produire une action, ou à une idée pour former un rapport. Mais ces liaisons se font par les lois de l'imagination ou de l'intelligence émanées de l'âme. Les substantifs, sans l'expression d'un rapport, n'ont aucun sens, et ne peuvent former

moteur de l'esprit humain réside dans les profondeurs de l'âme ; c'est de son sanctuaire qu'émanent les mouvemens qui la révèlent à l'homme sous les formes de l'imagination et de l'intelligence.

L'esprit de l'homme actif, de l'homme tel qu'il se présente à nous dans le monde, est toujours le résultat de la combinaison des deux facultés. Le premier pas à faire dans l'analyse de l'esprit humain, est donc de distinguer nettement l'imagination de l'intelligence dont l'esprit humain se compose.

La connoissance de l'homme, comme la connoissance de tout ce qui existe hors de nous, se compose de *faits* bien vus; et le raisonnement le plus profond n'a pour but que de bien classer ces faits ; mais les faits qui composent la connoissance de l'homme, c'est dans la psycologie qu'il faut les chercher.

---

ni conception, ni pensée. On verra que tout rapport émane de l'âme, puisque tout rapport suppose une omparaison.

La psycologie est aux sciences rationnelles, ce que les mathématiques sont aux sciences physiques.

Ce n'est que depuis les progrès faits dans les mathématiques, que la bonne physique a fait des conquêtes; nos connoissances morales n'en feront que lorsque la psycologie aura tous les développemens dont elle est susceptible, et qu'elle est loin d'atteindre encôre.

Les sciences morales s'occupent des actions volontaires, et supposent partout des motifs. Les motifs sont les puissances motrices du monde moral : tous sont pris dans la sensibilité. Il faut donc chercher les forces morales dans les lois de la sensibilité; mais la direction de ces forces, c'est dans l'intelligence régulatrice des actions humaines qu'il faut les chercher. Pour connoître l'esprit humain, il faut donc connoître les lois dont il n'est que la combinaison.

Aristote a dit que la science des principes (à laquelle il a le premier donné les

nom de métaphysique) est aux autres sciences ce que l'architecte est aux ouvriers.

J'ai dit que la force motrice des actions humaines est dans la sensibilité, et la direction de cette force dans l'intelligence. C'est ainsi que le ressort fait mouvoir la montre, mais c'est le régulateur qui fait l'heure marquée sur le cadran.

Mens agitat molem. C'est l'âme qui meut la matière. Cela est tellement vrai, que l'empire des idées est en raison de leur hauteur, c'est-à-dire, de leur universalité; de manière que partout où les abstractions sont senties, la plus élevée domine ses subordonnées.

Nous faisons tous de la métaphysique sans le savoir, comme le Bourgeois-Gentilhomme faisoit de la prose sans le savoir. Les hommes les plus vulgaires sont dirigés par des espèces de principes, c'est-à-dire, par des idées un peu généralisées. Chacun a son petit zénith de pensée, chacun a son dicton, son proverbe, ou sa

sentence favorite, d'après laquelle il se conduit.

Voyez les débats animés des orateurs de nos jours. Chacun cherche à se placer dans quelque principe élevé, comme à la guerre on cherche des positions pour dominer l'ennemi. N'est-ce pas avouer que c'est aux principes qu'est dû l'empire de l'homme sur l'homme?

La législation, la morale, la théologie même, ne sont que des recueils d'idées un peu généralisées, qui attendent leur lumière d'en haut, je veux dire de principes plus élevés. Les lois qui régissent ces sciences, il faut les chercher dans les lois de l'intelligence et de l'imagination, dont se compose le véritable code de l'esprit humain.

N'est-il pas étrange qu'on ne se soit jamais avisé de voir que le sentiment est une des forces élémentaires de la pensée? Faut-il s'étonner qu'on n'ait rien compris au mécanisme du monde moral, puisque la puissance motrice de ce monde

en étoit toujours bannie? On a beaucoup écrit sur les sentimens, mais je n'ai trouvé nulle part l'origine, la classification ni les lois de nos sentimens. Personne encore n'a fait voir qu'ils font partie intégrante de la pensée.

Ce que Bacon a dit de son temps est vrai de nos jours. *Les sciences intellectuelles*, dit-il, *sont adorées comme des statues, et immobiles comme elles.* Un homme de génie a-t-il fait un système de philosophie, le vulgaire des penseurs court aussitôt l'adorer, et en reste là.

Cette adoration pour les sciences rationnelles prouve l'empire de ces sciences sur tous les hommes capables de les comprendre. Chacun s'approche plus ou moins respectueusement de quelque système, sans penser que la véritable lumière de la philosophie rationnelle ne peut venir que de nous-mêmes. Le philosophe moral n'est que l'historien qui nous présente des documens dont nous avons tous les originaux dans notre âme.

C'est une chose remarquable de voir de nos jours les progrès des sciences physiques à côté de l'agitation stérile, ou plutôt de l'immobilité des sciences rationnelles. Quelques principes de chimie, les gaz, par exemple, une fois trouvés, tous les hommes se précipitent vers ces points lumineux, et la science fait d'immenses conquêtes. Un grand principe est-il trouvé, les applications s'en multiplient de toutes parts, et la science s'étend jusqu'à-ce que ces applications soient épuisées, ou qu'on ait quelque nouveau principe.

Il n'en a pas été de même des sciences rationnelles. Kant se présente à l'Allemagne tout couvert de nuages. On est quelque temps sans le voir, puis on se précipite vers cette apparition inattendue. Mais la science de l'esprit humain, loin d'aller en avant sur les pas de Kant, semble avoir pris une marche rétrograde. On ne s'en aperçoit que trop lorsqu'on voit en Allemagne le plus noble des

Théophraste ou Dioscoride avoient dit! Il en est de même de la psycologie, qui nous touche de bien plus près que les plantes. N'est-on pas sans cesse à se demander ce que tel philosophe a dit ou voulu dire, tandis que cette pensée, dont ils parlent, est en nous et devant nous à chaque instant de la vie.

C'est donc cette pensée qu'il faut étudier, non dans les copies défigurées par les sectes, mais dans l'original déposé dans nous-mêmes.

Mais voici la grande difficulté de ce travail : Ce que nous appelons *pensée* est presque toujours un composé de sentimens et d'idées. Or, il est de la nature de l'*attention* de faire disparoître le sentiment; de manière que l'attention, que nous portons à la pensée que nous observons, la dénature, en la concentrant dans les *idées*, ce qui en fait disparoître la partie gazeuse, appelée sentiment.

Règle générale : l'homme qui sent ne voit pas l'homme qui pense, et l'homme

qui pense ne voit pas l'homme qui sent ; et comme, dans presque tous les momens de sa vie, l'homme est sentant et pensant à la fois, et, le plus souvent, encore plus sentant que pensant, il en est résulté que l'homme réel est demeuré invisible aux yeux du penseur profond.

Toute analyse que nous faisons en apparence des objets de nos recherches, n'est en réalité que l'analyse de nos propres idées. Nous croyons toucher aux objets, lorsque nous ne touchons qu'aux idées; nous oublions que nous ne voyons nos idées que dans le miroir de nos sens.

Mais, si ce que nous appelons *pensée* étoit composé d'élémens divers dont chacun suivît des lois particulières, il seroit de la plus haute importance de connoître ces lois et ces élémens, pour avoir, en quelque sorte, une formule universelle de l'analyse de nos idées.

J'ai fait voir dans mon ouvrage, que la pensée se compose de trois élémens

distincts dont chacun a ses lois particulières.

Le premier de ces élémens, je l'appelle *idée*, et je définis l'idée: *toute représentation d'un objet extérieur arrivée par quelqu'un de nos cinq sens*, comme son, couleur, etc. Cette définition revient à peu près à celle que Locke donne de la sensation.

Le second élément de la pensée vient du sens intérieur appelé sensibilité : je l'appelle *sentiment.* Je fais voir que toute *sensation* renferme à la fois sentiment et idée, puisqu'elle affecte toujours à la fois le sens intérieur et le sens extérieur.

Le troisième élément, je l'appelle *Rapport*, et je définis le rapport : le résultat de la comparaison *de deux ou plusieurs idées.* Quand je dis A plus grand que B, l'idée *plus grand* est un rappport qui n'est ni l'idée A, ni l'idée B, mais un produit de l'esprit. Ce rapport fait le *lien des idées et l'âme de la pensée.*

L'*idée* et le *sentiment* ne peuvent jamais composer une pensée, la *pensée*, supposant essentiellement un *rapport* (1), c'est-à-dire, un lien, sans lequel les idées et les sentimens seroient, comme les lettres isolées, sans aucun sens (2).

Cette classification des élémens de la

---

(1) Affirmation ou négation.

(2) Analysons l'idée la plus simple : La rose a une agréable odeur.

L'analyse de cette phrase me donne les *idées* rose et odeur. Ces idées sont le produit de deux sensations. Le mot *agréable* est une sensation des sens intérieurs, qui peut se lier ou ne pas se lier avec l'idée de rose. Enfin les mots *la*, *a*, *une*, sont des *rapports* nés de l'entendement.

On voit que, sans les *rapports*, les idées *rose* et *odeur*, et le sentiment exprimé par le mot *agréable*, n'auroient point de sens. Mais le *sens* d'une phrase, toujours né d'un rapport, ne fait partie ni des sensations, ni des sentimens. La pensée n'est donc point un composé de sensations ou d'idées, mais un Tout, qui n'a de sens et de vie que par les rapports nés de la faculté appelée intelligence.

On voit dans cette simple phrase les trois élémens de la pensée, dont chacun a ses lois particulières (idée, sentiment et rapport.)

[illegible]

[illegible] l'organisation naturelle de l'homme.

[illegible] Le sens du beau a son principe placé dans les profondeurs de l'âme. Il

émane de certains rapports entre les sensations; car, aucune sensation isolée n'est belle. Le sentiment du beau ne se développe que peu-à-peu; son principe, qui réside dans l'âme, assortit les sensations selon les lois de l'harmonie, qui, en réunissant plusieurs sensations dans un sentiment commun, produit ce qu'on appelle l'*unité*.

III.° Le *sens moral*, placé, comme le beau, dans les profondeurs de l'âme, est le sens qui nous instruit des sentimens d'autrui. Cet organe, qui fait que nous aimons ou haïssons, est cause que les hommes se repoussent ou s'attirent, suivant les sentimens qu'ils s'inspirent réciproquement. On voit que le sens moral est le fondement du système social.

Le sens moral est la source de l'honnête; le sentiment de nos besoins est le fondement de l'utile (1). Dans le domaine

(1) Ce qui rend presque interminable la querelle de l'utile avec l'honnête, c'est qu'on peut très-bien prouver qu'il est toujours utile d'être honnête. L'iden-

de l'utile, l'homme est à la fois *sujet* et *objet* d'un désir : dans le domaine de l'honnête, il est sans doute toujours lui-même le sujet de ses propres affections, mais, il n'en est pas toujours l'*objet*. Si quelquefois nous préférons autrui à nous-même, c'est au sens moral que la gloire en est due. Toute la question sur l'utile et l'honnête se réduit à savoir : si c'est toujours le *moi* qui est (non le sujet) mais l'*objet* de nos préférences.

Je viens de faire le tour du pays de l'Imagination. On voit que trois puissances s'en partagent l'empire.

---

tité de ces deux choses prouve l'harmonie parfaite du sens moral avec la raison, qui fait que le sentiment approuve tout ce que la raison conseille. Mais s'il est vrai que l'homme n'est mu que par le sentiment, la raison ne sauroit donc produire la vertu pratique, puisque ce n'est jamais la raison, mais le sentiment qui fait agir. En démontrant la liaison intime, je dirois presque la combinaison chimique des sentimens moraux avec la raison, j'ai fait voir que, lorsqu'on ne croit agir que d'après la raison, on n'est réellement déterminé et mu que par le sentiment.

Je définis l'Imagination : l'action et la réaction des sentimens sur les idées et des idées sur les sentimens, et j'observe que cette action et réaction provient de l'action et réaction des sens extérieur et intérieur l'un sur l'autre.

Passons à la faculté appelée Intelligence.

J'appelle *Intelligence* la faculté de former des rapports. Par *rapport*, j'entends le produit de la comparaison de deux ou plusieurs *idées*. On sait que l'idée est la représentation d'un objet *extérieur*.

Il faut, dès le premier pas, distinguer les résultats des comparaisons qui se font dans le domaine de l'imagination, des résultats de comparaisons qui se font dans le domaine de l'intelligence.

Les comparaisons de l'imagination donnent toujours pour résultat des *préférences*, tandis que les produits de l'intelligence donnent toujours des *rapports*. C'est là le point de divergence des deux

facultés. Quand je compare l'odeur de la rose à celle de l'œillet, c'est pour savoir laquelle je préfère; mais quand je compare deux quantités, c'est pour connoître leurs rapports.

Tout énoncé d'un rapport, je l'appelle *vérité*, et je distingue la vérité intérieure de la vérité extérieure, ou conformité de l'idée avec l'objet extérieur d'une sensation des cinq sens.

J'appelle *abstraction* le produit de la comparaison de plusieurs rapports. La simple comparaison d'un angle avec un autre angle ne produit point encore d'abstraction, mais le résultat de plusieurs comparaisons donne naissance aux abstractions.

Les idées qui, forment les rapports, sont nées dans la sensation; mais les rapports nés de ces idées sont les produits de l'entendement. Ce que nous appelons *plus* ou *moins*, *identité* ou *diversité*, ce ne sont ni des idées, ni des sentimens, mais des rapports.

Les deux facultés actives de l'esprit humain ont une tendance absolument différente. L'imagination va du bien au mieux ; son guide est le sentiment : l'intelligence s'élève de vérité en vérité ; son guide est le singulier instinct de l'âme de rapprocher les idées par leur rapport, jusqu'à les faire arriver à l'évidence (1).

J'ai défini l'*évidence* : le sentiment complet de l'unité de conception. Là, l'intelligence s'arrête pour aller répéter son travail sur les idées qui ne sont point encore arrivées à l'évidence.

---

(1) Les phénomènes, qui nous font supposer deux facultés distinctes dans l'âme, prouvent qu'il y a deux forces dans l'esprit humain, celle de l'Imagination qui fait aller les idées d'après les lois de la sensibilité, et celle de l'Intelligence qui tend sans cesse à produire des rapports. Il y a un principe de mouvement dans l'intelligence qui tend à rapprocher les idées par leurs ressemblances pour former des rapports et arriver à l'évidence, comme dans l'imagination il y a un principe toujours actif qui va cherchant le *mieux* dans le sens de nos besoins, dans le sens moral, ou dans le sens du beau. Tous les phénomènes de l'esprit humain ne sont que les résultats de ces deux forces, ou les résultats de la combinaison de ces forces entr'elles.

pensée suppose l'analyse de l'imagination et de l'intelligence.

J'ai donné, dans cet ouvrage, un grand développement à la théorie de l'Imagination, publiée il y a quinze ans. J'avois fait voir dans mes Recherehes sur l'Imagination, que la force motrice de cette faculté réside dans la sensibilité. Une analyse plus approfondie et plus prolongée, m'a fait apercevoir qu'il y a dans l'imagination trois classes de sentimens parfaitement distinctes, dont chacune a ses lois particulières; ce qui répand un jour nouveau sur cette faculté.

Je fais voir dans cet ouvrage que la sensibilité, motrice de nos idées, renferme: I.° le sens de nos besoins matériels, II.° le sens du beau, et III.° le sens moral.

I.° Les *besoins matériels* ont leurs lois dans l'organisation matérielle de l'homme.

II.° Le *sens du beau* a son principe placé dans les profondeurs de l'âme. Il

la *morale*. Mais comme le bonheur de l'homme dépend encore plus de ses semblables que des choses, toute la partie active et sociale de la morale est opérée par les lois du sens moral éclairé par la raison.

Que de merveilles dans l'homme! Tout y est germe et avenir. La faculté de sentir s'élève peu-à-peu avec l'harmonie des sentimens dont le germe est déposé dans les profondeurs de l'âme. La pensée aussi s'élève avec la pensée, et tout, dans l'intelligence, tend au développement des rapports, dont le tableau vivant compose la représentation de l'univers! La faculté de connoître, qui nous met en harmonie avec les objets extérieurs sous le nom de raison, dirige le sens moral vers la grande harmonie de nous avec ce qui n'est pas nous. Un accord suprême entre la faculté de sentir et celle de penser, réunit notre Être dans les grandes lois de l'harmonie dont se compose le bonheur. Plus l'homme s'éclaire, plus aussi le sentiment s'épure;

[illegible]

[illegible] la pensée [illegible]

[illegible] zoophytes in- [illegible] placé [illegible] puissances [illegible] harmonie [illegible] tout [illegible] pensée : [illegible] tend au [illegible] en [illegible] sur cette [illegible] désordre [illegible]

La perfection de notre Être consis- [illegible] développement, son im- [illegible] non-développement [illegible] même du mal seroit [illegible] d'aller au moins-mal [illegible] mieux. Telle serait la condition de [illegible]

La véritable vie de l'homme réside dans l'âme. La direction de tous ses élémens, leur point de rencontre, dépassent de toutes parts les limites de la vie terrestre.

Mais qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que la mort? Si la vie réside dans l'âme; si sentir et penser c'est vivre, les sens, qui ne sont que les porte-voix des objets extérieurs, ne composent pas la vie, pas plus que le son ne compose l'ouïe.

Les sens, nés sans doute de l'affinité de la partie spirituelle avec la partie matérielle de l'homme, seroient-ils les uniques rapports de l'âme avec la matière? Avons-nous jamais vu les êtres sortir de leurs rapports? Tout, dans l'univers, n'est-il pas une succession de rapports et de mouvemens? tout n'y est-il pas métamorphose et changemens, quoique tout y suive des lois invariables?

Si l'âme existe (et comment en douter!) il y a dans ce vaste univers, quelque chose de plus que ce que nous appelons matière. Il y a donc deux ordres de lois, un ordre spirituel et un ordre matériel, sans doute en rapport constans l'un avec l'autre. Ces rapports, quels sont-ils?

Cet instinct de l'intelligence qui tend à l'évidence, est le principe moteur des lois dont le recueil forme la logique. La marche de l'esprit humain s'élevant à la lumière, je l'appelle *développement* de l'esprit. Son produit est la *connoissance*.

L'imagination et l'intelligence ont des lois totalement différentes, et néanmoins leurs élémens (sentiment et idées) sont toujours plus ou moins liés et combinés l'un avec l'autre.

L'esprit humain marche donc toujours par la diagonale qui représente le produit de deux forces. Quand le sentiment prévaut sur les idées, l'esprit suit les lois de l'imagination; quand les idées dominent le sentiment, il suit les lois de l'intelligence.

Le résultat suprême des opérations de l'esprit humain, est le bonheur de l'homme. J'ai fait voir que le *bonheur* résulte de l'harmonie qui existe entre la faculté de sentir et celle de penser.

Les lois de cette harmonie composent

monique de leurs facultés qui s'ennoblissent par ce développement, comme la musique s'embellit par le développement harmonique des sons? Ne semble-t-il pas qu'il y ait place pour la liberté de tous les hommes, comme en musique il y a place pour toutes les harmonies?

On ne peut nier les progrès des arts et des sciences, qui, loin de se nuire, s'entraident dans leur développement. En seroit-il autrement des progrès de la liberté?

J'ai cherché la nature de cette apparition que, sous le nom de liberté, nous voyons s'èlever avec tant d'éclat sur l'horizon de notre siècle. Quel plus noble emploi pouvois-je faire de mon temps, que de chercher dans les lois de l'avenir les grandes lois de la destinée humaine?

Ces lois, j'ai cru les trouver dans l'harmonie de nos facultés, marchant de concert à la félicité universelle. J'ai vu tous les hommes chercher par instinct cette haute destinée de leur être. Il m'a semblé qu'il suffisoit de la leur indiquer pour

calmer leurs haines et appaiser leurs discordes. Ne sommes-nous pas tous d'une même caravane? N'allons-nous pas tous à la Mecque, et vaut-il la peine de se quereller sur la route si souvent aride de la vie?

Si les rapports d'homme à homme étoient indifférens, il n'y auroit ni bonnes ni mauvaises actions; il n'y auroit ni vice ni vertu. Ces rapports supposent des convenances préétablies entre les êtres; et si le mouvement de ces convenances étoit progressif, je l'appelerois développement, harmonie.

Il y a, entre les lois de la liberté et celles du despotisme, cette différence, que les lois de la liberté sont celles des choses, c'est-à-dire de la justice, et les lois du despotisme, celles de l'homme.

Nul homme ne peut mettre sa volonté à la place des choses et de leurs rapports. Que diriez-vous du jardinier qui prétendroit diriger les fibres et les vaisseaux de ses plantes? Le bon jardinier ne fait pas

les lois de la végétation, mais il suit et emploie celles qui font croître et prospérer; bien persuadé que le bien de son jardin fera la prospérité du maîtré. L'organisation morale est-elle moins précise, moins délicate que l'organisation matérielle? et n'y a-t-il pas plus de danger à blèsser cette nature morale de l'homme, que la nature organique des végétaux?

Passons aux sentimens moraux.

L'unité de l'âme ne consiste pas à n'y rien voir de distinct, à n'y pas remarquer des facultés diverses. Son unité consiste dans une centralité d'action, à laquelle toutes les actions subordonnées vont se rattacher. Tous les corps organisés ont cette centralité. C'est à la bien saisir que consiste la véritable connoissance de ces Êtres; c'est sur elle que repose leur classification.

Notre âme est comme plongée dans une atmosphère d'élémens spirituels, très-actifs, dont la combinaison fait la destinée de l'homme. Je marche, et mille

L'influence des sentimens sur les idées est le principe fondamental, et pour ainsi dire la clef de mon ouvrage. Dans mes Recherches sur l'Imagination (1), j'avois développé cette grande influence, qui fait le lien de l'homme pensant et sentant. Dans cet ouvrage-ci, je me suis particulièrement appliqué à étendre la théorie de la sensibilité, ce qui a fini par me conduire à la connoissance des trois grandes classes de sentimens, dont chacune a ses lois à elle. Et si, dans le domaine de l'imagination, la pensée suit les lois de la sensibilité, on conçoit que l'énoncé de ces lois, motrices de la pensée, jette un grand jour sur la marche de l'esprit humain.

J'ai toujours déploré de voir l'indifférence des hommes de mon temps pour l'étude de l'homme; mais j'ai cessé de m'en étonner quand j'ai vu le sentiment banni du code de l'esprit humain, et

(1) Cet ouvrage se trouve chez J. J. Paschoud, Imp. Lib. à Genève et à Paris.

rejeté comme contrebande hors de l'enceinte des sciences rationnelles.

Quelle triste étude de l'homme, que celle qui le rend étranger à la sensibilité? Et cette science sans cœur seroit la connoissance de l'homme!

N'est-ce pas lorsque l'âme est froissée dans ses plus chères affections qu'elle va cherchant cette pensée élevée que nous appelons philosophie? Mais la philosophie sans principes est vague et mensongère, et celle qui prétend en avoir se trouve aride et désespérante, parce que nous l'avons rendue étrangère au sentiment, et presque l'ennemie de la sensibilité!

Les lois qui attirent et repoussent les sentimens moraux, règnent sur le mobile élément des destinées humaines; et nous qui calculons les mouvemens de l'air et des ondes, nous ignorons les loix des mouvemens du cœur, qui font le bonheur ou le malheur de l'homme!

J'ai cru voir dans la théorie des senti-

mens moraux la loi générale de ses mouvemens. Je fais voir comment le sentiment parle au sentiment, et par quelle magie les cœurs parviennent à s'entendre et à se parler.

Ce ne sont pas les *idées*, mais les *sentimens* qui produisent ce que nous appelons *action*.

J'ai cherché à développer cette admirable harmonie de nos facultés qui fait que le sentiment développe la raison, et que la raison développe le sentiment de manière que l'imagination et l'intelligence dans leur marche simultanée déploient cette noble harmonie de l'âme qui produit peu-à-peu ce que nous cherchons sans cesse sous le nom de *bonheur*.

La morale me paroît avoir deux parties très-distinctes ; l'une nous enseigne nos devoirs, qui sont toujours fondés sur le rapport de nos actions avec le bien de la société ; l'autre, puisée dans la théorie des *motifs*, c'est-à-dire, dans la théorie des sentimens moraux, nous fait con-

montre les rouages qui meuvent l'aiguille de nos actions d'après la règle de nos devoirs. Cette dernière partie m'a paru tout-à-fait négligée. On prêche de partout aux aiguilles, mais on ne les fait pas marcher, parce que notre empire sur elles suppose la connoissance de nos sentimens, qui, malgré tant de livres, n'est pas faite encore.

Je me suis appliqué à chercher les lois de nos mouvemens moraux, et j'ai cru les trouver *dans le besoin de sentimens sympathiques*. Cette partie, je ne l'ai point développée; elle feroit à elle seule le sujet d'un ouvrage.

Quelle noble étude que celle de l'homme, qui nous fait voir de partout de grandes harmonies déposées dans le fond de notre Être! La vertu qu'est-elle si ce n'est le résultat naturel de la raison, qui éclaire, et du sens moral qui fait agir? Et le bonheur qui résulte de l'harmonie de la faculté de sentir avec la faculté de penser, d'où naîtroit-il, si ce n'est du

sciences immatérielles, c'est l'intolérance des sciences immatérielles. Si les hommes permettent à peine à la terre de tourner, comment permettront-ils à la psycologie d'éclairer les régions de la pensée? Quelle n'a pas été naguère l'intolérance de la théologie, de la législation et même de la morale. Toutes ces sciences à gens d'armes avoient soin d'écarter les idées qui n'étoient pas les leurs. On diroit que leurs doctrines étoient sorties toutes parfaites du cerveau de l'homme? et c'est dans leur empire que chacun se croyant infaillible accuse de méchanceté, d'hérésie et d'erreur quiconque ne pense pas comme lui! Comment arriver à quelque harmonie dans ce chaos tumultueux des opinions humaines, si ce n'est par la tolérance, par la raison, c'est-à-dire, par le travail, par l'étude, par l'erreur même, non par l'erreur fixée, mais par l'erreur rendue mobile par la liberté de toutes les opinions, dont la plus nécessaire est la liberté de se tromper.

La théologie même est une science comme tout autre. Elle repose toute entière sur l'idée d'une Suprême Intelligence. Mais cette idée suppose quelque connoissance de l'intelligence, que nous ne pouvons avoir que par l'étude de notre propre esprit. J'ai fait voir que la psycologie est comme l'entrée dans les régions des âmes. Cette science a deux résultats de la plus haute importance ; l'un de nous dire ce que nous pouvons savoir des Etres intelligens ; l'autre de détruire cette innombrable foule d'erreurs et d'absurdités, qui, comme des plantes vénéneuses et parasites, ferment le passage aux régions immatérielles, que tous les cœurs semblent chercher par instinct, comme la véritable patrie de l'homme.

Les lecteurs superficiels m'accuseront peut-être de manquer de méthode et de me répéter souvent. On appelle quelquefois méthode une certaine régularité symétrique qu'on aime à retrouver dans les ouvrages qu'on ne fait que parcourir.

Mais, quiconque voudra méditer sur les objets traités dans cet ouvrage, verra la nécessité de revenir souvent aux mêmes pensées. L'Essai Analytique de Bonnet est plein de renvois à ce qu'il avoit dejà dit.

Je me plais à errer dans les beaux déserts de la philosophie rationnelle. J'y ai percé des sentiers et peut-être frayé quelques routes. Souvent, pour m'orienter, je suis revenu aux mêmes lieux, et j'ai parcouru les mêmes régions afin de pénétrer plus loin encore. J'ai esquissé la carte de l'esprit humain, sans prétendre la saisir dans son vaste ensemble. Rien n'est plus aisé que de faire un système, en suppléant ce qu'on ne sait pas, par ce qui convient à l'ensemble que l'on cherche. Mais ce n'est qu'en ne disant que ce qu'on a senti, qu'on parvient à quelque vérité.

Depuis cinq ans, que je travaille à cet ouvrage, j'ai été sans cesse frappé de l'intolérance des hommes de mon temps.

La paix que je ne trouvois pas chez les hommes, j'aimois à la retrouver dans la douce solitude de ma pensée. Il y a dans l'âme des régions de paix éternelle où l'on aime à se placer. Ces hautes régions d'une sérénité constante, situées au-dessus des orages, sont dans les méditations où le cœur a quelque part. La philosophie rationnelle, en bannissant la sensibilité de la théorie de l'esprit humain, étoit devenue étrangère à l'homme. En rendant le cœur citoyen de la pensée je lui ai rendu ses droits : En faisant sa paix avec la philosophie, j'espère avoir reconquis à l'étude de l'esprit humain l'intérêt qu'elle semble avoir perdu chez les hommes.

ÉTUDES DE L'HOMME,

OU

Recherches sur les facultés de sentir et de penser.

PREMIÈRE PARTIE.

SENSATION.

CHAPITRE PREMIER.

De l'union des deux organes qui constituent l'homme. Il faut considérer l'âme comme un organe, intimément lié avec le système nerveux.

Le corps est lié à l'âme par le système nerveux.

Le système nerveux renferme dans son organisation un sens particulier, destiné à être immédiatement en rapport d'un côté avec l'âme et de l'autre avec l'automate. Ce sens, que j'appelle *sensibilité*, est la source pre-

celle de connoître et celle de sentir. Par exemple, l'œil affecté par la couleur verte, est touché à la fois dans la partie de l'organe qui fait naître l'*idée* de cette couleur, et dans la partie qui fait naître un *sentiment* agréable. Une partie de l'organe donne l'*idée* de la couleur, l'autre donne le *sentiment* de *plaisir* que la couleur verte fait éprouver : l'opération totale s'appelle *sensation*.

Ce que j'appelle sensation contient à la fois, dans le même organe apparent, une idée (ou représentation d'un objet extérieur) et un *sentiment* de plaisir ou de déplaisir. Ce n'est qu'à ce composé que le nom de *sensation* appartient.

La partie de la sensation qui représente l'objet *extérieur* je l'appelle *idée*, et la partie qui me donne un plaisir ou déplaisir je l'appelle *sentiment*. J'observe que l'*idée* de la couleur verte n'a pu naître que par l'action de l'objet extérieur sur l'organe ; mais l'idée une fois née dans l'âme peut renaître ensuite par la seule excitation du sens intérieur, et sans une seconde action de l'objet extérieur. Cette faculté d'une idée de renaître par l'action du sens intérieur, est l'origine de ce qu'on appelle *mémoire*. On verra qu'il ne faut

plus faire de la mémoire une faculté active indépendante de la faculté de sentir ou de connoître : elle n'est que l'excitation de l'organe des cinq sens par le sens intérieur, et suit les lois des deux facultés.

J'ai dit que la sensation est la combinaison de deux élémens, d'une *idée* et d'un *sentiment*, et j'observe que l'*idée* est par sa nature soumise aux lois de l'intelligence, et le sentiment aux lois de l'imagination. Tous les phénomènes de notre être spirituel résultent de cette combinaison.

CHAPITRE IV.

La sensation une fois née, par l'action des objets extérieurs, demeure soumise à l'action de la sensibilité et à l'action de l'âme même.

Le premier pas à faire dans la connoissance de notre être seroit une bonne analyse de la sensation. J'entends par analyse de la sensation, la connoissance des lois particulières des deux élémens (idée et sentiment) qui composent la sensation.

Certainement les organes de la sensation (les

cinq sens) sont calculés pour un double usage. En eux réside le premier moteur de la faculté de penser et de sentir. Placés entre le monde extérieur et intérieur, entre les choses et nous, ils sont le premier excitateur de l'être mixte, mu tantôt par le grand organe de la vie, et tantôt par les lois toutes spirituelles émanées de la puissance mystérieuse de l'âme, de manière à faire aller l'homme d'un mouvement toujours plus ou moins composé (1).

CHAPITRE V.

La connoissance intime de l'homme n'est point dans la connoissance des idées, mais dans la connoissance des forces motrices des idées.

Une grande erreur en psychologie, erreur qui est cause du peu de progrès que l'on a

(1) Je crois que le premier rappel des idées est dû à la sensibilité et non à l'âme; mais toutes les opérations de l'intelligence ne pouvant être attribuées qu'à l'action de l'âme même, la sensation se trouve par là soumise au pouvoir de l'âme. Les limites de l'activité de l'âme sur la sensation sont un objet de recherches du plus grand intérêt en psychologie.

fait dans la connoissance de l'homme, c'est d'avoir cherché cette connoissance dans la partie passive de notre être (les idées) (1), plutôt que dans les sentimens qui composent sa partie active.

Les *idées isolées* n'ont point de sens, ce sont des hiéroglyphes sans liaison et sans rapports, et sans aucun intérêt.

Les *idées isolées* sont à la faculté de connoître ce que les lettres d'un livre sont pour l'enfant qui ne peut point encore épeler : elles n'ont encore aucun *sens* pour lui. Remarquez que ce que l'on appelle le *sens* d'une phrase, c'est le *rapport* que les mots de la phrase ont entr'eux. *Connoître* c'est

---

(1) J'appelle les *idées* la partie *passive* de notre être, parce que presque toutes nos idées suivent les lois de l'imagination, c'est-à-dire de la sensibilité, et que le premier rappel des idées est toujours dû à quelque sentiment. La force de l'intelligence, appelée *attention*, paroît s'appliquer aux idées *présentes à l'âme*. Y a-t-il un réveil d'idées dû à l'intelligence seule? est encore une question à éclaircir. Les idées, liées par un rapport, sont, sans doute, réveillées par le signe de ce rapport. Il seroit singulièrement intéressant de bien distinguer la mémoire de l'intelligence de la mémoire de l'imagination, c'est-à-dire de la sensibilité. Tout ce travail est à faire.

saisir un rapport ; ainsi le sens des choses n'est jamais dans les choses, mais dans le rapport des choses entr'elles.

Les idées isolées sont des marionnettes couchées dans leur boite : prétendre connoître l'homme par les idées qu'il a, c'est deviner par l'inspection de ces figures de bois couchées, les drames qu'elles doivent jouer (1).

L'organe de nos sentimens est construit dans le double rapport du monde extérieur et du monde intérieur : il nous tient suspendus entre l'univers des êtres extérieurs, et cet autre univers plus mystérieux encore qui compose le monde intelligent et sensible.

Les véritables élémens de nos *connoissances*, ce ne sont pas des idées, mais des *rapports* (2). Tout ce qui est *rapport*, *juge-*

---

(1) Les idées sont des représentations de quelque objet extérieur; isolées, elles n'ont aucun *sens ;* elles n'acquièrent un sens que par leur *liaison :* cette liaison est un rapport ou bien une préférence. Les idées sont des touches isolées, qui n'ont de valeur que par leurs combinaisons, c'est-à-dire par les rapports qui naissent de ces comparaisons. La comparaison des idées produit les rapports, la comparaison des sentimens produit des préférences.

(2) Si l'on ouvroit le clavier de notre âme, tel que

ment, *raisonnement*, *connoissance*, en un mot, est *hors* des idées, et tout ce qui est sentiment est encore *hors* des idées. C'est ainsi que les mots d'une phrase composent bien la phrase, mais le *sens* de la phrase est dans l'ensemble des rapports qui la composent.

La vie spirituelle commence par la sensation; la sensation est le point de contact, et, pour ainsi dire, de rencontre du sens intérieur et extérieur. Ce point est-il touché, le grand organe des sentimens et les organes des idées en sont avertis à la fois. Le mouvement du grand organe s'annonce à l'âme par ce que j'appelle *sentiment*, et l'organe des idées s'an-

---

Locke ou Bonnet l'ont vu, on y liroit des hiéroglyphes, c'est-à-dire des substantifs, ou tout au plus des verbes, c'est-à-dire des *substantifs en action;* tout le reste seroit *rapport* ou *sentiment*. Par exemple si je voulois écrire ce vers : « Je chante le héros qui régna sur la France, » en ne notant que les sensations, je ne pourrois noter que, tout au plus, les mots *chante*, *héros* et *France;* tout le reste seroit des rapports ou opérations de l'esprit; *je*, *le*, *qui*, *sur la*, sont des rapports. Dans le vers : « Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte, » tous les mots, excepté Abner, seroient des sentimens ou des rapports. Il seroit intéressant de savoir comment on a commencé à écrire les idées de rapport ou à exprimer les sentimens par la peinture.

nonce encore à elle en faisant naître une *idée* ou représentation d'un objet extérieur, les deux mouvemens réunis composent la sensation.

On voit que la sensation donne à la fois l'*éveil* à l'imagination par le *sentiment*, et à l'intelligence par l'*idée*. Le grand organe de la vie porte en lui tous les *moyens* d'exécuter la volonté ; en lui réside cette action continuelle qui compose la *vie* de l'automate : c'est par lui que sont exécutés les mouvemens volontaires et involontaires.

CHAPITRE VI.

Toute sensation *affecte à la fois l'organe des* idées *destiné à représenter les objets extérieurs, et l'organe des sentimens destiné à instruire l'âme des besoins de l'organe central, appelé* sensibilité.

Les cinq sens font partie du système nerveux. L'action d'un objet extérieur sur l'organe ne peut produire une sensation dans aucun des cinq sens sans produire un mouvement qui avertisse aussitôt l'organe central de la sensibilité.

I. L'organisation des cinq sens, leur liaison bien connue avec le système nerveux, l'admirable mécanisme de ce système prouvent les rapports nombreux des cinq sens avec le système central de l'automate.

Toutes les sensations *fortes* agissent sur le système central duquel émane ce que j'appelle *sentiment*. Une trop vive lumière *éblouit*, un son trop fort *assourdit*, une odeur ou saveur trop forte *brûle*, un coup trop fort fait *mal*. Tout cela prouve le rapport des organes des cinq sens avec l'organe de la sensibilité.

II. Il est rare que les sensations se présentent comme indifférentes aux personnes un peu exercées à la réflexion. Quand on a mangé à satiété, on devient indifférent sur le choix des mets qu'on nous présente. Mais cette indifférence même, *qui vient d'un appétit satisfait*, prouve la liaison du sens extérieur qui annonce la présence des mets, avec le sens intérieur qui annonce l'absence de la faim.

Il ne faut pas beaucoup réfléchir pour être assuré que le plus grand nombre de nos sentimens nous demeure inconnu. L'âme n'a à la fois la perception que d'un très-petit nombre d'objets; ce petit nombre c'est celui des sen-

sations de première grandeur : toutes les autres sensations sourdes demeurent inaperçues. Nous ne voyons, pour ainsi dire, que les étoiles de première grandeur, mais nous en entrevoyons beaucoup d'autres.

III. Ce qui prouve éminemment la liaison de la sensibilité avec les idées, et par conséquent avec les organes des idées, ce sont les phénomènes de l'imagination. Chaque sentiment devient l'excitateur de telles ou telles idées. La faim a ses pensées de préférence; la soif a les siennes; l'amour semble quelquefois occuper l'âme toute entière; chaque sentiment a son registre d'idées : c'est ce qu'attestent tous les phénomènes de l'imagination, c'est ce qu'attestent les songes. L'homme qui a faim rêvera qu'il mange; l'amoureux pensera à l'amour, etc.

Ces rapports de tous nos besoins connus ou inconnus avec certaines idées prouvent le rapport de l'organe intérieur de ces besoins (la sensibilité) avec les organes extérieurs des idées.

L'imagination ne suppose pas seulement l'action des sentimens (besoin) sur nos idées, mais la *réaction des idées sur les sentimens.* Une première *pensée* d'amour réagit sur les

sens, qui, à leur tour, réagissent sur la pensée, etc. Rien n'est donc mieux prouvé que la liaison de nos sentimens avec nos idées, et par conséquent la liaison des organes de la sensibilité avec les organes des cinq sens.

Comment douter, après cela, que la sensation qui donne l'idée d'un objet extérieur, n'excite pas, plus ou moins fortement, le sentiment par lequel cette idée se met sous l'influence de l'imagination?

IV. L'*association des idées* est un autre phénomène qui prouve la liaison intime des sentimens avec les idées. J'ai vu dans tel appartement mourir la personne que j'aime. Dès ce moment, cet appartement, avec tous ses meubles, la maison, la rue, la ville, le pays peut-être où j'ai éprouvé cette douleur, me deviennent odieux. Pourquoi? C'est que le sentiment de ma douleur a associé son mouvement douloureux à toutes les idées qui se sont présentées dans le moment terrible. Ces idées tiennent toutes à la douleur comme à un centre. Tout ce qui éveille le sentiment de cette mort éveille les idées mises en communication avec le sentiment.

Encore ici il y a action du sentiment sur les idées, et réaction des idées sur les

sentimens. Or ce phénomène de l'association des idées embrasse tout le système de l'imagination, et prouve qu'il y a dans toutes nos idées, et par conséquent dans leurs organes, des rapports avec la sensibilité que la sensation met en jeu.

On voit que c'est dans la sensation que l'imagination se lie avec l'intelligence en liant le sentiment à l'idée.

V. L'influence de l'organe central sur les idées est continuelle. Les idées, les goûts, les humeurs ne changent-ils pas avec l'âge, avec la santé, avec la disposition du moment? Tous ces changemens indiquent les nombreux rapports entre les organes des cinq sens avec l'organe central de la vie. Je puis ne pas m'apercevoir de chaque léger sentiment de peine que j'éprouve à la présence d'une pensée douloureuse, et cependant en mourir à la longue. Les médecins connoissent la prodigieuse influence des idées sur la santé. Gaubius a connu un homme à qui l'apparition subite d'un objet avoit donné le mal caduc, et qu'une seconde émotion guérit dans la suite. Tout l'ouvrage de Gaubius (1) est une preuve de la

(1) *De regimine mentis quoad medicorum est.*

liaison intime des objets des cinq sens avec la sensibilité établie dans les organes de nos sensations.

Nos sensations sont continuelles; mais nous n'en apercevons qu'une minime portion. Elles agissent sur l'âme comme l'air sur nos poumons. L'âme ne distingue pas les élémens dont la sensation se compose, pas plus que nous ne distinguons l'azote de l'oxigène lorsque nous respirons; nous ne connoissons ces élémens que par des raisonnemens appuyés de mille et mille faits incontestables.

Je ne nie pas la possibilité des sensations indifférentes. Il y a des sentimens inaperçus comme il y a des idées dont l'âme n'a pas la conscience. Mais cette inaperception ne prouve encore que la foiblesse du sentiment et nullement l'absence du sentiment.

Ces sentimens indifférens, s'il y en a, seroient de peu d'effet dans la théorie de notre économie organique et spirituelle; et ces mêmes sentimens aujourd'hui indifférens peuvent ne pas l'être demain : il suffit pour opérer ce changement de quelque altération dans le système nerveux.

VI. Il y a dans l'organe des sensations (les cinq sens) une liaison dans les parties orga-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Placée dans l'organe central de la sensibilité, elle est destinée à instruire l'âme des besoins de l'automate. C'est ainsi que le sentiment de la faim, de la soif, de l'amour et de mille autres besoins moins prononcés, ont leur source, non dans les objets extérieurs, mais dans le fond de l'organisation.

Outre ces sentimens émanés de l'organisation, qui font, pour ainsi dire, la base de l'existence de l'homme, il y en a mille autres qui ne font qu'indiquer des besoins momentanés de la vie : tel est le besoin du repos ou du mouvement, de dormir ou de veiller, le besoin de société ou de solitude, de gaîté ou de sérieux, etc., qui produisent l'infinie variété que nous observons dans la vie humaine.

Au-delà de ces sentimens, à peine perceptibles, se trouvent mille autres sentimens inaperçevables, qui n'influent qu'en masse sur notre manière d'être bonne ou mauvaise (1). C'est ainsi que les vapeurs en masse appelées nuages font partie d'un paysage, quoique au-

---

(1) Ces élémens de sentiment sont, sans doute, la cause de ce que nous appellons *bonne* ou *mauvaise humeur*.

cune des vésicules qui composent les nuages ne soit visible.

Je viens d'indiquer les deux grandes sources de sentimens, la sensation et l'organisation. Mais en y regardant de plus près j'en découvre trois autres, dont l'une est dans l'action du sentiment sur le sentiment, l'autre dans l'action des idées sur le sentiment, et la troisième dans l'action immédiate de l'âme par la volonté.

L'impatience, par exemple, est un sentiment né de *deux sentimens*, du *désir* d'une chose, et de *l'attente* de cette chose. Otez le désir et vous n'êtes plus impatient : ôtez le sentiment de l'attente et vous n'avez encore point d'impatience.

Ce phénomène de l'âme, qui, avec deux sentimens, en produit un troisième, est évident dans la musique ; le *sentiment* de *plaisir* que donne un *accord* de musique est un sentiment produit par les notes qui composent cet accord. Le plaisir d'une belle tragédie se compose de l'harmonie de tous les sentimens que vous ont fait éprouver les scènes et les actes qui la composent. Voyez comme dans un roman bien fait et bien touchant, tous les faits préparent une grande catastrophe, ce qui

veut dire que les sentimens, excités par la lecture des événemens, produisent enfin les sentimens touchans, nés des sentimens qui ont précédé.

On verra dans la théorie des sentimens qu'il y a des sentimens harmoniques et des sentimens dissonans; ces sentimens, toujours composés, sont les résultats des sentimens qui en composent les élémens. Un accord ou une dissonnance en musique, ne sont accord ou dissonnance que par les rapports entre les notes qui les composent.

La quatrième source de sentimens, la plus mystérieuse de toutes, est dans l'âme même : c'est l'action de la volonté qui fait renforcer ou diminuer un sentiment, soit directement soit indirectement.

Sans cette force de volonté, la marche de l'homme seroit nécessairement et mécaniquement déterminée par le sentiment du *moment*. Ceux qui nient la force de volonté, et qui supposent l'homme mû mécaniquement par la sensibilité, objecteront que l'âme se décide toujours par un motif, que ce motif ne pouvant être que senti, l'âme se trouve mue par le sentiment. Mais qu'est-ce qui donne à la pensée la force de *résister* assez au sentiment

[illegible]

[illegible]

[illegible] rapport avec les [illegible], que les [illegible] le vrai avec [illegible]. Un même [illegible] qui a su mettre l'œil en

rapport avec la lumière, a mis le sens intérieur en rapport avec les sens extérieurs, destinés à le guider. L'organe de l'œil, construit pour *voir* le grain de blé, a été construit encore pour donner au poulet le *désir* d'en manger

L'organisation de l'homme est *une*, et la liaison intime de la pensée avec le sentiment prouve la liaison primitive de l'organe du sentiment avec l'organe de la pensée. Il ne faut donc plus regarder l'œil comme organisé uniquement pour éprouver l'action de la lumière. Cet organe n'a pas de rapports moins décidés et moins merveilleux avec l'organe central des désirs qu'il n'en a avec la lumière. Toute sensation est donc composée d'une idée, ou représentation d'un objet extérieur, et d'un sentiment, ou action sur l'organe moteur de l'automate : dans l'idée se trouve le germe de la *connoissance*, qui éclaire, et dans le *sentiment* se trouve la force motrice, qui fait agir.

C'est par la *liaison* intime et originale du sens extérieur avec le sens intérieur, par la liaison de l'idée avec le sentiment et du sentiment avec l'idée, que s'exécutent les lois de l'imagination, qui ne sont que l'action et la réaction des deux sens intérieurs et extérieurs l'un sur l'autre ; c'est parce que le sens intérieur est en

rapport avec les sens extérieurs que chaque sentiment trouve son idée de préférence, son intensité et le mouvement qui lui plaît; c'est dans cette liaison intime, placée dans les organes, qu'il faut chercher la cause de ces vives et subites émotions capables de bouleverser tantôt le corps et tantôt l'âme, et trop souvent l'homme tout entier.

C'est dans les animaux surtout que cette liaison primitive entre les sentimens et les *idées* (ou objets de ces sentimens) est saillante. Si l'action de l'objet extérieur s'arrêtoit à l'organe extérieur, qui instruiroit l'animal de ce qu'il doit préférer ou craindre? C'est parce que l'objet qui convient à chaque espèce, pénètre, par le moyen du sentiment à l'organe central et moteur de l'animal que chaque espèce vit et trouve sa petite route dans le vaste labyrinthe de l'univers. Ce que nous appelons *instinct* n'est que le résultat infaillible du rapport entre les organes extérieurs et intérieurs, qui fait que l'animal obéit presque mécaniquement au sens intérieur qui l'avertit de ce qu'il doit préférer ou fuir.

CHAPITRE X.

Recherches sur le second élément de la sensation, l'idée, et sur les phénomènes qu'il présente.

J'ai suivi les sources des sentimens. Voyons celles de cet autre élément de la sensation que j'appelle *idée*.

La première source des idées (qui est aussi une source de sentimens) se trouve dans la sensation. Tout le monde a dit, d'après Locke, que nos idées venoient des sens, et naissoient dans la sensation; mais l'analyse de la sensation même n'a jamais été faite.

La seconde source de nos idées est dans la faculté qu'elles ont de se combiner entr'elles (1).

La combinaison des idées est une source réelle d'idées qui produit les rapports; Locke l'appelle *réflexion*. Les idées réfléchies peuvent

---

(1) On voit bien qu'il faut étendre la définition d'*idées*, puisque les rapports ne sont jamais la représentation d'un objet extérieur.

Mais les rapports sont pour ainsi dire les enfans des *idées*; toutes nos idées morales sont de cette seconde espèce, comme aussi les idées qui composent les sciences exactes, comme la géométrie, l'algèbre, même la physique, etc., qui ne sont que des rapports.

[illegible] mêlées et combinées avec les sentimens ; [illegible] on les appelle morales. Dégagées de tout al- [illegible] de sentimens, elles composent les sciences [illegible]

[illegible] objectera que j'indique moins une *source* [illegible] qu'une combinaison d'idées ; mais ces [illegible] produisent des rapports, et ces [illegible] sont aussi des créations. Il faut ran- [illegible] des idées réfléchies toutes les [illegible] qui ne sont pas des méditations, mot [illegible] pour les idées pures, c'est- [illegible] idées qui ne sont mêlées d'au- [illegible], comme les idées d'étendue ou [illegible]

[illegible] source de nos idées est celle [illegible] de tout mouvement de [illegible]-là sont évidem- [illegible] attention : elles sui- [illegible] les lois de l'*intelligence*. [illegible] comparaison, dégagées [illegible] alliage de sensibilité, [illegible] elles sont la source [illegible]

[illegible] recherches à faire sur la différence qu'il y a entre les rapports nés des idées pures (non mélangées de sentimens), et les rapports nés de la comparaison des *idées*

mêlées avec des sentimens. On sent que le rapport entre deux angles est différent du rapport entre deux vertus.

Nos idées *morales*, toujours associées à des sentimens, ont un mouvement composé d'imagination et d'intelligence. Tantôt on *raisonne*, et tantôt on *sent;* l'on tire des conséquences, mais l'instant d'après le sentiment l'emporte sur la conséquence : il la modifie et l'altère, ou en est modifié.

Enfin la quatrième source de modification de l'âme, que nous voyons naître par les idées, est celle qui émane immédiatement de la volonté, lorsqu'elle se détermine par une idée contre le sentiment du moment. On sent que ce n'est plus l'attention contemplative qui agit, mais une volonté forte et impérieuse. Les idées reçoivent de la volonté un si grand empire sur les sentimens, que l'âme peut se déterminer contre tel sentiment qui alloit l'entraîner.

Je ne sais si je dois placer ici une cinquième source d'activité produite par les idées, qui, quoiqu'émanées de la sensibilité, suppose la *présence des idées* et leur liaison intime avec l'organe de la sensibilité. Tel *mot* injurieux suffit pour bouleverser notre être tout

entier. Nous sommes pleins de ces barils de poudre qu'un mot peut enflammer, et qui sans la parole seroient inaperçus. On sent que ce bouleversement a sa source dans la sensibilité ; mais il n'auroit pas pu arriver sans la *parole* offensante, qui est une *idée* ou objet extérieur. Ceci prouve la liaison intime qu'il y a entre la sensibilité et les *idées*, liaison placée dans l'organe même de la sensation. L'influence prodigieuse de notre *pensée* sur la santé atteste l'intimité de cette liaison, qui semble embrasser l'organisation toute entière de l'homme.

Il faut distinguer les idées mêmes de ce qui excite les idées.

Il n'y a en réalité que deux espèces d'idées, les *idées*, ou représentations des objets extérieurs, et les *rapports*, nés d'une opération de l'esprit qui est la comparaison.

Tous les sentimens sont des excitateurs d'idées plutôt que des sources d'idées. Le sentiment de nos besoins a ses lois excitatrices, le sentiment du beau a les siennes, les sentimens moraux ont leurs lois.

Les idées se réveillent-elles immédiatement l'une et l'autre, est une question intéressante. Au premier regard personne n'en doute. Mais

je ne sais si ce rappel des idées n'est pas l'effet de quelque sentiment excitateur. Quand je veux rappeler des idées demi-oubliées, j'agite le plus que je puis la partie non oubliée, comme pour éveiller par une tige commune la partie dormante de mon souvenir, ce qui prouve qu'elles tiennent à une tige commune qui est toujours un sentiment.

La volonté peut bien augmenter l'intensité des idées, mais je ne crois pas qu'elle ait le pouvoir de les réveiller directement. Pour *vouloir* éveiller une telle idée il faudroit que cette idée fut déjà présente à l'âme.

La véritable action des idées sur les idées est dans l'acte de la *comparaison* d'où naissent les rapports et tous les phénomènes de l'intelligence. La comparaison suppose à la fois *liaison* et *distinction* des idées, ce qui est éminemment le caractère de l'intelligence.

Tout ce qui produit une nouvelle combinaison d'idées peut être regardé comme une *source d'idées*, puisqu'il faut étendre la définition de l'idée à tous les phénomènes de la pensée, nés de la représentation d'un objet extérieur produit par la sensation.

Le sentiment du beau est certainement un principe actif de l'âme qui a ses lois particu-

lières ; il est, comme tel, une source féconde de combinaisons d'idées, ou plutôt de sensations. Le principe de l'harmonie a une grande activité dans l'âme de l'artiste ; il produit des combinaisons qui suivent les lois de l'imagination, quelquefois dirigées par celles de l'intelligence.

Les lois de l'harmonie sont les lois de l'imagination déterminée par le sentiment du beau. Certainement le sentiment du beau est une force active, une puissance de l'âme qui appelle une certaine classe de sensations pour les ranger sous ses propres lois. Il faudra désormais, pour étendre la science de l'homme, distinguer et approfondir les différentes *sources* des phénomènes spirituels, et ne vouloir pas tout expliquer par nos pauvres idéologies.

Enfin les *sentimens moraux* sont une dernière source commune aux idées et aux sentimens. L'influence des sentimens de l'homme sur l'homme suit des lois particulières, qu'il faut étudier à part. L'homme est organisé pour être affecté par les sentimens de ses semblables, comme l'œil est organisé pour être affecté par la lumière. Nos sentimens sociaux ont leurs lois particulières, qui méritent bien qu'on aille les chercher à leurs sources.

CHAPITRE XI.

Influence des idées sur les actions. Les idées n'agissent pas immédiatement sur le système musculaire. La combinaison des idées entraîne une combinaison de sentimens.

Pour mieux éclairer ceci, je dirai un mot du rôle que les *idées* jouent dans les actions humaines. Il faut admettre comme principe, que l'âme peut bien se *déterminer* par les idées, mais qu'elle ne peut *agir* que par un sentiment. Une idée réfléchie, en donnant l'éveil à l'intelligence, peut arrêter le premier élan de sensibilité, ou peut donner à l'esprit le moyen de *délibérer*, c'est-à-dire de *peser* les partis à prendre; mais lorsqu'il est question d'*agir*, c'est toujours par un sentiment que l'âme exécute sa volonté. Une idée réfléchie peut arrêter le bras qui alloit me venger, et permettre à une foule de pensées de se présenter à mon esprit. Il y en aura une peut-être qui me décidera à faire du bien à ce même ennemi que j'allois assassiner. Cette pensée motrice de mon action n'agit qu'*en conséquence d'un sentiment de bienveillance*

et de générosité que la combinaison de mes idées est venue exciter.

Mais cette combinaison des idées n'a pu produire une combinaison de sentimens que parce que chaque idée portoit quelque sentiment avec elle. Ces sentimens réveillés par l'action des idées, les unes sur les autres (selon des lois encore peu connues) ont enfin produit le sentiment de générosité qui me porte à faire du bien à l'ennemi dont j'allois me venger.

Il est tellement vrai que les idées n'agissent que par la sensibilité, que, si, par trop d'attention, vous détachez les idées des sentimens, vous arrivez à des *spéculations oiseuses* qui ne produisent aucune détermination. De là vient que les hommes trop spéculatifs raisonnent longuement sans arriver à aucune décision active. Il y a un certain tact, que donne un grand usage du monde, qui nous apprend à suspendre momentanément l'action, sans perdre la faculté de se décider à propos. C'est là le véritable esprit des affaires, qui permet à la fois de penser et d'agir.

Les idées, portant toujours quelque alliage de sentiment avec elles, produisent des *combinaisons de sentimens* capables de faire naître

un sentiment déterminant. L'art d'*émouvoir* par la parole n'est que l'art de produire cette combinaison. Il y a plus : les idées, en éveillant l'intelligence, nous font voir les conséquences de nos actions que le sentiment ne voit jamais.

Ces conséquences éveillent des sentimens capables de surmonter nos premiers mouvemens de sensibilité.

Nous avons vu que les idées, nées de nos sensations, ne voient que le monde extérieur, tandis que la portion de la sensation qui appartient à la sensibilité, ne voit jamais que le monde intérieur appelé *nous-mêmes*. Il en résulte que la raison, qui n'est que l'ordre et la généralisation des idées d'où résulte la connoissance des objets extérieurs, est le meilleur guide dans le monde. Elle nous découvre les routes à prendre; mais c'est toujours un sentiment qui décide laquelle nous préférerons.

La marche de nos idées morales va toujours par une diagonale qui est l'expression des forces des deux facultés, de l'imagination, qui agit par la sensibilité, et de l'intelligence qui agit par la pensée, le plus souvent opposée au premier mouvement de la sensibilité.

L'intelligence est certainement douée de la

faculté d'augmenter l'intensité des sentimens, et l'on peut par raisonnement être bien ou mal guidé dans ses sentimens. L'attention est une force réelle puisqu'elle peut arrêter le sentiment. Quelquefois aussi elle le renforce ; c'est ce que l'on ne voit que trop chez les personnes qui pèsent sur les maux qu'elles éprouvent. Mais de cette faculté d'augmenter un sentiment, résulte aussi le plaisir que l'on prend dans les passions agréables de caresser les sentimens, et d'appuyer sur toutes les pensées qui les flattent : de là le plaisir inépuisable de rêver à ce que l'on aime.

L'habitude de se livrer à tous ses sentimens est dangereuse. En réfléchissant inutilement aux maux que l'on éprouve on les centuple par ces pensers inutiles. Ce n'est pas pour rien qu'on s'occupe sans cesse de morale, c'est-à-dire de l'art de combiner ensemble nos idées, nos sentimens et nos actions. Nous portons tous au-dedans de nous le piano de nos sentimens et de nos idées, et c'est toujours de l'art de jouer de cet instrument que dépend le bonheur ou le malheur de la vie. N'est-il pas singulier que cet art, par lequel nous sommes heureux ou malheureux, soit tellement négligé qu'une bonne théorie de nos sentimens est encore à trouver ?

Récapitulons.

Voici donc le rôle que l'intelligence joue dans les actions humaines. Elle peut arrêter l'élan de la sensibilité : elle peut aussi renforcer un sentiment ; mais elle ne peut jamais produire une action par elle-même et sans l'intermédiaire d'un sentiment, parce qu'elle ne peut agir sans motif, et que le motif qui nous fait agir est toujours un sentiment. Il est bien probable qu'aucun mouvement musculaire ne peut se faire sans quelque sentiment, c'est-à-dire sans un mouvement nerveux.

La force de l'intelligence (de la raison), en nous permettant de combiner nos idées, éveille par cette combinaison des sentimens nouveaux. La volonté peut aussi renforcer ou affoiblir un sentiment par des lois encore peu connues.

Quoique toutes les actions humaines soient *exécutées* par la sensibilité, la liberté de l'homme n'en existe pas moins. La raison humaine, semblable au mécanicien habile, emploie les forces qu'elle a. Elle agit d'après les lois de la sensibilité comme le mécanicien agit d'après les lois du mouvement. La puissance de l'un et de l'autre de ces agens, soit matériel soit sensible, est dans l'art d'employer ses

ainsi dire, passer devant moi; mais quand je suis moi-même embarqué dans un sentiment entraînant, je suis forcé d'en suivre les lois, et de prendre la marche de l'imagination. Quelle différence du langage de l'homme qui aime, et de celui qu'il tient lorsqu'il a cessé d'aimer !

On sent que chez les nations civilisées tout oblige à prendre l'allure de la raison : l'explosion des passions est partout contenue, et cependant l'imagination n'y perd aucun de ses droits. Il arrive aussi qu'on raisonne à merveille sur ce qu'on ne sent pas; mais quand le sentiment arrive, on est souvent forcé d'en suivre les lois. Cette observation n'empêche pas de sentir les biens infinis de ce crépuscule permanent de raison, appelé civilisation, qui, en obligeant l'homme à voiler ses passions, tend à les modérer et à prévenir souvent leurs effets les plus funestes.

Le célèbre théologien Herder cite un passage de *Realis* de Vienne, qui dit : « que l'envie de placer de la morale partout nuit à nos recherches. On veut prêcher, endoctriner, commander, sans connoître les principes de sa doctrine.

Ne seroit-il pas temps de croire à l'imper-

fection et surtout à l'importance de la première des sciences, de celle dont dépend la destinée de l'homme, la morale? Au lieu de répéter des préceptes connus, ne seroit-il pas bon de rechercher pourquoi ils ne sont pas toujours suivis ? Les moralistes qui ne se lassent point de répéter ce qu'on a dit mille fois, sans chercher à étendre et consolider la science par ses véritables principes, me rappellent ce prédicateur ennuyeux qui, faisant toujours le même sermon, répondoit aux personnes qui lui en faisoient des reproches : « Oui, je le répéterai jusqu'à-ce que je voie tous mes auditeurs convertis. » Heureusement que de tels hommes ne convertissent personne.

La morale est une science de résultat, qui ne peut faire de progrès que par les sciences dont elle est le développement. Nos livres de morale sont les applications de quelques principes vagues; les vérités qu'ils renferment sont étroites, incomplètes comme ces principes. Nos observations même (qu'on appelle des *faits*) ne peuvent sortir de la sphère étroite de ces abstractions ! Ce que nous appellons *expérience* n'est que l'aperçu de la liaison d'un fait individuel avec un principe, de manière que l'expérience même est toujours vraie

ou fausse, selon la théorie dont elle est l'application.

Un certain nombre de principes étroits et obscurs une fois donnés, l'application étroite et obscure qu'on en peut faire est donnée aussi, et l'on ne pourra dépasser leur enceinte qu'en étendant les principes mêmes. Voyez comme les grandes lois de l'attraction des corps ont étendu la physique. La chimie moderne semble née toute entière de la connoissance de quelques gaz et de quelque aperçu sur la nature du calorique et des affinités. La véritable morale, celle qui n'est pas née encore, reposera toute entière sur la connoissance intime de l'homme sentant et pensant, connoissance qui manque à tant de raisonneurs qui prétendent nous diriger par des lois qui ne remontent point à la nature même de l'esprit humain.

Il faut bien distinguer l'évidence de sentiment de l'évidence de la raison. Il y a une espèce d'évidence qui résulte d'un rapport de *sentiment* qu'il ne faut pas confondre avec la conviction née d'un rapport entre les *idées*. La *persuasion* née du sentiment, résulte de l'identité entre deux *sentimens*; la *conviction*, au contraire, résulte de l'identité entre les

idées. La persuasion croît par le sentiment, au lieu que la conviction est calme : l'une vit par le mouvement, l'autre par le repos (1).

(1) Je veux convaincre un amoureux du mauvais caractère bien connu de sa maîtresse; mais quelqu'un, d'un avis opposé, cite quelque fait en faveur de la personne aimée : ce seul fait, avancé au hasard, suffira peut-être pour faire dire à l'amant qu'il sait *avec évidence* que la personne qu'il aime est honnête. Cette prétendue évidence est dans le sentiment d'amour, et non dans une conviction raisonable. L'homme non amoureux auroit vu l'évidence des preuves, parce qu'il auroit senti les rapports de l'*idée* d'un mauvais caractère avec tous les faits cités; mais l'homme amoureux ne sent point les rapports entre les idées, mais les rapports de ce qu'on avance avec le sentiment qui le domine : c'est dans ce sentiment que gît son évidence.

De là vient l'impossibilité de prouver par des *idées* ce qui est décidé d'avance par le *sentiment*. Les orateurs qui connoissent cette difficulté, attaquent les sentimens par le sentiment; s'ils ont quelquefois l'air de l'attaquer par les idées, c'est que ces idées se trouvent associées à des sentimens, c'est gagner une bataille avec des troupes alliées. L'orateur veut-il désarmer un juge courroucé, il lui fera sentir les charmes d'une action généreuse, il peindra avec force les maux de l'esprit de parti qui, trop souvent, condamne des innocens en prévoquant d'éternelles vengeances. On voit qu'il oppose sentiment à sentiment. La raison seule eût *prouvé* ce que l'orateur a fait *sentir*, et la raison eût perdu son procès.

La Bruyère, l'excellent La Bruyère, paroît dire une absurdité quand il prétend que *tout a été dit depuis trois mille ans.* Quiconque a fait un pas dans la carrière des sciences, a senti l'immensité de leur empire. Quel est donc le sens de la maxime de La Bruyère ? Le voici : sa maxime ne s'applique qu'à la morale. Ce n'est que dans les régions supérieures de la pensée que résident les principes qui donnent de la grandeur et de l'étendue à nos conceptions morales.

Étendez les principes de la connoissance intime de notre être, et vous verrez des conséquences innombrables en sortir ; de manière que tout ce qu'on avoit vu et senti jusqu'alors disparoîtroit à nos yeux comme un nuage, pour faire place à un monde nouveau. Mais, tant que les principes demeureront inconnus, toute connoissance demeurera stérilement concentrée dans l'alchimie rationnelle dans laquelle on végète encore.

Voyez la chimie moderne ; quel ancien chimiste reconnoîtroit sa science dans celle des Lavoisier et des Wollaston ! Quelques principes ont suffi pour créer des mondes en chimie ; mais en morale, où sont les principes capables d'étendre cette science ? Qu'a-t-on

appris de bien clair sur l'esprit humain depuis Aristote à Locke, et depuis Locke à nous? Ce que Bacon, le grand Bacon nous enseigne de plus utile, c'est le sentiment de notre ignorance et le besoin de lire, non les livres seulement, mais la nature. C'est à ce sentiment créateur, qui nous dit que ce que nous savons n'a rien de complet, que nous devons peut-être l'apparition de quelques sciences que nous voyons de nos jours s'avancer avec tant d'éclat. Mais la *connoissance de l'homme* est restée incomplète, et comme fixée à l'idéologie. On a cultivé la logique pour l'avancement des sciences; mais qu'a-t-on appris de bien évident sur la nature même de nos facultés? On a étendu et soigné la branche des *idées* sans toucher à l'arbre que par hasard. L'homme actif, l'homme sentant, celui qui fait la destinée des nations et du monde, est demeuré inconnu. De là le rabachage dont La Bruyère nous accuse peut-être avec raison. Il sentoit que ce que l'on avoit dit depuis trois mille ans sur l'homme n'étoit que les mêmes idées, habillées, déguisées et retournées de mille manières, mais toujours les mêmes par le fond, à cause de la pauvreté des principes psychologiques. De là vient qu'on a de

ce qu'on appelle les mœurs des idées encore vagues.

Par exemple, ce que les hommes médiocres attaquent avant toutes choses dans les mœurs, c'est l'abus des plaisirs. On diroit que tout ira bien pourvu que les mœurs soient austères. Mais ôtez les amusemens et les lumières aux hommes, exaltez quelques préceptes de morale, et vous verrez qu'au lieu de bonnes mœurs, vous aurez des hommes sombres, intolérans, portés à la médisance, au fanatisme et à l'avarice. Je connois une ville de mœurs austères, où l'homme peut être le plus probe et le plus savant du pays a été exécuté, il y a un demi-siècle, pour un délit imaginaire dont on rougit aujourd'hui. Dans le dictionnaire vulgaire cette ville avoit des *mœurs*. Mais l'assassinat de sa victime ne prouve-t-il pas que notre dictionnaire ne vaut rien, et qu'il ne suffit pas d'être austère, réglé dans ses heures et tiré au cordeau en toutes choses pour avoir des mœurs? Qui eût jamais des mœurs plus austères que les puritains du temps de Charles I.er, et cependant qui auroit fait plus de mal à leur pays que ces assassins de leur roi, s'ils avoient pu continuer à faire régner leurs maximes.

J'ai vu des hommes de mœurs austères vendre la justice et faire pis encore. Qui mieux que ces puritains conservent et chérissent la torture; chez qui mieux que chez ces hommes voit-on les préjugés se conserver dans leur antique pureté ? Qui mieux qu'eux sait se faire un devoir de la haine ? Qui s'opposera plus à la liberté de la presse que les hommes qui condamnent tout ce qui ne pense pas comme eux ? Qui sera plus disposé à s'envelopper de ténèbres que l'homme qui sent le contraste effrayant de ses prétentions avec sa nullité personnelle ? Tous ces défauts qui font le malheur des nations s'allient avec ce que tant de gens appellent les mœurs. Que faut-il faire, dira-t-on ? Voulez-vous des mœurs dissolues ? Je ne les veux ni dissolues ni austères, et je dirois avec Horace :

In vitium ducit culpæ fuga si caret arte.

J'aimerois qu'on eût autant de soin d'écarter les passions haineuses que les passions aimantes. Je voudrois combattre les plaisirs des sens par les plaisirs de l'imagination, et persuader aux hommes que la nature exige d'eux plus de lumières encore que de sacrifices.

Je voudrois avant tout, que dans nos ju-

gemens sur les mœurs, les idées de *justice* fussent en première ligne ; après cela, que l'amour du bien public, de la patrie, de la vérité et par conséquent des lumières fussent les premières vertus et l'oisiveté un vice odieux. Je voudrois qu'on n'aimât jamais aucune opinion jusqu'à haïr celui qui ne l'a pas. Au lieu d'isoler les hommes par l'austérité, je voudrois les rapprocher par les arts, les sciences et les plaisirs. Plus il y aura de goût dans les plaisirs et moins on y mettra de faste et de sensualité.

Je voudrois que le premier usage des richesses publiques, après le nécessaire et après l'éducation, fut d'embellir sa patrie, et au lieu d'isoler les jouissances, de les rendre quelquefois communes à tous, etc.

Il y a un régime dans la morale comme dans l'hygiène, que faute de principes on ne peut trouver que par tâtonnement. Tant que l'homme moral et l'homme physique ne seront pas mieux connus qu'ils ne le sont, l'existence physique et morale sera livrée au hasard, et la félicité publique restera un problème irrésolu.

Rien de plus malheureux que le sort des sciences ou chacun prétend commander. Rien n'est plus timide que la vérité, rien n'est plus

impérieux que l'opinion. La vérité ne peut naître que dans le sein de la paix et de la liberté. Nous l'avons vu, l'esprit ne peut former des *rapports* que par la force appelée *attention*, qui dégage les *idées* de tout mouvement de sensibilité. Il faut donc pour arriver à cette situation de l'âme, qui lui permet de s'observer elle-même, un calme parfait. Mais l'*opinion* toujours animée par quelque sentiment, agite et trouble la pensée. Exaltez quelques préceptes de morale ou de religion ou de politique, sans éclairer l'homme tout entier, et vous ne ferez qu'enflammer de par tout l'intolérance chez des aveugles où chacun prétend régenter. La plus pauvre espèce d'esprit se croit en droit de commander en religion et en morale. Plus on est borné dans ses idées et plus on s'irrite contre tout ce qui refuse d'obéir. C'est ainsi que l'exaltation, même des bons principes, en allumant les passions haineuses, produit le plus grand des enfers, celui de l'intolérance qui condamne, et du fanatisme qui égorge ses victimes.

On parle beaucoup des bienfaits de l'expérience, sans penser que là où il n'y a pas de principe, il n'y a pas d'expérience. L'expérience naît de la *liaison des faits avec leurs*

principes. On voit que là, où les principes sont vagues ou incertains, l'expérience n'a point de résultats solides.

Les *faits* ne nous donnent quelque *connoissance* que par leurs liaisons avec quelque principes. *Connoître*, c'est généraliser des rapports : mais tant que les faits demeurent isolés et sans liaison entr'eux, aucun principe ne peut naître (1), et toutes nos observations

(1) Les faits isolés sont comme les mots isolés, sans aucun *sens*. C'est de leur rapprochement et de leurs rapports que résulte leur importance. Avant Kepler on avoit des observations astronomiques sans résultats, parce qu'on n'avoit pas trouvé encore les véritables rapports entre les faits observés ; mais les grandes lois du système des cieux une fois énoncées par Kepler, toutes les observations subséquentes allèrent s'y rattacher comme à leur centre.

On voit que les *faits* ne sont quelque chose que par leur rapport entr'eux, et que ces rapports ne deviennent *principes* que par leur universalité. Il n'y a donc point de *faits* pour les hommes sans principes. Les hommes de génie sont ceux qui, voyant la liaison des faits entr'eux, créent des principes par l'énoncé de cette liaison. Leibnitz a dit que *le génie voyoit le concret dans l'abstrait et l'abstrait dans le concret*, ce qui veut dire que le génie voit les faits dans leur liaison et la liaison (le principe) dans les faits. Les hommes de génie ouvrent la route à la science, parce que les principes une fois

demeurent stériles. De là le vieux adage que l'expérience des pères est perdue pour les enfans. De là cette autre remarque journalière

---

trouvés par eux, les observations particulières, c'est-à-dire l'application de ces principes, devient à la portée des esprits du second ordre.

Quand je dis en morale que *l'esprit est la dupe du cœur*, je tiens là un principe ; mais ce principe est dans un nuage à peu près sans aucune application utile. Pourquoi? parce que tant que je ne verrai pas avec quelque clarté ce que c'est que l'esprit et le cœur, je n'en saurois déterminer les rapports.

On a applaudi mille fois au mot de Vauvenargue que *les grandes pensées viennent du cœur*, sans y attacher un sens bien précis : dans beaucoup de cas cette pensée est fausse ; les lois de Kepler étoient de grandes pensées, qui n'avoient rien à faire avec son cœur. En morale même il se peut qu'il y ait de grandes pensées venues par la raison. J'applaudis au mot de Vauvenargue comme spirituel et vrai dans le sens qu'il lui a donné ; mais tous ces jolis mots sont loin d'être des principes. La morale scientifique est partout sujette à controverse, et l'on sent partout le manque de principes psychologiques. La psychologie est à la morale ce que les mathématiques et le calcul sont aux sciences physiques ; l'une et l'autre de ces sciences précisent les faits et donnent par-là même les moyens d'énoncer les rapports pour en faire des principes. Une remarque qu'on peut faire tous les jours dans ce qu'on appelle le monde, prouve avec évidence que sans principes il n'y a pas

que les sots ne voient rien, c'est qu'ils ne savent pas lier leurs *idées*.

Les faits primitifs, les sensations, sont les mêmes pour tous les hommes, puisqu'ils sont tous doués des mêmes organes, et cependant quelle différence entre le sot et l'homme d'esprit! D'où peut venir cette différence, si ce n'est du plus ou moins de distinction et de liaison dans les idées. On voit qu'il n'y a d'expérience que pour l'homme qui sait penser, c'est-à-dire lier ses idées à des principes.

Les idées générales qu'on appelle *abstraites*, sont celles qui donnent le plus d'expérience réelle, puisqu'elles embrassent le plus de faits liés entr'eux par un principe commun.

D'où vient donc la pauvreté de nos idées morales, si ce n'est de la pauvreté de nos

---

d'expérience, c'est de voir des hommes jouer vingt, trente ou quarante ans à tel jeu comme au wisk sans dépasser jamais une certaine ligne de bien ou mal jouer. Quelle masse d'expérience dans une heure de jeu pour un Euler? Mais, faute de principes un peu raisonnés, chaque mauvais joueur demeure invariablement fixé à sa ligne de médiocrité. Ces joueurs sont une parfaite image des sots, éternellement condamnés à raisonner mal, et à ne jamais réfléchir à ce qu'ils font et à ce qu'ils disent.

principes sur la nature intime de l'homme. La Bruyère même parle sans cesse du cœur et de l'esprit, sans savoir ce que c'est que le cœur et l'esprit. On parle encore de mémoire et d'imagination sans distinguer ces facultés. Nous connoissons nos facultés mentales par leur nom sans connoître leur lois, ni leurs nature. Le peu que nous savons de l'esprit humain nous le devons au langage; c'est le langage, ce sont les mots qui nous apprennent qu'il y a un cœur, un esprit, une imagination, une intelligence. Sans ces mots nous n'en saurions rien. C'est du langage encore que nous avons appris que les idées et les sentimens étoient deux choses. On parle de l'esprit humain comme des sauvages parleroient d'une montre qu'ils n'auroient pas su ouvrir. Ils en voient marcher les aiguilles, ils entendent remuer quelque chose de vivant qu'ils appellent l'âme. Bientôt quelque controverse s'établit sur la nature de ces phénomènes; on dispute, on se querelle, mais personne ne cherche à ouvrir la montre pour en voir les rouages.

Je dirois, en passant, qu'on voit par ce que je viens de dire sur la formation des principes, combien la libre communication des idées est nécessaire pour en acquérir. Les

principes n'étant que des faits généralisés, ne peuvent se former que par une vive circulation d'idées, et une libre communication de faits et d'opinions. Nous devons peut-être aux idées irréligieuses les meilleures preuves de la religion chrétienne; souvent les livres immoraux ont donné naissance aux plus sublimes traités de morale. Partout la Providence a fait sortir le bien, de l'excès même du mal. Quand Catilina eût jeté le masque, alors retentirent ces catilinaires de Cicéron, qui, depuis près de deux mille ans ne cessent d'inspirer l'horreur du crime. Sans une libre circulation d'idées tout languit, la vérité dort à côté de l'erreur, et dans ce sommeil universel, l'aveugle et stupide puissance règne impunément avec tous les vices pour le malheur et l'avilissement de ses victimes.

Il y a dans la stupidité et dans l'hypocrisie un instinct admirable qui leur fait aimer le mystère, c'est par le mystère que les sots et les méchants échappent aux principes. Ce n'est que dans le gaz méphitique du mystère qu'ils respirent et vivent à leur aise. Mais la puissance du bien est dans la lumière, celle du mal dans l'ignorance et les ténèbres.

Nous voyons par la marche des sciences,

que la vérité, semblable au soleil, n'arrive à l'homme que par un crépuscule, nous voyons qu'il faut partout traverser les erreurs pour parvenir à la vérité. Arrêter l'erreur dans sa marche, c'est prolonger la nuit et retarder l'arrivée de la lumière.

Les pays dont les lois sont bien mauvaises se sauvent quelquefois par la contrebande. Il en est de même de la fausse morale qui perdroit l'homme si elle étoit suivie. Bien penser, a dit Pascal, voilà le fondement de toute la morale.

Si la parole suffisoit pour faire aller les nations d'après toutes les vues bornées, et tous les préceptes exagérés ou absurdes de leurs orateurs, ou en seroit le genre humain? Tel mystique fait guerre à mort à la raison, tel autre la fait à l'imagination. Que deviendroit l'homme sous les couteaux de tous ces charlatans? Ces absurdités pourroient-elles être répétées si la nature spirituelle de l'homme étoit connue avec quelqu'évidence. Quand je pense à tous ces hommes qui se mêlent de la conduite du genre humain, je crois voir d'ignorans villageois régler l'horloge de leur village. Chacun y met la main, l'un pour le faire avancer, l'autre pour le retarder, sans aucun

égard à sa construction. L'homme n'est pas un horloge, mais un tout combiné de manière, qu'on ne touche pas à un rouage sans toucher à quelque ressort inconnu, qui produira des mouvemens inattendus, et des effets souvent très-opposés à ceux que l'on avoit espérés. Que conclure de tout ceci? C'est qu'à l'étude des actions humaines il faut joindre l'étude des ressorts qui font agir, qu'à l'étude des faits il faut joindre l'étude des principes, et ne jamais oublier que la connoissance de l'homme, peut-être la plus négligée de nos jours, est de toute la plus importante.

SECONDE PARTIE.

LIAISON DES IDÉES.

des idées. Je vais aborder ces régions peu connues de l'âme ; j'ajouterai quelques recherches sur ce qui fait lien dans les sentimens moraux et dans les beaux arts. Ces quatre chapitres jeteront peut-être quelque jour sur les grands phénomènes de notre âme, ou donneront lieu à de nouvelles recherches.

L'association des idées est un phénomène de l'imagination, né du rapport que l'organisation a établie entre les sentimens et les idées. Cicéron, en parlant de la mémoire dit : un avare oublia-t-il jamais la place où il a enfoui son trésor? D'où vient cette forte liaison entre l'idée du trésor et la place où il l'a enterré, si ce n'est du *sentiment* de l'avarice qui associe fortement ces idées ? Ici le lien des idées est, non dans les idées, mais dans le sentiment. Voyez comme Ovide, dans son affreux exil, aime à recueillir tous les souvenirs de Rome; il prête une âme à la lettre même qui va voir sa cité chérie. De pareils souvenirs sont forts en raison du sentiment qui *associe les idées*.

Mais toutes les idées sont plus ou moins liées dans notre esprit, parce que nous ne sommes jamais totalement dénués de sentimens, et que tous les sentimens sont toujours excitateurs et liens de quelques idées.

Le tableau de nos idées se colore et se décolore selon le sentiment qui le compose. Ce sentiment vient-il à s'éteindre le tableau s'efface, et fait place à d'autres sentimens et à d'autres tableaux, à peu près comme nous voyons les nuées se former et se déformer par l'effet des vents et de la température.

Le sentiment anime et lie entr'elles, non-seulement, les sensations qu'on éprouve actuellement, il ressuscite et lie celles même qu'on n'éprouve plus.

Dites à une personne qui aime, qu'elle a une rivale dans la femme qu'elle voit depuis long-temps, et vous verrez renaître dans l'âme de cette amante tous les souvenirs effacés qu'elle peut avoir eus de la femme qu'elle déteste maintenant. Il y aura dès-lors chez la femme jalouse une association de souvenirs tous liés par un même sentiment, celui de la jalousie.

Que deux hommes d'avis différens en politique soient présens à une émeute populaire, chacun la verra à sa manière. Ils peuvent l'avoir vu très-bien l'un et l'autre, et néanmoins en faire des tableaux différens.

Leurs yeux auront vu le même événement, et cependant le tableau de l'un sera l'opposé du tableau de l'autre; ce qui prouve que ce

Le sentiment qui *associe* les idées produit dans l'âme un second phénomène de la plus haute importance, celui de colorer d'amour ou de haine les idées qu'il associe. Tel sentiment en politique, non-seulement, me fait *penser* à telle personne, mais me rend cette personne *chère* ou *odieuse*, selon le sentiment qui a composé le tableau de mes idées. Cette action du sentiment sur les idées fait que je *crois*, sans raison, tout le bien où tout le mal de la personne que j'aime ou que je hais.

Cette croyance produite par le sentiment est la source féconde de toutes les croyances absurdes, de toutes les calomnies, de tous les miracles débités sur ce qu'on hait ou qu'on adore.

Comme l'association des idées se trouve *hors des idées*, les contradictions et l'absurdité de la croyance ne font rien à la foi qu'on y porte; au contraire, plus les choses qu'on voit sont bizarres et hors de la route des idées habituelles, et plus elles ont de piquant pour l'imagination. Un miracle qui toucheroit aux idées raisonnables seroit peu-à-peu fondu par la réflexion, et cesseroit de produire le sentiment de surprise qui fait qu'on se plaît à y croire.

Un homme de beaucoup d'esprit m'a raraconté, qu'en allant à Paris par la diligence

pendant la révolution, il savoit de quel parti étoient les personnes qui voyageoient avec lui, par leur manière de juger les chemins, et le pays par où l'on passoit. L'ami de la révolution trouvoit beau le ciel et les chemins, et le paysage, et la culture, tandis que l'ennemi de la révolution trouvoit tout affreux.

Si quelques principes psychologiques pouvoient se répandre parmi les hommes, ils leur enseigneroient à se défier des opinions, qui, par leur nature même, sont toujours étrangères à la raison, puisque le sentiment suffit pour les produire.

On voit que plus les sentimens s'exaltent et plus l'empire des croyances absurdes et mensongères va croissant. Il en résulte, non-seulement, une croyance positive, mais aussi une incrédulité positive. Le même sentiment, qui me fait croire sans raison, me fait rejeter sans raison toute croyance opposée à mon sentiment, ce qui double l'empire de la foi.

L'incrédulité aux choses raisonnables, et la haine de la raison même, sont les résultats nécessaires de la superstition et du fanatisme.

L'action du sentiment sur les idées produit donc les tableaux et les pensées que l'imagination me présente, elle produit de plus la

foi que j'y porte, et décide de l'intensité de cette foi.

Mais le tableau des idées une fois tracé par l'imagination, on en voit quelquefois naître des rapports et des raisonnemens souvent très-lumineux. On dit que les fous raisonnent très-bien sur les idées qui les dominent, et cela doit être, puisque ces idées, fortement touchées par le sentiment, ont une intensité très-grande, qui rend leur rapport très-saillans.

De là tant d'écrits polémiques très-éloquens, et souvent très-bien raisonnés, c'est-à-dire très-conséquens dans leurs principes, inspirés par l'esprit de parti. De là aussi la difficulté d'écrire l'histoire de son temps. Il est probable que tout ce qu'on dit et écrit dans un temps de trouble manque plus ou moins de raison, et qu'il faut attendre la mort de toutes ces passions pour juger sainement les caractères et les événemens qu'elles avoient fait naître.

Avant d'entrer dans le domaine de la raison, je ferai observer que le sentiment du beau étant une des puissances de l'imagination peut servir de contre-poid, et pour ainsi dire de lest à l'âme agitée par les passions.

L'activité du sentiment est bornée. Tout ce que vous donne le sentiment du beau est né-

cessairement pris sur la part des passions. Voyez la haine que tous les puritains et tous les mystiques portent aux beaux arts, et croyez à la justesse de leur instinct. Je sais que les passions aussi emploient les beaux arts comme les fous emploient la raison, ce qui n'empêche pas que le sentiment tout spirituel du beau ne soit le contre-poison des passions sensuelles.

Ce qui constitue la force des passions c'est la direction de leur mouvement. Tout, ce qui par sa nature n'est pas cette direction, diminue la force de ce mouvement en raison de sa divergence. Le sentiment du beau conduit à la contemplation, qui a ses jouissances dans elle-même, tandis qu'il est de la nature des passions de tendre à l'action et de se répandre au dehors de nous par les objets extérieurs.

En se concentrant dans l'imagination, les beaux arts ramènent l'homme aux jouissances spirituelles.

CHAPITRE II.

De la Liaison des Idées.

Nous venons de voir l'association des idées. La *liaison des idées* est un phénomène tout opposé et de la plus haute importance; puis-

qu'il constitue un des grands caractères qui distingue l'intelligence de l'imagination.

L'association des idées se fait hors des idées ; elle s'opère par un sentiment commun à telles idées, ou à telle suite d'idées, sans autre rapport entr'elles que celui qu'elles ont temporairement avec le sentiment excitateur.

La liaison des idées est d'une nature totalement différente de l'association des idées. La liaison des idées se fait par les idées même, elle est invariable, et loin de tenir à un sentiment, elle suppose l'absence du sentiment. L'idée A est liée à l'idée B, lorsque comparant, par exemple, leur grandeur réciproque, je dis qu'A est plus grand que B.

Dans cet exemple, le rapport A *plus grand que* B, fait le *lien* des deux idées, et suppose la présence des deux idées.

L'idée *plus grand* n'est ni l'idée A, ni l'idée B, mais une troisième idée née de l'opération de l'esprit appelée *comparaison*.

Cette troisième idée de *plus grand* lie nécessairement les deux idées A et B, puisqu'elle suppose la présence des deux idées, et qu'elle ne peut exister sans ces idées. On voit que l'idée *plus grand* n'est point une sensation, mais un *rapport* né d'une opéra-

tion de l'esprit appelée comparaison. Je puis bien faire voir de combien un fil est plus grand que l'autre, mais l'idée de *plus grand* n'est point ce bout de fil excédant, mais un rapport tout spirituel.

On voit que tout sentiment qui viendroit altérer les idées A ou B, altéreroit le rapport qui en doit naître, et qu'il faut une absence complète de l'imagination pour opérer le *lien* des idées destinées à former tel rapport.

L'imagination compare pour *préférer*, l'intelligence compare pour *juger*, c'est-à-dire, pour affirmer ou nier une chose d'une autre.

Locke avoit bien raison de dire que la *réflexion* étoit une *source* de pensées. La réflexion est l'opération de l'âme qui forme les rapports, elle est la source de toute *connoissance*. En distingant les idées elle en augmente le nombre par la création des rapports. Mais puisque la réflexion est une source d'idées, toutes les idées ne viennent pas immédiatement de la sensation. Quelle est la nature de cette seconde source d'idées.

La première source (la sensation) renferme en elle les élémens de toutes les œuvres de l'esprit. Nous avons vu qu'elle étoit toujours composée de quelqu'idée (ou représentation

d'un objet *extérieur*,) et de quelque *sentiment.*

La réflexion est une opération, pour ainsi dire chimique, qui commence par séparer le sentiment de l'idée. De cette séparation naissent d'autres idées (celles de *rapports*) arrivées par la sensation, mais développée par l'opération de l'esprit appelée comparaison. On voit dans quel sens on pourroit dire que ces idées là sont *innées*.

Quoiqu'il en soit de la nature des idées réfléchies, toujours est-il vrai qu'elles naissent dans la sensation, et sont développées dans la sensation par une opération de l'esprit. Elles *préexistoient* donc dans la sensation.

Quelle vaste perspective s'ouvre tout-à-coup à nos regards, lorsqu'en contemplant l'espèce d'infini qu'il y dans nos sciences toutes composées de rapports, nous nous disons que ces mondes de pensées qui n'attendent qu'une opération de l'esprit pour éclore, nous les portons au dedans de nous-même! Quelle profondeur de vie semble jaillir de l'abîme de notre être lorsqu'on vient à réfléchir à tout ce qu'il renferme dans son sein! Quel respect l'homme doit avoir pour sa propre pensée, puisqu'elle porte en elle un avenir et des con-

noissances dont nous ne pouvons apercevoir les limites !

Revenons à la nature des idées réfléchies.

Toutes nos idées naissent *obscures* dans la sensation. L'attention, après avoir dégagé les idées de l'influence des sentimens, les compare entr'elles.

Le premier résultat de cette comparaison est de *distinguer* les idées. Cette opération est le grand caractère qui sépare l'intelligence de l'imagination.

C'est la distinction des idées qui fait que je puis *affirmer* ou *nier* quelque chose. La distinction des idées a toujours une même formule, les choses (ou leurs idées) *sont les mêmes*, ou *ne sont pas les mêmes ; affirmer*, c'est dire qu'elles sont les mêmes ; *nier*, c'est dire qu'elles ne sont pas les mêmes. — *Même*, ou *pas le même*, est la formule de toutes les sciences abstraites.

L'intelligence commence toujours son travail sur des idées obscures. Elle voit d'abord *confusément*, et au lieu de trouver le *même* ou *pas le même*, elle trouve le *ressemblant*. Le semblable est le *même* mêlé avec du *non même*. La *méthode analytique* est le triage de ces mêmes ou non mêmes. En concentrant

l'état de la question elle ne fait qu'écarter le *non même* du *même*. A mesure que les idées s'éclaircissent et se séparent par petites masses, on répète cette opération jusqu'à n'avoir que *le même* sans mélange. La vue de ce *même* sans mélange produit ce qu'on appelle l'*évidence.*

Classer nos idées, c'est mettre les *mêmes* ensemble et les séparer des *non-mêmes.* Toutes les sciences ne sont que des classifications. *Ranger dans l'espace les choses existantes*, compose toute l'histoire naturelle dans toute son étendue. *Ranger dans le temps les êtres successifs* compose toutes les sciences qui s'occupent de la recherche des causes et des effets.

Abstraire, c'est encore classer, c'est mettre ensemble *les mêmes* en les étiquetant par l'énoncé de leur caractère qui dit ce qui les distingue de toute autre chose.

On voit l'absurdité des reproches faits aux nomenclatures. Il a bien fallu commencer par classer, et par classer mal et incomplètement les êtres coexistans, avant de savoir les classer bien. Il a fallu aussi faire des hypothèses et des systèmes, et classer mal et à l'aventure les êtres successifs avant de les classer bien. S'élever contre les classifications c'est s'élever contre la science même qui n'est que cela.

Chose admirable que cette opération si simple, de séparer le même du non même, ait pour résultat la connoissance de cette portion de l'univers en rapport avec nos sens. Cet instinct de l'intelligence, qui ne fait que trier les idées, les rend de plus en plus distinctes, et en fait sortir les rapports. Il a suffi pour créer toutes les sciences que nous possédons; il suffira encore à nous donner toutes celles qui peuvent naître dans la suite. Ce qui est le résultat de la pensée de tous les hommes, chacun le porte dans soi, puisque tous les hommes sont doués des mêmes facultés, et qu'il n'y a qu'une intelligence pour l'espèce humaine.

J'ai dit que l'intelligence commence son travail par employer les idées obscures. On appelle obscurs les objets dont on ne voit pas toutes les parties. La distinction des idées en dévoilant des parties inaperçues est donc une véritable création d'idées. De là la richesse qui résulte de l'ordre. L'ordre n'est encore que ce même instinct qui range, c'est-à-dire distingue les idées.

Deux idées, celles d'espace et de quantité, ont suffi pour nous donner de vastes et sublimes sciences. Qui sait ce que tant d'autres idées non développées nous révéleront encore

Dans le domaine de l'intelligence c'est ce *même* ou *non même* qui lie ou délie les idées en les séparant par faisceaux. On voit que cette idée centrale, du même ou non même, est un *rapport* qui embrasse et lie *nécessairement* deux ou plusieurs idées, et par cela même sépare les idées qui ne se conviennent pas. Le *lien* est *dans* les idées et non *hors* des idées comme dans le domaine de l'imagination. Si l'on veut continuer la comparaison entre l'intelligence et l'imagination, on peut dire que le *mieux* sert de lien dans l'imagination, comme le *même* sert de lien à l'intelligence. Cependant le *mieux* ne lie pas directement les idées *entr'elles*, mais les attache au sentiment associateur, c'est-à-dire à l'état momentané de la sensibilité. De là l'égoïsme qui règne nécessairement dans l'imagination, et qui nécessairement est étranger à l'intelligence.

De là le mouvement composé qui résulte de l'action combinée des deux facultés, qui fait sortir l'homme de la route de l'égoïsme étroit pour le ramener dans la ligne de sociabilité, où tous les hommes peuvent se rencontrer et cheminer ensemble.

Avant de finir cet article je dirois un mot du rappel des idées qui sert comme de pendant à l'association des idées.

L'intelligence est comme l'imagination une force active, elle range les idées d'après leur *ressemblance*, comme l'imagination les range d'après les préférences nées du *sentiment* du moment. De là ce qu'on appelle *analogie* qui classe les idées d'après leurs ressemblances.

Quand je vois un pont je le passe sans hésiter, parce que tout y passe sans danger. L'idée du *pont* et l'idée de *passer dessus* se suivent dans ma mémoire ; et très-souvent on suppose un raisonnement là où il n'y a qu'une association d'idées (1).

---

(1) L'expression d'association des idées est impropre, ou du moins exige une explication. Si l'intelligence est une force active, elle tendra à ranger les idées sous ses lois, et associera l'idée du pont à celle de passer dessus. Je crois toucher ici à plusieurs questions importantes. L'intelligence a-t-elle le pouvoir d'éveiller les idées dans la mémoire? Voilà une question à laquelle je n'ai point de réponse.

Je vois plus clairement l'action de la sensibilité sur les idées et sur les sensations que l'action de l'intelligence émanée de l'âme même. Toutes les questions concernant l'opération de la volonté sont encore un problème irrésolu.

L'attention, la force qui agit contre le sentiment dominant, d'où viennent-elles? quelles sont leurs lois? toutes ces questions seront résolues un jour. Je crois

Les hommes chez qui l'intelligence domine, rangent leurs idées d'après leurs ressemblances et leurs rapports, comme, les hommes à imagination les rangent d'après leur sentiment. On a souvent confondu les idées *liées* par leurs rapports, avec les idées *associées* par un sentiment commun. Le mot association des idées peint très-bien des idées *associées* et non *liées* entr'elles, comme elles le sont dans le domaine de l'intelligence.

L'intelligence aussi joue son rôle dans la mémoire comme par exemple dans l'analogie, cependant ce rôle est bien plus court que celui de l'imagination.

On voit par le perfectionnement du langage

---

qu'une des règles de pratique les plus utiles en psychologie est de suivre dans cette science les traces lumineuses, en évitant les sentiers obscurs. Ce n'est jamais par les questions abstruses qu'on arrivera à la vérité, mais c'est toujours la lumière qui mène à la lumière. Il semble que les philosophes allemands ont un goût particulier pour les questions ténébreuses, et que, lorsqu'ils ont à opter entre une route bien éclairée et une route pleine d'obscurité, c'est toujours la dernière qu'ils préfèrent. Les Anglois, au contraire, ont une telle frayeur d'être accusé de faire des systèmes, que, de peur de dépasser les principes, ils se tiennent quelquefois en-dessous des principes.

et surtout de la grammaire combien la civilisation sert au développement de l'intelligence et combien par là même, la raison doit acquérir d'empire par elle puisqu'en rangeant les idées d'après leurs rapports ; elle fait naître ces rapports. La richesse du langage des peuples non civilisés consiste dans un grand nombre de synonymes pour exprimer un très-petit nombre d'idées (2). La gram-

(1) Herder dit que la langue arabe a 50 mots pour exprimer l'idée de lion, 200 pour dire serpent, 80 pour dire miel, et 1000 pour épée. Ce qui rend les langues de l'imagination riche en synonimes, c'est le manque d'abstractions ; chacun de ces mots synonimes exprime une sensation individuelle que le terme général eût fait disparoître. N'est-il pas singulier que dans l'arabe il y ait 70 mots pour dire *pierre*, tandis que tout ce qui tient aux opérations de l'âme n'en a presque point?

Le langage psychologique a deux difficultés à vaincre ; il faut d'abord exprimer métaphoriquement les opérations de l'esprit, puis il faut généraliser ces métaphores. *Ame* vient de souffle ; cette comparaison une fois adoptée, il a fallu généraliser ce signe, qui d'abord n'étoit que l'expression d'une sensation individuelle, servant de signe à une opération de l'esprit.

L'auteur d'un dictionnaire arabe, après avoir rassemblé 400 mots pour exprimer l'idée de *misère*, y ajoute pour 401.e misère l'ennui de les compter toutes.

[illegible]

[illegible]

J'ajouterai que l'écriture a sans doute contribué à la formation des langues. La difficulté d'écrire en forçant d'attacher plusieurs idées individuelles à un même signe, a aidé la généralisation des idées, et la pauvreté même des moyens a pu servir au progrès du langage.

Les langues, dans leur origine, avant d'être écrites, n'étaient composées que de signes naturels. Chaque sentiment a son regard, son accent et son geste; et l'homme est construit de manière à comprendre ces signes, comme l'œil est construit pour voir les objets visibles : cette faculté de comprendre le sentiment d'autrui constitue en grande partie ce que j'appelle sens moral.

de la simple mémoire. Quand je me rappelle le jardin où j'ai cueilli des fleurs, ce souvenir, composé par le langage qui distingue les fleurs du jardin où je les ai cueillies, ce souvenir n'est réellement qu'une seule impression nerveuse, qui me retrace à la fois *tout* le tableau qui s'étoit peint dans mes yeux. En me souvenant des fleurs à propos du jardin, je ne fais que compléter un même tableau, comme lorsque je me souviens d'un carré je me souviens de ses quatre côtés. La distinction que je fais quand je sépare l'idée des fleurs de celle du jardin est une opération de l'esprit; la liaison primitive de ces idées est pour ainsi dire nerveuse : elle suppose une même impression sur l'organe de la vision; dans ce cas-ci, l'association des idées a précédé leur distinction.

CHAPITRE III.

Ce qui fait lien dans les sentimens moraux.

Ce qui unit un sentiment à un autre sentiment est d'une nature toute différente de ce qui associe ou lie les idées.

Rien de plus intéressant que de faire voir ce qui unit un sentiment à un autre, par con-

séquent ce qui lie l'homme à l'homme, ou ce qui le repousse de son semblable. Ces lois de l'attraction ou répulsion morale composent réellement le système social de l'homme.

Commençons par donner la définition de sentimens moraux.

Ce qui caractérise le sentiment c'est d'être agréable ou désagréable. Il y a plus : tout sentiment tend à l'action, tout sentiment veut ou ne veut pas, repousse ou attire, et exerce par-là une action continuelle sur les idées de sa convenance. Tels sont les phénomènes spirituels que présente la sensibilité.

L'action et réaction que l'homme exerce sur l'homme par ses sentimens, compose la théorie des sentimens moraux, qu'on appelle *moraux* parce que l'état moral de l'homme est toujours le résultat heureux ou malheureux de l'influence des sentimens de ses semblables sur ses propres sentimens.

La nature a établi trois grands rapports entre nous et les choses (ou objets extérieurs) que l'on a peu éclaircis.

Le premier et le plus connu, c'est le rapport des objets extérieurs avec les organes de nos sensations; mais ce rapport n'a été saisi que sous le point de vue des *idées* qui en naissent.

On a vu que l'œil donnoit l'*idée* des couleurs, l'oreille du son, etc. Ce rapport merveilleux des objets extérieurs avec nos organes, et le rapport de ces organes avec le système nerveux, et par ce système avec l'âme, fait voir une harmonie admirable dans l'ensemble de la création, d'où résulte que les rapports des choses à nous ne sont pas moins précis que les rapports de nos organes avec l'âme. L'homme, plus les objets extérieurs ne composent pas moins un *tout* que les parties qui, entr'elles, composent l'homme même. Le rayon de lumière plus l'œil compose un tout, aussi bien que l'œil plus l'âme qui en reçoit des sensations.

Le second des grands rapports qui mérite nos recherches, c'est le rapport des objets extérieurs, non avec nos *idées* mais avec nos *sentimens;* c'est par ce rapport que l'homme sentant distingue ce qu'il doit préférer (1).

---

(1) L'homme même, en tant que décidé à agir, est toujours décidé par un sentiment, et le sentiment est décidé par l'organisation, ce qui n'empêche point sa liberté. La liberté est la faculté d'être déterminé par la raison; mais, lorsqu'il est question d'agir, l'homme a un but, ce but est un bien, et ce bien est un sentiment. Mais supposez qu'à chaque idée soit attaché

vrage le plus digne de faire naître une nouvelle psychologie est resté sans résultat. La raison en est que l'auteur a développé avec une grande sagacité une foule de faits, sans indiquer les principes psychologiques sur lesquels ces faits étoient fondés; son arbre, sans racines, est resté sans fruits.

En réfléchissant à l'ouvrage de Smith, on voit avec évidence que les actions morales ayant pour mobile la sensibilité, la théorie des *motifs* qui détermine nos actions envers nos semblables repose sur la théorie des sentimens moraux, et c'est toujours dans les motifs qu'est placée la moralité.

Mais si toutes les idées sont liées avec quelque sentiment, tout sentiment aussi se trouve lié avec quelque idée, de manière que les lois du mécanisme social ne sont pas le résultat unique de nos sentimens, mais celui des sentimens *combinés avec les idées*.

La Suprême Sagesse a établi une harmonie admirable entre les idées et les sentimens, entre la sensibilité et la raison, entre l'imagination et l'intelligence, qui fait, que chaque pas vers le développement de l'une ou de l'autre de ces facultés, est un pas fait vers le bonheur, qui n'est que l'accord de ces facultés.

Si la raison n'atteint pas à chaque pas le bonheur, c'est qu'il ne faut point confondre la raison avec le raisonnement. Il ne suffit pas d'être sur le terrain de l'intelligence, et d'avoir renoncé aux passions pour avoir raison, puisque le domaine de l'intelligence comprend également la faculté de raisonner mal, et de raisonner bien.

Le soleil de l'intelligence pure est précédé d'un long crépuscule que les hommes prolongent par toutes les entraves qu'ils mettent à la pensée. La route de la raison tend au bonheur comme la boussole tend au pôle, mais la boussole seule ne suffit pas à l'art de la navigation, qui, comme l'art de vivre, est le résultat d'une foule de connoissances, que l'on ne peut acquérir que peu à peu.

La raison morale, je veux dire celle qui est destinée à la conduite de l'homme social, suppose essentiellement quelque lumière, quelque connoissance des hommes, et quelques aperçus des motifs qui les font agir. Voulez-vous aller plus loin, il faut remonter à la théorie de ces motifs, et, s'il se peut, arriver à quelques principes. Les petites maximes et les petites recettes que chaque ignorant voudroit nous donner, ne font qu'éloigner l'homme

de cette raison que la Suprême Sagesse a placée dans son âme pour être développée peu à peu.

La religion, en augmentant les motifs d'agir bien, en ouvrant à l'imagination une route que la raison lui eût ouverte plus tard, hâte les progrès de la vertu, que toute fausse croyance ne fait que retarder.

Mais revenons à notre sujet.

Quoique chez l'homme vivant en société tous les sentimens soient combinés avec plus ou moins d'idées, chacun de ces élémens de notre être spirituel (sentiment et idée) n'en suit pas moins ses propres lois. Voyons quelles sont les lois particulières par lesquelles les sentimens agissent sur les sentimens. Nous n'avons considéré jusqu'ici nos sentimens que dans leur rapport avec les idées, nous allons voir rapidement leur rapport avec eux-mêmes.

Les sentimens agissent l'un sur l'autre.

1.° Par leur unisson. Quand on approuve un sentiment on est en unisson avec lui.

2.° Par les lois d'une harmonie peu connue en théorie.

3.° Par leur intensité réciproque.

4.° Par leur durée relative.

5.° Par le passage plus ou moins rapide d'un sentiment à un autre.

6.° Par les idées combinées avec les sentimens.

Je distingue les sentimens agréables en deux grandes classes, en sentimens consonnans et en sentimens harmoniques.

Nous aimons que les hommes qui nous entourent sentent comme nous. Nous appelons *sympathie* cet accord agréable. Le goût de tous les hommes pour la flatterie a son origine dans le sentiment agréable que cet unisson avec notre vanité nous fait éprouver. Le sentiment de l'ambition est né de cette même source. Nous aimons voir tous les hommes occupés de nous, et tous les sentimens à l'unisson des nôtres. Et comme rien n'est plus rare chez l'homme non civilisé que de savoir mettre quelquefois ses propres sentimens à l'unisson de ceux d'autrui, il ne sait d'autres moyens pour y arriver que de soumettre les volontés d'autrui par la force. De là l'intolérance et le despotisme des sots, qui, pour ne savoir pas se plier aux choses, veulent que les choses se plient à eux.

Mais les lois de cet unisson souffrent beaucoup d'exceptions. La flatterie poussée à l'excès révolte, parce qu'on n'aime jamais un sentiment au-delà d'une certaine limite. La limite

[illegible]

[illegible] Il semble au premier abord que les idées ont une grande influence sur nos [illegible]. Je suis agréablement touché par un compliment; mais si j'apprend que la personne qui me l'adresse est une personne méprisable, le plaisir que son compliment m'avoit fait éprouver, [illegible] se changera en indignation.

L'idée que j'ai prise de cette personne semble donc avoir agi sur mon sentiment; mais dans ce cas-ci ce n'est point l'idée qui a changé mon

sentiment, mais le *sentiment* de *mépris* qui est venu s'allier avec l'idée.

Parlez à tel Anglais d'un bal de dimanche, ou à tel Juif d'une œuvre faite le samedi, et vous choquerez l'un et l'autre, non dans ses *idées*, mais dans ses *sentimens*.

Des principes, en apparence tout abstraits, comme l'observation du dimanche, ne sont *choqués* que par le sentiment qui s'y trouve attaché. La transposition des idées produit une transposition de sentimens qui, par leurs combinaisons, peuvent agir sur le sentiment; mais je ne sais si jamais les idées exercent une influence directe sur les sentimens, autre que celle de les rappeler tels qu'ils se trouvent liés dans la mémoire.

Tel *mot* injurieux bouleverse mon être tout entier, mais ce mot, dira-t-on, n'est qu'un son et une *idée*; cela est vrai, mais à cette idée se trouvent attachés des sentimens violens, que le mot est venu incendier, c'est donc par le *sentiment* et non par l'idée que le mot a agi.

La vue de la chèvre agit directement sur le chevreau nouveau né qui va teter sa mère; mais cette *vue* est une sensation où le sentiment se trouve placé par la nature même d

côté de l'idée. Cette association *naturelle*, née dans la sensation, est le grand mobile de l'instinct qui guide tous les êtres sentans. Sans cette première attache de l'idée au sentiment, comment la simple *représentation* d'un objet extérieur annonceroit-il au chevreau nouveau né les rapports de la vue de sa mère avec son *besoin* de teter ? L'eau que je bois quand j'ai soif, et l'eau que je dédaigne lorsque je n'ai pas soif sont la même *idée*, mais l'une associée et l'autre non associée au sentiment de la soif (1).

Venons maintenant à ce qui fait lien dans nos sentimens moraux.

J'ai dit que le lien *des idées associées* (qui composent le domaine de l'imagination) étoit

---

(1) Il faut ici prévenir une objection. Si dans la sensation même la soif est associée avec l'idée de l'eau, comment peut-elle s'en désassocier ?

Je répond que tout sentiment est un *désir*, et que le désir *satisfait* n'est plus ce qu'il étoit *avant la jouissance.* Tous les sentimens sont sujets à cette métamorphose. Le *dégout*, qui naît de la satiété, prouve encore la présence du sentiment, mais du sentiment changé par la jouissance. Cette objection est une nouvelle preuve de la présence du sentiment dans la sensation.

dans le sentiment associé à un certain nombre d'idées en rapport avec lui.

J'ai fait voir que, dans le domaine de l'intelligence, le lien des idées étoit non dans le sentiment, mais dans les idées mêmes. Je vais faire voir que, dans le domaine des sentimens moraux, les sentimens sont liés aux sentimens.

Au premier coup-d'œil, *aimer quelqu'un* suppose l'association d'un *sentiment* agréable avec l'idée de la personne aimée, et cependant ce n'est point là la raison pourquoi je l'aime. J'ai toujours quelque motif pourquoi j'aime une personne plutôt qu'une autre. Cette préférence est toujours un sentiment en harmonie avec le mien. Prenons, par exemple, le sentiment le plus naturel, l'amour non purement physique, mais moral. Le premier et le plus doux des sentimens, que l'amour puisse éprouver, est celui *d'être aimé*. Ce *sentiment, en unisson parfait avec l'amour*, compose le lien de l'amour. Viens-je à découvrir que la personne que j'aime en aime une autre, je suis blessé dans ce sentiment et non ailleurs. Cette personne, je la verrois avec tous ses charmes, plus belle que jamais, elle sera en apparence toute à moi, et cependant ma blessure n'en sera pas moins vive, parce que c'est

dans mon sentiment et non dans mes sens que je suis blessé.

L'avare aussi aime réellement l'homme qui veut lui être utile, mais la soudure de son sentiment sera dans le sentiment de son avarice. Blessez cet avare dans ce sentiment-là, obligez-le à payer pour cet ami, et il cessera aussitôt de l'aimer.

Vous aimez réellement par ambition, vous éprouvez tous les symptômes d'un attachement véritable, mais que l'homme puissant que vous n'aimez que par ambition, vienne à perdre son crédit, vous n'aurez plus pour lui que des procédés. Il n'en est pas de même de l'amitié, ce sentiment suppose une harmonie de sentimens très-composée : on peut en amitié être blessé dans tel sentiment et tenir encore beaucoup par tous les autres liens.

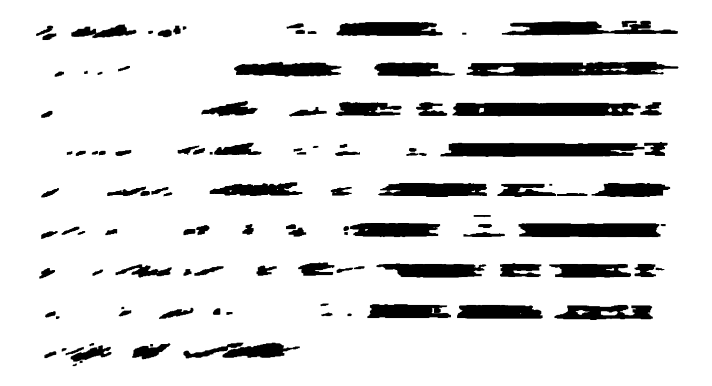
Ce qui donne quelquefois de la durée à nos sentimens, ce sont les idées associées, qui font comme un nimbe brillant autour du sentiment central qui en est réfléchi de toute part, et nous enchante tant que nous aimons. Ces idées associées s'entrelacent et se nouent par des convenances, surtout par l'habitude, et forment comme un réseau, de manière qu'on peut n'aimer plus, et avoir toutes les décora-

tions du sentiment qu'on n'a plus. On voit combien une pareille situation peut devenir pénible, lorsque le sentiment est changé et que la décoration de nos idées et de nos habitudes restées les mêmes se trouvent en opposition avec nos goûts et nos besoins.

Les goûts et les passions qui ne sont plus, nous laissent après eux les associations qu'ils ont fait naître, et qui se conservent jusqu'à-ce que quelqu'autre sentiment vient les effacer; mais lorsque aucun sentiment n'arrive plus, ces décorations des vieilles passions restent là pour le tourment de leur auteur. Ces souvenirs inutiles sont tout ce qui reste aux vieillards qui ont vécu sans principes, et comme au hazard de l'événement du jour et de l'heure. De là le vide affreux qu'éprouvent ces malheureux condamnés à vivre avec des idées désenchantées, qui, loin de leur faire éprouver des plaisirs ne leur font sentir que des regrets.

Le moindre avantage des sciences est dans ce qu'elles nous enseignent. Leur premier bienfait est de nous créer des idées qui ne se flétrissent pas avec l'âge, comme toutes celles qui tiennent à des goûts futiles, vicieux ou passagers. Il y a plus.

L'habitude de la pensée est une espèce de



[illegible] tous les [illegible], [illegible] qui produit l'ennui.

[illegible] ouvrage sur l'imagi-

nation que le premier élément des beaux-arts c'est l'*image*.

L'image est un composé d'idées, de sensations ou de sentiment qui a pour lien le sentiment de l'*harmonie*.

Le lien d'un accord en musique est dans le *sentiment de l'harmonie* qui en résulte. On n'a pas inventé la musique à priori. On a commencé par produire et varier beaucoup de sons divers; on a trouvé que telle combinaison de sons plaisoit, que telle autre ne plaisoit pas, et l'on est parvenu à distinguer ce qui plaît de ce qui déplaît; l'on a donné le nom d'accord aux sons dont la réunion donnoit du plaisir, et le nom de dissonance aux sons dont la réunion ne plaisoit pas.

En étendant ces observations on a trouvé de l'accord entre les accords. Il en est né des phrases musicales, puis ces accords se sont étendus de plus en plus. De l'étude de ces phénomènes est née l'idée de l'harmonie, c'est-à-dire l'idée d'une force d'attraction, capable de grouper nos sensations primitives en de petits touts, liés entr'eux par un sentiment central toujours agréable.

De là l'idée d'*unité* qui présente l'idée d'une force centrale qui fait lien dans les beaux-arts.

en préférence, de rapports en rapports, d'harmonie en harmonie, et ce n'est que dans ces régions supérieures qu'il faut chercher cette plénitude d'existence qu'en vain l'on chercheroit ailleurs. Les sentimens isolés et les idées isolées n'arrivent pas à la connoissance du *moi*. Le sens d'une idée est déjà un rapport ; un sentiment aperçu est déjà une préférence ; une image est déjà de l'harmonie. Tout ce qui est sentiment et pensée c'est de l'âme, et quoique toujours en rapport avec les organes, l'âme n'en suit pas moins ses propres lois.

L'inspiration est un phénomène connu dans les beaux-arts. Elle est ce besoin d'harmonie toujours inséparable du génie. Le *génie* des sciences est une inspiration non moins réelle que l'inspiration dans les beaux-arts.

Il en est de même des hommes vertueux pour qui la bienfaisance est une inspiration. Tous les élans de l'âme comment les expliquer par le système nerveux? N'attestent-ils pas tous que l'âme est un organe distinct de la matière, et qu'elle a ses lois à elle. L'accord merveilleux des organes spirituels et matériels prouveroient-ils qu'ils ne sont qu'un même organe? Tout dans l'univers n'annonce-t-il pas ce sublime accord par qui chaque être vit et se meut

du grand drame dont les fils sont mus derrière les coulisses. Dans le domaine de l'imagination, les forces motrices de l'âme sont placées dans la puissance mystérieuse appelée sensibilité ; dans le domaine de l'intelligence, règne cette autre puissance qui produit les rapports ; et dans les sentimens moraux nous ne pouvons méconnoître une force d'attraction et de répulsion, qui, dans le chaos de nos sentimens, attire ou repousse ce qui est fait pour être aimé ou haï, élevant de la sorte le magnifique édifice du système social.

L'idée de lien appliquée à l'âme est synonyme de force. En parlant du lien de notre être spirituel j'ai parlé des forces motrices de l'âme.

On voit que, plus nous pénétrons dans le sanctuaire de notre être, et plus tout se spiritualise. Nous avons vu que la *sensation* n'étoit que l'excitatrice des sentimens et des idées, en donnant l'éveil à la faculté de penser et à celle de sentir. Nous avons vu que le premier mouvement du sentiment et de la pensée est un mouvement tout spirituel, celui de comparer. De ce mouvement naissent dans l'imagination les *préférences*, et dans l'intelligence les *rapports*. L'âme vole de préférence

Un accord en musique est né de deux sons qui en produisent un troisième. Ce que j'appelle harmonie est la condition de l'*unité*, que nous ne connoissons que par le plaisir qu'elle nous donne : sans accord point d'unité. L'unité prodigieusement composée d'une bonne tragédie existe bien réellement ; elle aussi suppose l'accord central de tous les accords subordonnés qui composent la tragédie.

Il y a donc accord entre plusieurs unités, comme entre les premiers élémens d'unité.

L'unité dans les sentimens moraux est peu approfondie encore ; mais on ne peut nier qu'il n'y ait, comme en musique, tel sentiment à l'unisson avec tel autre sentiment, ce qui produit un troisième sentiment né de cet accord. L'approbation des hommes n'est-elle pas un des sentimens les plus doux, auquel nous faisons les plus grands sacrifices ? Et ce sentiment est-il autre chose qu'un accord de notre manière de sentir avec celle des autres hommes ?

Quand nous disons que les sentimens d'autrui nous plaisent ou nous déplaisent selon le ton où nous sommes monté, nous supposons trois choses : 1.° le sentiment d'autrui ; 2.° l'état de notre sentiment, sur lequel le sentiment d'autrui est venu agir, ce que j'appelle

le *ton* où nous sommes montés ; 3.° le sentiment de plaisir ou déplaisir né de l'accord des deux autres sentimens.

La contemplation de la nature peut produire aussi un sentiment agréable, qui suppose un accord entre les sensations que le spectacle de telle nature nous fait éprouver. C'est le sentiment de cet *accord* qui nous donne le *sentiment d'unité*, exigé dans les beaux-arts, comme l'harmonie de deux notes donne le son unique, qui résulte de leur union en un tout, appelé accord.

Dans toutes les langues, le mot imagination vient d'image ; mais qu'est-ce qu'une image ? L'image est la réunion de plusieurs sensations en un sentiment unique, né de l'accord de ces sensations. Qu'est-ce qui *juge* de la bonté de l'image, si ce n'est le sentiment d'harmonie inné dans l'homme. Qu'est-ce qui produit les images, si ce n'est ce même sentiment du beau, qui groupe nos sensations en images ?

Quelle douce harmonie dans Virgile quand il dit, en parlant de la lune : *tacitæ per amica silentia lunæ.* Quel accord dans les sentimens de *silence* et *d'amour* avec *la paisible lumière de la lune !* que de grâce dans le pluriel *silentia !* Peut-on méconnoître dans

ce vers des accords tous semblables à ceux que nous sentons dans la musique? On y éprouve vivement ce sentiment d'unité, qui de tous les sentimens et de toutes les idées ne fait qu'un *tout*, une *image*.

Les idées les plus hétérogènes se réunissent dans une même image si *elles sont liées par un même sentiment*, comme dans l'ode à Valgius, lorsque Horace dit : « La tempête » ne ravage pas toujours les champs; les ou- » ragans ne tourmentent pas sans relâche la » Mer Caspienne, les aquilons épargnent » quelquefois les chênes de Gargane; mais » vous, vous ne cessez de pleurer, etc.

Ici le contraste entre la douleur éternelle et les maux passagers de la nature, produit un sentiment de consolation dont l'âme éprouve le besoin. Ce sentiment fait le lien de l'image.

Les passions aussi tendent à l'unité, et semblent emprunter par-là le charme des beaux-arts. Voilà pourquoi les beaux-arts aiment à les employer.

Les passions et la poésie ont de grands rapports entr'elles. L'une et l'autre ont une idée centrale (un objet) et un sentiment central lié à cet objet. L'idée centrale de l'avare c'est l'or, l'or est l'objet de ses désirs : son senti-

ment central c'est l'avarice. La poésie a comme la passion son unité. La poésie aussi cherche la jouissance, l'avarice veut de l'or, la vengeance demande à nuire, etc.

Le succès de la poésie comme de la passion est dans le juste rapport des sentimens avec leurs objets. Une passion heureuse est une bonne poésie réalisée, et une bonne poésie est une passion imaginaire plus ou moins heureuse. La poésie n'est point l'imitation de la belle nature. La belle nature est l'œuvre de l'imagination, que nous n'imitons pas parce qu'elle est notre création. L'imitation de la nature est le moyen et non le but des beaux-arts. Le but des beaux-arts est dans le sentiment délicieux de l'harmonie, qui range les sensations d'après les lois de son attraction particulière.

Le sentiment du beau est une espèce de sens particulier qui a deux grands résultats : il crée les beaux-arts, et il juge les beaux-arts.

CHAPITRE VI.

Coup-d'œil général sur les grands rapports qui composent l'ensemble de l'homme.

Quels sont les rapports placés dans l'organi-

faire ou ne pas faire, de boire ou ne pas boire, de voir ou ne pas voir, d'aimer ou pas aimer; mais sitôt que la volonté se décide, elle est forcée d'agir d'après les lois de notre être, c'est-à-dire, d'après nos rapports. Sitôt que je fixe un objet je suis forcé de le *voir* à la manière de mes yeux. Ai-je faim ou soif, je suis déterminé par mon organisation à préférer tel aliment, telle boisson à telle autre. Il en est de même de nos sentimens pour nos semblables; il ne dépend pas de moi de haïr qui m'est agréable, ou d'aimer qui me déplaît. Quand j'aime ou que je hais, je suis attiré ou repoussé par l'objet de mon amour ou de ma haine, suivant des lois que je n'ai pas faites.

Il faut donc sortir de nos idéologies et ne pas expliquer par les lois des idées, ce qui se fait par les lois de nos besoins, ou par les lois de nos sentimens moraux. Sans doute que les idées, en s'associant aux sentimens de nos besoins physiques et moraux, dirigent la volonté dans le choix qu'elle peut faire; mais quand le choix est fait la volonté ne peut agir que par les lois de son être. Je puis quitter la femme que j'aime, mais je ne puis aimer ou haïr à mon gré; je puis préférer telle boisson à une autre, mais je ne puis étancher ma

soif en mangeant. La raison qui me guide est une espèce de *dégustateur* qui m'indique ce qui me convient; mais les objets de mon choix sont toujours des objets de ma convenance, et cette convenance repose sur des lois que je n'ai pas faites.

C'est donc dans les lois fondamentales de notre être qu'il faut puiser la connoissance de nous-mêmes. Cela n'empêche pas qu'en suivant les lois de son organisation l'homme ne suive des lois toutes spirituelles. Je me détermine en conséquence de mes préférences; mais les préférences sont des actes de mon esprit, et la *comparaison* dont résulte la préférence est une opération toute spirituelle. Mais cette opération spirituelle, dira-t-on, ne se fait qu'en vertu de mon organisation. Je réponds que je suis lié à cette organisation comme je suis lié à la lune qui frappe mes regards, au soleil dont j'éprouve la chaleur, comme je le suis à la femme qui me plaît, à l'homme aimable qui m'enchante, tout cela par les grandes lois de cause et d'effet qui constituent l'ordre et l'existence de l'univers. Mais ces lois, émanées des rapports primitifs de notre être, ce n'est pas dans les idées mais dans la nature même des choses qu'il faut les chercher.

Les quatre grands rapports organiques qui font la base de notre être une fois donnés, j'en vois sortir autant de résultats qui embrassent la totalité de l'homme.

1.° Du rapport de nos cinq sens avec les objets extérieurs, je vois sortir la perception de ces objets extérieurs, *les idées*. De la combinaison des idées résulte les *rapports*, et de la combinaison des rapports naissent dans la suite les sciences.

2.° Du rapport des objets avec les besoins de l'automate résulte le grand phénomène de de la vie de l'être mixte.

3.° Du rapport peu connu encore, qui fait que le sentiment d'un homme agit sur le sentiment d'un autre par des lois qui font la base du système social, naissent nos sentimens moraux.

4.° Enfin les sensations, nées de l'action des objets extérieurs sur les organes, trouvent dans l'imagination les lois de *l'harmonie* qui fait naître les beaux-arts. Ces lois en groupant les sensations en *images*, élèvent image sur image, par des moyens qui peut-être ont quelque analogie avec ce qui, dans le domaine de l'intelligence, constitue les rapports dont se composent les sciences.

Toutes ces opérations de notre être ont leur premier éveil dans la sensation. C'est dans le développement de la sensation qu'il faut chercher les lois dont l'ensemble compose la science de l'homme.

CHAPITRE VII.

Des puissances motrices de l'intelligence et de l'imagination. De l'unité dans les beaux-arts. Le beau moral comparé aux beaux-arts. Les arts et les sciences sont des rapports de nous aux choses.

Il y a aussi une espèce d'unité dans les idées, qu'on appelle *liaison*. Dire qu'il y a liaison entre les idées, c'est dire qu'il y a rapport entr'elles. Ce rapport constitue leur lien. Je lie l'idée de deux grandeurs en disant que l'une est *plus grande* que l'autre.

Mais il y a aussi rapport entre les rapports. Il y a un grand assemblage de rapport dans *la Création* de Hayden, comme il y en a dans le système des mondes de La-Place.

On voit que la sensation n'est pas la *pensée*, que ce que nous appelons sentiment ne l'est pas non plus. Ce qui constitue la pensée ce sont les rapports. Tout ce qui constitue notre

être spirituel est rapport, ou harmonie; l'un et l'autre né d'une comparaison.

L'esprit de l'homme élève rapport sur rapport et harmonie sur harmonie ; cet édifice tout spirituel est sa gloire et son bonheur.

Démolissez l'œuvre des beaux-arts, des sciences et des vertus, et tout rentre dans le chaos. Bannissez de la terre ces résultats bienfaisans de notre être, et le système de la civilisation tombera en ruines.

La force déployée par l'intelligence s'appelle *attention :* ses lois sont peu connues. Il est de l'instinct de l'homme de déployer l'attention dans les sentimens agréables, et de la détourner des sentimens douloureux. Il y a cependant des exceptions à cette règle, et nous voyons des hommes se complaire dans la douleur, comme par exemple dans l'idée d'une personne chérie que l'on regrette avec amertume. La raison en est qu'il y a encore du charme dans ces souvenirs.

La chimie des sentimens tend au plaisir; mais il faut du temps pour opérer son travail mystérieux.

La connoissance intime des lois de l'attention seroit la base de l'art de l'enseignement, on entrevoit déjà quelques lois.

Par exemple, il est bien évident qu'il faut présenter à l'attention un sentiment assez agréable pour l'attirer, et pas assez pour laisser dominer la sensibilité.

Les transitions d'une idée à l'autre, et d'un sentiment à un autre sentiment ne sont pas indifférentes. L'imagination a comme l'intelligence sa force créatrice qui n'est pas l'attention mais un sentiment de *plaisir*. Ce sentiment moteur suit les lois de l'harmonie. Le premier élément de ce sentiment est dans les sens ; nous avons vu que les sentimens influent sur les sentimens comme les sons en musique influent l'un sur l'autre. L'esprit s'élève d'harmonie en harmonie : plus nos sentimens simultanés sont propres à former des accords, et plus ils sont propres à former des harmonies. Mais les accords que nous remarquons dans les sons, n'existent pas moins entre les grandes parties d'un air, qu'entre les sons qui composent de simples accords. Une bonne tragédie aussi forme un grand accord composé d'un grand nombre d'accords subordonnés. Mais l'âme, qui produit tous ces accords, comment et par quels principes est-elle guidée dans sa marche ? Je répond que c'est par le sentiment du plaisir qu'elle éprouve à suivre la sublime marche de l'harmonie.

L'attention et le plaisir sont donc les deux puissances créatrices de notre être spirituel ; la première émanée de l'intelligence développe les rapports entre les idées ; la seconde, émanée de l'imagination, suit les lois de *l'harmonie*. Ces deux puissances ont des rapports intimes entr'elles. Souvent un sentiment agréable soutient l'attention que l'artiste donne aux rapports matériels de l'art, et guide l'imagination dans la route de l'harmonie, mais c'est surtout dans les sentimens moraux que la réunion des deux puissances est évidente.

Pour bien agir il faut sentir juste et penser juste. Sans la réunion du cœur et de l'esprit il n'y aura jamais de vertu vraiment active et vraiment bienfaisante.

L'harmonie, qui fait l'âme de nos sentimens moraux et celle des beaux-arts, se compose d'un sentiment agréable né de l'accord de deux sentimens. Dans le monde social l'accord du sentiment d'autrui avec notre manière de sentir, produit un troisième sentiment. Dans les beaux-arts l'harmonie naît de l'accord de deux ou de plusieurs sensations individuelles, comme cela est évident dans la musique et dans la sculpture, où cet accord des parties entr'elles se nomme proportion.

Dans la peinture ce sont encore les proportions, mêlées avec l'harmonie des couleurs et du clair obscur, etc., qui constituent l'unité. L'unité, sans laquelle aucune œuvre de l'art ne peut être belle, cette unité n'est encore que l'*harmonie* qui résulte de l'accord universel de toutes les parties.

Une chose est *une*, lorsque les rapports des parties qui la composent vont rayonner dans une même harmonie.

En beaux-arts les objets individuels sont comme les lettres d'un livre, ou comme les notes d'un air, sans aucun sens lorsqu'on les isole : leur véritable sens se trouve en dehors d'elles placés dans les rapports peu éclaircis dont se compose l'*unité*.

L'*imitation de la nature* n'est par le *but* des beaux-arts : elle n'en est que le moyen. Si l'imitation étoit le but des beaux-arts il en résulteroit, que le plus beau tableau seroit un miroir, que la plus belle musique seroit un écho, et la plus belle statue un homme en cire peinte. Le *beau* vient de l'âme de l'artiste; il est la création du sens placé dans les régions de la sensibilité qui a ses lois et ses rapports. Ce sens tantôt domine et tantôt est dominé par les autres puissances de l'âme. Il em-

ploie les sensations plutôt que les idées ou les sentimens; il compose et ne décompose pas. L'âme de ce sens, c'est le sentiment de l'harmonie, qui place et déplace les sensations d'après les lois de son être. Cette faculté de créer et de sentir le beau avance ou retrograde selon les rapports qui influent sur elle. On voit bien ce qui entrave son développement, mais qui a jamais vu les limites de sa puissance?

La différence entre le beau moral et le beau dans les arts consiste d'abord dans la différence entre les élémens de ces deux harmonies, le beau moral se composant de *sentimens moraux*, et le beau des arts de *sensations*. Je veux dire que, dans le beau moral, les sentimens dominent les sensations, et que, dans les beaux arts, les sensations dominent les sentimens. L'homme moral *sent* vivement la belle action de Regulus retournant à Carthage pour y mourir dans les supplices. Le peintre ou le poète *sent* et *exprime* les traits de Regulus, il fait voir sa personne, sa famille éplorée, il peint l'admiration de la foule qui le suit jusqu'au navire, destiné à le porter au lieu des plus cruels supplices. L'homme sensible et moral n'avoit fait que *sentir* le sort de Regulus: que fait de plus l'artiste! il *trans-*

[illegible] se voit passer [illegible] l'homme pas- [illegible] arts qui, en [illegible] sensations, nous [illegible] que nous nous [illegible] que ce pre- [illegible] encore qu'un pas, [illegible]t vers la [illegible] morale n'en est [illegible].

[illegible] l'homme : la morale [illegible] rapports entre [illegible] arts suppo- [illegible] rapports entre les [illegible], [illegible] de [illegible].

[illegible] dans la nature [illegible] se spiritualise, [illegible] N'y a-t-il pas des [illegible] ? La puissance du levier est [illegible] non. Où est-elle ? Je n'en sais rien. Gardons-nous de prononcer sur ce qui est hors de la portée de notre entendement, et humilions-nous dans notre ignorance trop souvent présomptueuse.

Il y a des idées affligeantes autant que fausses que l'on voit courir le monde comme tant

explosions. Les beaux arts, en rendant contemplatif l'homme sentant, l'arrêtent par la pensée.

Enfin les beaux arts sont la transition naturelle de la passion à la pensée et à la morale, et l'homme qui prétend dompter les passions d'autrui par la sévérité de la règle (1) et l'empire de la raison, y réussit moins souvent que l'artiste, qui par un sentiment d'harmonie prépare l'ame à la contemplation.

De là vient que nous voyons dans l'histoire les beaux arts précéder les sciences, sans lesquelles il n'y a ni lumières, ni par conséquent de morale. Le premier pas que l'homme fait, lorsqu'il veut vaincre ses passions, n'est-il pas de *réfléchir* à ce qu'il va faire? Mais le commencement de toute réflexion c'est de *voir hors de nous* ce que nous portons dans nous

(1) La morale se compose de sentimens et de raisonnemens, or il y a de mauvais sentimens et de sots raisonnemens plus qu'il n'y en a de bons. La morale a donc tous les écueils des sentimens haineux ou exagérés et tous ceux des faux raisonnemens à éviter. Les beaux arts au contraire ne raisonnent pas; ils imitent le beau, né dans les profondeurs de l'âme, et forment à l'homme un tempéramment moitié sensible et moitié contemplatif qui dispose au bien.

quelque bonheur et surtout quelque liberté, pour éprouver ce mouvement d'harmonie qui nous élève aux régions des beaux arts et des sciences. Mais parce que l'homme s'arrête dans sa carrière, est-ce une preuve qu'il est au bout de sa carrière ? Raphaël ou Newton eussent-ils dit : il n'y a plus rien de nouveau à sentir ou à penser.

Il en est de la législation comme des beaux-arts. Je vois par tout naître et finir (quelquefois dans la journée) l'œuvre fragile de l'homme. Mais il y a une législation invisible, impérissable, placée dans l'ensemble et la marche de tous les rapports, et dans le développement de toutes choses laquelle ne périt point. Ce que l'homme a fait, dure en raison de la convenance ou disconvenance de son œuvre avec cette grande constitution sociale des êtres. Tout ce qui est en rapport avec cette marche universelle durera en raison de ces rapports. En réalité tout n'est que transformation, et il n'y a pas plus de mort en morale ou en politique qu'il n'y en a dans la matière. Nous avons vu périr dans l'histoire cinq ou six gouvernemens réguliers. Cette foible expérience nous autorise-t-elle à décider qu'il n'y a en législation que des rapports périssables par leur

nature (1) : Là où finissent nos conceptions, là finit le monde pour tous les hommes qui n'ont pas senti cet espèce d'infini où la pensée aime à se mouvoir.

Le beau et le vrai sont les intarissables sources des arts, des sciences et des vertus : elles existeront autant que l'homme. Tant qu'elles seront là, il n'y aura point de *mort naturelle*, ni pour les arts, ni pour les sciences, ni pour les gouvernemens. On n'est que trop porté à croire que là où nous quittons les choses ce sont les choses qui nous quittent.

Le vrai, le bon et le beau sont des rapports de nous aux objets extérieurs. Tant qu'il y aura

(1) En législation les rapports supposent deux choses, ils supposent les lois et les objets relatifs à ces lois. Ces rapports sont donc altérés lorsque la loi n'est plus la même, ou lorsque les objets, auxquels la loi s'applique, ne sont plus les mêmes. Ce principe incontestable nous fait voir, qu'un même code de lois peut changer de nature sans qu'aucune loi soit changée; ce cas arrive toutes les fois que l'objet de la loi n'est plus le même. Les lois, considérées comme *rapports*, ne peuvent être inaltérables qu'autant qu'elles cheminent avec l'ordre des choses dont elles sont les rapports. Si Pierre doit toujours être plus grand que Jaques, il faut que lorsque Jaques grandit, Pierre grandisse d'autant, ce que malheureusement Pierre ne fait pas toujours.

des hommes et des choses, il y aura vérité, vertu et beauté, toujours en rapport avec notre manière d'être originelle ou factice.

CHAPITRE VIII.

Recherches sur les opérations de l'âme produites par les idées. Naissances des sciences. Elles travaillent sur les idées associées qu'elles trouvent dans l'âme. De l'évidence des idées, et de l'évidence des sentimens.

Après avoir ébauché l'histoire du premier élément de la sensation, je veux dire le sentiment, nous allons entreprendre l'histoire du second élément de la sensation qui sont les idées.

Nous avons vu que la sensation étoit composée d'une idée et d'un sentiment. Les idées naissent donc dans la sensation.

Nous avons vu l'imagination, c'est-à-dire, la sensibilité dominer les idées, et c'est cependant à l'imagination même que les idées doivent cette seconde vie qu'elles reçoivent de la réflexion, c'est-à-dire de l'intelligence. Comment la réflexion vient-elle à maître de l'imagination?

L'intensité des idées nous la devons au sentiment ; l'association des idées, nous la devons encore au sentiment. Mais le sentiment vient-il à s'affoiblir, les idées de préférence et même l'association des idées s'affoiblissent. Ce sont le plus souvent les souvenirs que nous laissent les passions malheureuses qui sont la source de nos premières réflexions ; elles deviennent ensuite la source de pensées plus profondes, et sont par conséquent l'origine des sciences morales qui mènent à la connoissance de l'homme.

Que de réflexions ne voit-on pas naître de l'ambition déçue ou d'un amour malheureux ! Les idées passionnées associées par la passion, se présentent long-temps encore à nos regards désenchantés ; mais au lieu de nous charmer comme elles le faisoient au temps du sentiment agréable qui leur avoit donné naissance, elles ne sont plus qu'une source de réflexions souvent douloureuses. Telle est souvent l'origine ou l'occasion de nos réflexions morales. Quand le joueur eut perdu son argent il se fit lire Sénèque.

Les sciences physiques qui traitent des objets extérieurs sont nées du sentiment de nos besoins. L'astronomie est née de la nécessité de

s'orienter en mer ou dans les déserts, où bien du désir de connoître les saisons et les heures. Tous les arts sont nés du besoin de se nourrir, de se vêtir, de se loger et de se défendre, mais ces besoins sont plutôt l'occasion que la source des sciences. Ces besoins, en éveillant et en animant les idées, ne font encore que placer dans la profondeur de l'âme le germe des sciences. Ce germe où est-il? et quel est le principe moteur qui élève l'homme aux hautes régions spéculatives.

On ne peut, sans nier tous les faits, nier l'existence de deux principes d'activité chez l'homme, et celle de deux organes distincts, l'un matériel et l'autre spirituel.

J'appelle organe tout ce qui a un centre d'activité, d'où émanent les modifications que cet organe éprouve. On peut dans ce sens appeler l'âme un organe. L'âme porte en elle-même le principe de ses modifications; c'est à elle qu'il faut attribuer le sentiment et la pensée, c'est d'elle encore qu'émanent les lois de son être tout spirituel. Mais, dira-t-on, ce sont les nerfs qui la font sentir. Cela empêche-t-il que le sentiment ne soit en elle, cela empêche-t-il que ce ne soit l'âme même qui décide de ce qui lui plait ou déplait et

que ce ne soit elle qui se détermine en vertu de ses préférences.

Quelle étrange philosophie que celle qui confond les êtres parce qu'ils sont en rapport l'un avec l'autre ! c'est là cependant la doctrine des hommes qui disent que l'âme est matérielle, parce qu'elle est affectée, modifiée par la matière.

Tout dans l'univers n'est-il pas rapport, liaison, ordre ? Et par ce que nous voyons des phénomènes se succéder régulièrement, et composer la chaîne des êtres, est-ce une raison de confondre ces êtres.

La sensation est le point de contact de l'ame et de l'automate. Tout ce qui est mouvement ne peut être attribué qu'à l'organe matériel, mais l'effet du mouvement nerveux sur l'âme, je veux dire le *sentiment*, produit un ordre de modification et une classe d'effets qui suivent des lois toutes spirituelles. L'idée aussi a ses rapports avec la partie sentante placée dans la sensation, et c'est par cette partie sentante qu'elle exerce une réaction sur l'organe matériel.

Cette union mystérieure de l'âme et du corps n'est que l'action des deux organes nerveux et spirituels l'un sur l'autre, et cette action n'est

[illegible] que toute action [illegible] soit. En [illegible] du mouvement [illegible] je ne sais de [illegible] sur le corps et du corps sur l'âme. [illegible] l'unité d'un [illegible] de cet organe, [illegible] de cet organe, et [illegible] l'âme d'une part, et [illegible] de l'autre.

Le plaisir et la douleur avec toutes leurs combinaisons viennent de l'ame ; et le vulgaire même sait que c'est lui qui a du plaisir ou de la douleur, et que ce n'est pas le nerf qui s'afflige ou se réjouit. Ce que nous appelons sentiment est toujours composé d'un double phénomène, d'un mouvement nerveux et d'une modification correspondante de l'âme appelée sentiment. Si nous pouvions voir naître un sentiment, nous verrions toujours quelque mouvement dans le système nerveux, et une modification correspondante dans l'âme. Chacun de ces phénomènes resteroit fidèle aux lois particulières de son organe : nous verrions le sentiment suivre des lois spirituelles et le mouvement nerveux suivre les lois de son organe.

L'homme qui a si souvent un sentiment de dépendance là où il pourroit ne pas l'avoir, se forme aussi des sentimens d'indépendance tout-à-fait illusoire. De ce nombre est l'idée d'une inpépendance de sa pensée qui la supposeroit assujettie à aucune lois.

La pensée ne dépend pas plus de nous que le sentiment, l'une et l'autre suivent des lois que nous n'avons pas faites, et la volonté aussi a ses lois. Si nous ne voyons pas ces lois intuitivement et à priori, nous voyons par l'expérience qu'il y a des limites à cette volonté que l'homme ne dépasse jamais.

L'ame a donc ses lois particulières, elle a un centre d'activité, elle a un moi, elle est obligée de sentir comme de penser d'après les lois de son être spirituel toujours en harmonie avec l'automate. Elle porte en elle un principe d'activité croissante : deux pensées comparées ensemble en produisent une troisième, et tant qu'il y aura des pensées, il y aura des rapports de pensées et des pensées de pensées non à l'infini mais à l'indéfini, je veux dire que, sans croire qu'il y ait un développement infini, on ose affirmer que tout ce que nous voyons en perfections intellectuelles n'a pas atteint les dernières limites.

Voici où j'en veux venir. Le principe de la pensée naît dans la profondeur de l'âme, ce principe appartient à l'âme même, quoiqu'en rapport avec l'organe matériel, et le principe sentant appartient aussi à l'âme quoiqu'aussi en rapport avec cet organe.

Le premier éveil de la pensée profonde suppose des idées vivifiées par l'imagination, c'est à l'imagination à fournir ces idées vives et animées, c'est elle encore qui fournit une suite d'idées associées qui, par leur rapprochement, donnent lieu à des comparaisons et à des rapports.

Il y auroit des recherches à faire sur la différence qu'il y a entre l'analyse des idées morales, et l'analyse des idées dont se compose la connoissance des corps. En maniant les idées morales on sent quelquefois qu'une analyse rigoureuse, au lieu de répandre le jour sur ces idées, les obscurcit. C'est qu'à mesure que l'attention s'empare de ces idées mélangées de sentiment, tout ce qui est sentiment disparoît dans la décomposition comme faisoient jadis les gaz dans l'alchimie, et le composé s'altère au lieu de s'éclaircir.

On a souvent occasion de remarquer que de profonds penseurs en physique sont nuls ou

absurdes dans toutes les recherches qui supposent la connoissance de l'homme sentimental; ces hommes veulent tout expliquer par les idées, tandis que tout ce qui tient au monde moral est influencé ou dirigé par le sentiment. Tout ce qui tient à l'homme actif, sentant et social est encore une terre presqu'inconnue à la psychologie et inaccessible à une bonne moitié des hommes exercés dans les sciences exactes. Je ne connois que Leibnitz qui ait eu une aptitude particulière pour ces deux genres d'études.

Tachons d'abord d'établir la différence qu'il y a entre l'évidence morale et l'évidence logique.

L'évidence logique qui est le dernier terme des sciences exactes est fondée sur le sentiment de l'identité de deux idées. Dans les raisonnemens moraux que nous faisons on éprouve aussi un sentiment d'évidence ; mais cette évidence placée dans l'identité de deux sentimens, n'est point l'evidence qui naît de l'identité de deux idées. Rien n'est plus variable que notre manière de sentir une même chose, puisqu'un même sujet peut occasionner mille sentimens divers. On peut donc raisonner juste en morale sur les sentimens qu'on éprouve, et n'être point compris par les hommes qui ne font

que penser, tout comme on peut penser juste sur les idées qu'on a sans être compris par les personnes qui ne font que sentir. On a fortement senti la nécessité de bien connoître les idées; on devroit s'appliquer à aussi connoître mieux tout ce qui tient au sentiment, afin de perfectionner cette partie si peu connue de notre être. La véritable analyse morale supposeroit l'analyse de nos sentimens. Presque tous les sentimens que les sentimens d'autrui nous font éprouver, sont des composés de plusieurs sentimens. On devroit chercher de quels sentimens ce mélange est composé, afin d'arriver comme en chimie à quelque élément simple. Puis il faudroit surtout étendre et perfectionner le langage de la sensibilité.

Qui n'a pas eu occasion de voir que les savans de profession sont quelquefois deux hommes tout-à-fait différens, l'un sourd dans ce qu'on appelle le monde, et l'autre supérieur à la tourbe vulgaire, dans tout ce qui tient à sa science. La raison en est que ces hommes toujours concentrés dans les idées sont d'une espèce différente des hommes toujours mus par des sentimens. De là la guerre radicale entre les hommes à raison et les hommes sensans, guerre interminable puis-

que la raison n'est vraiment raisonnable, que lorsqu'elle est en harmonie et non en dissonance avec l'autre moitié de notre être, je veux dire nos sentiments, et que nul sentiment ne peut être connu ni compris par qui n'a que des idées.

Pour en revenir à l'analyse des idées morales, je dirai que la certitude qui en résulte ne sera jamais rigoureuse, mais seulement approximative et par conséquent suffisante pour l'usage de la vie. Elle sera comme la quadrature du cercle, impossible à trouver rigoureusement, mais d'un approche de plus en plus facile, en raison de la connoissance qu'on acquerra de l'homme sentant et pensant.

CHAPITRE IX.

Sur l'Art de s'observer soi-même.

Ce qui manque à la morale pour atteindre à la certitude des sciences expérimentales (comme la physique par exemple) c'est l'art d'observer avec plus de méthode que ne font les hommes du monde, qui trouvent quelquefois de bonnes pensées isolées, mais liées à aucun principe.

Pour donner de la solidité aux observa-

tions faites dans la société, il faudroit les rattacher à quelque principe psychologique. On a beaucoup écrit sur l'art d'observer ; mais il semble que l'on n'ait pensé qu'à l'art d'observer en physique ou en histoire naturelle et non en morale.

On pense si peu à la connoissance de l'homme qu'on n'a parlé de l'entreprise de se connoître que pour déplorer la difficulté d'y réussir. *Observer, c'est lier un fait individuel avec un principe* ou du moins avec un fait un peu généralisé ou qu'on cherche à rendre tel : Toute observation tend à cela. Si l'on avoit quelque principe bien vu en psychologie, l'art de s'observer feroit de grands progrès, puisque les faits seroient nombreux, faciles à varier et à répéter, soit chez les autres, soit dans soi-même. Cet art répandroit une source intarissable d'intérêt sur la vie.

Il semble que la première condition pour bien s'observer soi-même, c'est de faire prendre à son esprit une attitude qu'on a bien exprimée lorsqu'on a dit : que l'esprit se *replioit sur lui-même.* Il faut surtout s'observer lorsqu'on est ému et s'attacher à la recherche de ses sentimens plutôt qu'à celle de ses idées. Les personnes accoutumées à

suivre leurs idées, comme par exemple les mathématiciens, semblent perdre la faculté d'observer leurs sentimens; ils ne voient que la partie lumineuse de leur être, je veux dire leurs *idées*. Pour connoître les sentimens qu'on éprouve il faut s'accoutumer à voir pour ainsi dire dans les ténèbres. Les personnes sensibles, peu exercées aux sciences, apprendroient mieux à étudier leurs propres sentimens que les savans plus occupés d'idées que de sentimens, si ces personnes pouvoient se donner quelques connoissances en psychologie.

Une manière de s'observer assez facile est de laisser aller ses idées lorsqu'on éprouve quelqu'émotion; on peut par ce moyen connoître par les idées, qui se présentent, le sentiment qu'on éprouve, ou bien, un sentiment étant connu, on peut l'étudier dans les idées qu'il fait naître. Êtes-vous blessé dans votre amour-propre, vos pensées joueront un drame où la personne, qui vous a fait mal, sera bien humiliée. Avez-vous un sentiment d'amour? Que de douces pensées s'emparent de votre ame, que de romans passent devant vous. J'aime à m'occuper de richesses, j'en conclus que j'ai un sentiment d'avarice, j'ai un penchant à médire de l'homme riche ou puissant, et je

conclus que j'en suis envieux. Je viens à découvrir deux passions chez moi ; voyons comment elles agiront l'une sur l'autre.

De pareilles observations faites sur soi-même auroient une grande influence sur notre bonheur. L'habitude de reconnoître, à chaque mouvement d'idée, le sentiment qui le produit apprendroit à combattre les sentimens pénibles, qui trop souvent font le malheur de la vie. Que de personnes tourmentées par les regrets inutiles d'avoir pris ou de n'avoir pas pris tel ou tel parti dans la vie ! Que de gens malheureux cesseroient de l'être s'ils avoient appris à chasser des souvenirs fâcheux devenus inutiles et sans but ! C'est le tourment des hommes, qui n'ont jamais appris par l'étude à commander à leurs pensées, de ne pouvoir se défaire de cette sorte de souvenirs inutiles, qui ne sont là que pour donner du tourment ou de l'ennui à soi ou aux autres.

CHAPITRE X.

Sur la crainte de la mort. Fausses idées qu'on se fait de la vieillesse.

Rien de plus important, ce me semble, que d'établir une bonne police dans les idées qui

veulent nous dominer. Quand je sens fourmiller chez moi de désolantes et inutiles pensées je me précipite sur elles comme sur des vipères : Suis-je assis je me lève et médite sur le prix de la vie, et sur la lâcheté qu'il y a de se laisser dominer par les pensées oiseuses qui viennent m'assaillir.

Ai-je fait des pertes d'argent, je me fais une idée claire de ce qui me reste. J'aime alors à réciter quelque ode d'Horace sur le mépris des richesses et sur le bonheur de vivre de peu. S'il en vaut la peine je cherche à réparer ces pertes, sans avoir besoin de m'en consoler.

Ai-je fait des pertes plus sensibles? ai-je perdu l'ami que la nature et le cœur m'avoient donnés? Je redouble d'activité dans mes travaux; je tâche d'aimer mieux ce que je dois aimer toujours.

Quelquefois, sous le ciel étoilé, j'élève mes regards vers ces points brillans, où l'immensité de l'espace m'annonce l'étendue et la richesse de cet avenir, qu'aucune pensée ne peut épuiser. L'atome brut, me dis-je, auroit une destinée immortelle et l'atome pensant ne l'auroit pas ! Si chaque élément de matière trouve enfin son affinité, comment ce qui est

en affinité avec mon ame, en seroit-il séparé pour toujours?

Il n'y a pas d'homme que la crainte de la mort n'ait saisi quelquefois. Alors, loin de fuir cette pensée, je m'en empare. J'ai composé plusieurs ouvrages sur ce sujet, dont l'un fait dans ma jeunesse à la mort de mon père avoit pour épigraphe ces mots de Pétrarque : *Che altro ch'un breve sospir è morte.* J'ai cherché de me faire à moi-même une idée de ce grand phénomène. Je m'en suis occupé assez fortement pour éprouver une véritable jouissance en pensant que j'ai dompté la terreur qu'inspire ce fantôme. J'aime à sentir l'étendue des conquêtes que l'homme peut faire dans le domaine de sa pensée : alors mon courage s'éveille.

Rien ne désole et ne flétrit la vie, me dis-je, comme la crainte de la mort. La mort se présente à l'homme sous mille formes variées. Que de gens la portent dans la vie même, en se disant : il ne vaut plus la peine d'entreprendre telle étude, tel travail, parce que je suis trop vieux pour l'achever. Comme si l'on achevoit jamais quelque chose, comme si la vie entière étoit autre chose qu'espérance, projet, activité, confiance en l'avenir et courage dans le présent.

Que penser du soldat qui refuseroit de marcher parce qu'il n'auroit pas confiance en la victoire. Que me fait l'espace grand ou petit qui me sépare de la mort ? Tant qu'elle ne me touche pas elle n'est rien. Ai-je confiance en elle pourquoi la craindre ? En ai-je peur pourquoi l'appeler prématurément sur le terrein de la vie, en lui livrant mes espérances et mes projets ?

Je place au nombre des pensées inutiles toutes celles sur la brièveté de la vie, qui ne sont en réalité que la crainte déguisée de l'avenir. Il faut prendre la destinée humaine dans son superbe ensemble, et dans toute sa grandeur. Il faut avoir confiance dans l'avenir, et se plaire dans le nuage où la vie est suspendue. Ce que je crois connoître n'est pas toujours assez consolant pour ne pas aimer à me dire : je ne connois la réalité de rien. Je sens de partout une puissance invisible qui me porte et m'entraîne, et, si l'ignorance où je suis de ma destinée ne me permet pas de voir distinctement au-là de cette vie, cette même ignorance me défend du moins de me livrer à de vaines terreurs.

Le courage si précieux de l'esprit nous inspire ce noble sentiment de confiance qui nous fait envisager du même œil toutes les

époques de la vie, et la mort même qui en fait partie. J'attends tout de ce grand révélateur de la destinée humaine, la mort, et j'espère tout de cette Suprême Intelligence, qu'aucune théologie ni aucune métaphysique ne sauroit dérober à ma foi.

Mais ce courage si nécessaire nous manque presque toujours dans la saison extrême de la vie qui n'a plus de prix que celui que nous savons lui donner.

Il est bien mérité le mépris secret qu'on porte à la vieillesse ; nul âge n'a de plus lâches maximes.

Le corps est foible, et au lieu de le relever par la tempérance et l'oubli des vains soucis de la vie, vous vous laissez dominer par toutes les habitudes et tous les embarras qui ne conviennent plus à votre âge. Au lieu de combattre la foiblesse, vous vous faites presque un devoir de la lâcheté, que vous appelez repos : Vous vous créez des peines, des soucis et des vaines terreurs pour augmenter vos tourmens. Vous ignorez ce que valent l'activité et le courage pour la santé du corps et de l'esprit.

Mais ce courage de l'esprit où le trouver, vous tous qui n'avez jamais exercé votre ame par la lutte, je dirois presque la gymnastique de la pensée.

A quoi vous sert l'éducation que vous avez reçue, si, dans la paresse de l'âge mûr, vous en avez laissé mourir les fruits ! Vous ne savez donc pas que les forces intellectuelles vont grandissant par l'usage qu'on en fait, tandis que celles du corps déclinent avec lui : vous ignorez que l'homme affoibli dans son corps par les ans, sait dominer encore le présent et l'avenir par l'énergie de cette ame qui marche à l'immortalité.

Le vice et la sottise pullullent spontanément chez l'homme, tandis que les fruits de la pensée meurent faute de travail, de méthode et d'exercice de sa volonté. Avez-vous, au temps de vos forces, laissé votre ame en friche, la vieillesse ne vous donnera qu'une moisson de ronces et d'épines.

Si la nature vous avoit donné un corps périssable est une ame immortelle, vous verriez, après le premier éveil de l'esprit, le corps se courber vers la terre, tandis que l'âme s'élèveroit de plus en plus vers ses hautes destinées. Avez-vous scu conserver la pensée, vous la verrez croître avec l'âge, et remplacer peu-à-peu les forces que les ans vous ont ôtées.

La vieillesse est le résultat, je dirois presque le bilan, de la vie passée. Elle est ce que

vous l'avez fait, bonne ou mauvaise comme vous l'avez voulue. Rien de plus vrai que ce que dit Salluste : *Dux atque imperator vitæ mortalium animus est*. C'est la pensée, c'est le moi, c'est ma volonté, et non le hasard qui donnent du prix à la vie.

Faut-il s'étonner que l'homme, affaibli par ses ans et plus encore par de fausses maximes, soit le jouet de tout ce qui a quelque intérêt à s'emparer de lui. On lui exagère ses foiblesses pour lui vendre plus cher les béquilles qu'on lui offre, on épouvante une âme timide pour avoir droit de la dominer.

Nous parlons de Dieu comme du créateur du ciel et de la terre, nous l'adorons comme tout-puissant, incompréhensible, et ce Dieu de l'univers, que nous entourons de tant de respect, d'autres le défigurent en l'accoutrant de leurs ineptes systèmes.

Ce sont les fausses, je dirois presque les puériles idées de Dieu qui ont créé l'athéisme. Il faut un élan de l'âme, et un grand mépris des absurdités humaines, pour atteindre à la hauteur de ce principe consolateur de puissance et de bonté, qui fait l'appui et la force de l'homme, comme il est l'appui de l'univers.

Dieu, toujours voilé dans son être, ne m'est

connu que par l'idée de la nécessité qu'il y a qu'il existe. Moins je conçois ce qu'il est en lui-même, et plus je sens que celui que j'adore sans le comprendre est bien cette suprême Intelligence sans laquelle l'idée de tout ce qui existe seroit chancelante et vaine. Tout l'univers proclame sa puissance, et il n'y a de véritable athée que l'homme qui, en défigurant ces conceptions sublimes, porte enfin le doute sur la première et la plus consolante des vérités.

CHAPITRE XI.

Quel rôle les idées jouent dans les sentimens moraux. Résultats de l'union de l'idée avec le sentiment.

Je reviens encore à l'idée de sentiment pour éclaircir mieux ce que j'entends par sentimens moraux.

J'ai fait voir qu'il y avoit plusieurs agens capables de produire des modifications dans l'organe de la sensibilité, mais qu'il n'y avoit qu'un organe nerveux, et par conséquent qu'une grande source de sensibilité.

Les organes des cinq sens ne sont que des rameaux du grand tronc nerveux, mais comme

c'est dans les cinq sens qu'est placé le premier contact de l'âme et des objets extérieurs, on est obligé de faire des cinq sens une classe à part.

Les cinq sens sont la source de nos sensations toujours composées d'une idée et d'un sentiment Voyons quel est le caractère distinctif de l'idée.

Le caractère de l'*idée*, toujours née dans les cinq sens, est 1.° de représenter un objet extérieur en le plaçant dans le temps et l'espace; 2.° d'être *en elle-même* parfaitement indifférente, quoique toujours accompagnée d'un sentiment né avec elle dans la sensation; 3.° de produire des rapports, tandis que le sentiment ne produit que des préférences; 4.° les idées n'ont aucune liaison immédiate avec la faculté d'*exécuter* la volonté qui me paroît dépendre de la sensibilité; 5.° l'idée suit les lois de l'intelligence tandis que le sentiment ne suit que les lois de l'imagination. Ces deux facultés (celle de sentir et celle de penser) sont tour-à-tour dominées l'une par l'autre; 6.° l'idée est soumise à la force appelée *attention* émanée de l'intelligence capable de la soustraire à l'empire de la sensibilité. Cette même force d'attention qui tend à diminuer

ou à détruire l'action du sentiment sur les idées, peut dans certain cas, renforcer le sentiment de manière que lorsqu'il y a opposition entre les facultés de sentir et de penser, l'*attention* est la main qui fait hausser ou baisser l'un ou l'autre bassin de la balance. Mais, comme la sensibilité et l'intelligence exercent des forces incalculables, leurs rapports peu connus, sont souvent exagérés par les différens systèmes de philosophie, les uns donnant trop de puissance à la raison, et les autres trop à la sensibilité.

La conscience de sa pensée et du moi appartient exclusivement à l'idée et ne se trouvent jamais dans le sentiment qui, plus il est vif plus il s'ignore. Revenons aux organes des cinq sens.

Le phénomène de la sensation nous apprend que les cinq sens sont construits de manière à nous donner toujours à la fois une idée et un sentiment. C'est dans cette union de la faculté de sentir et de penser qu'il faut chercher l'explication des plus grands phénomènes de notre être. Tâchons d'indiquer ces phénomènes.

Premièrement, cette union née dans la sensation est cause que chaque sentiment a son *idée de préférence* et son intensité, c'est-à-

dire que c'est dans cette union de l'idée et du sentiment, placée dans l'organe de la sensation, qu'il faut chercher peut-être la cause première des phénomènes de l'imagination.

Sans cette construction de l'organe, qui unit toujours une idée avec un sentiment, comment l'homme qui a soif sauroit-il que c'est l'eau qu'il *voit* ou le fruit dont il éprouve le *parfum*, qui peuvent le désaltérer? 4.° Dans cette union d'un objet avec un sentiment, réside le mystère de l'*instinct* qui fait que l'animal trouve toujous précisément ce qui lui convient. L'instinct de l'homme ne diffère de celui de l'animal qu'en ce que chez l'homme la sensibilité détermine un grand appareil d'idées, tandis que chez l'animal le fil de la sensibilité, au lieu d'être attaché à un composé, prodigieusement compliqué de pensées, de sentimens et de principes ne l'est qu'à une sensation simple ou peu composée (1).

---

(1) Il faut ici prévenir les objections. L'homme peut se déterminer par un principe et n'agir que par son sentiment, et voici comment. En raisonnant sur le bien et sur le mal nous combinons, non seulement des idées, mais des sentimens attachés à ces idées, et nous les combinons jusqu'à ce que quelque sentiment se trouve enfin d'accord avec nos principes. Alors la vo-

Comment l'homme pourroit-il savoir ce qu'il doit préférer parmi les objets extérieurs, s'il n'étoit pas guidé par le sentiment? Dira-t-on que l'homme apprend à priori, que le pain est une nourriture qui lui convient, lui qui ne sait pas ce que c'est que la nutrition.

Continuons la recherche des phénomènes nés de l'union de l'idée avec le sentiment.

3.° C'est dans *l'union* de l'idée avec le sentiment, et par le sentiment à tout le système nerveux, qu'il faut chercher l'influence de l'âme sur la santé, et de la santé sur l'âme.

4.° C'est dans la combinaison savante du sentiment avec l'idée, combinaison placée originairement dans la sensation, qu'il faut

---

lonté est déterminée par les idées, mais l'action même ne peut se faire que par un sentiment. Elle se fera donc par ce sentiment harmonique avec le principe, comme une pendule bien réglée sonne l'heure que l'aiguille indique.

Nous avons vu que le bonheur consiste dans l'harmonie de nos idées avec nos sentimens. On voit ici comment le bonheur s'allie au devoir.

Mais être décidé par son sentiment, c'est être décidé par son *instinct*, qui dans son acception générale me paroît être le sentiment mis en action par un effet de l'organisation. Je ne fais que hazarder ici cette définition.

chercher l'origine des passions qui, quel que soit leur objet, ne résident jamais que dans la sensibilité.

5.° La sensation, qui est le premier phénomène résultant de cette union de deux élémens (idée et sentiment), est ce qui met l'homme en communication avec les objets extérieurs.

6.° C'est encore dans cette union qu'il faut chercher le point de contact de l'âme et de l'automate, qui fait que le sentiment a toujours quelque *lumière* et l'idée quelque *attrait* vers ce qui convient au besoin du moment.

7.° Rien ne prouve mieux l'union intime des deux élémens de la sensation (idée et sentiment) que l'influence souvent instantanée que les sentimens d'autrui exercent sur tout notre être. La *vue* des souffrances d'une personne chérie n'est encore qu'un *tableau;* ses cris ne sont que des sons; mais telle est la *liaison* intime entre les idées et les sentimens (liaison placée dans la sensation) que des *sons* et un *tableau* ont suffi pour bouleverser mon être tout entier. Ce n'est point ici une *association d'idée à idée* mais une *association* de *sentimens*, une accumulation de sensibilité sur une même personne que l'*idée* des souf-

frances de cette même personne a suffi pour incendier. Tout dans notre être est rapport et harmonie : les cinq sens sont construits *en rapports avec les objets extérieurs* (1). L'œil est construit pour peindre sur la rétine un tableau admirable, et l'âme est créée pour apercevoir tous les traits de ce tableau. Il y a plus, les traits isolés de ce tableau (les idées) se décomposent pour se recombiner ensuite de manière à produire la *connoissance* qui forme peu à peu les sciences naturelles. Et tels sont les rapports des idées avec le monde extérieur, que le mouvement et la marche des idées se fait comme de concert, et pour ainsi dire parallèlement avec la marche du monde extérieur, de manière que les opérations intérieures de l'intelligence dessinent au-dedans de nous cette portion de l'univers que Dieu a voulu mettre en connoissance avec l'homme.

Admirable harmonie de nos organes avec les objets extérieurs, et de ces mêmes organes avec les lois de notre être intérieur, qui semble créer dans les profondeurs de l'âme

---

(1) On verra dans la suite que j'ai mieux développé ces idées dans l'analyse que j'ai faite du sens moral.

un monde tout spirituel marchant comme de concert avec l'univers qui nous entoure ! Et ces lois de la pensée, qui nous élèvent à la connoissance d'une portion de l'univers, ce n'est pas nous qui les avons faites ; nées avec nous, elles sont elles-mêmes notre destinée et le présage d'une destinée plus sublime encore que nous ne faisons qu'entrevoir.

Je viens de parler de la faculté de connoître. Les lois de la faculté de sentir ne sont pas moins admirables que les lois par lesquelles nous pensons.

Nous l'avons vu, la sensation nous donne à la fois le sentiment et la pensée, et ce sentiment, né dans la sensation, a des rapports avec le sentiment central de l'organe de la vie non moins parfait que la rétine n'en a avec l'âme. Le sentiment de la faim, uni dans la sensation avec la vue d'un aliment, a des rapports préordonnés avec l'organe vital. Sans ce rapport, comment l'homme sauroit-il jamais distinguer parmi les objets extérieurs celui de ses besoins intérieurs ?

Cette liaison naturelle de nos sentimens avec les *objets* de nos besoins existe dans la sensation même. C'est dans cette liaison naturelle de l'idée avec le sentiment que se trouve

l'explication de presque tous les phénomènes de l'être mixte.

Chaque idée est associée à quelque sentiment, parce que toute sensation renferme les deux élémens de notre être, sentiment et idée. Mais chaque sentiment né dans la sensation, étant en rapport avec quelque rameau de l'organe central de la sensibilité, se trouve plus ou moins électrisé par lui.

Il en arrive que toute combinaison d'idées produit non-seulement une combinaison d'idées, mais encore une combinaison de sentimens, et de sentimens sans cesse affectés par l'organe central. De là vient que le sentiment peut être *guidé* par les idées, et les idées par le sentiment.

De cette combinaison intime de l'idée avec le sentiment (combinaison née dans la sensation) résulte la marche de nos idées *morales* toujours composées de sentimens et d'idées.

Mais l'organe de la sensibilité (organe central qui fait aller la vie de l'automate) agit sans cesse sur les sentimens, de manière que les sentimens, quelque combinés qu'ils soient avec les idées, éprouvent encore l'influence de l'organe central.

Et les idées aussi sont dominées non-seule-

ment par le sentiment, elles le sont aussi par l'âme qui peut les désassocier de leur sentiment par la force appelée *attention*, les renforcer par cette même force, et construire ce merveilleux assemblage de rapports qui compose les *sciences* morales et naturelles.

Le monde extérieur se trouve avoir avec notre faculté de sentir des rapports non moins précis qu'il n'en a avec notre faculté de connoître. L'organe de la sensation est construit en rapport avec les besoins de l'automate, comme les organes des cinq sens sont construits en rapports avec la faculté de penser. Il y a donc dans la sensation parité de rapports avec l'imagination par le sentiment, et avec l'intelligence par les idées.

Mais la faculté même de *sentir*, quoique toujours en rapport avec ses organes, réside dans l'âme tout aussi bien que la faculté de connoître. C'est l'âme, et non l'organe, qui sent et qui compare les sentimens pour *préférer* : c'est l'âme aussi qui compare ses idées pour *juger* et *connoître*. L'*idée* née dans la sensation suppose un mouvement dans son organe, tout aussi bien que le sentiment en suppose dans le sien. Ces deux facultés de sentir et connoître s'entr'aident par des rap-



ports encore peu connus. Mais qui peut douter de leur harmonie ? C'est dans cette harmonie qu'est placé le *bonheur* vers lequel tout être sentant gravite. C'est vers le bonheur que la boussole de la raison dirige sa course ; c'est pour le bonheur et en rapport avec le bonheur qu'elle est construite.

CHAPITRE XII.

Harmonie sociale.

J'ai parlé des rapports des cinq sens avec les objets extérieurs dont se compose la faculté de penser, j'ai parlé des rapports des cinq sens avec l'organe central dont se compose la faculté de sentir et de vivre.

Je vais parler des rapports, non moins merveilleux, préétablis *entre les sentimens des hommes*, rapports qui font aller le monde social vers une harmonie graduelle, que nous connoissons sous le nom de civilisation.

C'est l'accord ou la dissonance de nos sentimens avec les sentimens d'autrui qui fait aller le monde social par des lois non moins infaillibles que les lois de l'attraction, qui meuvent le système des cieux.

Nos sentimens sont attirés par l'harmonie

nôtres. La théorie des sentimens moraux est dans la théorie des lois qui résultent de l'action des sentimens sur les sentimens, lois peu connues, mais non moins certaines que les lois de l'attraction qui meuvent le système du monde.

Quelle ignorance dans tout ce qui touche à la connoissance intime de l'homme ! Nous ne connoissons qu'une minime partie de notre être spirituel et nous n'avons la connoissance que de la moindre partie de nos sentimens et et de nos pensées. Sans la parole, qui atteste la présence instantanée des idées, des sentimens et des rapports, que saurions-nous de ce jeu si savamment combiné de notre esprit qui fait aller la parole ? Dépouillons nos idées de leur langage et demandons-nous ce qu'il nous en reste de souvenirs. Et cependant il a bien fallu que les idées, et les rapports, et les sentimens fussent là pour faire aller cette parole. J'ai fait entrevoir la prodigieuse multiplicité, et la mobilité de nos sentimens, continuellement modifiés au dedans de nous par le mouvement de la vie, formés et déformés tour-à-tour par les besoins, par les passions et combinés sans cesse par toutes nos idées associées. Mais ce qui exerce une influence

perpétuelle sur nos sentimens, déjà si mobiles; ce sont les sentimens d'autrui. Qu'on se représente deux instrumens de musique, deux piano, composés chacun de quelques milliers de cordes, qui se tendroient et se détendroient par l'effet de l'organisation de l'instrument; et qui de plus seroient sans cesse montées ou démontées par l'action et la réaction de l'un sur l'autre, et l'on aura quelqu'idée de l'action continuelle que l'homme exerce sur l'homme par ses sentimens.

Ajoutez à toutes ces causes de la mobilité de nos sentimens, une tendance continuelle de l'âme à se mettre en harmonie avec elle-même et avec les sentimens de tous les hommes qui agissent sur elle, et vous comprendrez que l'action et la réaction des sentimens jouent un grand rôle dans la vie humaine. La connoissance des lois de cette harmonie universelle, vers laquelle le sentiment tend sans cesse, et la connoissance de tout ce qui peut la produire ou la troubler, constitue la science de la morale.

Il me semble que tous les systèmes se retrouvent dans l'idée sublime d'une harmonie universelle, qui est à peu près synonime de civilisation, c'est-à-dire d'un développement

harmonique de nos facultés. Je n'ai aucune idée d'un bonheur qui ne seroit pas senti, et d'un autre côté je ne puis concevoir comment l'homme arriveroit à l'harmonie sociale, si ce n'est par les idées, c'est-à-dire par la raison. Sitôt que dans nos calculs nous admettons un avenir, il n'y a plus de guerre entre le bonheur et le devoir. Si le bonheur ne peut se trouver que par le moyen de la raison, la raison sera la première condition du bonheur.

Je ne fais point ici un cours de morale, mais un voyage de découvertes. Ce que je vois clairement c'est que les hommes ne sortiront jamais du ténébreux séjour de l'ignorance, sur ce qui les touche de plus près, s'ils ne font pas quelques tentatives pour étendre la connoissance intime de l'esprit humain. La morale suppose la connoissance des rapports de l'homme, mais comment arriver à cette connoissance, tant que l'homme demeure inconnu.

C'est faute de s'entendre qu'on est intolérant; l'ignorance des principes produit la controverse, qui semblable aux tempêtes appelle à elle les nuées et les ténèbres. Les haines et les disputes n'ont jamais rien éclairci; et ce n'est que lorsqu'on n'y pense plus, que la

lumière arrive souvent du côté où elle étoit le moins attendue. C'est à l'étude de nous même à réunir le calme de l'âme avec cette lumière de l'esprit faite pour pénétrer enfin dans les régions mystérieuses de notre être.

TROISIÈME PARTIE.

SENS MORAL.

ÉTUDES DE L'HOMME,

POUR

SERVIR A LA CONNOISSANCE DES PRINCIPES MOTEURS DES ACTIONS HUMAINES.

TROISIÈME PARTIE.

SENS MORAL.

ANALYSE DU SENS MORAL.

Le sens moral n'est point l'ouvrage de l'homme. Il suppose une organisation capable d'exprimer un sentiment, et une organisation faite pour sentir le langage du sentiment d'autrui.

J'ai dit plus haut que le mot de sentiment s'appliquoit à trois choses.

1.° Au sentiment de nos besoins, qui ont des ramifications fort étendues, et comprennent, outre les besoins nécessaires à la vie, tout ce qui tient à la santé, à l'humeur, et à

rapport de l'œil avec l'âme du spectateur : l'un qui sur la surface de l'œil ne fait que dessiner l'homme souffrant, l'autre qui excite dans le système nerveux, et par lui dans l'âme, le sentiment douloureux que j'éprouve à la vue de cet homme.

La *vue* de l'homme souffrant et le sentiment que j'éprouve en le voyant sont impérieusement associés dans mon âme, par la nature de mon organisation d'homme ; ce qui fait que la douleur que j'éprouve, je la place hors de moi dans l'objet même qui l'a fait naître. Voilà l'origine de la sympathie qui lie l'homme à l'homme, et compose l'ensemble mystérieux des sentimens moraux.

Plus je *pense* à l'homme souffrant, plus le sentiment de douleur s'étend chez moi, mais la pensée en s'étendant modifie et quelquefois change le sentiment primitif.

On me dit que l'homme souffrant est un parricide. A l'idée de parricide vient s'attacher un *sentiment* particulier. Ce second sentiment, combiné avec celui de ma pitié, produira un troisième sentiment composé des deux autres, à-peu-près comme deux sons en musique en produisent un troisième.

Cette combinaison de sentimens se fait en

combinant les idées, parce qu'aux idées que je combine sont attachés des sentimens. C'est par la pensée que j'agite ces sentimens; je passe de l'homme souffrant à l'idée de son crime, et quand je ne crois que *penser*, je me trompe, je *sens* en pensant, parce que chacune de mes pensées est liée à un sentiment très-actif, qui réagit à la fois sur les idées et sur les sentimens.

Ce qui dans l'objet extérieur, excitateur de mon sentiment, produit en moi le sentiment sympathique, je l'appelle *physionomie*.

Nous avons certainement un sens fait pour comprendre ce que j'appelle physionomie. Nous distinguons dans un tableau ce qui est fait pour parler à l'âme de ce qui n'est fait que pour parler aux yeux. L'expression des passions par la physionomie a ses règles connues, très-différentes des règles de formes et de proportions prescrites pour le dessin d'une tête; on a ébauché l'art de la pantomime, c'est-à-dire, l'art d'exprimer les sentimens par le mouvement et les gestes; qui fait partie de la physionomie. (1).

---

(1) On a des livres de dessin, qui ne contiennent que les règles pour exprimer les passions. On a d'autres

Quand je parle de *l'organe* qui exprime les passions par la physionomie, je ne suppose pas un organe distinct, comme, par exemple, l'organe de l'œil ou de l'oreille, mais je donne le nom d'organe à tout ce qui dans l'organisation est destiné à produire une classe déterminée d'effets.

Qui n'a pas éprouvé l'effet presqu' instantané d'une physionomie? Les personnes très-nerveuses expriment machinalement sur leur physionomie les sentimens des personnes qu'elles regardent. Sont-elles en gaieté? une forte impression d'ennui, qui vient les frapper chez la personne qu'elles regardent, décompose à l'instant tous leurs traits; ce qui n'arriveroit pas si la simple *vue* d'une personne ennuyée ne faisoit que produire des idées et non des sentimens.

Les sentimens d'autrui ne sont pas toujours sympathiques. Quelquefois ils se combinent avec les sentimens qu'ils trouvent dans notre âme pour produire un troisième sentiment. Le dédain qu'on me montre produira un sentiment de colère plus ou moins vif, suivant la plus ou moins bonne opinion que j'aurois de moi. Cette

---

livres élémentaires qui ne contiennent que les proportions qui constituent la figure humaine.

colère éveillera les idées naturelles à la colère, et ce sont ces idées-là qui m'agiteront.

Les animaux aussi ont une physionomie pour exprimer et des organes pour comprendre les passions appropriées à leur espèce.

Tout ce qu'on appelle *expression*, *accent* chez l'animal comme chez l'homme, tient à l'organe de la physionomie, construit à la fois pour exprimer la passion et pour comprendre la passion dans les autres.

En contemplant l'homme qui souffre, les rayons de lumière produisent une sensation dans l'organe de l'œil. Mais cette sensation est en double rapport avec l'âme. Elle donne le *tableau* de l'homme souffrant sur la roue, et elle excite le *sentiment sympathique* que ce tableau produit.

On voit que la naissance des sentimens moraux n'est pas différente de celle des idées. Pour produire l'idée il faut que l'organe soit affecté par l'objet extérieur en rapport avec lui. Il faut de plus que la retine agisse sur l'âme de manière à produire le tableau de l'objet.

Il en est de même de la naissance du sentiment sympathique; il faut pour produire ce sentiment, qu'il y ait un objet extérieur en

rapport avec l'organe, et que cet organe mette en mouvement la partie du système nerveux capable de produire ce sentiment. Pour éprouver une idée il faut rapport de l'objet extérieur avec l'organe, et rapport de l'organe avec l'âme. Pour *éprouver un sentiment moral* il faut une même précision de rapports de l'objet (la physionomie) à mon organe, et de mon organe à l'âme par le moyen de ma sensibilité.

Nos sentimens moraux ont donc leur origine dans la sensation, comme les objets sensibles ont la leur dans cette même sensation, toujours composée de deux élémens actifs, d'une idée et d'un sentiment.

On aperçoit dans la naissance du sentiment moral un singulier phénomène, celui de communiquer à autrui par un signe naturel, appellé physionomie, le sentiment qu'on éprouve. Et cependant il n'y a aucun rapport apparent entre la physionomie que j'aperçois et le sentiment qu'elle me fait éprouver. Lire le sentiment d'autrui dans les *traits* du visage me paroît aussi merveilleux que le seroit de lire le contenu d'un livre sur sa reliure. Tout est merveille pour qui sait réfléchir. La naissance d'une idée dans l'âme par le moyen de quelques rayons qui tombent dans l'œil n'est pas moins

étonnante, que ne l'est le sentiment sympathique que j'éprouve à la vue de quelques traits d'une physionomie.

Ce qu'il y a de plus à remarquer dans la naissance d'un sentiment sympathique, c'est que le sentiment, que la sensation transmet, est précisément de l'espèce de celui qu'elle représente. La *douleur* que la pitié me fait éprouver est de même nature que la *douleur* dont elle est la copie. Vois-je une plaie à l'œil, je la sens, non au bras ni au corps, mais à l'œil même.

Il faut donc admettre une organisation particulière capable de faire passer mon sentiment dans l'âme d'autrui, et un autre appareil d'organes chez le spectateur, capable de lui faire comprendre ce langage.

Le sentiment qu'on me fait éprouver est sans doute l'effet d'un mouvement nerveux. Il a des rapports directs avec l'organisation, que l'*idée* n'a pas. Tel sentiment suffit pour bouleverser tout mon être, et quiconque est nerveux sait que nous n'éprouvons aucun sentiment complètement indifférent.

Avant de trouver l'hypothèse que j'avance ici, j'expliquois la sympathie par l'association des idées. Mais pourquoi tous les visages gais

donnent-ils à tous les hommes de la gaîté, tous les tristes de la tristesse, et tous les ennuyés de l'ennui, s'il n'y avoit pas une association naturelle entre ces expressions et le sentiment qu'elles représentent? cette connexion *naturelle*, il faut la chercher dans l'organisation.

L'association des idées renforce et modifie dans la suite ces sentimens, nés du sens moral. Mais leur premier éveil est venu de la nature.

En parlant de la naissance des sentimens sympathiques, il ne faut pas oublier que les sentimens sympathiques sont différens selon l'intensité de sentimens. Je puis sympathiser avec tels *degrés* de gaîté et ne plus sympathiser avec tels autres. Chaque degré d'intensité de sentiment soit chez les autres, soit chez moi-même, produit des effets différens, des combinaisons différentes, et des sympathies différentes.

L'analyse des sentimens jointe à l'analyse déjà faite des idées fera faire un grand pas à la connoissance intime de l'homme.

Le principe: que le *sens moral* qui transmet les sentimens d'une âme à l'autre est un sens matériel, et non une opération de l'esprit, prévient un travail inutile, celui de rechercher la cause de nos sentimens moraux là où elle

ne se trouve pas. En portant l'attention sur la véritable cause de nos sentimens, elle nous révélera des vérités importantes (1).

J'ai dit que le sentiment de douleur que

(1) Les auteurs de théories des sentimens moraux ont tous voulu faire de la morale, et prêcher avant de savoir ce que c'est que les sentimens moraux sur lesquels ils fondoient leur système. En attribuant la naissance des sentimens moraux à l'organisation de l'homme, le dogme de l'immatérialité de l'âme n'en est point ébranlé. Dans tous les systèmes je suis obligé d'admettre une substance non matérielle parce que cette supposition explique des phénomènes que des organes matériels n'expliquent pas. Nos sentimens moraux supposent comme toutes nos sensations un organe qui produit dans l'âme une certaine classe d'effets. L'organe matériel a ses lois, l'organe immatériel a les siennes. Il y a des rapports intimes entre ces deux organes, je *préfère* parce que je *compare*, j'agis d'après ces préférences, j'agis même contre ces préférences.

Que Dieu ait placé dans l'âme la faculté de former des sentimens moraux, ou que, pour nous mieux guider, il nous ait pourvu d'un organe extérieur capable de de nous les faire éprouver, les résultats que j'appelle sentimens moraux sont toujours les mêmes. Au reste cette querelle, presque théologique, entre la matérialité et l'immatérialité de l'âme perd de son importance, depuis qu'on ose avouer qu'on ne sait pas bien clairement ce que constitue l'essence de l'âme et de la matière.

j'éprouve à la vue de l'homme souffrant est de même nature que le sentiment de cet homme. J'appelle *sympathie* ce sentiment ressemblant au sentiment d'autrui.

J'arrive à de nouveaux phénomènes, qui vont compliquer la théorie des sentimens moraux.

J'observe que la plupart des sentimens, que le sentiment d'autrui nous fait éprouver, ne sont pas sympathiques. Je vois un homme qui dans sa colère est prêt à assommer un enfant. J'éprouve une vive émotion, mais cette fois ce n'est pas une émotion sympathique de colère, ce ne sera pas un simple sentiment de pitié pour l'enfant; ce sera un sentiment composé de deux sentimens, de la colère du fort et de la pitié pour le foible. Ce troisième sentiment je l'appelle *indignation*.

Suivons ces phénomènes. Les deux sentimens que j'éprouve très-rapidement, et dont l'un (la pitié pour l'enfant) a presque absorbé la colère de l'homme qui le bat, ces deux sentimens en ont produit un troisième, celui de l'*indignation*. C'est ici que la science des sentimens moraux devient compliquée. On voit que les divers sentimens que j'éprouve agissent l'un sur l'autre, pour produire un troisième

sentiment, comme en musique les sons agissent l'un sur l'autre pour produire un accord ou une dissonance. Les lois de cette action composent la majeure partie de la théorie des sentimens moraux.

On a fait une autre grande classification des sentimens moraux en les distinguant en sentimens agréables et désagréables.

J'observe que la perception d'un sentiment agréable est lié avec le *désir* de le prolonger, que la perception d'un sentiment désagréable est lié avec le désir de le faire finir.

J'exprime l'idée de ce désir lorsque je dis qu'un sentiment agréable *m'attire* vers quelqu'un, et qu'un désagréable m'en *repousse*. Cette attraction et cette répulsion sont les premiers moteurs du système social puisque ce sont eux qui font que l'on hait ou que l'on aime.

Je n'ai pas épuisé les élémens de nos sentimens moraux. Jusqu'ici je n'ai considéré que l'effet de l'action des sentimens d'autrui sur moi. Il y a ici un autre élément à considérer, c'est l'état momentané de mon organe de sensibilité au moment où le sentiment d'autrui vient agir sur lui. La musique que je fais sur le piano ne résulte pas seulement du mouve-

ment de mes doigts ; elle est de plus le résultat de l'état de l'instrument sur lequel je joue.

Or, il est à remarquer que l'instrument dont je parle (le système nerveux) est dans un état de variabilité perpétuelle, qui fait que les cordes de ce piano se tendent et se détendent sans cesse par l'action non interrompue de la vie matérielle, et j'ajouterai encore par l'action non moins fréquente de la *pensée.*

Ce que j'appelle l'organe des sentimens moraux (je veux dire celui qui me transmet les sentimens d'autrui) est lié à tout le système nerveux, qui réagit sans cesse sur cet organe.

L'action que les sentimens d'autrui font éprouver à l'homme est continuelle, et plus grande que nous ne le croyons. Il y a ici une action et réaction de l'organe de la vie sur les sentimens, et des sentimens sur l'état de l'organisation qui fait également partie de la médecine et de la psychologie.

Récapitulons.

J'appelle *sentiment moral* le sentiment produit en moi par le sentiment d'autrui. Ce sentiment n'est point mon ouvrage : il se produit instantanément à la vue de ce qui exprime le

sentiment d'autrui : nous le retrouvons mieux chez les animaux (1).

Le sentiment moral suppose deux choses chez l'homme qui transmet un sentiment : il suppose un rapport préformé entre le sentiment qu'il éprouve et l'expression de ce sentiment. Il suppose en second lieu un rapport non moins décidé de la physionnomie, du

(1) Il y des faits chez les animaux comme chez l'homme qui ne peuvent s'expliquer qu'en supposant qu'il y a des rapports naturels entre certains objets extérieurs et certains sentimens. J'avois élevé une fauvette prise dans son nid. Je la tenois dans sa cage sur la fenêtre. Je la vois tout-à-coup vivement agitée, ses cris exprimoient l'effroi : elle regardoit sans cesse en haut. Curieux de savoir quel étoit l'objet de ses terreurs je prend mes lunettes, et j'apperçois sur le toit, au-dessus de la cage de l'oiseau, le museau d'un chat qui tenoit les yeux fixés sur la fauvette. Comment la vue de ce museau et de ces yeux ont-ils pu causer à l'oiseau (qui n'avoit jamais vu de chat que dans la rue) les terreurs dont je le voyois agité? Il y a beaucoup de phénomènes semblables qu'on explique par le mot instinct ; mais qu'est-ce que l'instinct ? En supposant des rapports préétablis chez les êtres sensibles et les objets faits pour intéresser leur existence, on expliqueroit les phénomènes de l'instinct chez l'homme comme chez l'animal.

langage, des gestes et du sentiment sympathique avec les organes du spectateur.

Tout ceci ne peut se faire sans un organe matériel approprié à ces effets. Il faut que cette organisation soit construite dans le double rapport : 1.° de recevoir l'empreinte du sentiment intérieur qu'on éprouve, et 2.° de transmettre ce sentiment par le moyen de cette empreinte. Je souffre : mon sentiment se peint sur les traits de ma physionomie, et ces traits vont attacher mon sentiment à l'âme du spectateur.

Mais l'action de la physionomie d'autrui sur mon âme se combine avec les sentimens qu'elle trouve chez moi, et cette combinaison produit de nouveaux résultats.

Il y a plus : le sentiment en réveillant les *idées*, excite les sentimens attachés à ces idées, de manière que le mouvement des idées produit toujours quelques mouvemens dans l'organe de ma sensibilité.

Tous ces sentimens que j'éprouve agissent l'un sur l'autre, et produisent dans l'âme ces accords ou ces dissonnances, qui font que l'on hait ou que l'on aime, et que l'on est heureux ou malheureux.

Je n'ai point épuisé encore tous les *phé-*

nomènes qui accompagnent nos sentimens moraux.

« Adam Smith observe : que lorsque les » gens du peuple contemplent un danseur de » corde, ils tournent et balancent leur corps » comme ils voient que fait le danseur, et » comme ils sentent qu'ils devroient faire eux- » mêmes s'ils dansoient sur la corde. » On voit par cet exemple que le mouvement de sensibilité agit sur le système musculaire, par lequel seul les actions s'exécutent. Il est probable que ce n'est jamais que par l'action de la sensibilité que l'on peut agir sur le système musculaire.

Quoiqu'entre tel sentiment et l'expression de ce sentiment il n'y ait aucun rapport apparent, il n'en arrive pas moins que l'expression de ce sentiment est aussitôt comprise par le spectateur.

La passion donne la physionomie, et la physionomie transmet presqu'instantanément la passion qu'elle exprime aux yeux mêmes des petits enfans, et cependant on ne peut nullement comprendre le rapport qu'il y a entre tel état nerveux et la physionomie qui en résulte. On ne conçoit pas mieux l'effet singulier de la peinture d'une physionomie, qui se fait

sur le visage de la personne qui éprouve un sentiment, et l'état nerveux du spectateur que cette peinture affecte. La seule réponse à donner à qui nous demande l'explication de ces faits, c'est de dire, que l'homme est fait ainsi. Tout est mystère pour qui sait réfléchir. La naissance d'une sensation à l'occasion de telle impression des rayons de lumière sur la retine s'explique-t-elle mieux que le langage de la physionomie (1).

On demandera peut-être pourquoi j'appelle *moral*, le sens qui nous transmet les sentimens d'autrui. La raison en est que ce sens est le fondement de la morale. Ce sont les sentimens d'autrui qui font que nous aimons et haïssons, que nous nous rapprochons et éloignons de nos

---

(1) Nous avons quelquefois de fausses idées de ce qu'il faut entendre par cause et effet. Toutes nos recherches de causes ne nous enseigneront jamais que des faits, et l'ordre de ces faits, elles n'arriveront jamais au *comment* de ces faits. Il suffit en bonne philosophie d'indiquer les véritables sources des faits sur lesquels il faut diriger l'attention, pour bien connoître ce qui est, sans prétendre aller au-delà. Certainement la connoissance jusqu'ici si négligée des phénomènes de la sensibilité produira un grand jour dans la psychologie.

semblables. Ce ne sont pas les actions qui décident de nos rapports moraux, ce sont les *motifs* attribués à ces actions. Les motifs sont les sentimens qui déterminent les hommes, et c'est toujours par eux que nous jugeons de leur moralité. Mais qui nous instruiroit de ces motifs si ce n'est le sens moral ?

Le sens moral aussi a une éducation à faire. Les cinq sens, en nous donnant des idées et des sensations sont une des sources des connoissances humaines ; mais les idées et les sensations qu'ils nous donnent, ne nous éclairent que dans leur développement. Tous les hommes sont doués de cinq sens, mais tous les hommes malgré leur cinq sens ne sont pas éclairés. Il en est de même du sens moral ; il ne nous donne jamais que des élémens de lumière. Il faut apprendre à sentir juste comme on apprend la musique ou les sciences. C'est en comparant et en combinant beaucoup que l'on apprend à appécier ce que l'on sent, et à tirer des conséquences de ces premières émotions du sens moral.

Ce sens n'est rien s'il n'est guidé par les idées, c'est-à-dire, par la raison.. Il ne nous donne que des émotions sans lumières. Voici comment les idées viennent à le guider.

Les idées, toujours associées avec quelque

y a dans ce phénomène, liaison du sentiment avec le son qu'il émet) qui n'est point arbitraire); et liaison du sentiment que ce son excite chez la personne qui l'entend, qui n'est pas arbitraire non plus. On peut donc remarquer quatre chaînons qui se tiennent tous, 1° le sentiment, premier excitateur du son; 2.° le son même; 3.° l'organe de la personne qui écoute; 4.° Enfin le sentiment excité par cet organe, frappé par ce son. Remarquez que le sentiment communiqué n'est pas plus arbitraire chez la personne qui écoute, que le cri ne l'a été chez la personne qui la poussé.

Faisons un pas de plus. Le premier phénomène nous a fait voir le sentiment transmis d'une âme à l'autre par ces quatre chaînons placés dans l'organisation, sentiment, cri, son et sentiment. Mais chaque sentiment se trouve avoir ses rapports naturels avec les idées. La terreur, qui produit les cris de l'homme épouvanté, a ses idées de préférence, et la même terreur produite chez l'homme affecté par ces cris, aura produit des idées analogues. On voit que la chaîne qui lie l'homme à l'homme s'étend par le langage et se ramifie jusques dans les profondeurs de l'âme.

Ce que je viens de dire des sons s'applique aux gestes et surtout à l'expression de la physionomie. Nous sommes obligés à reconnoître encore là des rapports organiques du sentiment excitateur avec l'expression de ce sentiment sur les traits si mobiles du visage, et des rapports non moins précis de l'œil qui les aperçoit, avec l'âme du spectateur qui en est ému. La pantomime aussi à ses signes naturels.

L'imitation est un langage tout composé de signes naturels. Si j'imite le croassement des grenouilles, j'éveille l'idée d'une grenouille; en peignant le lion, je donne l'idée du lion. C'est par des signes naturels que le langage a commencé. La première écriture étoit la peinture grossière de l'idée, le premier langage parlé, l'imitation de quelque son.

Il faudroit désormais, dans les ouvrages de psychologie, ranger les opérations de l'esprit sous trois grandes classifications, et distinguer l'*idéologie*, qui ne s'occupe que de la représentation des objets extérieurs venus par les cinq sens, de la *sensibilité*, comme science des objets arrivés à l'âme par le sens intérieur; et séparer ces deux classes de phénomènes des *rapports*, nés dans l'âme même en conséquence d'une opération de l'esprit

Il me suffit ici de faire voir, que le langage de la sensibilité fait partie de ce système admirable de rapports de l'âme avec les organes, qui permet aux sentimens de passer d'une âme à l'autre, et de lier l'homme à l'homme par les liens du sens moral.

Un homme de beaucoup d'esprit (1) a dit : que le langage remettoit les idées en sensation. C'est une observation féconde, en conséquence : non-seulement le langage remet les idées en sensation, mais de plus il multiplie les sensations faites pour désigner une même idée. L'écriture réveille les idées par les *sons*, et de plus les réveille par la *vue* des caractères : voilà deux sens en activité pour rappeler une *même* idée. Il y a plus : l'*accent* de la voix et du geste donne l'éveil au sen-

---

de l'intelligence, il faudroit faire l'histoire de la grammaire qui n'est que le recueil de ce qui dans le langage exprime les rapports. L'intelligence même n'est que la faculté de former les rapports entre les idées On voit qu'un bon livre fait tomber à la fois une grande quantité de livres. La bonne chimie a fait disparoître l'alchimie. La verité étant un rapport, elle n'est qu'*un*, tandis que l'erreur est infinie en nombre.

(1) Rivarol.

timent en même temps qu'à l'idée. Ce qui fait sentir fortement fait penser fortement, et laisse une longue trace dans l'esprit. Toutes ces émotions, produites par le discours d'autrui, se conservent ensuite dans l'âme émue, et se communiquent à leur tour aux personnes avec qui nous vivons. La pensée peu-à-peu sort des solitaires profondeurs de l'âme pour s'attacher aux mouvemens social de la parole et vivre pour ainsi dire dans le langage. De là la prodigieuse puissance que l'homme exerce par le langage sur l'homme. L'esprit vit dans le langage sans y penser, il s'y meut sans s'en douter, comme les poissons se meuvent dans l'eau sans se demander comment ils s'y meuvent.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que croire. Origine psychologique de la foi. Différence entre les croyances de l'imagination et les croyances qui sont le produit de l'intelligence.

Croire est l'opération tantôt de l'imagination et tantôt de l'intelligence. Le plus souvent c'est l'imagination qui prévaut; alors la croyance prend le caractère de l'imagination

et suit les lois de cette faculté. La croyance de l'imagination est l'assentiment donné à une opinion en conséquence de l'action d'un sentiment sur telle idée. La croyance de l'intelligence, au contraire, est l'assentiment né de l'évidence de rapport entre deux idées.

Croire suppose toujours un rapport, un jugement. L'idée d'une chose (d'un homme par exemple) dont je n'affirme ni ne nie rien, ne compose pas une croyance. Il faut pour croire qu'il y ait au moins *un* rapport entre deux choses, une affirmation ou une négation.

Cependant je puis croire aux choses les plus absurdes, et même aux choses contradictoires, où il n'y a aucun rapport réel. Toutes les religions qui ne sont pas la vraie, ont des exemples d'absurdes croyances à citer. Comment des idées, sans aucun rapport entr'elles, peuvent-elles se loger dans l'esprit comme des vérités, et s'y maintenir durant des siècles ?

Ce phénomène s'explique très-bien par les lois de l'imagination. Nous avons vu qu'il y a des rapports naturels entre les sentimens et les idées. C'est en vertu de ces rapports que chaque passion a son langage et ses idées de

préférence, etc. C'est à l'influence du sentiment sur les idées qu'est dû l'association des idées ; c'est à cette même influence qu'il faut attribuer la *foi* de l'imagination.

Quand le nègre croit que son amulette, son *saphi*, le défendra des bêtes féroces dans les bois qu'il va traverser, il associe *l'idée* de son amulette, au *sentiment* de confiance dont il éprouve le besoin. Le *besoin* de confiance né de la peur, ne demande qu'une *idée* pour y attacher le sentiment du courage, dont l'âme éprouve le besoin. Le nègre croit à l'amulette parce que l'idée de l'amulette est chez lui associée au *sentiment* de confiance, dont le besoin augmente avec la peur qu'il éprouve.

Rien de plus superstitieux que les joueurs, qui attachent l'idée de malheur ou de bonheur à l'objet le plus indifférent qui vient frapper leur âme, émue par les hazards du jeu. *Croire* est donc l'association d'une idée avec un sentiment dont on éprouve le besoin. L'association des idées, qui forme la croyance de l'imagination, n'est point une *liaison* entre les idées, mais l'attache d'un sentiment à une idée. Otez le sentiment, et la croyance se dissout. Tout le monde connoît le pro-

verbe italien : *passato il perigliogabbato il santo*, ce qui veut dire que, le danger une fois passé on se moque du saint La croyance aux saints ne tenant dans cet exemple qu'au sentiment de la peur, doit nécessairement finir avec la peur.

On voit que, plus le sentiment inspirateur de la foi est vif, plus la croyance est vive et moins la raison a d'empire. La raison suppose essentiellement quelque degré d'attention; mais le mouvement de l'attention qui arrête la sensibilité ne sauroit naître lorsque le sentiment domine.

On conçoit encore qu'un grand moyen d'augmenter la foi à l'amulette du nègre seroit d'augmenter sa peur. Plus il auroit peur du lion plus sa foi seroit vive (1).

Un des grands effets du rapprochement des hommes, un des bienfaits de la civilisation qui en est la suite, c'est de ne se livrer jamais

---

(1) On voit bien que le meilleur moyen que les *saints* peuvent employer pour conserver leur pouvoir, c'est de prolonger autant que possible la peur chez leurs dupes. Delà, tant de charlatans qui vivent des frayeurs qu'ils savent inspirer à leurs victimes.

tout entier à son sentiment. L'homme civilisé, toujours arrêté dans les mouvemens de son cœur, est forcé de raisonner, c'est-à-dire de combiner ses idées *d'après leur rapport*, et non pas d'après son sentiment; par conséquent de faire usage de son intelligence plutôt que de son imagination.

Les lois particulières des deux facultés (de l'intelligence et de l'imagination) une fois connues, on peut les suivre dans leur état de combinaison, état qui compose la presque totalité du mouvement social. Voyons les lois de ces combinaisons.

Une des premières lois de cette combinaison c'est que les idées, transposées par le raisonnement, portent leur sentiment avec elles. Quand Cicéron, dans ses Catilinaires, développe le plan de Catilina, ce développement s'opère par le raisonnement, mais chaque partie de ce raisonnement produit, non-seulement un rapprochement d'idées mais encore un rapprochement de sentimens et une accumulation d'horreur pour le conspirateur. Que fait l'orateur en employant le sentiment? tout en raisonnant il fait sentir; ses idées ont, pour ainsi dire, deux empreintes, d'un côté celle qui représente un objet extérieur, et de

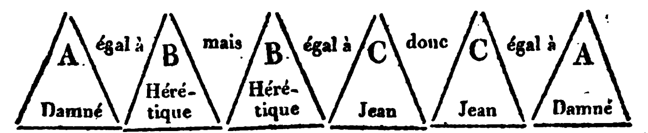
l'autre celle du sentiment associé à cet objet. L'art de l'orateur consiste à convaincre par le côté des idées et à entraîner en même temps par le sentiment. Cet état psychologique de l'esprit qui sent et raisonne à la fois est l'état ordinaire de l'homme social. Il en arrive que c'est tantôt la raison tantôt le sentiment qui l'emporte, de manière que la boussole tourne tantôt à la raison et tantôt à la sensibilité.

Une seconde loi de cet état de combinaison indique la marche particulière de l'intelligence. Voici cette loi : c'est que lorsque nous réfléchissons, l'esprit prend une marche rétrograde que l'imagination n'a jamais. Quand je damne un hérétique sans faire aucune réflexion, j'agis par une association d'idées produite par un sentiment. Je vois un hérétique, l'idée de sa damnation suit aussitôt. Mais si je venois à raisonner je reviendrois au principe (à la majeure) et je dirois : Tout homme qui n'est pas de ma croyance est damné, mais tel n'est pas de ma croyance, donc il est damné. Ce retour au principe seroit un commencement de raison, qui me permettroit de sonder le rapport qu'il y a entre l'homme qui ne pense pas comme moi et sa damnation. Ce que l'on appelle *conséquence* en logique

est ce retour au principe, c'est-à-dire à la majeure (1).

Voici la marche psychologique de la civilisation. Le caractère de l'homme sauvage est de se livrer aveuglement à la sensibilité et de n'aller que par les lois de l'imagination. Bientôt les *idées* s'éveillent, et l'homme purement sentant, toujours froissé par les mouvemens irréguliers de la société est forcé de *réfléchir*. Ce premier arrêt de la sensibilité fera prendre

(1) Voici comme je raisonne :



On voit que l'esprit rétrograde de C en A dans la conclusion de son syllogisme. L'homme à imagination au contraire ne fait ni majeure ni mineure, il associe à l'Enfer l'homme qui ne pense pas comme lui, et en reste là, parce que cette association suffit au sentiment qui l'entraîne. Il dira, Jean = hérétique = damné, sans majeure ni conséquence. Que feroit la raison, si elle venoit à s'éveiller ? elle chercheroit le rapport entre l'idée de *damnation* et l'idée d'*hérétique*. Tant que le *sentiment* d'intolérance sera dominant, le rapport entre *damné* et *hérétique* sera le même. Mais ce sentiment, une fois affoibli, le *rapport* entre les idées se développera et l'atrocité de l'association se fera sentir peu-à-peu.

aux *idées* la marche de l'intelligence, c'est-à-dire qu'au lieu de n'aller que par les rapports entre les sentimens, il cherchera les rapports entre les idées. De là naîtra peu à peu quelque *connoissance* et quelque *vérité*.

L'homme n'arrive que rarement aux deux extrémités de son être, je veux dire qu'il n'est presque jamais *purement sentant* ou *purement pensant*. Il y a tels élans de passion où peut-être on ne fait que sentir ; mais l'état naturel de l'homme social est de sentir et penser à la fois, et d'aller d'un mouvement toujours composé d'imagination et d'intelligence, où domine tantôt l'une, tantôt l'autre de ces facultés.

Toutes nos idées morales ont, pour ainsi dire, deux côtés et deux empreintes, une qui représente une *idée* où objet extérieur, et l'autre un *sentiment* qui imprime quelque mouvement à l'idée. On peut bien admettre comme principe que l'homme social est toujours plus ou moins influencé ou dominé par quelque sentiment.

Il en arrive que chez l'homme civilisé la foi raisonne ; et que les idées se combinent *sans être dégagées de l'influence de la sensibilité*. Par exemple en politique, on rai-

sonne sur les idées que l'on se trouve avoir. Mais ces idées toujours affectées par quelque sentiment, ne sont rangées que par la baguette de l'imagination. Comment l'homme qui a gagné par la révolution sentiroit-il et penseroit-il comme l'homme dépouillé par elle ?

On ne pense pas toujours au nombre prodigieux de rapports qui peuvent naître de deux idées très-simples. Quoi de plus simple que le rapprochement de deux bâtons droits? On ne pense pas que ce simple rapprochement peut produire un nombre d'angles et de rapports qu'aucun chiffre ne pourroit exprimer.

La plus légère influence de la sensibilité sur les idées suffit pour altérer les rapports qui en peuvent résulter.

Plus cette influence de la sensibilité sera grande, plus aussi la foi aux rapports qui en naîtront sera grande. La foi de l'imagination sera donc en rapport inverse de la raison.

De là vient que les idées les plus absurdes seront celles auxquelles on croira le mieux. Premièrement ces idées ne peuvent naître que par le sentiment et ne peuvent se conserver que par lui. Il y a plus : on raisonne moins sur des idées absurdes, qui ne présentent entr'elles aucun rapport, que sur des idées

qui présentent quelque rapport naturel. Quand le nègre croit que son amulette (qui, le plus souvent, consiste en quelques passages du Koran) le préservera du lion, il n'est point tenté de sonder le pouvoir réel de cette amulette sur le lion. Et c'est précisément parce qu'il n'y a aucun rapport entre un chiffon de papier et un lion que l'idée de raisonner ne lui viendra pas. Si au lieu d'amulette il avoit porté une épée, il eût été tenté de réfléchir à la foiblesse de son arme, tandis qu'il n'est point tenté de raisonner sur la puissance de son amulette (1), parce qu'elle n'a aucun rapport avec le lion.

---

(1) On sent le prodigieux pouvoir de la sensibilité sur la foi. Voyez l'éternité des opinions religieuses dans le Midi et surtout dans l'Inde. Chez les nations du midi, les sentimens ont une énergie inconnue aux nations du nord; or plus le sentiment est vif, et mieux il enchaîne les idées qui composent sa croyance. La foi éternise l'ignorance, et l'ignorance à son tour éternise la foi. Plus on sent vivement et plus vivement on rejette toutes les idées contraires à cette foi.

L'ignorance a plusieurs résultats favorables à la foi. En associant un *petit* nombre d'idées fixes à un sentiment dominant, elle renforce la foi à ces idées. En inspirant de l'horreur pour toutes les idées contraires à la foi, elle éternise la croyance et la place à jamais sous la sauve-garde de l'intolérance et du fanatisme. Elle

Que si le nègre s'avisoit de disputer avec un autre ignorant sur la nature et le pouvoir de son amulette, il en résulteroit un autre phénomène singulier, celui d'une discussion sans aucun résultat. C'est là le cas de toutes les disputes sur les idées qui n'ont aucun rapport réel entr'elles. De ces disputes naissent des controverses sans lumières et sans résultats, semblables à celles qui ont déshonoré tant de siècles dans l'histoire (1).

---

fait plus; en absorbant par une foi renforcée toute la faculté de croire, elle écarte à jamais la possibilité du doute, et met ainsi le sceau à l'imbécilité humaine.

Si le sentiment renforce la croyance, la croyance à son tour renforce le sentiment. N'avons-nous pas vû les souffrances mêmes renforcer le sentiment, et toutes les opinions n'ont-elles pas eu leurs martyrs? Tout ceci explique le singulier phénomène de religions conservées toujours les mêmes chez les nations à imagination vive plutôt que chez les nations privées de cette sensibilité du midi. Au premier coup-d'œil l'imagination vive semble plus favorable au mouvement des idées qu'au repos des idées, mais l'expérience nous apprend que passé un certain degré d'intensité, la sensibilité tend au repos plutôt qu'au mouvement. Ce qu'on appelle *culte* chez les nations dont la religion n'est qu'en images est un exercice sentimental, qui, en ramenant sans cesse les mêmes idées aux mêmes sentimens, maintient la vigueur et pour ainsi dire la santé de la foi.

(1) Nous verrons que l'énoncé de tout rapport est

Si les croyances absurdes sont toujours le produit de l'imagination, c'est-à-dire de la sensibilité, on conçoit que heurter ces idées c'est blesser le sentiment qui les a fait naître. De là vient qu'on est plus intolérant pour les idées absurdes que pour les idées raisonnables. Les idées absurdes étant l'œuvre de l'imagination tiennent à la sensibilité, tandis que celles qui sont le produit de la raison supposent l'absence du sentiment.

---

une vérité, par conséquent l'erreur est un *non-rapport*, c'est le rapprochement de deux idées sans rapports entr'elles, par conséquent sans résultats. On voit que les erreurs disparoissent le plus souvent sans qu'on le remarque : il suffit d'établir telle vérité, tel rapport pour faire tomber mille erreurs. Il suffit que je prouve que deux et deux font quatre pour faire disparoître l'erreur que deux et deux font cinq, six, ou tout autre nombre que quatre. Ce qui conserve les opinions absurdes c'est le sentiment qui réunit des idées sans s'embarrasser si elles ont quelque rapport entr'elles. On voit qu'il ne faut jamais chercher à convaincre quelqu'un d'une erreur, si l'on n'a pas avec cette personne un principe commun pour partir delà. Convaincre c'est établir le rapport d'une idée avec une autre idée, ou avec un principe ; mais tant qu'on n'est pas d'accord sur un état de question, c'est-à-dire sur les données, comment le seroit-on sur les rapports entre ces données?

Otez au nègre la foi à son amulette, et vous le verrez mourir de peur. Il défendra son amulette comme s'il étoit question de se défendre du lion. Sa peur a-t-elle cessé, se verra-t-il à jamais hors de l'atteinte du lion, il cessera de se fâcher contre vos doutes, et si son amour-propre ou quelque autre sentiment ne s'en mêle pas, il deviendra accessible à la raison.

L'on voit que le moindre profit des lumières est dans ce qu'elles nous enseignent. Le grand bien qui en résulte est un état de tolérance qui ne peut naître que par l'usage habituel de la raison. Sans la tolérance, il n'y aura jamais de justice universellement répandue, il n'y aura jamais de bonnes lois, ni par conséquent de bonheur chez les hommes.

La cause des croyances absurdes, il faut donc la chercher dans le rapport que la nature même a établi entre les idées et la sensibilité, rapport qui fait que chaque émotion réveille quelque idée de préférence. Ces idées liées ensemble par une émotion commune, se trouvent pour ainsi dire, comme un bouquet, réunies par leur tige sans avoir aucun rapport direct l'une avec l'autre.

On diroit que les croyances absurdes ont

un instinct qui les rend ennemies du raisonnement. Ne voyons-nous pas les fanatiques avoir la raison en horreur. Leur impiété va jusqu'à insulter au plus noble don de la divinité, à cette raison qui les condamne, et sans laquelle le monde seroit un enfer.

On sent la prodigieuse différence qu'il y a entre la croyance née de l'imagination et la croyance née de l'intelligence. La foi de l'imagination tient toute à la sensibilité, ses mouvemens sont ceux de l'imagination; tandis que la conviction, émanée de l'intelligence, suppose l'absence de l'imagination, et ne va jamais que par les mouvemens de l'intelligence. L'imagination va du sentiment aux idées, et des idées au sentiment, et jamais d'idée à idée. La raison, au contraire, ne va que d'idée à idée, de rapport en rapport, d'identité à identité. Si parfois les hommes raisonnans sont intolérans, c'est que les hommes raisonnans ne sont prs toujours raisonnables. Leur intolérance ne tient jamais à la raison même, mais aux passions nées dans la partie déraisonnable de leur être. L'homme raisonnable dans tout son être seroit l'homme tolérant, l'homme parfait, le vrai sage dont on parle depuis trois ou quatre mille ans sans l'avoir vu jamais.

Je n'ai point achevé l'histoire de la naissance de l'idée de *croire.*

La foi permanente suppose une stabilité dans les idées de notre croyance, qui nous les rend propres et comme *domestiques.* Il faut, pour bien croire, que les idées qui composent notre croyance soient en paix et en harmonie avec toutes nos idées habituelles. On se rappelle ce roi des Indes qui ne vouloit pas croire qu'il y eût de la glace en Europe, parce que cela contredisoit toutes ses idées sur la nature de l'eau. Il y a accord et dissonance entre toutes nos idées, et chacun a senti qu'on a des dispositions à croire ou ne pas croire telle chose dont on ne se rend pas raison. Cette disposition n'est que l'habitude d'une certaine harmonie établie dans l'ensemble de nos idées. On conçoit combien l'habitude de croire aux choses absurdes, donnée dans l'enfance, augmente la disposition à croire à d'autres absurdités.

Le mouvement ordinaire de nos opinions va par les idées associées, toujours en harmonie avec les sentimens par lesquels elles sont associées. Ces idées acquièrent une grande tenacié par l'habitude. De là vient que les hommes pauvres de pensées, toujours concentrés dans

[illegible] termes
[illegible] qui
[illegible]
[illegible] pro-
[illegible],
[illegible] de ces
[illegible] vie des
[illegible] d'un
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible],
[illegible];
[illegible]
[illegible] la
[illegible]
[illegible] ment
[illegible]

[illegible] que
[illegible] mme
[illegible] et
[illegible],
[illegible] et
[illegible]
[illegible] à
[illegible]
[illegible] à



trouver cette harmonie entre les facultés dont se compose le bonheur de l'homme.

Il ne suffit pas au bien de la société qu'un sentiment excitateur d'idées, avouées par la raison, porte la foi sur des opinions raisonnables. L'*intensité* du sentiment, et par conséquent la force de la foi, est une autre donnée très-importante au repos de la société et au bonheur de l'homme. Tel degré de sentiment moral ou religieux est bienfaisant, qui, poussé plus loin, ne l'est plus. Le sublime précepte d'aimer son semblable peut s'exalter jusqu'à ne plus permettre la punition des méchans, ou la défense de la patrie. L'amour pour les morts peut porter jusqu'au crime d'immoler des hommes sur le tombeau des personnes regrettées. L'usage des veuves de se brûler sur le bucher de leur époux, pratiqué dans l'Inde, repose sur un sentiment respectable poussé à l'excès. Chaque degré d'intensité d'un sentiment trouve dans chaque âme un cercle d'idées qui s'étend ou se resserre en raison de la force du sentiment excitateur ; et comme toutes les opinions ont des limites, au-delà desquelles elles ne sont que nuisibles, criminelles ou absurdes, on conçoit que tout sentiment excitateur de l'opinion rencontre dans sa marche un degré d'in-

tensité passé lequel il ne peut produire que du mal. Et si trop de foi à une opinion n'avoit d'autre inconvénient que celui d'allumer la haine contre quiconque ne pense pas comme nous, cet affreux produit qui a incendié la terre pour en faire un enfer, suffiroit pour nous faire sentir les dangers d'un sentiment qui appelle à lui le fanatisme et l'intolérance, toujours suivis de la stupidité et de la barbarie.

Un autre inconvénient à donner aux hommes, et surtout aux enfans, des idées absurdes, contraires aux lois de la nature, est celui d'étouffer chez eux dans sa naissance le goût de la raison et de la vérité. Une opinion exagérée ou fausse ne peut s'établir dans l'esprit sans y faire germer mille conséquences absurdes. Des absurdités une fois admises se prêtent aux raisonnemens réguliers; dès lors il s'établit dans l'âme un système de pensées fausses, qui par leur nature repoussent tout ce qui s'oppose à elles.

La raison emploie les matériaux qu'on lui présente, elle en forme des rapports, des principes et des conséquences, et tant qu'elle n'a pas sondé le principe sur lequel elle bâtit, l'erreur contenue dans ce principe lui échappe nécessairement. On sait que les fous raisonnent très-bien et très-juste sur les idées nées de

leur maladie. Les hommes qui n'ont jamais remonté au principe de leur foi, ne peuvent être assurés de ne pas se tromper, même en raisonnant juste, c'est-à-dire conséquemment. Tant qu'on ignore si le principe sur lequel nos raisonnemens se fondent est vrai ou faux, on ne peut raisonnablement décider si l'on a tort ou raison.

De tout ceci résulte une grande vérité, c'est que les opinions les plus raisonnables deviennent fausses ou absurdes dans leurs conséquences sitôt qu'elles sont exagérées par le sentiment qui les inspire : de manière qu'une vérité morale, religieuse ou politique, cesse d'être bienfaisante et vraie aussitôt qu'elle est sortie des rapports qui la rendent salutaire (1).

---

(1) La confiance en Dieu est un bien, mais poussée jusqu'au fatalisme elle est un mal et une absurdité. Aimer ses ennemis est un bien, mais si ce principe s'étend, comme chez les Quakers, jusqu'à abandonner la défense de sa patrie, il est nuisible et criminel.

On ne prend pas garde qu'un sentiment en apparence toujours le même a des résultats différens et change presque de nature à chaque degré d'intensité qu'il éprouve, à peu près comme la corde d'un instrument de musique change de ton selon qu'elle est plus ou moins tendue. En sentiment nous voyons chaque degré d'intensité avoir son cercle d'idées, d'actions et

L'inestimable bienfait d'une religion épurée par la raison, c'est d'absorber la triste faculté de l'imagination de former des visions et de les consacrer par la foi, c'est-à-dire par le sentiment. Rien de plus difficile que tout ce qui tient à la police religieuse ; je ne vois qu'un remède aux maux de la superstition et de l'intolérance qui en est la suite, c'est de porter l'attention de la partie pensante de la

---

de rapports. Un peu d'amour produit tel assortiment de pensées et d'actions. Augmentez ce sentiment et le cercle des pensées et des actions changera aussitôt. La valeur des actions morales, religieuses ou politiques est dans un certain rapport de nous aux hommes et aux choses qui nous touchent ; mais quand le sentiment qui nous fait agir augmente ou diminue, il nous déplace chaque fois en nous faisant sortir de tel cercle de rapports pour nous faire entrer dans tel autre.

Il ne faut jamais perdre de vue la grande différence qu'il y a entre les vérités morales et les vérités absolues ou logiques. Les vérités logiques contiennent tous les rapports dont elles se composent ; les vérités morales au contraire supposent des rapports et ne les contiennent pas. Deux et deux sont toujours quatre ; mais aimer les hommes n'est pas toujours un bien, parce que le devoir de les aimer suppose des conditions non contenues dans le rapport que le devoir de les aimer suppose. Le sentiment qui entre nécessairement dans la composition de ces vérités, les rend toutes hypothétiques.

société vers tout ce qui révèle l'homme à l'homme. La véritable lumière est dans la connoissance aprofondie de la nature même de l'être pensant.

Nos vieilles notions de psychologie semblent épuisées dans leurs résultats, et ce n'est qu'en les rajeunissant que nous pouvons espérer quelques progrès dans la morale. Etendre et perfectionner l'instrument de la pensée c'est étendre toutes les sciences, en dévoilant les rapports qu'elles peuvent avoir avec le bien de la société, et la félicité ou le salut de l'homme. L'esprit humain est un miroir où la nature va se peindre. Agrandir et polir ce miroir, c'est enrichir et embellir la nature même, c'est étendre et perfectionner nos connoissances.

L'étude de la foi humaine, l'étude de ce qui fait qu'on croit ou ne croit pas, seroit un grand moyen de pénétrer dans les secrets des sentimens moraux. Tel degré de plaisir fait qu'on croit d'abord telle bonne nouvelle, tel autre degré fait qu'on a de la peine à y croire. On se croit aisément aimé lorsqu'on aime, mais bien souvent on ne sait pas être assez rassuré sur la vérité de sentiment qu'on désire. En politique, où l'on touche à des idées très-électriques, il y a mille nuances variables de foi,

dont chacune est le résultat du jeu très-compliqué d'un grand nombre d'idées et de sentimens : de là vient que la parole exerce toujours un grand empire sur les idées politiques.

On peut augmenter et nourrir le sentiment comme on nourrit la mémoire, en l'exerçant. Mais cet exercice sentimental a deux grands inconvéniens. L'un est de dénaturer le sentiment, et l'autre est de le faire disparoître.

J'ai fait voir qu'il y avoit un rapport naturel entre tel sentiment et telle idée ; mais il faut ne pas oublier que chaque *degré d'intensité* dans chaque individu a ses idées de choix, de manière que, sans changer la nature du sentiment, il suffit de lui faire parcourir plusieurs degrés d'intensité pour lui faire traverser plusieurs sphères d'idées et d'opinions souvent très-opposées. Tel degré de foi en religion me rendra chers tous les hommes, et tel autre degré m'en fera brûler quelques-uns : tout cela selon les idées que je me trouve avoir.

Le trop grand exercice d'un sentiment peut avoir un autre résultat, celui d'user ce sentiment. Ceci explique l'inconstance naturelle d'un amour trop heureux, et l'incrédulité qui quelquefois succède à une piété trop ardente.

Souvent l'exagération du sentiment d'autrui

suffit pour faire disparoître notre sentiment. Il y a plus de danger pour la durée de l'amour à se croire trop aimé que trop peu. Des démonstrations exagérées de douleur peuvent calmer tel degré de douleur et irriter tel autre. (1)

Je reviens au mal qu'il y a à fixer la foi à des idées fausses. Une erreur devenue principe porte un grand désordre dans l'esprit. Ses conséquences sont nombreuses comme conséquences directes; mais ce n'est pas là le plus grand mal : une manière fausse de voir nous rend incapables de sentir une foule de vérités. La foi trop exaltée à des opinions bonnes en elles-mêmes, produit un effet tout semblable à la foi aux idées fausses ; et l'homme religieux devenu fanatique, ne sera pas moins absurde que l'homme pénétré de faux principes; car il ne faut jamais oublier qu'en fait d'opinion, il importe moins de chercher les

(1) J'ai fais voir qu'il y avoit trois foyers dans l'imagination, l'un placé dans le sentiment de nos besoins, l'autre dans le sentiment du beau; enfin le troisième, dans le sens moral. Ces trois principes, presque toujours combinés ensemble, se réunissent quelquesfois, comme par exemple dans l'amour. Leur influence l'un sur l'autre, la variété de leur combinaisons et les résultats de ces variétés feroient partie d'une théorie des sentimens moraux, qui n'est que par fragmens dans cet ouvrage.

conséquences logiques que les conséquences sentimentales, je veux dire qu'il faut avoir plus d'égards aux idées excitées par l'intensité du sentiment, qu'aux conséquences logiques d'un principe tel qu'on peut l'énoncer sur le papier.

Il y a dans l'Edinbourgh Review (1) l'explication du singulier phénomène qui nous fait voir les prêtres de l'Europe les ennemis constans des plaisirs et des amusemens, tandis que les prêtres de l'Inde en sont les plus ardens défenseurs.

« Quand les prêtres de l'Europe, dit l'auteur du Review, eurent senti l'impossibilité de faire croire que telles pratiques, indifférentes en elles-mêmes (1), offensoient la divinité (comme cela avoit réussi aux prêtres de l'Inde), on les vit chercher un autre expédient. Si l'on pouvoit faire croire au peuple, pensoient-ils, que Dieu est l'ennemi du plaisir, cette croyance nous donneroit des grands moyens de puissance. Les hommes sont tellement enclins au plaisir, que si l'on parvenoit à leur faire croire que d'aimer le plaisir c'est offenser la divinité, on ouvriroit par-là une source abondante de terreurs, qui deviendroit une source perpétuelle d'autorité pour nous. »

(1) Février, 1818.

(2) Comme de commencer à marcher du pied droit, etc.

Rien n'augmente l'autorité des foibles comme de multiplier la crainte, et rien ne multiplie la crainte comme de multiplier les défenses. Ce sont les défenses qui donnent le droit d'interpréter, celui d'absoudre, celui de dispenser, celui de faire payer, enfin celui de punir, et d'augmenter par des terreurs salutaires une autorité qui n'est fondée que sur la crainte. Il n'y a pas de pays où les lois défendent moins de choses que celui où elles sont le mieux exécutées, l'Angleterre; et jamais on n'a vu plus de lois qu'au temps de la révolution françoise, où elles étoient toutes violées. Plus les lois divines et humaines seront en harmonie avec la nature, et moins elles seront nombreuses; ce sont bien moins les défauts et les vices de l'homme qui ont multiplié les lois, que les vices et les défauts des législateurs.

CHAPITRE III.

Quelques aperçus sur l'origine de la morale.

La tâche de la morale est de soumettre le sentiment à la raison. Comment cette tâche se fait-elle ?

Le premier moyen social c'est la parole ; mais comment la parole fait-elle aller la société ?

Le singulier effet de *croire* à tout ce qu'un sentiment bienveillant nous inspire est un premier moyen de sociabilité, et ce moyen est dû au sentiment de bienveillance inné chez l'homme. Ce que les hommes nous disent nous le recevons presque toujours sans preuve. Quel supplice qu'une société où il faudroit prouver tout ce qu'on avance !

La foi suit les sentimens de bienveillance qui l'ont fait naître : c'est là le premier mouvement de sympathie qui fait aller la société.

Un autre moyen par lequel notre sentiment pour autrui influe sur nos idées, c'est lorsqu'un sentiment hostile nous fait rejeter toute croyance. Règle générale : l'imagination reçoit sans preuves et rejette sans preuves les opinions de ceux que nous aimons ou haïssons.

Plus le mouvement social est vif et varié, plus il se croise et se heurte, et moins il est possible de se livrer à son sentiment particulier. Nous voici arrivés sur le terrain de l'intelligence, où l'esprit, qui ne peut plus se livrer à son sentiment, est forcé de suivre les combinaisons de la prudence.

Une fois jetté dans le cahos, appellé société, où tous les sentimens et tous les intérêts se croisent, nous trouvons ça et là des points d'in-

tersection où ces mêmes intérêts se réunissent. Suivez ces points de loin en loin, ils vous indiqueront les premières lignes d'un intérêt universel que vous appellerez bien public. Par exemple *respecter la propriété d'autrui* est une de ces grandes lignes qui sert de fondement à la justice.

Ces lignes, d'abord vagues et mal tracées, vous indiqueront des routes à suivre, et des règles de conduite à observer, qui deviendront la base de la justice, cette première des vertus sociales.

Une fois arrivé à ce premier aperçu, vous verrez qu'il y a telle règle que l'on ne peut violer sans détruire l'ordre social. Ces règles-là, une fois bien connues, composeront le code des *devoirs rigoureux*.

Comme nous serons choqués par toutes les violations des devoirs des autres envers nous, nous connoîtrons les devoirs d'autrui envers nous avant de sentir ce que nous devons nous-mêmes à autrui. Mais enfin avertis par les autres de nos propres transgressions, nous aurons le sentiment de la réciprocité des devoirs. (1) Ce sentiment éclairé par la connoissance

---

(1) On voit combien la morale a peine à naître dans les gouvernemes où quelques personnes peuvent im-

de la règle, nous l'appellerons *obligation*, parce qu'il oblige et *lie* notre volonté à la règle par un intérêt commun.

Nous voici arrivés au point de coincidence du sentiment avec la *raison*. La raison en morale n'est que la connoissance de la règle obligatoire, qui rend la société possible. Plus nos idées sociales se perfectionneront, plus nos rapports sociaux s'éclairciront, et plus ce code obligatoire, appellé *morale* ou justice, prendra de développement.

On voit que le sentiment marche partout en première ligne; mais comme il se trouve partout embarrassé par des sentimens opposés, il est obligé d'avoir recours à la raison.

Il ne faut pas d'abord faire de la raison une divinité. La raison a son enfance et ses erreurs; car elle n'est que la faculté de raisonner bien ou mal.

La raison en morale a une double source

---

punément violer les règles de la justice; ce qui est le cas de tous les gouvernemens despotiques. L'homme n'apprend à respecter les droits d'autrui que lorsqu'il a le sentiment du besoin d'autrui. Chez l'homme qui sent qu'il peut se passer de tous, la justice n'est jamais qu'une vaine théorie destinée à céder à tous les mouvemens passionnés.

d'erreur. Elle peut se tromper en raisonnant faux, elle se trompe encore en sentant faux.

On a le sentiment faux comme on a l'oreille fausse, toutes les fois que notre sens moral ne nous fait pas sentir juste les sentimens des autres.

On peut donc en morale raisonner très-juste, c'est-à-dire, conséquemment, et se tromper dans l'application des principes, lorsqu'on supposera aux hommes des sentimens ou des besoins qu'ils n'ont pas. Dans nos raisonnemens moraux (la mineure) l'application de la règle est toujours un sentiment. Par exemple, la belle règle de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fît, sera mal appliquée dans tous les cas où l'on ne sentira pas comme la personne à qui l'on fera l'application de la règle.

Nos idées morales sont des idées à deux faces; l'une portant l'empreinte d'une idée, l'autre celle d'un sentiment. Si le côté des idées l'emporte, l'âme suivra les lois de l'intelligence; si c'est le côté des sentimens, elle suivra les lois de l'imagination. On voit que nos décisions morales sont quelques fois des coups de dez où c'est tantôt le sentiment, tantôt les idées qui gagnent. Pour suivre à

cette comparaison, j'ajouterai qu'un sentiment exquis joint à un esprit juste, fera les dez bien marqués. Mais que de gens ont des idées fausses et des sentimens faux, pour une personne qui a l'esprit juste, et le sentiment vrai, fin et délicat.

On voit combien en morale on a de raison pour être indulgent envers les autres, puisque faute de connoître le sentiment d'autrui, nul n'oseroit affirmer la juste application de sa régle, et que de plus un grand nombre de nos règles prétendues infaillibles ne le sont pas.

La morale a une double logique; l'une produit la conviction, l'autre la persuasion. La première est la logique bien connue des idées, l'autre la logique peu connüe du sentiment. L'art oratoire se compose des deux logiques, de celle qui prouve, et de celle qui entraine. Dans sa perfection elle réunit les deux grandes puissances de l'âme, la faculté de penser et celle de sentir.

On voit bien qu'il ne suffit pas de *prouver* en morale pour entrainer. Les syllogismes les mieux en règle ne produiront aucun effet sur l'homme passionné, qui, à son tour, n'entrainera jamais l'homme qui ne sent pas comme lui. Ces deux hommes seront sourds et muets l'un pour l'autre.

La logique des idées repose sur l'évidence, et l'évidence suppose l'identité de deux idées. La logique des sentimens au contraire se compose de sentimens identiques ou harmoniques. Persuader quelqu'nn, c'est l'amener à notre sentiment. Il faut donc chercher les lois de la persuasion dans la théorie des sentimens, qui contient les lois de l'attraction et de la repulsion sociales.

On voit qu'une bonne morale pratique suppose une bonne théorie des sentimens; elle suppose de plus quelque connoissance des lois de l'imagination qui font aller la presque totalité des hommes.

La morale étant le résultat, non de l'imagination seule, ni de l'intelligence seule, mais d'un état d'harmonie entre les deux faculté, son voit que l'état moral de l'homme suppose le développement harmonique de toutes ses facultés. Tout ce qui développe nos facultés sert à la morale, tout ce qui retarde ce développement, lui nuit.

C'est une grande absurdité de dire du mal de nos facultés mentales. Quelle pauvre manière de concevoir la morale que de la prendre hors de l'ensemble de l'homme et de ses rapports. La raison et l'imaginntion ne sont-elles

pas toujours les mêmes, soit qu'elles fassent le bien, ou qu'elles fassent le mal. Est-ce contre le feu ou l'eau qu'il faut se fâcher lorsqu'il y a incendie ou inondation? Que de talens nous avons en chimie, en mécanique, et dans la connoissance des astres, et que d'esprit nous n'avons pas dans ce qui nous touche de partout !

En supposant l'homme sans passion, il est aisé de faire un code de morale rigoureusement vrai, et toujours nul dans son application à l'homme sentant. Tout le monde sait que la ligne droite est la plus courte, mais chaque cocher sait que ce n'est pas par elle que l'on arrive.

La bonne morale n'est pas la législation d'une seule faculté de l'homme; elle est le résultat des rapports de l'homme tout entier.

Il en est de la bonne morale comme de la bonne santé dont on ne parle jamais moins que lorsqu'on se porte bien. L'une et l'autre se gâtent par de mauvais remèdes. La médecine et la morale ont leurs charlatans, leurs magiciens, leurs escrocs, et leur grands hommes; l'une et l'autre ne peuvent se perfectionner que par le mouvement général des lumières. La médecine de l'âme, comme celle du corps,

n'est que l'application de quelques sciences, sans lesquelles elle n'est que du bavardage.

CHAPITRE IV.

Tout est lié par des rapports. Le bonheur résulte du rapport harmonique entre les sentimens et les idées.

On ne peut assez admirer les rapports établis par la nature entre les idées des cinq sens et la connoissance de l'univers, qui en résulte peu à peu. Il y a entre la nature de nos sentimens moraux et le bonheur des sociétés civiles des rapports non moins dignes de nos recherches.

Ce n'est pas l'homme qui a créé les rapports qui existent entre les sentimens moraux qui font aller la société; ces rapports sont inhérens à sa nature d'homme. Nous aimons et nous haïssons par des lois que nous n'avons pas faites. Les rapports entre les idées ne dépendent pas mieux de nous que les rapports entre nos sentimens moraux; deux idées données, leurs rapports seront donnés; comme aussi deux sentimens étant donnés, leur attraction ou leur répulsion est donnée aussi. Vous ne pouvez altérer les rapports entre les idées qu'en

modifiant, c'est-à-dire en changeant ces idées mêmes ; et vous ne pouvez dénaturer les rapports entre les sentimens qu'en altérant ces sentimens. Vous ne pouvez m'apprendre à aimer l'homme que je hais qu'en altérant les rapports dont ma haine se compose, comme vous ne pouvez altérer le produit d'une addition qu'en changeant les chiffres.

Une théorie approfondie de nos sentimens nous fera voir qu'il y a dans la nature intime de l'homme un principe de développement tout calculé pour le bonheur de la société, de manière que du développement des sentimens se trouvera naître le bonheur de la société, comme du développement de la faculté de penser résulte la *connoissance* des objets extérieurs, et par elle la révélation de cet ensemble de rapports appelé univers.

Le besoin d'être en harmonie avec les sentimens des hommes avec qui nous avons à vivre est le grand ressort du développement des sociétés humaines. Notre clavier est calculé pour être en accord avec tous les instrumens qui composent l'harmonie ou la dissonance de notre être moral.

En réfléchissant aux singuliers rapports qu'il y a entre les sentimens et les idées, nous

entrevoyons que ces rapports-là aussi sont préformés, et pour ainsi dire prédestinés à concourir à cette harmonie universelle par laquelle la nature semble appeler l'homme social à trouver son bonheur dans le bonheur de son semblable.

Il y a ici une remarque importante à faire : nous ne nous étonnons pas de trouver des rapports entre les parties qui composent le corps d'un même animal, ou d'une même plante. Nous trouvons naturel que l'étamine et le pistil soient faits l'un pour l'autre. La raison de notre peu d'étonnement vient de ce que, considérant d'avance une plante ou un animal comme un *tout*, nous nous attendons à y trouver des rapports; mais puisque la même intelligence qui a fait la plante et l'animal, a fait le reste de l'univers, il n'est pas plus merveilleux de trouver des rapports entre l'oeil et la lumière qu'il ne l'est d'en trouver entre le sentiment que j'éprouve, et celui que je fais éprouver à autrui. L'univers est un *tout* aussi bien que l'animal et la plante sont des *touts*.

La liaison de toute chose n'est que ce que nous appelons le rapport entre ces choses, et c'est par ces rapports que les parties d'un

même être font un *tout*. Cette vérité, aussi lumineuse que consolante, devroit enseigner à l'homme qu'il n'y a point de mort dans la nature, puisque tout y lié en avant comme en arrière des êtres.

L'œil ne fait, pour ainsi dire, qu'un tout avec la lumière, aussi bien qu'avec le système nerveux. Je ne fais de même qu'un *tout* avec l'être sensible dont j'éprouve les sentimens, et tout ce qui agit sur moi fait partie de moi-même. L'idée d'un *tout* n'étant que l'ensemble des choses qui forment un même rapport, tous les êtres compris dans un même rapport composent un même *tout*.

Ce qui circonscrit et isole les êtres dans l'esprit de l'homme, c'est le langage. Tout substantif est un être existant à part, circonscrit et isolé par sa nature, ce qui n'est point vrai dans la réalité.

Tout nous apprend au contraire que l'homme soutient des rapports avec tout l'univers, puisque l'idée de l'univers suppose l'idée de l'ensemble des rapports à la portée de l'intelligence humaine. Il ne faut donc plus considérer la vie humaine comme un fait isolé, mais comme la partie d'un tout immense, maintenu par des rapports aussi variés

et aussi mobiles aux yeux de l'imagination que constans et immuables aux yeux de l'intelligence.

CHAPITRE V.

Il y a dans nos sentimens un principe de développement qui, combiné avec le développement des idées, tend à faire le bonheur des individus et des nations.

La série des phénomènes moraux conduit la pensée au grand principe d'un développement dans la faculté de sentir, inséparable du développement de la faculté de penser. Le résultat du développement harmonique des deux facultés, est le *bonheur*.

Il y a certainement un principe de développement dans les idées : les progrès des sciences et le perfectionnement des méthodes le prouvent.

Le principe de perfectibilité de la faculté de sentir est moins connu que celui de la faculté de penser.

Nous avons vu que l'homme, et sans doute l'animal, sont doués d'un organe fait pour éprouver les sentimens de leurs semblables.

Il y a plus ; un second instinct *combine* les divers sentimens dont nous sommes affectés,

de manière à *produire des sentimens composés* qui, semblables aux accords et aux dissonances en musique, se présentent à l'âme comme agréables ou désagréables.

Un troisième instinct nous fait fuir les sentimens désagréables et rechercher les sentimens agréables. C'est là le principe de toutes nos actions sociales.

Mais nos sentimens, toujours liés dès leur naissance avec quelque objet ou idée, sont en réciprocité d'action avec ces idées. — Tantôt les sentimens subordonnés aux idées suivent les lois des idées, ce qui s'appelle suivre la *raison ;* tantôt les idées suivent les lois de la sensibilité, et l'on se trouve sous l'empire des *passions.*

Le bonheur, vers lequel tous les hommes tendent, n'est point un état fixe : il est le résultat de l'harmonie qui se trouve momentanément entre la faculté de sentir et celle de penser.

Plus ces deux facultés prennent de développement, et plus cette harmonie devient fréquente et durable. On conçoit que peu de sensibilité avec beaucoup de raison, et peu de raison avec beaucoup de sensibilité ne donnent pas un bon résultat. La perfec-

tion du rapport entre les deux facultés, qui constituent le bonheur, n'est pas aisée à trouver; mais l'on y arrive naturellement par le développement même de ces facultés.

Le principe de développement, qui fait le bonheur de l'individu, fait aussi le bonheur d'un agrégat d'individus, appelé société, et le principe de perfectibilité que Dieu a placé dans l'individu, est le même que celui qui tend à civiliser les nations. Tout agrégat de parties homogènes, suivra les lois de ces parties. Les lois sociales ne sont donc que le développement des lois dont le germe est dans l'individu. La vie d'une nation est le résultat des rapports entre les individus qui la composent, et l'individu porte en lui le germe des rapports qui composent l'état social de la nation dont il fait partie.

Les lois du développement de l'homme supposent le développement harmonique de la faculté de sentir et de la faculté de penser. Les *sentimens* répandent du jour sur les idées, et les *idées* guident et protégent les sentimens en les mettant en harmonie avec les objets extérieurs. Tout cela s'opère par l'énergie de la vie spirituelle, qui tend sans cesse vers cette harmonie entre les sentimens et les idées qui constitue le bonheur de l'homme.

[illegible]

Mais parmi tant d'instincts, quel sera le rôle propre à la raison?

Je réponds que la raison joue le rôle d'un mécanicien qui combine les forces qu'il a. Ses combinaisons suivent les lois de ces forces motrices, et ces mêmes combinaisons commandent à ces forces. L'homme ne crée rien, il emploie ce qui est. Quand on dit métapho-

riquement que le génie crée, on veut dire que le génie combine de manière à produire des résultats inattendus.

En morale, les lois de la raison sont rigoureuses comme celles de l'arithmétique. Un calcul rigoureux m'apprend combien j'ai d'écus; mais ce n'est pas la raison, c'est la sensibilité qui fixe le taux de la monnoie que la raison calcule.

On voit donc que le bonheur n'est le résultat ni de la raison ni du sentiment, mais bien celui de la combinaison des deux facultés, comme Hume l'a très-bien senti. Je puis être pauvre en sentiment, et cependant être bon calculateur. C'est le cas des personnes très-raisonnrbles, mais douées de peu de sensibilité. Ces pauvres âmes ne font jamais qu'additionner des sous et deniers. D'un autre côté, si je me trompe en calculant des monnoies d'or, mes faux calculs auront pour résultats de grandes misères.

J'ai dit que ce qui est vrai de l'individu est vrai d'une nation. Le développement ou perfectionnement d'une nation, suppose, comme chez l'individu, le développement de l'imagination et de l'intelligence. Cela est tellement vrai qu'on a vu de tous temps les

[illegible]

[illegible]

[illegible]

et à transmettre à tous les âges sa frêle postérité : le système social aussi n'est rien sans les soutiens solides de l'intelligence. Des lois émanées de la raison sont la sauvegarde du bonheur, mais ne sont pas le bonheur. Elles sont le soutien de la société, et ne sont pas le but de la société ; comme, dans la ruche de l'abeille, le magnifique édifice de cire n'est pas le but de sa cité, mais le moyen de conserver son miel et sa couvée.

Le résultat de tout ceci, c'est qu'en morale on doit tout faire pour le sentiment, et rien par le sentiment. Le grand secret de cette science, c'est de combiner tellement la faculté de penser avec la faculté de sentir que tout marche par les lois de l'intelligence sans jamais nuire à celles de la sensibilité. C'est ainsi qu'en musique tout marche selon des lois rigoureuses et abstraites, qui ont le plaisir pour résultat. Il en est de même du langage, qui, pour toucher le sentiment, doit marcher selon les règles de l'art, qui ne sont jamais mieux suivies que lorsqu'elles ne sont pas remarquées.

CHAPITRE VI.

Le monde moral et social sont mus par les lois de la sensibilité. Effets de l'ignorance. Intolérance. De l'amour du mystère dans les républiques.

L'organe imaginaire, où se passent les phénomènes nombreux de la sensibilité motrice de l'imagination, est ce qu'on appelle le *cœur*. On parle sans cesse du cœur, on le voit sans cesse en communication ou en opposition avec l'*esprit*, sans qu'on se soit avisé, en psycologie, d'approfondir des faits nombreux et presque continuels qu'on voit fourmiller dans nos discours. Ne semble-t-il pas que tout les phénomènes de l'être *sentant*, placés en-dehors de la police de nos logiques, soient des choses méprisables, indignes de nos recherches. On frappe du nom d'*imagination* tout ce fatras de faits inexpliqués; et comme il est convenu que l'imagination est une chose sans loi et sans règle, ce mot d'imagination explique tout ce qui est inexplicable.

C'est dans une bonne théorie des sentimens qu'il faut chercher désormais l'explication des faits qui nous font connoître l'homme *actif* et *social*.

Il faudroit classer nos sentimens, et surtout en étendre la nomenclature, il faudroit porter un grand respect à tous les faits déposés dans le langage. Ces faits sont d'antiques documens, toujours fondés sur quelque vérité. On n'a qu'à réfléchir un instant à la prodigieuse composition du système nerveux pour se convaincre de la prodigieuse variété de phénomènes qui doit en résulter.

L'homme est sans cesse, et durant sa vie entière, affecté de quelque sentiment. Mais quoique rien ne soit plus variable que les phénomènes du cœur, je suis bien persuadé qu'on trouveroit des règles invariables à tous ses mouvemens.

Plus on approfondit les lois de l'imagination, et plus on les voit à découvert dans la musique. Je suis convaincu que les lois des sentimens agréables, se rapprochent des lois de l'harmonie musicale. Chaque sentiment a son ton fondamental, son *allegro* ou son *grave*, ses *longues* et ses *breves*, ses *forté* et ses *piano*, enfin sa *mélodie*. Toutes ces règles seront toujours subordonnées à un sentiment central, source de cette *unité* qui donne le *ton* à tout ce qui est destiné à plaire. En sentiment, comme en musique, il y a des dis-

sonances agréables; en sentiment comme en musique, on revient quelquefois à une même idée, appelée *motif*, et la manière d'y revenir est un des plus puissans moyens de plaire. L'*à propos* fait loi partout.

Mais l'étude de nos sentimens est bien plus étendue que celle de la musique. La musique se tait lorsque l'air est fini; il n'en est pas de même dans la vie sentante. Après l'harmonie viennent les dissonances, qui ont aussi leurs lois. Dans la théorie des sentimens, l'étude des dissonances est de la plus haute importance. Elle est plus féconde en vérités pratiques que celle des accords; mais rien n'est plus difficile que d'étudier les dissonances dans soi-même, parce que le premier effet d'un sentiment pénible est un *trouble* où l'on a peine à distinguer quelque chose. Il faut donc suivre les sentimens dans autrui. Suivez l'homme froissé dans son amour-propre, et voyez comme il va et vient pour se replacer dans l'opinion qu'il avoit de lui-même. Etudiez la douleur dans toute sa pureté, et voyez que de douleur factice il y a dans les douleurs auxquelles le public prend part. La vanité s'allie très-bien avec une petite douleur; l'exagération de ce qu'on dit aux affligés, et l'ennui

des soi-disantes consolations servent à appaiser la douleur. Rien ne calme un sentiment comme l'exagération ou la caricature de ce sentiment.

Les sentimens pénibles qu'on nous fait éprouver peuvent souvent devenir d'utiles leçons. Suis-je ennuyé par quelqu'un, je cherche à savoir précisément pourquoi j'ai été ennuyé, souvent la cause en est en moi-même. Si elle est dans autrui, je cherche à arriver à quelque loi générale, et cette loi est une des lois de l'imagination. Ce travail achevé, il est utile de se scruter soi-même pour savoir si l'on n'a pas quelque chose du défaut qui nous a blessé.

Je suis sans cesse choqué par l'intolérance des hommes, et moi-même je n'ai pu trouver aucun moyen de corriger la mienne. L'opinion même de la tolérance est souvent intolérante, et c'est le grand apôtre de la tolérance, Diderot, qui m'a dit : que *les ennemis de la tolérance mériteroient le feu et la corde*. Je n'ai trouvé qu'un remède pratique à l'intolérance, c'est de s'accoutumer à attacher dans le monde peu de prix à l'opinion d'autrui et aux siennes propres. Il faut voir voler les opinions des hommes comme des moucherons, et n'attacher que peu de valeur

[illegible] ment

[illegible] ispo-
[illegible] Il y a
[illegible] re-
[illegible] sans
[illegible] conver-
[illegible] le
[illegible]
[illegible] il ne
[illegible]

[illegible] aussi,
[illegible]
[illegible] tant
[illegible] tout
[illegible] plus
[illegible] franch
[illegible] le
[illegible] Voilà
[illegible]
[illegible]
[illegible]

hommes qui ne voient qu'une idée. Dans les combats qu'on se livre dans la conversation, la victoire est presque toujours à l'homme d'esprit qui conserve son sang-froid et sa réflexion. Tout ce qui est repartie suppose ce sang-froid, et tout ce qui est raison le suppose encore. Ces conseils que je donne ici, ne sont malheureusement sentis que par les hommes qui n'en ont pas besoin.

Les hommes bornés et lourds, les hommes à une seule idée, les hommes vains, haineux, importans, toute la morgue doctorale et magistrale, qui se croit partout dans son tribunal ou dans sa chaire, toute cette tourbe vulgaire est condamnée à être intolérante. C'est elle qui incendie les nations, et qui, souvent, à bonne intention, évoque tantôt le fanatisme religieux, et tantôt le fanatisme politique, et souvent l'un et l'autre à la fois.

Il est important de savoir ce que l'on doit entendre par cette indifférence que je voudrois attacher aux opinions émises dans le monde. Ce qui excite le zèle des intolérans, c'est la conviction qu'ils ont raison, et que leurs adversaires ont tort. Si les principes exposés dans cet ouvrage étoient une fois adoptés, on verroit que l'assentiment passionné

est supposé parler d'égal à égal), combien la crainte de blesser l'homme en place, peut-être le souverain même, combien cette crainte n'arrête-t-elle pas le mouvement des idées! Qu'arrive-t-il de cette gêne universelle? Il en arrive que l'homme modéré, timide peut-être, se tait; et que l'homme passionné, vain, audacieux, l'homme qui ne sent les conséquences de rien, est le premier à parler au public. Quand il est question de combat, il est naturel que le plus passionné se place au premier rang. Dès-lors toute discussion paisible disparoît, et au lieu de lumière vous avez un incendie.

Avez-vous une fois arrêté la pensée, sa liberté devient de plus en plus difficile. Vous avez d'abord arrêté votre ennemie comme suspecte, bientôt il faudra l'enchaîner comme irritée. Qu'en arrivera-t-il? Le gouvernement se fâchera de plus en plus. Ses torts redoubleront. Comment permettra-t-il alors de parler librement?

Suivons cet état de choses dont on voit mille exemples. Le gouvernement est-il irrité contre son peuple, le peuple l'est-il contre son gouvernement, alors seulement quelque livre prend une importance qu'il n'auroit jamais eue sans

vos défenses. Si dans le principe vous avez peur des livres, est-il sage de leur créer une importance qu'ils ne peuvent avoir dans un système de libre discussion? Vous craignez un ennemi qui parle, n'avez-vous donc rien à redouter de l'homme qui se tait, de l'homme qui se plaint du mal que vous lui avez fait, et qui ensuite vous hait pour l'avoir rendu muet?

L'amour du mystère dans les petites républiques, est né de l'intolérance des foibles, qui cherchent à dérober la vérité, qu'ils ne se hasardent pas de défendre. J'avoue que ces larcins réussissent merveilleusement. C'est un objet digne de l'attention du législateur, de voir jusqu'à quel point, en séparant par le mystère les gouvernans des gouvernés, l'administration réussit à se rendre invisible.

Les affaires publiques sont un labyrinthe pour qui n'en tient pas le fil. Le public a-t-il une fois cessé de suivre le gouvernement dans sa marche, il la perdra bientôt de vue. Dès-lors les gouvernans et les gouvernés feront deux classes d'hommes dont l'une se placera sur les épaules de l'autre. Dans les petites villes, cette distinction sera sentie partout et à toute heure, et comme il seroit humiliant

de descendre d'une classe dans l'autre, les gouvernans mettront tout en œuvre pour perpétuer leur puissance. Mais dans toute espèce d'aristocratie ce n'est jamais que par l'intrigue que l'on parvient. Le mérite ne réussit que là où il y a une chose publique et une reconnoissance publique ; mais là où la chose publique est voilée, où l'intérêt particulier peut tout, il faut bien s'adresser à lui pour réussir.

Les républicains parlent quelquefois avec mépris des courtisans des rois (1), mais les courtisans dans les républiques, que sont-ils donc ? Il y a quelque gloire à réussir sur un grand théâtre, mais dans les petites républiques et les petites villes, quelle gloire y a-t-il de passer sa vie à flatter des hommes sans goût, sans agrément, et souvent sans mérite ? Car ce n'est que ceux-là que l'on prend par la flatterie. Qu'on ne s'y trompe pas : l'homme

---

(1) Un des bons effets d'une constitution est de faire disparoître les courtisans. Le langage a fait justice de ce vil métier, en créant le mot de *courtisane*, qui peint à la fois toute la race de ces corrupteurs. Dans les pays où les hommes en place, sont obligés d'avoir du mérite, la race des flatteurs ne sauroit prospérer. Ces productions parasites disparoîtront en France à mesure que la Constitution viendra à s'y développer.

vertueux, l'homme capable de sentir quelque élévation dans son âme, et d'attacher quelque prix à son temps, sera le premier à souffrir d'une vie courbée devant la médiocrité, toute dépensée dans une oisiveté tracassière, où il n'y a ni vertu ni jouissance. Dans la meilleure aristocratie j'ai vu des hommes vertueux placés à la tête de la république, passer la moitié de leur vie à flatter des hommes qui ne les valoient pas, afin de conserver un crédit toujours prêt à être filouté par de plus intrigans qu'eux. Valoit-il la peine de se séparer de ses concitoyens pour arriver à de si tristes résultats!

La véritable gloire, le véritable bonheur, dans les petits comme dans les grands états, est de livrer son temps et sa vie, non à l'intrigue, mais à la chose publique, et cette chose publique où existeroit-elle, si ce n'est là où tous les hommes prennent quelque intérêt à ce qui les touche tous, et où l'intérêt public loin d'être voilé devient un centre de lumières!

Dans les pays où les gouvernans se séparent des gouvernés par le secret, bientôt on viendra à haïr les hommes capables de percer ces mystères. On prendra donc en guignon les personnes les plus clairvoyantes, et voilà une seconde distinction établie dans la république,

de descendre d'une classe dans l'autre, les gouvernans mettront tout en œuvre pour perpétuer leur puissance. Mais dans toute espèce d'aristocratie ce n'est jamais que par l'intrigue que l'on parvient. Le mérite ne réussit que là où il y a une chose publique et une reconnoissance publique ; mais là où la chose publique est voilée, où l'intérêt particulier peut tout, il faut bien s'adresser à lui pour réussir.

Les républicains parlent quelquefois avec mépris des courtisans des rois (1), mais les courtisans dans les républiques, que sont-ils donc ? Il y a quelque gloire à réussir sur un grand théâtre, mais dans les petites républiques et les petites villes, quelle gloire y a-t-il de passer sa vie à flatter des hommes sans goût, sans agrément, et souvent sans mérite ? Car ce n'est que ceux-là que l'on prend par la flatterie. Qu'on ne s'y trompe pas : l'homme

(1) Un des bons effets d'une constitution est de faire disparoître les courtisans. Le langage a fait justice de ce vil métier, en créant le mot de *courtisane*, qui peint à la fois toute la race de ces corrupteurs. Dans les pays où les hommes en place, sont obligés d'avoir du mérite, la race des flatteurs ne sauroit prospérer. Ces productions parasites disparoîtront en France à mesure que la Constitution viendra à s'y développer.

Pourquoi tous les hommes éclairés demandent-ils une représentation nationale, si ce n'est parce qu'on a vu que de fermer la bouche aux hommes n'étoit pas le moyen de savoir ce qui pouvoit leur convenir. L'intérêt particulier est mauvais lorsqu'il s'isole, mais, pris en masse, il est l'intérêt public, et la chose publique. Comment connoître l'intérêt de tous, là où nul n'ose parler ; là où nul n'est interrogé ?

Pourquoi les pays à opposition sont-ils les mieux gouvernés, si ce n'est parce que le gouvernement y est obligé à de grandes lumières et à de grands efforts pour se maintenir. Mais ces lumières ne naissent jamais que des obstacles qu'on leur oppose. Donnez aux rois d'Angleterre de notre siècle les ministres de Jacques I.er et de Charles I.er, et vous les verrez bientôt retomber de cette étonnante hauteur où l'opposition les a placés. N'est-ce pas à la Charte et aux amis de la Charte que la France doit les ministres qui la gouvernent aujourd'hui ? (1).

La séparation entre les gouvernans et les gouvernés a deux résultats ; l'un de rendre

(1) En 1817 et surtout en 1819.

peu à peu les gouvernés ignorans, insoucians sur les affaires publiques, indifférens pour la patrie; l'autre d'en faire les ennemis de la classe régnante et par conséquent ennemis du gouvernement.

La bonne aristocratie seroit celle où les hommes les plus vertueux et les plus éclairés seroient à la tête des affaires. Mais comme le secret de ce triage n'est pas donné aux hommes, il faut corriger par la publicité ce que les mauvais choix ont de défectueux.

Il semble, au premier coup-d'œil, qu'il seroit aisé d'arranger les choses de manière que les gouvernés fussent occupés de leurs affaires, et les gouvernans des leurs. Mais comme ce qu'on appelle gouvernement touche à tous les intérêts, à toutes les opinions et aux affaires de chacun, on ne peut jamais séparer les affaires des particuliers des affaires publiques, qu'on n'appelle publiques que parce qu'elles sont l'ensemble des intérêts de chacun. Fera-t-on une mauvaise loi? les sujets éclairés en seront blessés. Que s'ils préfèrent le repos à la résistance, ils viendront à éloigner leur cœur de tout intérêt public. Une tiédeur universelle, puis une stupeur universelle produi-

ront enfin cette langueur, et cette indifférence à la chose publique, qui est l'avant-coureur de la mort de l'Etat.

Que si au lieu de cette indifférence, les infaillibles fautes du gouvernement produisent la haine; cette haine, d'abord sans effet, se concentrera peu à peu comme le fluide électrique, et les gouvernans et les gouvernés, qui, au lieu de se communiquer et de s'entendre, auront vécu séparés l'un de l'autre, seront comme deux nuages électriques, où la moindre étincelle produit la détonnation. Beau résultat du mystère, de conduire à la nécessité d'opter entre l'imbécillité universelle et la haine publique!

Plus un gouvernement est isolé par sa constitution, plus il doit se rapprocher des gouvernés par la publicité, et par des communications franches et continuelles. Si les hommes placés au-dessus de l'envie, si les rois sentent la nécessité de s'entourer de lumière, et d'ouvrir à la vérité des routes constitutionnelles, comment des hommes toujours enviés ne sentiroient-ils pas cette nécessité?

CHAPITRE VII.

De la marche des idées nationales et de la formation de l'opinion publique.

La vérité scientifique a chez l'individu, comme chez l'homme pris en masse, une marche toute semblable. L'individu et le public s'instruisent et se trompent de la même manière, et la marche des idées en masse et la marche des idées des particuliers qui composent le public, me paroît toute semblable.

Une analyse lente et continuée fait, chez les nations libres et chez les individus, germer les idées, comme un beau jour de printemps fait germer les plantes. Ces idées, nées de l'analyse, sont peu à peu communiquées public par une espèce de synthèse (1).

---

(1) Ne disons pas toujours du mal des Allemands. Kant et Garve ont ce me semble bien défini l'analyse et la synthèse, quand ils ont dit, que l'analyse suppose l'attribut placé dans le sujet, tandis que la synthèse le suppose en dehors du sujet. C'est à démêler l'attribut dans le sujet que tend la méthode analytique, c'est-à-dire *décomposante*, et c'est à rapporter l'attribut au sujet que tend la méthode *recomposante*, ou synthétique.

La méthode analytique est la seule méthode d'in-

Il n'en est pas de même de la formation des vérités morales. Les opinions populaires morales ne se forment pas à la manière des

---

vention. La raison en est : que nos connoissances sont dans leur origine contenues comme un germe dans des sensations très-composées et très-obscures. La pensée (loin de commencer comme dans les statues de Bonnet et de Condillac par des idées simples ajoutées l'une à l'autre), se trouve renfermée dans des sensations complexes et très-confuses, qui ne se développent que peu à peu. Toutes les lumières sont contenues dans ces germes nés dans la sensation. On conçoit qu'il faut une méthode décomposante pour délier les parties enveloppées dans des conceptions confuses. L'idée développée par l'analyse est développée comme le germe par une force inhérente à sa nature, tandis que les connoissances qui nous arrivent du dehors (par la synthèse) ne sont plus le résultat pur d'un développement spontané. Les idées étrangères, arrivées par la parole, pour être bien comprises sont bien obligées de s'assimiler à notre âme; mais leur énergie est rarement aussi grande que celle des idées développées spontanément. Voyez le temps qui s'écoule avant que des vérités bien prouvées, soient saisies et adoptées par le public. La raison en est simple, le public n'attache pas le même sens aux mots que le savant; l'ordre et, pour ainsi dire, la végétation des idées du public ne sont pas assimilées aux pensées de l'homme supérieur créateur des lumières. Donner au public ignorant des idées d'un ordre relevé, c'est greffer un arbre en germe.

vérités intellectuelles. L'opinion, qui commande aux hommes et aux nations, se forme et se déforme suivant les lois des sentimens moraux. Les *idées* nationales, répandues et flottantes dans l'univers moral, semblables aux atomes d'Epicure, sont attirées ou repoussées suivant les lois de la sensibilité, et l'assemblage d'idées (l'opinion) qui en résulte, est toujours l'ouvrage de la faculté de sentir plutôt que de celle de penser.

Qu'on vienne de nos jours à discuter quelque événement politique. Voyez comme les divers sentimens des discutans s'exercent sur les faits en question : chacun en relève et en efface quelque partie selon le sentiment qui le domine. Les faits mêmes ne sont qu'une pâte que chacun travaille forme et arrange à son gré. Dans la lutte de sentimens, opérée par la discussion, on voit les élémens de la

---

Il faut, pour être compris de quelqu'un, que les idées de ce quelqu'un soient en rapports avec les idées qu'on veut lui donner.

Les vérités sont toujours des rapports. Quand un des termes du rapport manque ; l'autre terme qui nous arrive du dehors, est sans résultats. Voilà pourquoi les idées des hommes supérieurs ne peuvent être comprises par les hommes vulgaires.

croyance (les idées) attirés ou repoussés par les sentimens, produire en résultat ce qu'on appelle une *opinion*.

L'opinion publique est, comme on voit, le produit de l'action combinée des sentimens et des idées de chacun. L'influence que la réflexion exerce sur elle est tellement importante, que l'opinion devient enfin le moule des lois et des institutions nationales, et fait par conséquent la destinée des empires.

I. Les idées ont une influence directe sur le sens moral d'où émanent les attractions et répulsions morales; et les premières opinions influent sur celles qui vont suivre. Le sens moral, tout comme la raison, ne porte de fruit que dans son développement. C'est par de fréquentes comparaisons que les sentimens moraux se forment, et l'homme sensible, éprouvé par le frottement social, aura un *tact moral*, tout autrement exercé que l'homme grossier, toujours livré à des sensations matérielles. Que cet homme grossier vienne à éclairer son esprit, son cœur s'en ressentira aussitôt. Il deviendra peu à peu capable d'éprouver des émotions généreuses et des pensées élevées, qu'il n'eût jamais connues sans les lumières de l'esprit.

Telle est l'influence indirecte que les idées exercent sur le *sens moral*, qu'elles accordent, pour ainsi dire, cet instrument comme le musicien accorde son piano avant d'en jouer.

II. Le sens moral se trouvant préparé d'avance par le mouvement social, alors seulement la raison y exerce une grande influence. Chez le sauvage, toujours passionné, la pensée n'a que peu d'empire. L'opération lente des idées sur le sentiment, et du sentiment sur les idées, se fait surtout dans le calme du cœur. L'homme, qui réfléchit aux idées morales, croit ne faire que penser, tandis qu'en réalité il arrange non-seulement ses idées, mais encore ses sentimens. L'heure de l'action est-elle venue, il n'est plus l'homme qu'il étoit avant d'avoir réfléchi.

III. On aime et l'on hait par sentiment; mais le sentiment, toujours lié à un *objet*, c'est-à-dire à une *idée*, se trouve par-là associé aux grandes lois de l'intelligence. L'homme éclairé par le cœur et par l'esprit, n'aime plus à la manière de l'ignorant, il ne veut plus ce qu'il vouloit au temps de son enfance morale. Ses opinions se sont épurées avec ses idées. Ces changemens influent à leur tour sur l'organe moral, de manière que l'attraction de

cet organe n'est plus la même. C'est ainsi que nous voyons en chimie une première attraction former tel composé, qui exerce dans la suite des attractions conformes à la nature de sa composition. Nous naissons avec un organe moral comme nous naissons avec une constitution physique. La nature nous donne l'un et l'autre, mais le frottement de la vie les altère ensuite à n'être presque plus reconnoissables.

L'opinion publique est le produit sommaire de l'action des sentimens de chacun sur les idées dominantes de la société. Les *idées* sont à l'opinion ce que les élémens sont à la matière. Les élémens constituent ce qui fait la substance des corps, mais la *forme* des corps est due aux attractions chimiques des élémens comme la forme de l'opinion est due à la sensibilité motrice des idées.

On voit combien il importe à l'opinion publique (qui fait la force ou la foiblesse des Etats) que chaque membre de la grande société sente et pense juste, puisque chacun contribue à l'opinion totale, qui, à la longue, fait la destinée des nations.

Pour opérer le meilleur résultat en opinion publique, il faut trois choses : 1.° Que l'opi-

nion publique soit éclairée. 2.° Il faut que les parties qui la composent soient consonnantes ou harmoniques; et 3.° Il faut qu'elle pénètre toutes les classes de la société.

On connoît la prodigieuse force de résistance d'une nation, où une opinion éclairée pénètre à la fois toutes les classes, comme en Angleterre, où, malgré le choc de quelques sentimens opposés, tous les hommes se trouvent d'accord sur les grandes bases de la prospérité nationale. Dans un tel Etat, les discussions politiques sont bien moins des combats de principes que des exercices salutaires à des principes qui s'électrisent par le frottement, et se consolident par les obstacles.

Rien de plus faux que de croire à l'immutabilité des maximes politiques. Les maximes des gouvernemens ne sont jamais assez abstraites pour n'être pas altérées par l'allure variée de la vie; et c'est à marcher avec les événemens, sans être entraîné par les événemens, que consiste le grand art de gouverner. Les vérités absolues immuables sont de peu d'effet daus la politique. Voyez comme les républiques vermoulues sont tombées devant la révolution pour n'avoir jamais modifié leurs maximes d'après la marche du temps et des choses.

Si l'harmonie des idées est nécessaire à la force publique, on voit combien il seroit malheureux que des opinions dont le bienfait seroit étranger à l'État, fissent partie de l'organisation sociale. Si ces opinions avoient leur principe et leur intérêt hors de l'Etat, il s'établiroit bientôt des rivalités entre les lois de la patrie, et les lois étrangères à la patrie; et cette rivalité auroit pour résultat d'altérer l'intérêt public par des opinions toujours aux prises avec cet intérêt.

On voit le grand bienfait d'une constitution représentative qui, en rapprochant tous les sentimens et toutes les pensées dans un même cadre, présente au souverain le tableau de l'opinion publique. Dans les Etats libres cette opinion fait la force publique. Le gouvernement qui connoît cette opinion, et qui sait agir pour elle et par elle, est le seul gouvernement à la fois fort et bienfaisant. Mais l'opinion, pour cheminer avec les événemens, ne doit point être stationaire. Elle ne peut pas l'être puisque l'un de ses élémens, le sentiment, ne l'est pas. Voilà pourquoi, dans tous les gouvernemens, il faut une opposition. C'est l'opposition qui prévient le *repos* des idées, qui n'est autre chose que la mort des

Les conséquences de ces faits sont innombrables. Dans les petites villes aristocratiques, où rien ne résiste à l'opinion magistrale, cette opinion finit par envahir la pensée même. La peur de parler, et bientôt la peur de penser autrement que la toute-présence du sénat, paralyse les âmes. La peur ne se concentre pas dans son objet seulement, elle se porte même sur ce qui n'est pas cet objet. Celui qui a peur des revenans voit des revenans partout, car rien n'est plus indéterminé que l'effet du sentiment sur les idées; cet effet s'étend ou se resserre selon l'intensité du sentiment. Il s'étend encore selon l'analogie que les objets ont entr'eux. Il y a tel degré de peur qui, la nuit, transforme en spectres tous les objets blancs; bientôt tout ce qui n'est pas noir s'établira spectre dans l'idée de ceux mêmes qui n'avoient pas de foi aux revenans, mais qui se laissent entraîner par l'opinion.

On voit le danger qu'il y a pour tout sénat souverain, régnant sans contrôle, de rétrécir et de paralyser non-seulement ses propres pensées, mais de porter la mort sur les pensées de tous ses subordonnés; et c'est ce qui arrive à tout pouvoir exécutif qui n'a aucun compte à rendre et aucune opposition à surmonter.

J'ai supposé l'unanimité du sénat. Voyons ce qui résulte de sa non-unanimité. Avant le décret rendu, l'opinion divergente en deux sens opposés présentoit une grande latitude à la pensée. Mais le décret une fois rendu, l'opinion se concentre dans l'énoncé du décret. Qu'en arrivera-t-il? Cette opinion, d'abord tempérée par la divergence des avis, finira par envahir la foi de ceux des sénateurs qui, dans l'origine, étoient d'une opinion contraire. Les sénateurs, d'avis d'abord opposés au décret, se lassent de se sentir battus, et finissent par adopter les principes du plus fort. Dès-lors, les conséquences du principe s'augmentent avec l'intensité d'une opinion devenue tacitement unanime, et si ce principe tient au code pénal, le nombre des coupables croîtra par l'absence du doute et par l'inertie d'un principe jamais contrôlé.

Il faut bien distinguer entre opinion et principe. L'opinion est le produit d'un sentiment, elle n'est qu'une association d'idées, par conséquent l'œuvre de l'imagination ; le principe, au contraire, est le produit de l'entendement, c'est la généralisation de faits bien observés. L'opinion s'étend ou se resserre selon l'intensité du sentiment qui a produit l'association

des idées dont elle se compose, tandis que le *principe* ne dépasse jamais les faits dont il est la généralisation. Nos idées morales et politiques, toujours placées plus ou moins sous l'empire de la sensibilité, tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre l'opinion et le principe. De là vient que les soi-disant principes politiques s'enflamment et dégénèrent souvent en opinion. Dès-lors la justice est bannie d'un sénat où l'opinion prévaut sur les principes.

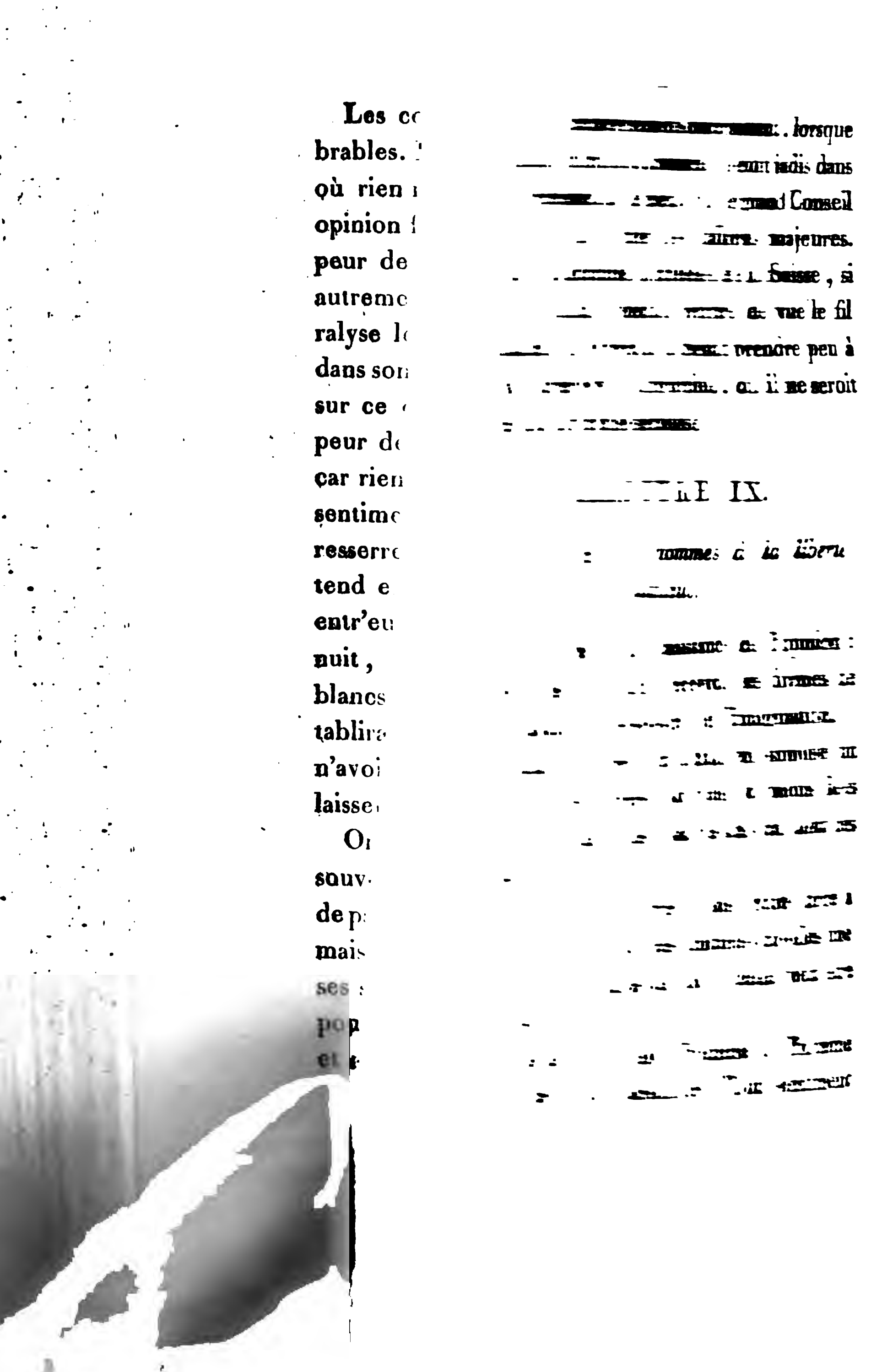
On sent combien l'étude des bases de la justice est nécessaire aux magistrats. On peut bien, sans études, avoir de bonnes maximes, mais il faut bien se dire que sans études on n'a pas des principes. Il faut une suite d'effort, pour arriver à ces productions de l'entendement, sans lesquelles on ne peut atteindre à la hauteur de la justice éternelle qui fait la base des Etats et la sûreté des empires.

Est-ce l'influence d'un sénateur ou d'un chef qui domine, on aura une raison de plus pour ne rien approfondir. Il en arrivera que les hommes médiocres, qui saisissent toutes les occasions de ne pas penser, cesseront tout-à-fait de travailler pour le public. Devenus les serviteurs de l'homme qui pense pour eux, ils deviendront passifs et nuls. Et qu'on ne

croie pas que les choses n'en iront que mieux pour être conduites par le plus éclairé. Ce plus éclairé voudra conserver son crédit. Au lieu de guider son troupeau, il en sera peu à peu entraîné ; n'ayant plus de résistance à vaincre au-dehors, il se laissera aller au paisible cours de l'opinion de ses dévoués, et peu à peu tout le corps suivra la douce pente d'une médiocrité voisine du sommeil. Alors, seulement, toute résistance à l'autorité deviendra crime d'état. La pensée perturbatrice du *repos* des sénateurs, appelé repos public, s'éteindra insensiblement, et comme au temps du couvre feu en Angleterre toutes les lumières disparoîtront à l'approche de la nuit pour faire place au silence universel des ténèbres. C'est là le tableau d'une aristocratie heureuse, réalisée peut-être dans quelques villes impériales, qui ont disparu, sans bruit et sans s'apercevoir elles-mêmes de leur destruction. (1)

---

(1) Dans un sermon où tout le monde dormoit, quelqu'un s'étant mis à ronfler très-haut, son voisin l'éveilla en lui disant : Ne voyez-vous pas que vous réveillez tout le monde? N'est-ce pas là l'image des petites villes où toute pensée est proscrite, et où tout dort, excepté celui qui a seul droit de parler ?



Les co
brables.
où rien
opinion
peur de
autreme
ralyse l
dans son
sur ce
peur d
car rien
sentime
resserre
tend e
entr'eu
nuit,
blancs
tablira
n'avoi
laisse
Or
souv
de p
mais
ses
pop
et

[illegible] lorsque
[illegible] jadis dans
[illegible] Conseil
[illegible] majeures.
[illegible] Suisse, si
[illegible] vue le fil
[illegible] prendre peu à
[illegible] il ne seroit
[illegible]

[illegible] IX.

[illegible]

qui veut ou ne veut pas, suppose un *désir* ; c'est dans le désir, dans cette partie éminemment active de l'homme, que réside sa force morale.

Tout désir émane de la sensibilité. Nous avons vu qu'il faut dans le domaine de la sensibilité, distinguer trois principes différens, dont chacun a ses lois particulières. La sensibilité se compose : 1.° du sentiment de nos besoins ; 2.° du sentiment du beau, et 3.° du sens moral.

Pour bien démêler le tissu animé qui compose la vie spirituelle, il faut se souvenir que ces trois classes de sentimens, dont je viens de parler, sont encore influencées par les *idées*, qui, en plaçant l'homme sous l'empire de la raison, le font aller d'un mouvement presque toujours composé, où dominent tour-à-tour les lois de l'intelligence ou celles de l'imagination.

Quand on parle de besoins physiques, on ne pense d'abord qu'aux premiers besoins de la vie, sans réfléchir que chaque nuance de santé ou de maladie a ses besoins ; que chaque passion a ses besoins, qui tous entrent pour beaucoup dans le tissu de la vie.

Le sentiment du beau aussi existe chez tous les hommes. Le sauvage même préfère telle

couleur, telle modulation, telle forme à toute autre. Mais ce sentiment du beau, quoique toujours existant, n'est guères remarqué que dans son développement, je veux dire dans les beaux arts.

Enfin le *sens moral*, cette troisième source de sensibilité, ne cesse d'agir sur l'homme social; et ce sentiment toujours en activité, exerce une influence continuelle sur tous les momens de la vie.

Cette combinaison de sentimens divers, toujours modifiée par la présence des idées, l'est encore par la *volonté*, que nous pouvons regarder comme un cinquième principe moteur de l'homme.

Quelques personnes expliquent toutes les actions humaines par le sentiment de nos besoins; mais si l'homme n'étoit doué que de ce sentiment, il aimeroit le pain qu'il mange comme il aime l'homme qui le lui offre: cela n'est pas vrai, même chez les bêtes. Ce qui fait le lien qui unit l'homme à l'homme, ce n'est pas non plus une simple association des idées, mais c'est le *sens moral* qui fait qu'on aime et que l'on hait. Le sens moral existe en nous, pour nous instruire de ce que nous pouvons aimer ou haïr, comme le sentiment de

nos besoins existe pour nous indiquer ce qui convient à notre vie *matérielle*. On accuse à tort nos sens de nous tromper souvent ; ce sont nos jugemens et non nos sens qui nous trompent.

Toutes les idéologies du monde ne peuvent nous prouver que la simple représentation des objets extérieurs (que nous appelons *idée*,) puisse, sans quelque sentiment indicateur, nous faire discerner les objets de nos besoins. Ce n'est pas l'eau, mais c'est la soif née du sens intérieur, qui m'instruit que c'est dans ce ruisseau qu'il faut chercher le remède à ma soif.

Les personnes qui prétendent expliquer nos sentimens de haine ou d'amour par une simple association d'idées, ne voient pas que l'association des idées est née du sentiment, et non le sentiment de l'association des idées. Je n'ai aucune reconnoissance pour qui me fait un don sans le vouloir, quoique l'idée du don semble associée à l'idée de la personne qui le donne. Je puis boire dans le ruisseau de mon voisin sans aimer ce voisin, tandis que je n'aurois sans reconnoissance pu recevoir le verre d'eau qu'il m'auroit offert. L'objet de mon sentiment, ce n'est jamais le don même,

On voit que les élémens de la liberté émanent de la nature même de l'être sentant et pensant, et que toutes ses facultés réclament à la fois cette grande harmonie de l'homme social. La tendance à la liberté tient à cette force vitale qui, chez tous les êtres organisés, tend au développement. Nous voyons à Rome de frêles plantes briser des ruines plus dures que les rochers. Cette puissance de la vie qui, avec de foibles moyens ose renverser l'ouvrage en apparence immortel de la puissance de l'homme, est l'image de la liberté qui se fait jour à travers le poids des siècles et des empires qui pèsent sur elle.

Il y a possibilité d'harmonie dans un piano bien accordé, il n'y en a point dans un piano sans cordes. La question de la perfectibilité de l'homme social, qui le porte à la liberté, se réduit à savoir, si les hommes réunis dans un même Etat sont des cordes créées l'une pour l'autre, de manière à produire de l'harmonie, ou si elles ne sont liées par aucun rapport harmonique inhérent à leur nature.

Les rapports harmoniques ne sont pas les seuls rapports à étudier dans la société politique. Il y a de plus une mécanique morale, un principe de force croissante ou décrois-

sante selon des lois qu'on a remarquées dans leurs résultats, mais dont on n'a jamais sondé la source dans la nature même de l'esprit humain.

Il y a un mot sublime de Bacon. *Scientia et potentia humana in idem coincidunt; natura enim non nisi parendo vincitur.* La véritable puissance de l'homme moral, d'après ce principe, est dans la connoissance intime de l'homme.

Les lois d'administration et les lois politiques semblent reposer sur le principe mécanique qui fait la force ou la foiblesse des États, et les lois civiles et criminelles ont pour base les principes de l'harmonie sociale, qui en fait le bonheur. L'un et l'autre de ces principes supposent la connoissance du sens moral, premier moteur de tout élément social.

L'idéal de la liberté politique renferme les deux principes. Il suppose le développement des facultés chez tous les hommes d'un même corps politique, et un *accord* entre les forces centrales du gouvernement et les forces particulières de chaque citoyen, dont le résultat est à la fois le bien de tous et la force publique. Cette liberté parfaite trouve chez l'individu une tendance à se développer dans le sens de

l'harmonie sociale, et dans le gouvernement une tendance à favoriser le développement des facultés de chacun pour le bien de tous. C'est ainsi que pour constituer un bon piano, il faut que chaque corde ait non-seulement les qualités individuelles qui la constituent corde, mais qu'elle ait encore les qualités harmoniques, et pour ainsi dire sociales, qui la constituent citoyenne de l'instrument.

Si la liberté suppose l'harmonie entre toutes les parties de l'État, on sent que la première condition pour la produire, est que le gouvernement ait une connoissance complète de ce qui compose cette harmonie. Pour sentir un accord en musique, il faut que le musicien ait à la fois présent *tout ce qui constitue cet accord*. Il faut de même, pour sentir l'ensemble de l'accord social, que tout ce qui compose cet accord soit senti à la fois. Il faut donc réunir dans un foyer commun toutes les lumières capables de guider le gouvernement.

Dans les théories sur la liberté politique, on s'est trop attaché à la *forme* des constitutions; on a voulu partout établir des gouvernemens représentatifs, sans penser que des représentans ignorans, sans principes, sans éducation, et sans connoissance de leur pays, ne peuvent que

consolider les préjugés, les erreurs et les absurdités inséparables de l'ignorance, pour amener le despotisme ou l'anarchie. Rapprocher les connoissances vers un centre commun, c'est augmenter les lumières ; mais organiser l'erreur et les préjugés, c'est épaissir les ténèbres (1).

Les hommes ignorans sont les amis naturels du despotisme. Rien ne se conçoit mieux que les règles simples et commodes de la tyrannie. Il faut des lumières, des connoissances, il faut de l'âme et un peu d'esprit, pour concevoir les principes d'une saine liberté. Les Deys et les Sultans comprennent très-bien que pour empêcher tel homme de leur nuire, rien n'est si commode que de lui trancher la tête. Comment ces hommes stupides ou passionnés comprendroient-ils les principes d'une jurisprudence criminelle? Dans les petites démocraties, un ignorant paysan penchera toujours vers la rigueur (2).

---

(1) Chez les nations qui n'ont pas assez de lumières pour se donner un gouvernement représentatif, il n'y a qu'un remède contre le despotisme, c'est d'établir une opposition constitutionnelle entre le peu d'hommes éclairés, en les séparant en différentes chambres.

(2) On m'a raconté que dans une de ces démocraties,

Une saine liberté suppose que tous les intérêts locaux sont connus et combinés avec l'intérêt de l'ensemble. C'est le hasard des événemens, et non des lumières qu'on n'avoit pas, qui ont fait trouver la constitution angloise. Il faut une *chambre* pour rapprocher et réunir dans un faisceau de lumières les intérêts des provinces. Et comme un seul corps peut avoir ses momens de caprice ou de passion, il est bon que les mêmes idées soient présentées à une seconde épreuve dans un sénat, qui n'a pas les mêmes intérêts ni les mêmes yeux que les députés de la nation.

Par ce moyen, la force publique se trouve toujours avoir devant elle un grand foyer de lumière, pour éclairer à la fois le tableau de tous les intérêts du moment. Et s'il est vrai, ce que dit Bacon, que la puissance de l'homme réside dans ses lumières, il en résulte qu'un

---

un homme ayant été condamné à mort, pour quelques paroles appelées irréligieuses, on fit sentir aux juges que la sentence étoit trop sévère. Elle fut commuée en la peine de faire à genoux le tour de l'église. Telles sont les *nuances* des codes criminels des hommes sans principes. Et c'est encore en Suisse que l'on retrouve la torture, sans laquelle, dit-on, la vérité est impossible à découvrir.

gouvernement éclairé est le seul véritablement fort et bienfaisant.

C'est par de semblables institutions que l'opinion publique se forme. C'est dans les conseils de la nation que les élémens hostiles de l'opinion se combattent et se combinent, de manière à rapprocher enfin les intérêts les plus opposés. Les combats de paroles qui se font dans les chambres préviennent souvent les guerres civiles, que les intérêts étouffés ou méconnus auroient infailliblement allumées.

Il est de l'instinct de toutes les tyrannies de haïr la liberté de parler et de penser. L'on a vu en France les amis de l'anarchie et les amis du despotisme s'élever tour à tour contre la liberté de la presse. Rien de plus difficile que d'arriver à cette liberté; la raison en est qu'elle commence toujours par servir un parti aux dépens d'un autre. Ce n'est que par un long usage que l'équilibre s'établit enfin dans le mobile empire des paroles et des idées, pour rendre la route de la pensée bienfaisante à tous.

La liberté de parler produit peu à peu une opinion publique, et l'opinion une fois établie maintient la liberté de parler. L'une et l'autre une fois consolidées, sont les plus fermes ap-

puis de la liberté nationale. Elles le sont aussi de la puissance du Gouvernement, qui n'est jamais plus grande que lorsque le Souverain est entouré de lumières.

Les sciences sont arrivées au point qu'aucune nation ne peut plus prospérer sans elles. Il en est resulté que l'Europe et bientôt le monde entier ne formeront plus qu'un seul peuple, marchant de concert vers le soleil des naissantes lumières. Etes-vous ignorant en économie politique, vous verrez le système financier des nations plus habiles que vous envahir peu à peu vos richesses ou vous empêcher d'en produire. Êtes-vous ignorant en tactique, vous serez battu et enfin subjugué. Vos citoyens sont-ils mal élevés, grossiers et sans mérite, vous serez tellement méprisé en détail, que le mépris réjaillira enfin sur la nation même. Vos lois criminelles et civiles sont-elles mauvaises, vos meilleurs sujets iront trouver ailleurs protection et liberté. Sont-ce vos constitutions politiques qui sont vicieuses ou tyranniques, vos citoyens, toujours frappés du bonheur qu'on trouve hors de la patrie, cesseront d'être attachés à un séjour d'ineptie ou de souffrances. Il y a plus : les lumières ont par elles-mêmes un tel attrait pour l'homme qui

en a su goûter les douceurs, que l'exil étoit pour les Romains une peine équivalente à la mort, et que les Grecs se trouvoient si malheureux hors de la Grèce, qu'ils aimoient mieux endurer les injustices de leurs démagogues, que de vivre hors de l'atmosphère de la civilisation, des beaux-arts et des vertus fortes ou aimables.

Rien de plus difficile que d'établir la liberté dans les petites républiques, toujours prêtes à pencher vers l'aristocratie ou la démocratie. Dans ces petits Etats, on est si près les uns des autres, que les défauts personnels des gouvernans y sont sentis comme des vices d'administration. Y a-t-il malheureusement quelque barrière entre les maîtres et les sujets, on est bien embarrassé à la maintenir lorsqu'on est continuellement en présence les uns des autres. Les sujets sont-ils mécontens, on a deux partis à prendre; celui de discuter ces mécontentemens, ou celui de les étouffer. Des prétentions toujours renouvelées mèneroient à l'anarchie, et des mécontentemens toujours étouffés conduiroient à l'oppression des sujets ou à la mort de la république. Il y a quelque intérêt à voir la république naissante de Berne établir des espèces de tribuns, dans un temps

où la ville n'avoit qu'un minime territoire, et maintenir par-là sa constitution intacte durant plus de cinq cents années (1).

(1) Extrait d'une chronique manuscrite.

« Dans toutes les Chartes qui nous restent avant « 1294, nous ne remarquons aucune trace d'un corps » régulier qui gouvernoit la ville de Berne, excepté » un Sénat composé de 24 membres et de l'Avoyer. » C'est ce corps qu'on nommoit *scultetus*, *consules* » et *communitas*, et quelquefois du nom générique de » *cives de Berna*. On voit cependant par plusieurs *pro-* » *noncés* et Traités, que dans les cas importans on » appeloit aux délibérations du sénat des personnes » de marque, soit seigneurs, ecclésiastiques ou bour- » geois. Les sénateurs avoient le droit de consulter à » leur choix et d'appeler aux délibérations des per- » sonnes capables. On trouve une trace de ce droit » jusqu'en 1371 dans le pouvoir accordé aux capi- » taines, secrets, et bannerets, et *à ceux qu'ils vou-* » *dront appeler aux délibérations* (*).

« Les personnes appelées dans les conseils formè- » rent insensiblement un corps qu'on voit paroître » pour la première fois à Pâques de l'an 1294. Il étoit » composé de deux cents et plus de membres qui, in- » quiets sur les *indiscrétions* du Sénat, donnèrent à » seize personnes tirées des quatre quartiers de la ville, » le pouvoir de siéger avec le sénat dans la ville et » hors de la ville, en justice et hors de justice. Ils » doivent prêter serment à la communauté : *d'être*

(*) Code de lois nommé de Buti.

Pour produire l'harmonie, qui fait la base de la liberté, il ne suffit pas que les gens en place s'abstiennent d'attenter à la vie ou à la propriété des sujets; l'âme aussi a ses besoins,

---

» *fidèles à la ville, etc.* Les Seize, par un acte de » revers à la tête duquel est nommé Otton de Bu- » benberg, promettent de se conformer à la volonté » de la communauté, en se réservant la libre élection » de leurs membres, ce qui rend vraisemblable que » le Sénat jouissoit du même droit.

» Un acte du Deux-Cents de l'an 1373, (*), dirigé » contre les corporations des métiers, qui ambition- » noient de se former en corps de tribus, confirme » les ordonnances que le Deux-Cents avoit faites de- » puis 80 années pour prévenir les tribus. Cet acte » fait preuve que le Gouvernement de Berne a de- » puis 1294 la forme sous laquelle il fleurit actuelle- » ment (c'est-à-dire vers l'an 1770).

» Au lieu du corps des Seize, les bourgeois se con- » tentèrent dans la suite de deux représentans dans » le Sénat, qu'on nomma Secrets. On établit aussi une » justice pour les affaires civiles de la ville et des quatre » paroisses. Tous ces établissemens font voir ce qu'on » doit entendre par les *indiscrétions* du sénat.

J'ajouterai que les deux *secrets* ont siégé dans le Sénat jusqu'à la révolution de 1798. Ils étoient chargés de surveiller le Sénat, et leurs monitoires, quoique très-rares, produisoient toujours un grand effet.

(*) Batstube-Schrift.

et les manières hautaines, méprisantes ou haineuses de l'intolérance d'opinion, sont des injustices aussi révoltantes que celles qui ne blessent que la fortune ou la vie. On s'en console moins, parce que dans les petites villes elles sont continuelles, qu'elles flétrissent à la fois le sentiment et la pensée, et désolent la vie tout entière (1).

---

(1) Dans les villes sans amusemens, où la vie ne se déride jamais, les haines sont éternelles comme les préjugés. Dans une ville de Suisse, éminente d'ailleurs par ses vertus et ses lumières, j'ai vu un homme universellement estimé, chéri par tout ce qui sait être juste, je l'ai vu torturé durant plus de vingt ans par la haine politique de ses concitoyens; dont aucun n'a pris la peine de s'informer si le prétendu délit dont il étoit soupçonné étoit vrai ou non. On a peine à concevoir comment des hommes ont pu être vingt ans à se répéter tous les jours: *Voilà un homme juste et vertueux éminent par ses talens, qui peut-être s'est trompé une fois en croyant faire son devoir,* sans qu'aucun mouvement de justice, aucun sentiment consolateur se fût durant vingt ans échappé de l'âme de quelqu'un de ces bourreaux politiques, pour descendre sur la tête de ce respectable vieillard. Faut-il, dans ce triste univers, où les joies sont fugitives comme les nuées légères du ciel, faut-il ne perpétuer que les douleurs, les haines et les orages! N'est-ce pas là créer un enfer sur la terre? L'oubli ne nous a-t-il donc été donné que pour ne plus nous souvenir

Montesquieu a dit : « ce qu'on appelle union
» dans un corps politique est une chose très-
» équivoque : La vraie union est une union
» d'harmonie, qui fait que toutes les parties,
» quelque opposées qu'elles nous paroissent,
» coucourent au bien général de la société,
» comme les dissonances dans la musique
» concourent à l'accord total. »

CHAPITRE X.

Les Suisses.

Pour étendre l'étude des constitutions républicaines, il faudroit suivre dans leur marche variée les vingt-deux constitutions de la grande république Helvétique. On n'a jusqu'ici que les squelettes de leurs constitutions; mais l'homme distingué qui esquissa cet aride tableau (1), seroit mieux que tout autre en état d'animer ses portraits et d'en tracer les singuliers caractères. On verroit que la forme d'une constitution ne nous apprend pas mieux l'esprit qui l'anime, que la forme d'une personne ne nous instruit de son caractère.

---

des vertus et ne plus éprouver les sentimens d'humanité! et le don de la mémoire ne nous a-t-il été fait que pour perpétuer les haines et les supplices?

(1) M. Usteri.

On verroit qu'on s'est peu occupé des moyens constitutionnels de connoître en tous les temps les vœux des gouvernés. Dans les monarchies constitutionnelles on a trouvé moyen de se faire entendre au Souverain. Mais ces moyens de libre communication entre le gouvernement et les sujets (sans crainte de la part des sujets et sans danger pour les gouvernemens) ne sont pas encore trouvés dans les républiques. Partout où la supériorité de lumières ne seroit pas dans le gouvernement, le problème seroit impossible à résoudre.

Dans plusieurs cantons on a étendu le pouvoir du Sénat aux dépens du Grand Conseil, qui ne s'assemblant que rarement, ne peut tenir le fil des affaires aussi bien que lorsqu'il est associé au Sénat, comme il l'est de fait à Genève, et comme il l'étoit à Berne avant 1798. Quand le mouvement de l'administration devient étranger au Grand Conseil, ce Conseil perd son influence, et s'il vouloit la reprendre, ce ne pourroit être que par un choc, qu'il vaut mieux prévenir. Peu à peu les membres du Grand Conseil deviennent étrangers aux affaires, et l'administration finit par languir dans le repos. Ce repos dans les républiques n'est pas aussi désirable qu'on le croit, et c'est

Montesquieu qui dit : (Grandeur des Romains, chap. IX) « Que toutes les fois qu'on verra tout » le monde tranquille dans un Etat qui se » donne le nom de république, on peut être » assuré que la liberté n'y est pas. »

Il seroit important de dévoiler l'étendue des lois qu'on appelle de police. Ces lois, toutes d'exception, sont les violations continuelles de loi qui protége; mais rien de plus difficile que de tracer l'exacte limite entre ce qu'exige la sûreté du gouvernement et la sécurité du citoyen. A coup sûr l'espionnage n'est pas l'enseigne de la liberté. N'est-il pas à craindre que la défiance du gouvernement ne passe enfin dans le cœur des sujets pour y faire naître la haine et l'aversion ?

On connoît la police usitée jadis à Venise. C'est encore Montesquieu qui dit : « Les ré» publiques d'Italie, qui se vantent de la per» pétuité de leur gouvernement, ne devroient » se vanter que de la perpétuité de leur abus. » Aussi n'ont-ils pas plus de liberté que Rome » n'en eut au temps des Décemvirs. »

Rien de plus rare que la liberté dans les républiques, mais rien de plus précieux que celle qu'on y trouve lorsqu'elle s'y rencontre.

Je ne sais pourquoi l'amour du secret a un si

[illegible] le plus [illegible] cho- [illegible] guerre [illegible] con- [illegible] ses

[illegible] et [illegible] est [illegible] [illegible] vice. [illegible] et se [illegible] feroit [illegible] produi- [illegible] dangereuses. [illegible] évanouis- [illegible] grandes injustices au [illegible] dans toute leur dif- [illegible]

[illegible] malheureux que de couvrir les [illegible] voiles du mystère. La justice

qu'on suppose exister dans les tribunaux, est le premier moyen d'instruction publique. Les tribunaux sont des foyers de lumière qui, en répandant les salutaires maximes de la justice, consolident cette première des vertus, qui peut-être les contient toutes. Dans les pays civilisés, l'opinion guide le juge, et les juges développent l'opinion. Voiler la justice, c'est proclamer la tyrannie, ou trahir la foiblesse de l'homme juste qui, sans raison, redouteroit le grand jour. Cachez les tribunaux, et la lumière de la loi s'éteindra dans les ténèbres.

La république Helvétique, qui ne fait que de renaître, n'a pu arriver tout-à-coup à sa perfection. A peine sortie d'une révolution qui l'a blessée de partout dans ses bonnes et ses mauvaises habitudes, il faut attendre le calme pour la voir suivre la route de ses belles destinées. C'est dans sa centralité qu'elle trouvera un principe intarissable de perfectibilité. Comme les vingt-deux républiques ne peuvent se rapprocher que par leurs vertus, leur degré d'union et de centralité sera toujours l'infaillible mesure de leur bons ou mauvais principes. Le temps viendra où leurs jalousies réciproques se changeront en une noble émulation de vertus et de lumières. Alors disparoîtront ces petits in-

térêts de ménage qui absorboient jadis toute l'attention et tout le patriotisme de la vieille fédération. Les Suisses ne peuvent jamais se croire assez grands et assez puissans par leurs vertus, leur union, et leurs lumières; ni assez petits par leur territoire, leur ignorance et leur discorde.

Deux choses peuvent encore faire le salut de la Suisse ; l'esprit militaire et quelque supériorité de lumières.

L'esprit militaire ne se prend ni dans les parades, ni dans quelques évolutions apprises ; il réside dans l'amour de la patrie et de la liberté.

Que seroit la plus petite des armées de l'Europe, si les vingt-deux cantons cessoient d'avoir une même âme, et si tous ses soldats n'étoient pas, comme à Morgarten et à Sempach, inspirés par l'amour de l'indépendance.

L'esprit militaire est le premier résultat de la liberté ; il n'est autre chose que le sentiment de cette liberté, et la conscience de ses forces, qui ne sont jamais mieux senties que lorsque l'âme n'est froissée par rien. C'est le saint amour de la liberté qui, d'un minime pays, sut faire de la Suisse une patrie respectée par les grands états pendant près de cinq siècles.

Si la Suisse veut se conserver, ce ne peut-être qu'en faisant revivre les sentimens qui la rendirent victorieuse dans les guerres pour sa première liberté. Ce ne sont pas les vieux hommes qu'il faut refaire, mais les vieux sentimens qui ne sont vieux que parce qu'ils sont éternels comme la nature qui grava dans le cœur de tous les hommes l'amour de la liberté. Les Suisses, aujourd'hui doués de lumières, ne sauroient être libres à la manière des hommes d'autrefois, façonnés par des circonstances et par des habitudes qui ne sont plus, et qui ne peuvent renaître.

J'entends dire quelquefois qu'il est bien inutile d'entretenir l'esprit militaire, lorsque par la petitesse de ses moyens on ne sera jamais dans le cas d'en faire usage. Mais conquérant ou conquis, l'homme ne vaut que le prix qu'il sait se donner à soi-même, et le plus infaillible moyen d'être avili, c'est de perdre le sentiment de sa dignité en abandonnant ses moyens de défense. Le courage n'est un sentiment inappréciable que parce que ne calculant jamais, toutes les chances inconnues peuvent le servir. Il y a plus : le courage est un besoin des belles âmes, il est, comme l'a si bien dit Vauvenargues, il est la lumière de l'adversité.

[illegible] ... écarts ... [illegible] ... naturellement le [illegible]

[illegible] l'on parcoure la France, et l'on verra que l'usage de la [illegible] n'a point encore [illegible] de [illegible], et que, dans chaque ville et dans chaque canton, on veut bien moins

à ce qui réunit les cantons, qu'à ce qui les isole par l'égoïsme, et quelquefois par l'esprit de parti.

Les cantons aristocratiques, surtout Berne et Zurich, ont dans leur sein tous les élémens de bonheur. Je ne connois pas d'administration plus probe que celles de Berne et de Zurich. Une seule chose manque encore à ces républiques, c'est plus de confiance en elles-mêmes et plus de véritable fierté.

Il est de la nature de presque toutes les aristocraties de n'avoir pas de confiance en elles-mêmes. Aucune ne mérite moins le supplice de la peur que l'aristocratie de Berne, puisqu'aucune mieux qu'elle ne réunit la probité et l'amour de la patrie à tous les moyens de faire le bonheur, non-seulement du Canton, mais de la Suisse entière.

Rien de plus absurde que de supposer à tous les hommes d'un même pays une même manière de voir et de sentir. Cette supposition à peine vraie pour un troupeau de moutons, suppose la bêtise et produit la bêtise.

Il faut, après l'orage, laisser aux vagues émues le temps de se calmer. Il faut supposer dans un pays quelconque, et plus encore dans un pays libre, quelque mouvement divergent

dans les pensées des hommes. Cette divergence et le mouvement qui en resulte, sont une jouissance ; et bien souvent on s'attache à un gouvernement par le mal même qu'on ose en dire. Haïr les gens et les persécuter parce qu'ils ne nous aiment pas, c'est faire deux choses, c'est perpétuer cette haine, et c'est lui donner de l'intensité, en la concentrant dans le silence. Les passions haineuses ont leur jouissances; la plupart se calment par la parole et s'évaporent en de vains discours et d'inutiles agitations. Recueillir et punir les paroles c'est, comme dans la fable, conserver la tempête dans des outres, pour l'empêcher de se dissiper dans le vague des airs.

Il faut bien se dire, quand on gouverne, que, ne pouvant faire le bonheur de toutes les opinions et de toutes les fantaisies, il y a un grand nombre de mécontens qui disent du mal de nous. Ce qu'il y a de mieux à faire avec ces mécontens-là, c'est de laisser évaporer leur bile. Ils ennuient par leurs lamentations, ou bien ils choquent par leur exagération, et le calme se rétablit souvent par le mouvement même (1).

---

(1) Les principes du Canton de Vaud sont admirables

Où sont les hommes parfaitement contens de leur condition? Le mal qu'on croit éprouver, on l'attribue souvent au gouvernement. La réponse du gouvernement est dans le bien qu'il fait, et qui, à la longue, est senti par tous, quoique chacun se croie froissé quelque part.

Je n'ai jamais entendu dire plus de mal d'aucun gouvernement établi que jadis de celui de Léopold en Toscane. Trente ans après je retournai en Toscane, et l'on n'y parloit plus de Léopold que comme d'un demi-dieu, qui avoit fait le bonheur de son peuple.

Tous les reproches qu'on peut faire à l'ancienne république de Venise ont leur source dans la peur d'une aristocratie qui n'avoit pas de confiance en elle-même. Il faut laisser la crainte aux tyrans.

Il faut que les honnêtes gens se persuadent que ce que la confiance ne peut faire se fera moins encore par les châtimens et par la terreur. La confiance n'exclut pas les moyens légitimes

---

à cet égard. Le gouvernement y tolère toutes les opinions politiques, même les plus opposées. Il en résulte que toutes les haines se calment et qu'il ne reste de levain nulle part.

de défense, elle n'exclut que cette sombre défiance qui, comme la jalousie, produit la haine là où l'on ne veut que de l'amour.

La Confédération Helvétique composée de vingt-deux républiques indépendantes, semble destinée à développer plus de lumières sur la législation qu'aucun pays de l'Europe. Mais quel est le Canton où la pluralité des magistrats aient fait dans leur jeunesse une étude sérieuse de la jurisprudence et des lois de leur patrie ? N'est-il pas surprenant que chaque cordonnier, que chaque tailleur soit tenu de faire son apprentissage, et que la profession qui décide du sort des citoyens et fait la destinée de la patrie, soit la seule où l'on ne soit tenu à aucun apprentissage ?

On dit gravement dans quelques Cantons que le bon sens suffit pour la place de juge ou de magistrat, comme si les principes étoient à la portée de qui n'a jamais pensé à sa tâche, ou comme si on pouvoit se passer de principes.

Le premier bienfait des lois est dans la fixité de la règle ; mais cette fixité tient aux principes. La loi n'est pas dans le papier, elle es dans le principe, et le principe est dans la science appelée jurisprudence. Rien de plus

dangereux que d'être jugé par des hommes nus de sciences et d'idées, toujours exposés à céder à l'esprit de parti. Je sais que des hommes à bonnes études cèdent quelquefois à ce démon-là. Mais ces hommes ont dans leurs lumières et dans leur conscience une barrière à franchir que les hommes sans études n'ont pas. Si les lois criminelles sont bonnes, les formes invariables de ces lois peuvent quelquefois servir de digue ; mais dans les pays ignorans en jurisprudence, ces formes n'existent pas, et tout livre le prévenu aux passions du Juge. De là vient qu'en Suisse on a dans quelques Cantons la torture, et dans presque tous la question préalable (1), qui ne vaut pas mieux (2).

---

(1) Elle consiste en coup de bâton.

(2) Il n'est pas sans instruction de voir dans l'estimable continuateur de J. De Muller, L'esprit des lois criminelles de la Suisse au commencement du seizième siècle. « Tout étoit permis contre le délinquant, dit Gluz, et la colère du juge étoit regardée comme de la vertu. » La torture étoit établie partout, et ses détracteurs honnis. Un conseiller de Berne ayant dit quelque absurdité au sens des sénateurs ses collègues, le trésorier Frankly dit en le réfutant. « Ce que mon collègue vient de dire est aussi bête que le propos de M. Hofmeister, qui en s'opposant à ce qu'on

GENÈVE.

Je dirai un mot sur Genève.

Cette ville paroît destinée à devenir le point lumineux de la Suisse, et à prouver à tous les petits États, que, lorsqu'on ne peut s'égaler aux grandes puissances par le territoire, on peut s'en rapprocher par les lumières, en conquérant cette estime universelle, qui dans un siècle éclairé fait la véritable puissance de l'homme.

Chaque État doit chercher à développer un caractère et à porter ses efforts, et pour ainsi dire son éducation vers ce qui convient à sa position, à ses goûts, et à ses circonstances. Il faut qu'un Etat, aussi bien qu'un particulier, sache quel est le rôle qu'il veut jouer dans le monde.

---

mit quelqu'un à la torture, alla jusqu'à dire qu'il aimeroit mieux voir dix coquins impunis qu'un innocent dans les souffrances! » — Au temps de Waldman (dans le 16.e siècle), deux hommes furent maçonnés dans un mur, et pour prolonger leur supplice on pratiqua une petite ouverture afin de les y nourrir.

Quand aurons-nous une bonne histoire des lois criminelles?

Genève paroît particulièrement destinée à être une ville savante. Elle ne peut être ni militaire, ni commerçante. Elle est, à ces deux égards, tout ce qu'elle peut être, mais elle peut développer les grands moyens de lumières qu'elle renferme dans son sein. Les lumières ont des résultats inappréciables ; et nul homme ne peut dire jusqu'où on arrivera par elles dans le pays de l'avenir. L'avenir est une grande réalité, où les premières places sont à ceux qui ont su voir de plus loin et y arriver les premiers.

L'éducation de Genève n'a été calculée jusqu'ici que sur les besoins intérieurs de la république, et la mesure de toute chose n'y a été prise que sur son territoire.

Mais qu'on calcule à Genève le nombre de ses habitans qui ont fait leur fortune, et quelquefois la gloire de leur patrie (1), dans les pays étrangers, et l'on verra qu'aucune ville n'a besoin de plus de ressources, que celle qui n'en a point par son territoire. Il faut que les habitans d'une telle ville aient non-seulement les moyens de tous les peuples chez les-

---

(1) Comme Le Fort, Rousseau, Necker, de Luc, Tremblay, Gallatin, de Candolle, etc. etc.

quels ils cherchent à se distinguer, mais qu'ils aient de plus de quoi dépasser les rivaux qu'ils rencontrent chez les nations chez lesquelles ils vont s'enrichir ou se distinguer.

On peut bien, par manque d'esprit ou de ressources, se faire un système de médiocrité d'éducation, mais se faire d'avance un pareil système lorsqu'on a tous les moyens d'exceller, c'est une espèce de suicide le plus coupable de tous, puisqu'il porte sur la vie spirituelle.

Il en est des lumières comme des richesses; une nation où chacun voudroit ne produire que le nécessaire, seroit sûre de ne jamais l'obtenir. N'est-ce pas toujours au superflu des uns à compenser le déficit des autres?

En lumières, comme en richesses, il y a une accélération en plus ou en moins, en gain ou en perte, qui ne nous permet pas de renoncer à aucune source réelle de succès.

Calculer les lumières qu'on veut se donner sur le nombre des emplois dont on peut disposer dans sa patrie, c'est proportionner les lumières au territoire et à la population, de manière que les petits États au lieu de s'agrandir par ce qui est véritablement grand, prendroient leur mesure sur ce qui les fait véritablement petits, je veux dire leur territoire.

Les petites républiques ne peuvent jamais assez méditer la grande pensée de Bacon, que la véritable puissance de l'homme réside dans ses lumières : *Scientia ac potentia in idem coincidunt.* L'estime est la première sauvegarde des petits États, placés entre de grandes nations assez éclairées pour sentir avec Bacon que le prix réel de l'homme réside dans ses lumières.

Il faut voir dans l'histoire le respect que durant plusieurs siècles l'orgueilleuse dominatrice du monde, Rome, sut témoigner aux Athéniens. Il n'y a plus qu'une république en Europe qu'on puisse comparer à Athènes, c'est celle de Genève, célèbre par une suite non interrompue d'hommes distingués dans les lettres, que son minime territoire a su produire durant plus de trois siècles. Si l'opinion publique fait la force des États, l'estime que Genève a su, par ses lumières, inspirer à toutes les nations civilisées, fera à jamais l'appui de cette ville.

Il y a une espèce d'immortalité attachée aux sciences, qui survit à la destinée politique des nations et à la mort de leurs gouvernemens. Si jamais la Suisse devoit être vaincue par les armes, Genève vivroit encore dans tous les

cœurs par ses vertus, ses lumières et ses institutions. Il en est des États vaincus comme de grands hommes disgraciés, qui, dans leur chute même, savent conserver l'estime due à leur personne, tandis que les hommes médiocres ou nuls, éprouvent dans la dépendance tous les malheurs de l'avilissement. Plus l'Europe ira en avant par ses lumières, et plus les distinctions qui viennent de l'âme seront senties et préférées. Quand les relations politiques sont changées par la victoire, que reste-t-il aux opprimés, si ce n'est le mérite personnel, qui commande au vainqueur même alors que tout semble perdu pour le vaincu.

Ce qu'il y a de véritablement bon à Genève, c'est l'accord de l'éducation domestique avec l'esprit public. Dans l'éducation des enfans de cette ville, tout tend à l'ordre et au travail, et les mères genevoises sont d'admirables institutrices. L'éducation publique, quoique bonne à bien des égards, a vieilli, et ne va plus de pair avec les besoins de la science.

Il y a plus : à Genève l'éducation publique finit à l'âge des véritables études ; et c'est un bien à quelques égards. Quand les institutions ne vont pas en avant avec les lumières, elles ne font que conserver les préjugés du temps

où elles sont nées ; et si le siècle les dépasse, elles deviennent les citadelles de l'antique ignorance. Un pays sans institutions, mais éclairé par quelques hommes de génie, iroit plus loin par la simple présence de ces hommes, qu'un pays entravé par des institutions médiocres.

Mais il ne s'ensuit pas que de bonnes institutions établies dans un siècle de lumières, et dans une ville éclairée par elles, ne soient pas d'un avantage immense.

Si Genève vouloit compléter son système d'éducation, elle trouveroit dans la foule des étrangers qui viendroient s'y instruire, des moyens qui lui permettroient de rendre son éducation publique supérieure à celle de la plupart des villes de l'Europe.

Cette ville placée au sein de toutes les magnificences de la nature ; cette ville où la simplicité des mœurs est réunie à tout ce que la civilisation offre de charmes à la vie sociale ; cette ville où l'esprit se trouve réuni à la bonté, et l'élégance des manières aux vertus les plus pures, cette ville, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a peut-être pas son égale.

Ce que je sens de bon dans mon âme, le goût des lettres et de la méditation, je le dois

à cette ville, où j'ai passé ces années de jeunesse qui décident du reste de la vie. Là, sans leçons et sans maîtres, je fus élevé par la simple présence de quelques hommes distingués, dont le génie éveilla toute les facultés de mon être. Comment parler dignement du Sage de Genthod, de Bonnet, de cet homme à qui je dois toute mon âme! C'est lui qui, en me faisant sentir que tous les secrets de la nature spirituelle de l'homme sont déposés, non dans les livres, mais dans nous, dans nos pensées, dans notre âme en un mot, alluma ce désir de recherches et de méditation, qui a su maintenir mon goût pour les études à travers tous les obstacles d'une vie agitée. Cette lumière de l'âme, née à Genève et souvent près de s'éteindre, fut successivement alimentée par l'amitié de Gray, de Muller, de Mattison; c'est à vous, ô mes amis, que je dois de penser et de vivre encore. Et quand ma patrie fut bouleversée par la révolution, une femme distinguée vint me retirer de dessous ses ruines. Je m'enfuis en Danemarck, où je trouvai une seconde patrie, celle de l'amitié que l'esprit de parti avoit fait disparoître des lieux de ma naissance. Des bords de la Baltique je revins aux rives du Léman, et peu à peu je me sentis

fixé aux lieux où j'avois reçu le don de la première pensée, lieux chers et charmans, où je ne vis plus que d'amitié et de bonheur.

CHAPITRE XI.

Lutte de la civilisation avec le despotisme. Le despotisme né de la nullité des individus. La liberté n'est que le développement de l'état social; chacun y contribue par ses vertus et ses lumières.

On peut considérer la force nationale, 1.° dans les individus qui composent la nation. 2.° Dans la force publique qui fait aller la nation par des lois presque mécaniques.

La force publique semble au premier coup-d'œil n'être que la somme des forces individuelles, et cela seroit vrai s'il n'y avoit pas de mouvement. Mais, comme le mouvement constitue la vie nationale, il en résulte des lois mécaniques encore peu connues. L'immense machine sociale prend des forces accélératrices, où la masse multipliée par la vitesse semble faire loi comme en physique. La force de l'individu isolé peut se comparer à la force de gravité de chaque atome d'une roue. Cette

force de pesanteur, toute puissante tant qu'il n'y a pas de mouvement, disparoît aussitôt que la roue tourne.

En réfléchissant à cette force mécanique; en comparant la force motrice d'un Tout, composé de vingt à trente millions d'hommes, avec la foiblesse individuelle de chacun, on ne conçoit pas comment les hommes ont pu se débarrasser du despotisme. Quand vingt millions en masse sont en mouvement la force individuelle de chacun semble anéantie, et toute chance de liberté semble perdue à jamais.

La force nationale une fois en rotation, se maintient par le mouvement même. Il y a une espèce d'inertie morale, qui, semblable à celle des corps, tend à perpétuer le mouvement une fois imprimé. L'habitude ajoute à la force mécanique en faisant de partout disparoître les résistances.

On conçoit que le premier mouvement de la force mécanique a du naître de l'inégalité primitive des forces individuelles. Si toutes les forces individuelles eussent été égales il y auroit un équilibre et repos.

L'intensité de la force publique est ces raison de l'inégalité des forces individuelles; plus cette inégalité est grande moins il y a de résistance.

Dans l'origine des sociétés, les forces étoient plutôt physiques que morales. Alors les Ajax étoient plus comuns que les Ulysses, et l'esprit des Ulysses même étoit employé à la ruse, qui n'étoit encore que le bon emploi des forces physiques.

De là vient que tous les grands Empires, et peut-être tous les Etats, sont plus ou moins fondés sur la conquête extérieure ou intérieure, c'est-à-dire, sur la force employée contre les étrangers ou contre les concitoyens. Les constitutions, qui en sont nées, n'étant que le résultat de l'inégalité de cette force, se maintiennent par cette inégalité même. Tant que les forces individuelles restent nulles, ces constitutions se maintiennent dans toute leur pureté.

Mais sitôt que la civilisation a fait quelques progrès, les individus sont comptés pour quelque chose, et la force mécanique, née de l'inégalité primitive des moyens, et de la nullité des individus tend à se dissoudre.

La puissance morale semble aussi avoir une force accélératrice. En effet, nous aimons à voir nos sentimens à l'unisson des sentimens d'autrui. L'ambition, l'amour de la flatterie, la vanité, même l'avarice comme moyen de vanité et de puissance, toutes ces passions tien-

[illegible] voyons. [illegible] chance [illegible] puisque [illegible] chant [illegible] ilité [illegible] de

[illegible]

Il suit de ces principes que la civilisation croissante tend à changer la constitution née de la nullité des individus.

Il y a des vérités qu'on ne sauroit assez répéter. De ce nombre est celle de faire tout le bien et toutes les réformes convenables sans renverser le gouvernement que l'on a. La chance du passage violent d'un gouvernement à un autre est si pleine d'incertitude et de danger, et quelquefois si atroce dans ses résultats, que c'est la dernière à courir. Quel fou voudroit se brûler vif dans l'espérance de renaître comme le phénix de la fable?

---

et que l'imagination et l'intelligence (qui font aller la vie) ne se froissent pas. Nous gravitons vers le bonheur parce que l'organisation a une tendance à l'harmonie entre les sentimns et les idées, dont la nature déposa le germe dans les rapports préétablis entre les sens extérieurs et intérieurs, sans cesse en action et réaction l'un avec l'autre. C'est cette action des idées sur la sensibilité et la réaction de la sensibilité sur les idées, qui, d'un côté met les objets extérieurs en rapport avec nos besoins physiques et moraux, et qui de l'autre met ces mêmes besoins en rapport avec les objets extérieurs; ce qui constitue le sommaire de la doctrine du bonheur. Le rapport de nos idées avec nos sentimens constitue le bonheur intérieur, et le rapport des idées avec les objets extérieurs rend ce bonheur possible.

[illegible] con-[illegible] favorable aux révolutions. [illegible] même [illegible] contraire. [illegible] comme [illegible] au-dessus des tem-pêtes, [illegible] remonte [illegible] ne voudroit faire. Dans une telle [illegible] toutes les réformes possibles sont sans danger. [illegible] renverser un tel ordre de choses [illegible] une fois [illegible] liberté, [illegible] sans retour.

Dans [illegible] les forces [illegible] de la [illegible]. On [illegible] les partisans de l'ancien ordre de choses [illegible] en horreur. Que s'ils déses-péroient de [illegible], ils chercheroient par [illegible], on [illegible] la pensée à des dogmes, [illegible] qu'ils [illegible] arrêter le mouvement de la pensée, c'est éteindre la pensée. On les verroit créer des gendarmes pour garder [illegible]; on les verroit créer des juges et des bourreaux pour la punir si elle venoit à s'é-chapper. On verroit les partisans de l'inégalité rétrograder vers l'antique état de non-civilisa-tion, en évoquant de partout le passé contre le présent et l'avenir. Et comme pour les pas-sions il n'y a de vrai repos que dans ce qui

les flatte, ils appelleroient *repos* tout ce qui pourroit servir leurs préventions, leurs habitudes et leurs intérêts, dût-on chercher ce repos dans le bouleversement de sa patrie et du monde : la paix ne seroit à leurs yeux qu'un retour à tous les objets de leur regrets. Ces ennemis de la liberté voudroient tenir de partout les forces morales soumises aux forces mécaniques; et comme les forces mécaniques croissent par la concentration des pouvoirs, on les verroit chercher par instinct l'unité de puissance, ennemie naturelle des forces morales. Si l'énergie de la santé nationale tendoit à disséminer la vie en répandant les talens, la pensée, et les vertus, on verroit les amis de l'inégalité s'opposer à cette dissémination, capable de donner quelque importance à chaque citoyen. On les verroit amis et alliés éternels de la classe éternellement ennemie des progrès des lumières, de cette classe qu'aucun revers, aucune expérience ni aucune lumière ne peut corriger; de cette classe que nous voyons dans le dix-neuvième siècle s'allier encore avec le despotisme le plus hideux.

Mais le triomphe de la liberté me semble assuré pour le repos des souverains comme pour le bien des peuples. L'homme anobli désor-

mais par son âme comme il l'étoit naguère par ses ancêtres, ne supportera plus l'état d'abjection où l'ignorance, la superstition et un aveugle despotisme l'avoient plongé.

La mort du despotisme est la seconde naissance de l'homme, comme dans le système de l'immortalité de l'âme la mort naturelle est le principe et le commencement d'une seconde et meilleure destinée. Que l'homme qui pense cesse désormais de se croire isolé sur la terre, qu'il se dise, que chaque pas dans la carrière des vertus et de la pensée est un pas de fait vers cette liberté universelle, qui s'élève par la pensée de chacun, se consolide par la vertu de tous, et s'affermit par le bonheur qu'elle répand enfin sur la terre affranchie.

CHAPITRE XII.

De l'amour-propre.

Chaque siècle a ses questions favorites. Dans le dix-huitième la question *si l'amour-propre est le mobile de toutes les actions humaines*, a été fort à la mode. Cette question est oubliée maintenant.

Résoudre une question, c'est développer le rapport qu'il y a entre les idées dont la ques-

tion se compose. On voit qu'il y a des questions auxquelles il n'y a pas de réponse; ce sont toutes celles où il n'existe aucun rapport entre les idées. Les questions mal posées, les questions vagues et indéterminées, sont dans ce cas; de là tant de bavardage qu'on entend dans le monde sur des sujets même de la plus haute importance.

Le mot *amour-propre* a un double sens. Dans le sens métaphysique, je veux dire dans l'acception la plus générale, l'amour-propre est synonyme avec l'amour de soi-même. En faisant abstraction de tous les motifs qui nous décident, on trouve que derrière ces motifs c'est toujours le *moi* qui veut, que c'est du *moi* qu'émanent toutes nos volontés.

Il y a plus; l'âme est toujours déterminée par le sentiment de son mieux-être. Dans ce sens l'amour-propre est le mobile de toutes les actions humaines, comme le ressort est le mobile du mouvement d'une montre.

En faisant un pas de plus, nous verrons que l'aiguille de la montre est bien réellement mue par le ressort, mais que ce n'est pas le ressort qui détermine l'heure qu'elle indique sur le cadran.

L'amour-propre métaphysique est le ressort

des actions humaines, mais ce qui détermine l'homme pour telle ou telle action, c'est tel ou tel *motif* toujours extérieur au ressort. Ces motifs sont ou une *idée*, c'est-à-dire, un objet extérieur, ou une sensation du sens intérieur appelé *sentiment*.

Or dans le pays des idées et des sentimens, nous trouvons des routes et des sentiers infiniment variés, qui conduisent à diverses régions étrangères à l'intérêt personnel.

J'observe d'abord que je puis préférer un bien à venir à un bien présent. Cette faculté est d'une étendue immense. Elle donne plein jeu à toutes les comparaisons, à toutes combinaisons, et à tous les résultats que nous attribuons à ce que nous appelons la *raison*. La raison suppose la faculté d'arrêter le sentiment d'un bien présent, pour faire de ce sentiment une *idée* que l'on compare avec d'autres idées. Toutes ces combinaisons de l'intelligence se font en dehors du ressort de l'amour-propre, comme les mouvemens des pièces d'une montre se font en dehors de son ressort.

En continuant mes observations, je vois en second lieu que je puis préférer le bien d'autrui à mon bien particulier ; par conséquent que je puis préférer ce qui est utile à autrui à ce

qui n'est utile qu'à moi. Voilà donc l'amour-propre bien séparé de l'égoïsme, qui suppose un intérêt personnel non-seulement dans le ressort qui me fait agir, mais encore dans les motifs qui me déterminent, tandis que l'amour-propre n'en suppose que dans le ressort.

Mais dira-t-on, je préfère le bien d'autrui au mien, parce que cette préférence est un sentiment agréable. Vous conviendrez au moins qu'il y a un principe qui nous porte à agir contre notre intérêt particulier; et que nous avons des motifs déterminans qui ne sont point cet intérêt.

Quand nous disons que dans tel cas nous agissons contre nos intérêts, cela veut dire que nous agissons contre le sentiment de notre utilité. Nous avons donc quelquefois notre utilité d'un côté et le sentiment du bien d'autrui de l'autre. Nous avons donc des sentimens désintéressés; et ce principe des sentimens désintéressés, nous le voyons croître avec les lumières. Plus l'homme est éclairé, et mieux il est en état de sentir les cas où le bien d'autrui est préférable à son bien particulier. Ce sentiment suppose, comme tout ce qui est de quelque prix chez l'homme, le développement de ses facultés.

[illegible] de la raison. Il suppose l'usage [illegible] d'un premier mouve- [illegible]; il suppose [illegible] l'imagination, [illegible] et vi- [illegible] moral peut [illegible] élèvent [illegible] moral, [illegible] a de [illegible] tout ce [illegible] travail [illegible]

[illegible] bien [illegible] déter- [illegible] effet de [illegible], en [illegible] à se [illegible]

ÉTUDES
DE L'HOMME,

OU

Recherches sur les facultés de sentir et de penser.

PAR

CHARLES-VICTOR DE BONSTETTEN,

Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes.

TOME II.

GENÈVE,

J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

PARIS,

Même maison de commerce, rue de Seine, n.° 48.

1821.

RECHERCHES PSYCOLOGIQUES.

QUATRIÈME PARTIE.

VÉRITÉ. IMMORTALITÉ DE L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

De la certitude morale et de la certitude mathématique. Le témoignage et l'analogie ne font preuve que par les raisonnemens qu'on y ajoute. Il n'y a en réalité qu'une certitude, née de l'évidence. De la certitude des idées complexes, mêlées de sentimens et d'idées.

Je ne puis qu'effleurer un sujet qui exigeroit de grands développemens. En réalité il n'y a pas deux espèces de certitude, puisqu'il ne peut y avoir qu'une espèce d'évidence qui consiste

dans la perception immédiate d'un rapport. (1). Les vérités dont la certitude repose sur la probabilité n'ont qu'une certitude d'emprunt. Toute connoissance de l'objet même dont on cherche à affirmer ou nier quelque chose, demeure étrangère à ce genre de preuve.

On oppose les preuves morales aux preuves mathématiques, parce qu'on a généralement le sentiment de la foiblesse des preuves morales. Il n'y a pas d'avocat qui, dans la chaleur de son argumentation, ne prétende avoir des preuves mathématiques.

Voici les caractères distinctifs des deux genres de preuves : La preuve morale est toute en dehors du fait à prouver, tandis que les preuves mathématiques se tirent de la nature même du fait. La preuve que deux et deux font quatre se tire de la nature même

(1) S'gravesande définit l'évidence, la *perception immédiate*, mais il faut, ce me semble, ajouter qu'elle est la perception immédiate *d'un rapport*. Je ne puis rien affirmer ou nier d'une simple perception ; affirmer et nier supposent un rapport. Comment l'évidence dont je ne pourrois rien affirmer ou nier seroit-elle le fondement de la connoissance, et le caractère de la vérité? Dire : je crois telle chose, c'est déjà exprimer un rapport de moi à cette chose.

des nombres, tandis que l'existence de Néron, en tant que *fondée sur le témoignage*, ne prouve rien en elle-même, que l'énoncé de ce fait tel que l'histoire l'avance. Veux-je acquérir quelque certitude de ce fait, je suis obligé d'en comparer les détails et de juger d'après les règles de l'évidence mathématique. Voici un autre exemple : Je suppose de faux et de bons louis confondus dans un même sac, je connois le rapport de leur nombre, je puis savoir la probabilité qu'il y a de prendre un bon louis sans connoître pour cela la *valeur intrinsèque de la pièce que j'ai prise.* La probabilité ne m'apprend rien sur sa valeur réelle.

Le second caractère de la certitude morale, c'est que les preuves morales s'adressent à l'imagination et les preuves mathématiques à l'intelligence. Il est dans la nature des sentimens moraux, qui sont du domaine de l'imagination, que la croyance universelle entraîne tous les hommes qui ne refléchissent pas. On est même prêt à haïr les personnes qui ne pensent pas, comme ce qu'on appelle tout le monde. L'opinion publique est un torrent qui entraîne irrésistiblement les hommes qui, n'étant pas dans l'habitude de raisonner, ne vivent que sous

dans l
Les v
babili
Tou
cher
meu
O
mat
le s
ral
de
pr

g
t
(

Le témoignage, qui me dit qu'il y a eu une bataille de Pharsale, s'arrête là. Je puis ensuite aller plus loin, juger les circonstances de ce fait, et voir s'il y a contradiction dans les détails qu'on m'en donne. Voilà où je puis faire usage de mon jugement pour y trouver des preuves, mais la croyance universelle, uniquement fondée sur le témoignage, n'ayant aucun rapport avec la bataille de Pharsale, ne produit en elle-même aucune conviction. Le témoignage universel peut être faux comme il peut être vrai. Que d'Indiens, que de Chinois croient ce qui n'est pas, parce qu'ils croient à ce qu'on appelle, chez eux, *le témoignage de tous les hommes.*

Quand je dis : que le témoignage n'est en lui-même aucune preuve, j'ai l'air de dire une hérésie, et cependant je puis être d'accord avec les personnes qui me condamnent.

Le témoignage produit, dit-on, une certitude morale; cela veut dire qu'il produit une certitude différente de la crtitude mathématique. Mais quelle est la différence entre les deux certitudes? On verra, en y pensant, que la certitude morale s'adresse à l'imagination, et la certitude mathématique à l'entendement. La première entraîne le sentiment, par le

[illegible] mettre leur
[illegible] des autres
[illegible] ciences et
[illegible] vont jamais
[illegible] ou le plus
[illegible] ien mieux
[illegible] agination
[illegible] aller la
[illegible]
[illegible] contingences
[illegible] pas
[illegible] scélérat
[illegible] pour con-
[illegible]
[illegible] l'homme a
[illegible] nommerions
[illegible] ce qui
[illegible] entraîner
[illegible] première
[illegible] à croire
[illegible] examen
[illegible] cet
[illegible] prouvée.
[illegible] témoi-
[illegible] l'imagination qui m'en-
[illegible] harmonie avec ce qui m'en-
[illegible] tout entier l'ouvrage de la raison

qui compare, combine et conclut, et produit, non la certitude morale ; mais la certitude mathématique.

Pourquoi récuse-t-on le témoignage des hommes intéressés à croire le fait en question ; si ce n'est par la conviction que le sentiment fait voir ce qui souvent n'est pas ? Pourquoi faut-il (le plus souvent) au moins deux témoins pour entraîner la croyance d'un juge, si ce n'est pour comparer les deux témoignages, afin de voir s'ils ne se contredisent pas, en un mot, pour appuyer le témoignage, qui livré à lui-même, ne prouve jamais rien.

Si le témoignage en lui-même étoit une preuve, le simple énoncé d'un témoin pourroit suffire ; ou si un seul ne faisoit pas preuve, on ne voit pas comment plusieurs *non-preuves* pourroient faire une preuve.

Si le témoignage en lui-même faisoit preuve, tout témoignage quelconque prouveroit donc par lui-même, et toutes les absurdités humaines les plus contradictoires seroient dès-lors consacrées par une foi légitime !

Quel singulier genre de preuve que celui qui par sa nature peut prouver le pour et le contre ! Et voilà cependant ce que l'on est forcé d'admettre, lorsqu'on soutient que le témoignage est en soi une preuve !

On voit que toutes nos opinions étant nées de l'imagination, toutes sont sujettes à examen. L'on voit aussi que l'opinion des hommes doit changer avec les progrès de la raison, aller en avant ou en arrière selon la marche de l'intelligence ou les invasions de l'imagination.

On peut donner le nom de certitude à ce à ce qui entraîne nécessairement la raison même. Dans tel siècle, telle dose de raison suffit pour produire une certitude qui n'en eût pas été une dans un autre temps. Tel Chinois est *obligé* de croire à telle vérité, parce que ses connoissances ne peuvent suffire à lui faire voir le contraire. Dans les siècles de l'alchimie, n'a-t-il pas fallu croire à ce que l'on rejette dans le siècle de la bonne chimie!

La véritable certitude suppose toujours l'évidence. Mais alors, la certitude n'est plus morale ; tout le monde me dit que je suis à mille toises de telle batterie ; je ne puis le croire. On mesure cette distance, et la chose est prouvée. On voit bien que dans ce cas ma preuve n'est plus morale. En général, tout témoignage a besoin de l'appui du raisonnement ; il n'est rien sans cet appui. Soutenir que le seul témoignage peut servir de preuve, c'est soutenir qu'il existe un genre de preuve qui peut prouver à la fois le pour et le contre.

Je ne dirai qu'un mot de l'analogie. L'analogie est fondée sur la probabilité qu'une chose souvent arrivée, arrivera encore. La certitude de cette preuve réside dans l'évidence des règles du calcul des probabilités. Mais le fait en lui-même n'en acquiert aucune lumière; le soleil se lèvera demain parce qu'il s'est levé tous les jours, ne me prouve pas que la terre tournera encore cette nuit; il ne prouve donc pas qu'il se lèvera encore demain. L'analogie (que j'appellerai usuelle pour la distinguer de l'analogie raisonnée), cette analogie usuelle n'est qu'une association d'idées, produite le plus souvent par l'habitude de voir tel événement succéder à tel autre.

Mais lorsqu'on parle des actions humaines, où les preuves mathématiques sont impossibles, on se demande sur quoi se fonde la certitude qu'on en peut avoir. Je réponds qu'elle se fonde, comme celles de toutes les vérités de fait, sur sur la connoissance des lois de la nature. La véritable lumière capable de jeter du jour sur les actions humaines (celle qui n'est pas née encore), supposeroit la connoissance approfondie de l'homme. Elle supposeroit surtout la connoissance de toutes les lois de l'imagination, par conséquent, la connoissance du

elle ne s'y détermine pas aussitôt, ce n'est qu'en conséquence d'une influence étrangère à ces sentimens. Le musicien qui entendra deux sons, sera affecté par leur accord ou leur dissonance. Le mathématicien, au contraire, pensera au nombre deux, ou aux vibrations des cordes, etc. On conçoit donc que, lorsque dans les idées morales, je compare une idée liée à un sentiment à un autre composé d'idées et de sentimens, il résulte de tout cela quelque chose de confus pour l'âme, qui se déterminera à penser ou à sentir suivant la prépondérance que le *sentiment* ou *l'idée* se trouve avoir dans des composés. Le doute, lorsqu'il est question de penser, et l'incertitude lorsqu'il faut agir, sont deux sentimens pénibles dont on cherche à se débarrasser. On voit que de la comparaison qu'on fait des idées mêlées avec des sentimens, il ne peut résulter un jugement tel que celui qui seroit résulté de la combinaison homogène de deux ou de plusieurs idées mêlées d'aucun sentiment.

Un autre moyen de répandre du jour sur les idées morales, c'est de bien déterminer la différence qu'il y a entre un sentiment que j'éprouve actuellement et un sentiment de simple réminiscence. Le sentiment de rémi-

niscence se rapproche des *idées*, il semble devenir *objet extérieur* à l'âme, il n'est plus moi. On peut le comparer, raisonner sur lui comme sur une idée, parce qu'on peut le saisir par des signes, surtout par le langage. Mais ce même sentiment peut se renflammer et produire des résultats d'un autre ordre (1).

On conçoit que tous ces mouvemens de l'âme empêchent la fixité des idées, sans laquelle il n'y a pas d'évidence. Sans la connoissance bien développée de tous ces phénomènes, comment concevoir l'existence d'une *certitude morale* fondée sur la connoissance de l'homme.

Après avoir fait voir que l'obscurité de nos idées habituelles vient de cet amalgame de la sensibilité avec la pensée qui empêche la fixité d'idées, nécessaire à la naissance des rapports, il sera facile de concevoir que la certitude croît en raison des progrès de l'intelligence.

L'état habituel de l'homme n'est point de raisonner mais de sentir; la partie matérielle de son être tend sans cesse à le livrer au sen-

---

(1) De là vient qu'un homme peut bien raisonner sur une passion qu'il n'a plus, et agir ensuite contre son raisonnement si la passion vient se renflammer?

timent du moment. Il en résulte que la société humaine tend sans cesse à rentrer dans les ténèbres dont elle n'a pu sortir que par une suite d'obstacles à surmonter et de périls à vaincre. Le calme de l'esprit, produit par l'attention, suppose un effort de l'âme bien opposé au repos né de la nullité de la pensée, et de toute absence de motifs. De là vient que les gouvernemens qui n'ont pas d'obstacles à vaincre sont nécessairement entraînés à l'égoïsme, à l'intolérance, et enfin à la tyrannie.

Voyez l'homme en masse, suivez-le dans les sociétés civiles, et vous verrez les lumières nationales naître par la continuité des obstacles à surmonter. Que de repos dans le sérail du Grand-Seigneur ! que de discussions dans le Sénat de Rome, ou dans le parlement de cette nation que ses ennemis viennent de placer en première ligne !

N'allez point en conclure que, pour faire triompher la raison, on n'ait qu'à émousser ou endormir l'imagination. Quand j'entends de pauvres prêcheurs déclamer, tantôt contre l'imagination, tantôt contre la raison, je crois entendre une querelle entre le balancier d'une pendule et son ressort. Malheureureux ressort! dira le balancier, si tu n'étois pas là, je jouirois

sans cesse des délices du repos ! Et toi, malheureux obstacle à mes constants efforts ! dira le ressort ; si tu n'existois pas, je pourrois me livrer à toute l'énergie de mon être. Vous avez tort tous les deux, dira l'horloger, c'est de votre constante querelle et de la réciprocité bien calculée de vos efforts, que résulte la perfection de mon ouvrage.

On a beaucoup applaudi au mot de Vauvenargue, *que les grandes pensées viennent du cœur*. Sans doute que la *lumière* des idées morales vient toute de l'intelligence, mais cette lumière toujours associée à la sensibilité suppose cette association (1).

Il y a entre les deux facultés actives de notre être un *principe d'harmonie* encore peu connu. L'analise qui les sépare par la pensée ne nous apprend rien sur le mystère de leur harmonie ; c'est de l'expérience que nous apprenons que pour élever l'homme dans les régions de la pensée et du bonheur, il n'a

(1) Il y a un autre mot de Vauvenargue tout aussi juste : *La lumière dans l'adversité ;* dit-il, *vient du courage.* Cette pensée aussi atteste l'influence de tel sentiment sur telles idées, et l'alliance nécessaire des deux facultés pour la conduite de la vie.

[redacted] nas
[redacted] d
[redacted] ell
[redacted] d'a
[redacted] a lu
[redacted] ns l
[redacted] con
[redacted] ns l
[redacted]

sable pour bien apprécier la musique. On voit que je ne parle ici que de la connoissance qu'on peut acquérir de l'état moral de l'homme et non de connoissances physiques.

La justesse de tact dans l'étude des sentimens s'apprend comme la musique. Il faut beaucoup de sensibilité et un grand exercice de cette faculté pour se mettre en accord avec les sentimens d'autrui, et se former, pour ainsi dire, l'oreille du cœur. Ce même exercice de la faculté de sentir nous apprend à deviner le sentiment qui ne se montre pas. Il y a plus : le sentiment nous instruit bien souvent de la pensée d'autrui ; comme la pensée à son tour nous instruit de son sentiment. Toutes ces finesses de l'art échappent aux hommes froids qui, quelquefois, en imposent par leur silence. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ce silence n'indique que la sécheresse de leur âme. L'esprit observateur dont je parle, exige une juste proportion entre le sentiment et la pensée. Il faut que l'observateur suive à la fois le cœur et l'esprit des hommes qu'il étudie, il faut qu'il suive la mesure et les combinaisons des deux forces qui font aller les hommes, et comment les connoîtra-t-il s'il ne sait faire usage à la fois de son cœur et de son esprit ? La vraie

chimie n'a commencé qu'à la découverte des gaz. La véritable connoissance de l'homme ne peut naître qu'avec la connoissance des lois de la sensibilité. Ces lois, combinées ensuite avec les lois de la pensée, sont seules capables de répandre quelque jour sur l'homme moral, dont on parle encore sans savoir ce qu'on dit.

C'est à la théorie de la sensibilité à établir les lois de l'union de l'automate avec l'âme, et à lier enfin la psycologie à la physiologie. On diroit, en lisant les matérialistes, qu'ils ont peur de l'esprit, comme les spiritualistes ont peur de la matière, et cependant nul ne sait ce que c'est que son ennemi imaginaire. L'homme n'est ni corps ni esprit, mais le résultat de deux classes de phénomènes absolument différens. La connoissance intime de son être n'est donc pas la connoissance de l'un ou de l'autre de ses composans pris isolément, mais la connoissance de leur rapports réciproques, où la plus riche récolte à faire sera dans l'étude de la sensibilité.

CHAPITRE II.

En morale les sentimens font partie intégrante de la pensée. Conséquences de ce principe.

Nos logiques supposent que toutes les opérations de l'esprit se font par les idées, ce qui est faux. Elles admettent quelques pauvres chapitres sur les passions, qu'elles traitent de contrebande avec tout ce qui tient à la sensibilité.

En psycologie comme en anatomie, la bonne analyse est celle qui sépare et décompose sans dénaturer son objet. Les sentimens font partie intégrante de l'esprit humain, qui se compose de sentimens, d'idées et de rapports. Il n'y a pas une phrase où deux ou trois de ces élémens ne se rencontrent ; on ne peut les isoler sans dénaturer la phrase et anéantir la pensée.

Je me souviens du temps où je me représentois les idées dont se compose l'esprit humain, comme une suite de touches de piano. Cette image est tout-à-fait fausse. Les idées seules ne composent pas la pensée ; ce qui compose la pensée ce sont les idées mêlées de

sentimens et de rapports. On voit que ces élémens ne sont point homogènes comme les touches d'un clavier.

La partie fixe, je dirai presque dure, de ces élémens de la pensée, ce sont les rapports : les sentimens ont une élasticité, une expansibilité, une variabilité que la parole a peine à suivre. Les idées aussi tiennent du sentiment par leur intensité, leur vivacité, leur force et leur clarté. La pensée même n'est que le mouvement qui se communique aux atomes du monde intellectuel appelés sentimens, idées et rapports. La grammaire est le miroir de la pensée : nous y voyons chaque phrase avoir son verbe et son régime, c'est-à-dire un mouvement (exprimé par le verbe), et un régime d'où le mouvement émane. Mais ce mouvement émane tantôt de la sensibilité qui caractérise l'imagination, et tantôt d'un rapport, né de la faculté de comparer les idées, ce qui caractérise l'intelligence.

J'appelle pensée morale, connoissance morale, etc., un mélange d'idées et de sentimens comparé à un autre mélange. Ces amalgames prennent le caractère des idées. Nous voyons des *principes* de morale, des *abstractions* morales. Ces abstractions et ces principes ne

laissent pas cependant de conserver le caractère de leur origine complexe ; et quoiqu'un code de devoirs rigoureux se compose de rapports et d'abstractions, le sentiment y joue toujours son rôle. La bonne morale ne suppose-t-elle pas le sentiment, qui seul peut la rendre active et obligatoire !

L'évidence née des idées morales conserve toujours un caractère particulier, et l'on ne peut méconnoître quelque différence entre l'évidence du précepte d'aimer son prochain et l'évidence d'un problème de géométrie tout composé d'idées et de rapports.

C'est du sentiment, combiné avec les idées, que naissent les infinies nuances d'évidence entre les idées morales, qui, lorsque les *idées* dominent sur les sentimens, prennent le caractère de l'intelligence, et, lorsque les *sentimens* dominent les idées, prennent la marche de l'imagination.

Les vertus et les vices, les qualités et les défauts ont leur source dans l'intensité des sentimens, qui entrent dans la composition de nos idées morales. L'économie est une vertu, poussée trop loin c'est de l'avarice. Le désir de servir sa patrie est estimable, poussé trop loin il peut se changer en ambition désor-

donnée. Il en est de même des défauts de l'esprit. Une certaine fermeté de principe est louable ; mais si l'amour des principes va au-delà des lumières qu'on se trouve avoir, cet amour des principes devient obstination, entêtement. On voit qu'une bonne morale suppose une certaine harmonie dans l'ensemble de tout notre être. Cette vérité fait la base de la morale d'Aristote.

En morale les principes mêmes n'ont jamais la fixité des principes mathématiques, parce qu'il est de la nature de toute morale de contenir parmi ses élémens le sentiment qui peut toujours devenir inflammable et expansible.

Il y a plus : quand il s'agit de pratiquer la morale, la majeure est le principe abstrait, mais la mineure (l'application) touche toujours au concret, qui tient quelque part aux objets sensibles.

On voit qu'il y a deux dangers pour la morale, celui d'exagérer le principe, et celui de le mal ou de ne le point appliquer. Le premier danger est pour les rigoristes, qui ne savent pas que le sentiment est un élément expansible qui fait partie de leur principe ; le second danger est pour les hommes dominés

par les sensations. Les premiers pèchent par la majeure, le principe ; les autres par la mineure, l'application.

On voit que l'éducation de la raison ne suffit pas à la morale. Il y a pour le profit de la morale une éducation à faire au sentiment même. Le sentiment aussi a ses rapports particuliers, qui se développent par l'usage, et se perfectionnent par la réflexion. L'expérience nous apprend que très-souvent nous agissons bien par sentiment plutôt que par réflexion ; mais la logique de cette partie de notre être n'est pas connue encore.

Je reviens au grand principe, que la morale suppose le développement harmonique de tout notre être. La raison peut avoir raison sur le papier, mais la raison pratique suit les lois de ses élémens, parmi lesquels le sentiment sera toujours le plus actif.

Dans le mouvement varié de la vie, chaque moment rencontre un rapport différent de notre sentiment avec les choses qui nous touchent : dans chacun de ces rapports, trop ou trop peu de sentiment sont également nuisibles. Mais les *choses* ne nous sont connues que par les idées. Il faut donc qu'entre notre manière de voir et notre manière de

sentir il y ait un accord constant. C'est cet accord qui constitue l'harmonie entre l'imagination et l'intelligence que la morale suppose.

Dans ce système d'un juste accord entre la faculté de sentir et la faculté de penser, toute exagération est nuisible. Chercher à donner aux enfans des sentimens factices, ne vaut pas mieux dans ce système que de leur donner des *idées* factices. Le vrai moral est toujours dans le juste rapport de nous aux choses; et ce vrai-là ne se trouve jamais que dans les lumières.

CHAPITRE III.

Quelques résultats de la combinaison de nos idées avec nos sentimens. — L'art d'observer anime la société. — De la conversation. Ce que c'est que le naturel.

Après avoir établi que les sentimens font, aussi bien que les idées et les rapports, partie intégrante de l'esprit humain, je vais développer les diverses combinaisons qui en résultent.

1.° La comparaison d'idée à idée produit

un rapport. C'est de cette combinaison que se composent les sciences exactes.

2.° La comparaison d'un sentiment avec un sentiment, sans mélange d'idées, suppose un sentiment exalté. Elle produit des préférences, et devient la source des passions.

3.° Il est difficile de dire ce qui résulte de la combinaison d'une idée avec un sentiment. L'idée du bouquet unie au sentiment d'amour pour la personne qui l'a porté, produit un sentiment agréable, embelli par l'idée de la personne aimée; mais si c'est mon rival qui le porte, il en naîtra un sentiment de jalousie. Dans ces deux cas, l'idée du bouquet est agréable ou douloureuse, suivant le sentiment d'amour ou de jalousie qui y est attaché. L'idée même n'y joue qu'un rôle passif.

J'ignore si un sentiment peut se comparer avec une idée. Je puis, dira-t-on, opposer l'idée de mon devoir au sentiment de mon plaisir; mais l'idée du devoir, supposant l'idée d'un bien ou d'un mal, agit par le sentiment, ou bien elle est sans résultat.

Je puis contempler les maux de l'amour; mais alors l'amour de pure contemplation n'est plus qu'une idée, un signe, et non pas un sentiment.

Le quatrième cas est lorsque l'on compare un composé de sentimens et d'idées avec un autre composé de sentimens et d'idées. Il en résulte que lorsque, dans le composé, l'idée prévaut, l'esprit suivra les lois de l'intelligence, et lorsque le sentiment prévaut, il suivra les lois de l'imagination. On conçoit dans ce mouvement combiné des nuances infiniment variées. Il en résulte un peu de confusion dans les idées. C'est l'état habituel des hommes vivant en société.

En logique, on appelle *principe* tout fait généralisé, devenu applicable à un grand nombre de cas particuliers. Le caractère de la vérité d'un principe, c'est *l'évidence du rapport entre les idées* dont le principe se compose.

Mais il arrive bien souvent qu'au lieu de créer un principe par le rapprochement et la généralisation de deux idées, l'homme sentant se crée un *principe* par l'union d'un *sentiment avec une idée.*

Tout Jacobin se fera un principe par lequel tout Ultra sera condamné; comme tout Ultra s'en fera un, capable de damner tout Jacobin.

Cette association d'une idée avec un sentiment joue le rôle de principe, tout aussi

bien qu'un principe très-logique, comme seroit la grande vérité qu'il ne faut condamner personne par haine. Le principe du Jacobin et de l'Ultra se compose d'une idée alliée avec un sentiment, tandis que le principe logique se compose du rapprochement de deux idées.

On conçoit que la grande raison, pourquoi on ne s'entend jamais dans les discussions politiques, c'est que les principes logiques qu'on met en avant ne sont que les masques des sentimens qui, en réalité, déterminent la marche des idées.

L'obstination tient à l'attachement excessif du sentiment moteur des idées. L'homme obstiné a le sentiment de son évidence tout aussi bien que l'homme raisonnable a le sien, avec cette différence que l'évidence de l'obstiné est dans l'évidence de son sentiment, comme l'évidence du logicien est dans l'évidence de ses idées. Il faut avec les gens passionnés ne jamais argumenter contre les *idées* qu'ils mettent en avant; mais il faut les prendre par quelque sentiment; et si l'on attaquoit le sentiment par les idées, ce seroit en éveillant par les idées des sentimens capables de combattre le sentiment auquel on fait la guerre.

Mais, dans cette lutte, il faut prendre garde de ne pas *choquer* le sentiment que l'on combat, parce que tout choc lui donne de l'énergie. Voulez-vous guérir quelqu'un de son amour, n'allez pas le blesser dans le sentiment qu'il a, mais éveillez d'autres sentimens par lesquels seuls vous puissiez combattre avec succès.

Règle générale: les idées n'ont jamais d'effet sur un sentiment que par le secours de quelque sentiment associé à elles.

Un bon moyen pour bien vivre dans ce qu'on appelle le monde, c'est de se rendre raison du sentiment dominant des personnes avec qui l'on vit. Il résulte de cette étude qu'on prend un grand intérêt à une société où l'on se donne mille combinaisons et mille observations à faire, tandis que lorsque notre bêtise a fait de tous les hommes des unités numériques, il en résulte une monotonie qui nous rend aussi ennuyés qu'ennuyeux.

L'art de la conversation n'est que l'art de nous mettre en harmonie avec les sentimens des personnes avec qui nous conversons. Pour y réussir, il faut avoir quelque notion du ton sur lequel on est monté. J'ai vu deux per-

sonnes improviser ensemble un même air sur le même piano ; c'est là l'image d'une bonne conversation. Mais que de choses il faut pour y réussir ! Il faut d'abord ce tact qui nous instruit du sentiment momentané de la personne avec qui nous conversons, comme il faut que deux improvisateurs de piano se rencontrent dans le motif de l'air. Une bonne théorie des sentimens seroit la véritable école de l'art de converser et de vivre avec les hommes. La société est-elle pour vous un sujet d'observation, vous prenez aussitôt de l'intérêt à tout ce qui s'y passe. Ce noble amour de la science rend odieux ce faux intérêt qui, sous le nom de commérage, avilit la société. Rien n'est plus étranger à la méchanceté que l'amour de la vérité, et le désir d'étendre la connoissance du cœur humain. De-là vient que le bon observateur est toujours bienveillant, tandis que l'homme qui ne voit rien dans son ensemble ne l'est pas.

La théorie des sentimens seroit comme la musique, une véritable théorie des accords et des dissonances.

On n'a qu'à donner des noms aux sentimens, et se dire : voilà deux sentimens que j'observe. Quelquefois c'est le sentiment même

qui plaît ou déplaît; quelquefois c'est l'intensité de ce sentiment. La connoissance des piano et des forté est nécessaire en sentimens comme en musique. Tout cela compose la science du tact.

Ce qui rend la bonne conversation rare, même entre personnes de beaucoup d'esprit et de connoissances, c'est qu'elle suppose du mouvèment dans l'esprit réuni avec assez de calme pour savoir bien écouter. Bien écouter est un talent très-rare, parce qu'il se compose de deux talens contraires, celui d'avoir assez de mouvement dans l'esprit pour penser vivement, et celui de savoir l'arrêter à propos pour écouter ce qu'on dit. Mais ce qui rend le talent d'écouter possible, c'est lorsqu'on voit son sujet d'assez haut pour trouver un point commun entre nos idées et celles d'autrui; ce qui nous donne le moyen de deviner d'avance ce qu'on peut nous dire, et nous permet d'établir un état de question, sans lequel on ne sait ce qu'on dit.

La connoissance du sentiment qui fait parler la personne avec qui nous conversons, est le premier moyen de supériorité dans la conversation. Ce sentiment, le plus souvent inaperçu par la personne même qui l'éprouve,

c'est le talon d'Achille où l'on est toujours vulnérable. Il est bon de le deviner, sans en faire usage à découvert, et sans faire sentir qu'on l'a vu.

On voit bien que les femmes ont naturellement plus de moyens de conversation que les hommes. Elles devinent plus vite que les hommes les sentimens les plus secrets; elles réunissent mieux que les hommes les mouvemens de l'esprit avec la souplesse et la grâce de l'esprit. Elles ont plus que les hommes le talent de diviser leur attention. Elles ont aussi plus de bienveillance, plus de bonté que nous; leur timidité même les sert. En ne disant pas tout, elles donnent plus à entendre que la parole n'en peut dire. En inspirant des égards, elles préviennent l'aigreur, qui trop souvent déshonore les discussions entre hommes.

Au temps où l'amour étoit admis dans la société, il y avoit dans les sentimens et dans les idées un mouvement qui n'existe plus. Si l'on pouvoit jamais trouver la juste dose de ce doux poison, rien ne vivifieroit la société comme ce sentiment, qui, en unissant les âmes, révèle les secrets du cœur, anime à la fois la pensée que l'on a et la pensée que l'on donne.

[illegible] les grands obstacles à [illegible] sont les prétentions [illegible] La raison en est que l'[illegible] dans le sentim[illegible] un sentimen[illegible] à travers la [illegible] rôle [illegible]

[illegible] aspire [illegible] autour d[illegible] secret [illegible] chose de c[illegible] de la vie [illegible]

[illegible] par b[illegible] senti-[illegible] le moyen le [illegible]ant, [illegible] mesure [illegible] Elles-[illegible], et pas [illegible] naturel. [illegible] au-delà [illegible] manque d'esprit et [illegible] par un faux [illegible], [illegible] plus aimable que [illegible]

Une femme aimable a dit : rien n'est si commode que d'être heureuse. Je dirai la même chose d'une bonne conversation : elle jaillit naturellement du bien-être que l'on éprouve, et du bien-être que l'on donne. Le naturel, qui nous rend heureux nous-mêmes, est aussi le moyen le plus sûr de plaire aux autres.

Ce qui rend le parfait *naturel* aussi rare que le style de Madame de Sévigné, c'est qu'il suppose l'expression simple et pure d'un sentiment unique, qui est celui qui nous fait parler. Cette justesse d'expression s'altère aussitôt qu'un sentiment étranger (comme un sentiment de vanité) vient s'allier au sentiment de la chose dont on parle. Voyez telle personne, qui a l'habitude de chercher à briller, raconter un fait, et vous n'aurez pas de peine à distinguer dans son récit le double mouvement de la chose dont elle parle, et du soin qu'elle prend de bien dire ; ce qui nuit aussitôt à l'unité, source unique du beau. Le véritable naturel plaît sans s'en douter ; et voilà pourquoi on l'appelle *naturel*, en opposition avec tout ce qui est appris et factice. On voit que cet abandon aimable ne peut naître qu'au sein d'une société bienveillante, hors de laquelle

il n'y a ni grâce, ni bonheur. On n'est jamais plus aimable qu'avec les personnes que l'on aime, parce que dans l'amitié un sentiment unique inspire toutes nos pensées. Il résulte de tout ceci que le plus sûr moyen de plaire sera toujours d'avoir de la bienveillance et de la bonté.

CHAPITRE IV.

Ce qu'il faut entendre par Vérité. On peut la considérer sous quatre rapports. Des Vérités morales.

On peut considérer la vérité sous quatre rapports. 1.° Vérité logique. 2.° Vérité poétique. 3.° Vérité morale, et 4.° Vérité de rapports avec les objets extérieurs.

Quand je dis *une fleur*, je ne dis ni vrai ni faux, parce que dans ce simple énoncé je n'affirme ni ne nie rien; mais quand je dis : *je vois cette fleur*, je puis dire vrai ou faux, parce que j'énonce un rapport de moi à cette fleur.

Le rapport de moi à cette fleur peut être de différente nature, selon la faculté avec laquelle je la considère. Suivant les lois de l'imagination, tout ce que je puis concevoir comme image est vrai. Dans ce sens, il est

vrai que je conçois cette fleur volant comme un oiseau. (1).

Dans le domaine de l'intelligence, *tout énoncé d'un rapport est vrai.* Il est *vrai*

(1) On voit l'origine de toutes les croyances absurdes, répandues à grands flots dans toutes les religions qui ne sont pas la vraie. Ces croyances sont des vérités d'imagination; il suffit qu'elles présentent quelques images pour pouvoir entrer dans un article de foi. Plus la croyance est absurde et mieux on y croit, parce que les idées absurdes sont celles qui présentent le moins de rapports. Les contradictions que les images contiennent n'arrêtent pas la croyance, parce qu'il n'est pas de la nature de l'imagination de *comparer* pour former des rapports. Ces images contradictoires vivent l'une à côté de l'autre dans une paix parfaite. Il suffiroit même pour être cru de prononcer des paroles inconcevables comme certaines paroles magiques, car les paroles sont aussi des sensations et des images. Toutes ces croyances de l'imagination supposent, comme nous avons dit, la présence de quelque sentiment.

Les idées d'imagination ne sont logiquement ni vraies ni fausses, tant qu'elles n'ont pas subi l'examen de la raison.

Il ne faut pas oublier que ce que nous appelons *raison* n'est que la faculté de raisonner, et que la raison aussi se trompe en raisonnant faux. Rien n'est complétement vrai que ce qui est *évident.* L'évidence seule est le caractère de la vérité; et comme on n'y arrive à peu près jamais du premier effort, on voit qu'arrêter

qu'à la sensation, de manière à rendre l'origine de la première encore douteuse.

La *vérité poétique* est née du rapport de telles ou telles sensations avec le sens du beau. Les beaux arts, ou du moins le germe des beaux arts, existe chez toutes les nations. Qu'on lise la vie des grands artistes, et l'on verra que le *sentiment du beau* est un des premiers besoins de certaines âmes; et l'on ne peut nier que le goût des beaux arts ne soit senti chez toutes les nations, lorsqu'on a su le mettre à portée de leur civilisation.

La vérité poétique est dans le rapport de certaines sensations avec le sens du beau. On sent la prodigieuse différence qu'il y a entre les vérités de l'intelligence et la vérité poétique. L'une et l'autre de ces vérités n'ont de commun que d'être en rapport avec une des facultés de notre âme.

Les vérités de l'intelligence se raisonnent et se prouvent, ce qui veut dire qu'il est de la nature de l'intelligence d'aller d'identité en identité, tandis que les vérités poétiques, (comme toutes les vérités de sentiment,) se *sentent* et vont de préférences en préférences, et non d'identité en identité. En pensant beaucoup, je raisonnerai beaucoup, et mon

Une vérité est plus ou moins *évidente*, selon l'évidence du rapport dont elle se compose. Et comme la première condition pour former un rapport est la *fixité* des idées, c'est-à-dire, des termes dont le rapport se compose, on conçoit que tout ce qui tient au sentiment n'ayant presque jamais cette fixité, il n'en peut naître que rarement des vérités évidentes. Le domaine de la vérité de l'intelligence semble se concentrer dans les vérités nées des idées de l'étendue et de la quantité, qui semblent tenir, par leur nature, autant à l'intelligence

---

gards de la raison. L'imagination est le réservoir des idées de l'intelligence. La réflexion est le passage de l'imagination à l'intelligence ; c'est à la réflexion à transformer l'image en rapports. La réflexion est chargée de toutes les opérations de l'intelligence. Son instinct est de chercher l'identique; de là toutes nos abstractions. L'abstraction est une opération de l'esprit.

On sent le ridicule de la controverse entre les réalistes et les nominalistes. Il faut, pour abstraire, la présence des idées dont le rapport se compose. Mais le *résultat* de l'abstraction n'est aucune de ces idées; un cheval abstrait n'est aucun des chevaux que j'ai eus présens à l'esprit en abstrayant; la réalité de l'abstraction est dans l'*opération* que l'esprit fait en comparant. Toutes les abstractions ont de commun le sentiment de l'identité ; mais chaque identité a son caractère particulier.

notre sentiment avec le sentiment d'autrui. Cette faculté suppose une heureuse organisation, comme la musique suppose l'oreille juste. Nous jugeons les sentimens d'autrui parce que nous sommes organisés de manière à éprouver les sentimens d'autrui, et nous les éprouvons parce que notre organisation est construite pour les comprendre. La nature a doué l'homme d'un langage pour *exprimer* ses sentimens, et d'un sens particulier pour *entendre* ce langage. Mais comme presque toutes nos vérités morales sont composées d'idées et de sentimens, on peut sentir et raisonner faux, tout comme on peut raisonner juste et sentir faux, ou sentir juste et mal raisonner. Les vérités morales supposent presque toujours l'accord complet de l'intelligence avec la sensibilité.

La vérité morale suppose aussi le juste rapport de nos sentimens avec les sentimens d'autrui, comme la vérité poétique suppose le juste rapport des sensations, employées par l'artiste, avec le sentiment du beau. La vérité logique suppose semblablement le juste rapport des idées, dont la vérité se compose et l'expression parfaite de ce rapport. La faculté de produire et, pour ainsi dire, de *créer* ces

rapports entre les idées, est ce qu'on appelle *intelligence*.

On conçoit que le domaine de la vérité soit morale, soit poétique, soit logique, s'étend avec le développement de la faculté de penser et de sentir. Mais comment nos connoissances morales s'étendront-elles, tant que nous ne saurons pas sur quel point de notre être il faut porter l'attention de l'observateur.

La morale, en tant que connoissance des sentimens d'autrui et connoissance de nos propres sentimens, suppose une suite d'observations bien faites, mais que l'on ne peut faire bien sans faire usage des principes tirés de la connoissance intime de notre être. La morale, en tant que dirigeant nos actions, suppose un grand développement de la faculté de penser sans lequel la faculté de sentir n'iroit qu'au hasard et sans boussole. La morale suppose de plus une parfaite connoissance du rapport, encore peu connu, de la faculté de penser avec la faculté de sentir. On voit que la morale dirigeante et pratique est une science très-composée, qui suppose le développement des parties dont elle se compose. Elle suppose essentiellement la connoissance si compliquée de la faculté de sen-

tir ; puis, celle de la faculté de penser ; enfin, elle exige cette autre science encore inconnue qui nous enseigneroit *les rapports de la faculté de penser avec celle de sentir*, science sans laquelle les plus beaux préceptes resteront toujours stériles.

Nos jugemens moraux (notre approbation ou improbation des actions humaines) est toujours le résultat de trois causes : 1.° De l'action des sentimens d'autrui sur nos propres sentimens. 2.° Du ton sur lequel nous sommes montés. 3.° Enfin des *idées* présentes à l'âme dans le moment que le sentiment d'autrui vient agir sur nous. Ces idées, en éveillant d'autres sentimens, produisent un composé prodigieusement varié de sentimens, d'idées et de rapports.

La faculté d'être affecté par les sentimens d'autrui, je l'appelle un *sens*, comme j'appelle *sens de la vision* la faculté de voir. Mais le sens moral, comme tout autre sens, n'est en lui-même qu'un des élémens qui entrent dans nos jugemens moraux. La faculté de voir moralement se forme, comme celle de voir de nos yeux, par des comparaisons et des combinaisons variées. Ce n'est que par le développement harmonique de toutes nos facultés que la *morale* pratique se forme. Ce que nous

voyons matériellement des yeux est bien peu de chose en comparaison de ce que nous voyons intellectuellement. Il en est de même de la vision morale. Le sens moral est toujours là, mais les connoissances pratiques qu'il peut nous donner sont le résultat de notre manière d'être, de l'action d'autrui sur nos sentimens, et, en troisième lieu, de la combinaison prodigieusement variée que la réflexion (les idées) fait de tous ces élémens. Cependant la base des vérités morales est dans le sens moral; je veux dire qu'il n'y a point de vérité morale là où le sens moral est faux, comme il n'y a point de musique là où l'oreille est fausse. Voilà pourquoi j'appelle ce sens *moral.*

On voit que la question : si l'on peut démontrer les vérités morales, n'en est pas une, puisque la démonstration suppose essentiellement la marche des idées d'après les lois de l'évidence, et que les vérités morales n'étant pas la conformité des *idées entre elles*, mais la conformité de nos sentimens avec les sentimens d'autrui, ne peut être démontrée à la manière des idées. On peut démontrer les principes généraux de la morale, parce que le sentiment qu'on n'éprouve plus, peut,

comme la sensation, devenir abstrait. Dès-lors on raisonne sur lui comme sur des signes, mais sitôt que le sentiment devient individuel, et se transforme en sensation *sui generis*, il échappe à la raison. On voit que la seule manière d'éclairer les hommes sur la morale, c'est de développer l'ensemble de leurs facultés.

Qu'on réfléchisse au nombre des élémens dont se compose ce que nous appelons vérités morales, et l'on verra qu'il est impossible de fixer assez ces élémens mobiles pour en tirer des rapports, évidens à la manière des idées.

Les sentimens moraux se composent de l'action du sentiment d'autrui sur notre sentiment; cette action est toujours modifiée par l'état actuel de notre propre sensibilité, comme le son qui fait vibrer une corde est modifié par le ton où cette corde est montée. Le résultat de ces deux actions sera un troisième produit, appelé accord ou dissonance. Le sentiment jamais arrêté de nos besoins influe sur ce composé. Quand je suis malade, tout mon clavier est dérangé. Le sentiment du beau peut encore agir sur nos sentimens d'une manière peu connue. La plus grande colère peut être désarmée par la musique, la poésie, l'élo-

quence, ou la présence de la beauté. Il est à croire que l'harmonie de toutes les *nuances* de nos sentimens avec toutes les *nuances* de nos pensées, est non moins précise que l'action des idées et des sentimens les uns sur les autres. Mais toutes ces nuances d'idées et de sentimens se trouvent dans un mouvement perpétuel, de manière que leurs résultats échappent à la pensée qui voudroit les fixer. Ajoutez à toutes ces modifications de notre sensibilité ce principe inné de perfectibilité qui agit sourdement, mais continuellement sur tout le système social, allant tantôt en avant tantôt en arrière selon les facilités ou les obstacles qu'il vient à rencontrer, et vous concevrez l'impossibilité d'amener à l'évidence de la démonstration des élémens toujours si mobiles et si compliqués.

On voit qu'il y a trois sources de vérités dans l'esprit humain. La première, placée dans l'intelligence, est la source des vérités logiques; la seconde, placée dans l'imagination, est la source de la vérité poétique, et la troisième, placée dans le sens moral, est la source des vérités morales.

La vérité logique suit les lois de l'intelligence, qui compare, distingue, rapproche, et

classe les objets dans le temps et l'espace. L'intelligence s'élève d'identité en identité à la connoissance des objets extérieurs, tandis que l'imagination, suivant toujours les lois du sens intérieur, va de préférence en préférence. L'harmonie des deux facultés fait la gloire et le bonheur de l'homme ; mais ce n'est jamais qu'en les cultivant l'une et l'autre qu'on arrive à des résultats heureux.

A mesure que la connoissance de l'esprit humain viendra à s'étendre, on augmentera la classe des phénomènes spirituels.

On distinguera les vérités de l'imagination des vérités de l'entendement, c'est-à-dire de l'intelligence.

Les vérités d'imagination se divisent en trois classes, d'après les trois sources de sensibilité dont l'imagination se compose.

Ces trois sources de sensibilité sont : 1.° le sentiment de nos besoins ; 2.° le sentiment du beau ; et 3.° le sens moral, qui est la source de nos sentimens moraux. Développons ces idées. Il faut d'abord se souvenir que les vérités de sentiment se composent de rapports placés au-dedans de nous, et sans aucun égard aux objets extérieurs.

I. On n'est pas accoutumé à s'occuper des

vérités qui ne sont relatives qu'à nos besoins. Il y a cependant un rapport naturel bien décidé entre nos besoins et les *objets* de ces besoins ; il y a entre la faim et le pain un rapport bien prononcé par la nature. Il en est de même du besoin de dormir et le sommeil ; du besoin de repos et un bon lit. La maladie a ses besoins, la santé a ses besoins. Il y a, en un mot, entre l'état de l'organisation et les *objets relatifs aux désirs émanés de l'organisation*, des rapports naturels qui caractérisent les *véritables* jouissances. La *vérité* d'une jouissance consiste donc dans le juste rapport du désir avec cette jouissance qui en est l'accomplissement. Cette espèce de *vérité* ne consiste pas dans le rapport *du pain* à la faim, mais dans le rapport spirituel entre le *sentiment* du désir et le *sentiment* de la jouissance.

II. La vérité poétique aussi est une vérité tout intérieure. Elle consiste dans le juste rapport d'un certain *assemblage* de sensations, avec le sens du beau. Pour comprendre ceci, il ne faut point penser aux objets extérieurs que ces sensations représentent (que nous appelons nature), mais à ce que nous font *éprouver* les sensations que ces objets nous donnent. Ces vérités, que j'appelle poétiques, expriment

les rapports de tel assemblage de sensations avec le sens du beau. Le besoin du beau est un désir que telle combinaison de sensations satisfait. L'auteur de l'Apollon du Belvédère avoit un besoin de beauté que son œuvre sublime pouvoit seule satisfaire.

III. Les vérités que j'appelle morales sont de deux espèces. Le sentiment d'autrui peut être *vrai* comme objet extérieur, lorsque le sentiment que j'attribue à quelqu'un est bien le sentiment qu'il éprouve. — Je dis aussi : que mon sentiment est vrai, lorsque le sentiment que je *manifeste* est bien le sentiment que j'éprouve.

Dans les fictions poétiques, comme dans la comédie, les sentimens sont *vrais* lorsqu'ils sont conformes au caractère de la personne qu'on fait parler.

Le mot *moral* a une grande latitude, parce qu'il suppose toujours des composés d'idées et de sentimens, de manière à désigner tantôt une opération de l'intelligence (comme lorsqu'on parle de devoirs), et tantôt une opération de l'imagination, comme lorsqu'on parle de l'amour maternel, de l'amour de Dieu ou de sa patrie, etc. Tous ces amours qu'on suppose essentiellement raisonnables, ne le sont

que dans certaines limites. Le langage qui en fait toujours une vertu, nous trompe.

En y réfléchissant, on verra que l'idée fondamentale de tout ce que nous appelons *moral* repose sur les rapports de nos sentimens avec ceux de nos semblables.

Nos déceptions morales viennent de ce qu'en raisonnant sur les sentimens qu'on n'éprouve plus, comme sur des signes, on peut avoir raison tant qu'on ne les éprouve pas. Mais, comme il est de la nature de tout sentiment de varier d'intensité, ce qui étoit vrai comme signe n'est plus vrai comme sentiment que par hasard. Un *amour* légitime pour quelque objet que ce soit, peut, par son intensité, passer les limites du bien et devenir nuisible. Le fond de nos idées morales, les sentimens, sont des quantités indéterminées par leur nature, qui ne donnent un résultat fixe et constant que dans la théorie.

L'esprit humain est semblable à un cadran qui n'auroit qu'une aiguille mue par deux rouages totalement différens, qui tantôt agissent séparément, mais le plus souvent se meuvent ensemble, chacun selon ses lois. Le rouage de l'intelligence indique toujours le *vrai extérieur*, mais il est sans cesse trouble par l'autre rouage,



avec les lois de la pensée, qui pourroit méconnoître la grandeur de la destinée humaine ?

L'homme pense comme l'oiseau vole ; l'un et l'autre ne font que suivre les lois de leur être particulier : L'oiseau ou l'insecte en volant suit les lois de ses besoins, et son instinct le promène précisément sur la seule route où il peut vivre. Chaque être en fait de même, et chacun dans le labyrinthe, en apparence inextricable des choses, suit et achève avec précision sa carrière. Tel est le résultat de l'être sensible. Mais quel est celui de l'homme qui pense? Imaginez la tête de Newton placée sur une table. Son intelligence s'éveille ; les résultats de toutes les connoissances qui l'ont précédé se réunissent en lui pour tracer peu à peu dans son esprit les grandes lois de la marche des corps célestes, et ce tableau dessiné dans son cerveau se trouve être la représentation des mouvemens de ce que nous appelons l'univers ! La tête de l'astronome, qui a calculé le retour d'une comète, sonne l'heure de ce retour comme la pendule sonne l'heure indiquée sur son cadran ! Quelle admirable précision de rapports entre l'intelligence qui trace la route des idées, et la réalité qui

les fait marcher de concert avec les corps célestes comme feroient les pièces d'une même pendule !

En y regardant de plus près, nous verrons que les rapports des phénomènes avec la pensée se développent avec l'intelligence. Plus les idées que l'on compare ont de précision, de fixité et d'évidence, et plus leurs résultats se rapprochent de la vérité, c'est-à-dire, de la réalité des phénomènes tels qu'ils se présentent à nos sens. Si l'on pouvoit douter de la perfectibilité de l'intelligence, on n'auroit qu'à penser aux progrès que les connoissances humaines ont faits, et à ceux qu'elles feront encore.

L'origine de toutes nos idées claires et distinctes se trouve dans des sensations multiples et confuses. C'est à débrouiller ce chaos que tendent les lois de l'intelligence. Plus les idées sont confuses, plus la sensibilité et l'imagination y dominent. Ce n'est que peu à peu que les mouvemens de la sensibilité cèdent à la puissance de l'être intelligent.

L'intelligence est une force indéfinie dont tous les efforts tendent *à la connoissance des objets extérieurs*. Les progrès de nos connoissances prouvent les progrès de la faculté qui les fait naître, et l'homme ne sauroit faire un

pas en avant dans sa carrière, sans que la faculté qui le fait aller en ait fait un.

On objectera que les méthodes se perfectionnant de plus en plus, on peut faire aujourd'hui, avec peu d'attention, ce qu'on n'eût pu faire il y a cent ans qu'avec de grands efforts. Mais c'est précisément dans le perfectionnement des méthodes qu'il faut chercher le développement de l'intelligence.

Me voici arrivé aux objets extérieurs de nos sensations, et à la question s'ils existent réellement, et ce qu'ils sont en eux-mêmes. Me voilà sur le bord d'un abîme où l'esprit humain a fait plus d'une chute.

J'observerai d'abord qu'un des grands résultats du progrès des lumières, c'est de faire tomber une foule de questions, qui ne sont insolubles que parce qu'elles supposent du rapport là où il n'en existe point. Ces questions, on peut à bon droit les appeler absurdes. De ce nombre est toute question sur l'existence ou non existence des corps. En analysant le sens de ces questions, on trouvera que leur réponse étant au-delà du domaine de nos sensations, elle est au-delà du domaine des réponses à faire. Dans ce pays-là il est aussi absurde de nier quelque chose, qu'il l'est d'affirmer quel-

que chose. Il en est de même de la question sur la causalité , et sur tout ce qui va au-delà des phénomènes. Nos idées abstraites, et tous nos raisonnemens, ne sont que des classifications d'idées et de sensations qui ne peuvent jamais dépasser l'horizon de ces idées et de ces sensations. Raisonner, c'est classer, c'est combiner les idées qu'on a ; ces idées, nous ne les voyons jamais que dans le miroir de nos sensations. Aller au-delà de cette glace , c'est faire comme le singe qui va chercher sa propre image derrière le miroir qui est devant lui.

On verra, en y réfléchissant, qu'à chaque pas que fera la raison humaine, mille et mille questions qui n'ont fait qu'embarrasser la marche de l'esprit humain, tomberont d'elles-mêmes. Ce sont les questions absurdes, insolubles par leur nature, ou insolubles par les connoissances qui nous manquent encore, ce sont ces questions-là qui obscurcissent l'esprit humain et déshonorent jusqu'au nom de la métaphysique. Il y a une maturité dans les idées, et un ordre dans les progrès de nos connoissances, que l'on ne viole point impunément.

Une des premières lois dans le magnifique domaine de la véritable philosophie , est de ne s'écarter jamais de la lumière qu'on a , et

d'éviter les questions abstruses comme on évite des précipices dangereux. Que seroit devenue la physique; si dès son premier pas on s'étoit obstiné à savoir ce que c'est que le mouvement et la matière? Rien de plus pauvre en faits, et rien de plus riche en argumentations et en hypothèses que tous ces livres qui prétendent nous faire connoître la nature intime des choses et deviner ce qui dépasse l'enceinte de nos sensations.

CHAPITRE VI.

Comment nous parvenons à la connoissance des objets extérieurs. Déception dans nos jugemens sur ce qui nous est intérieur ou extérieur. Absurdité qu'il y a de prétendre aller au-delà de ses idées.

L'homme est doué d'imagination et d'intelligence, c'est-à-dire, de sens intérieurs et de sens extérieurs. Les sens extérieurs l'instruisent des objets qui ne sont pas lui, et les sens intérieurs l'avertissent de ce qu'il est au-dedans de lui-même.

Mais puisque les perceptions des objets extérieurs ne sont que des sensations qui ne sont encore que nous, on se demande comment

les sensations dans l'âme, aucune ne lui est étrangère; en les considérant dans les sens, toutes lui sont étrangères. L'image que je vois dans un miroir est l'ouvrage de l'âme qui la regarde, quoique la cause de la sensation soit dans le miroir. De là vient que nos jugemens sur ce qui est objet extérieur ou intérieur nous trompent souvent. Nous jugeons la glace froide parce que nous plaçons hors de nous la sensation qui est en nous; et nous plaçons dans nous la cause d'une sensation qui est hors de nous, quand nous croyons avoir la fièvre lorsque c'est l'appartement que nous occupons qui est trop chaud. Mais c'est surtout dans nos jugemens moraux que nous nous trompons souvent, comme par exemple quand nous attribuons aux défauts d'autrui ce que nos propres défauts nous font souffrir.

Ces questions, en apparence oiseuses sur la nature même des choses, auroient un grand avantage si elles nous apprenoient enfin à connoître les limites de nos recherches. En traçant nettement une ligne de démarcation entre les régions de la lumière et les régions des ténèbres, on préviendroit les questions inutiles qui ne font que répandre la nuit sur la route de la vérité. N'est-il pas absurde d'élever

des questions sur ce que sont les choses en soi, et pouvons-nous deviner ce qui est au-delà de nos idées? La pensée peut bien s'élever au-dessus de nos sensations, mais elle ne peut jamais en dépasser l'enceinte. Semblable à l'oiseau qui s'élève au-dessus de la terre sans jamais sortir de son atmosphère, la pensée peut bien planer sur nos idées, mais ne peut sortir de leur horizon (1).

On voit combien toutes les questions sur ce que sont les choses en elles-mêmes, sont oiseuses. Toutes les questions sur la causalité ne le sont pas moins. Nos connoissances ne sont jamais que des classifications dans le temps et dans l'espace (2). Tout phénomène qui en suit constamment un autre, est *cause* de ce phénomène, jusqu'à ce que quelque autre phénomène vienne se placer entre deux. Ce que nous croyons voir au-delà des faits, dé-

---

(1) Les idées abstraites ne sont que des Élémens de sensations décomposés et recomposés, qui ne peuvent jamais dépasser leur origine, ni se dépouiller de leur nature.

(2) Leibnitz a dit la même chose de l'Espace et du Temps. « L'un et l'autre, dit-il, sont un ordre général » des choses; l'espace des choses coexistantes et le » temps des existences successives. Ce sont des choses » véritables, mais idéales comme les nombres. »

passe la ligne de nos connoissances, et ne peut jamais être que chimère et illusion.

Kant nous dit que la *causalité* (ce qui fait que nous regardons un fait comme *cause* d'un autre) que cette *causalité*, dis-je, est *en nous*. Cette vérité ne nous dit autre chose, sinon que nous sommes *faits* pour voir des causes et des effets. Mais cette connoissance ne nous apprend rien sur la *réalité d'une liaison entre deux faits, ou entre deux phénomènes*. La preuve la plus frappante de la réalité des objets extérieurs est dans l'harmonie de la pensée avec les phénomènes que nous appelons extérieurs. Si un musicien solitaire, si Mozart, placé dans un désert avec son piano, entendoit tout-à-coup un orchestre complet accompagner ses chants, croiroit-il que ces sons ne sont que l'effet du hasard? L'harmonie des idées, avec les objets extérieurs, révélée peu à peu à l'homme par les sciences, ne semble-t-elle pas un appel à de plus hautes destinées.

Je crois avoir fait voir que tout ce qui est rapport est l'ouvrage de notre esprit. Tout le domaine de l'intelligence est la création de l'âme à l'occasion de la perception des objets extérieurs.

CHAPITRE VII.

Quelques aperçus sur la nature des preuves de l'existence de Dieu.

Nous l'avons vu, l'homme ne peut sortir du domaine de ses sensations. Météore brillant, il parcourt le temps et l'espace d'un mouvement toujours composé d'imagination et d'intelligence. Incapable de voir au-delà de ses sensations, il éprouve cependant la présence ou plutôt l'apparition des objets extérieurs. Chose merveilleuse! Le développement de la pensée qui n'est qu'en nous, déroule à nos regards un ordre de choses qui n'est pas nous. Les lois instinctives de l'intelligence font marcher les idées comme en harmonie avec les lois de l'univers. La pensée, que j'éprouve en moi, semble s'accomplir et se réaliser dans ce qui n'est pas moi, et le tableau de mes sensations, recomposé par l'intelligence, devient l'ébauche d'un plan régulier, où ce qui n'est pas complet n'est que la pierre d'attente de la connoissance à venir. Ne diroit-on pas qu'il y a entre les lois de l'intelligence et les lois de l'univers, une harmonie qui fait que les objets éveillent la pensée pour révéler à

facultés architectrices, n'aient été calculées pour la connoissance de ce qui est, et de ce qu'il nous importe de savoir. N'est-il pas remarquable de trouver l'idée de Dieu établie chez toutes les nations qui ont dépassé la ligne de l'animalité, et de voir que cette idée éclaire à la fois toutes les croyances et se retrouve dans tous les systèmes. A-t-elle disparu pour un temps, on la voit renaître plus brillante encore. Semblable à l'astre du jour, qui, après une longue nuit du pôle, vient rendre la vie aux peuples consternés, elle semble n'avoir disparu que pour être mieux sentie à son retour.

L'idée d'une Suprême Intelligence, législatrice de l'univers, est le complément des connoissances du savant comme de l'ignorant. Sans elle, toute connoissance est incomplète, et toute vérité aboutit enfin aux ténèbres. En effet, il faut opter entre une cause intelligente et une cause matérielle non intelligente. Un grand homme (1) a dit : *Quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui auroit produit les êtres intelligens !*

Sans l'idée de cercle et d'angle, il n'y au-

(1) Montesquieu.

roit point de géométrie ; sans ces idées fondamentales, toutes les idées d'espace seroient flottantes et sans liaison. De même, sans la notion d'une Intelligence Suprême, on peut bien élever science sur science ; mais tous ces édifices ne reposent sur rien. L'idée de Dieu est à la fois le lien et l'appui de notre savoir, et le complément de nos conceptions.

J'ai dit que l'intelligence humaine n'a pas fait les lois qui la régissent. L'idée de Dieu, cette idée toujours présente à toutes les formes de l'intelligence humaine, cette idée, également appropriée à l'ignorance comme au savoir, cette idée qu'on retrouve chez toutes les nations, réside dans notre intelligence, comme le soleil qui placé au centre de notre système, nous éclaire de partout sans nous révéler jamais ce qu'il est en lui-même. La toute-présence de l'idée de Dieu, et la lumière qu'elle répand sur notre être, prouvent, mieux ce me semble, que Dieu existe, que toute preuve tirée de nos sensations et déceptrice comme elles.

L'histoire de la croyance de Dieu nous apprendroit comment les vérités que nous sommes appelés à connoître commencent par l'imagi-

nation, pour être peu à peu épurées par l'intelligence.

L'idée d'une Suprême Intelligence est tellement conforme à la nature de nos facultés mentales, et surtout à celle de notre entendement, que nous ne pouvons *concevoir* l'idée d'un ordre dans l'univers, sans *croire* à une Intelligence, suprême ordonnatrice de cet ordre.

L'idée du *temps* est une des formes de notre esprit. Nous ne pouvons concevoir quelque chose d'existant hors de nous sans le placer dans le temps. Sitôt qu'une chose existe, cette chose a par la nature même de notre pensée un passé, un présent et un avenir. En un mot, cette chose *existe dans le temps*.

Voilà pourquoi l'esprit humain est, par sa nature même, comme forcé à croire que tout ce qui existe a été précédé par quelque chose qui fait que ce qui est, est tel que nous le voyons. Ce *quelque chose* qui fait que l'univers est ce qu'il est, nous l'appelons cause.

Il est encore dans la nature de mon être pensant de voir *dans la cause ce qui est dans l'effet*. Je ne puis concevoir le mouvement d'une bille mue avec quatre degrés de vitesse sans penser que la bille motrice de ce mouvement a eu elle-

même les quatre degrés qu'elle a communiqué à la bille choquée. Je ne puis de même concevoir l'idée d'*ordre* sans croire que la *cause* de cet ordre (comme l'ordre) est elle-même intelligente. Je conçois que le mouvement produise le mouvement. Je conçois aussi que tel changement dans les élémens puisse produire telle apparence. Mais sitôt que je conçois l'idée abstraite d'*ordre* comme un fait, je ne puis l'expliquer sans concevoir que la *cause* de ce fait appelé ordre soit *intelligente* (1). Je ne puis

---

(1) On dira que l'ordre existe dans moi, dans le *rapport* que je vois entre les choses, et non dans les choses mêmes qui, dans la nature, sont individuelles. Quand je dis que l'œil est fait *pour* voir, j'exprime une opération de mon esprit : je dis le *rapport* que je vois entre l'œil et la lumière.

Cette manière de voir rend raison de chaque chose prise isolément, mais ne rend pas raison de l'*ordre*. Faites abstraction de toute idée d'ordre, et demandez-vous si l'idée qui vous reste de l'univers est celle de l'effet dont vous demandez la cause. Supposez au contraire une cause intelligente, et voyez comme la lumière jaillit de toute part dans ces mystérieuses ténèbres de l'esprit.

En demandant la cause d'un fait *physique*, je dirai qu'elle est dans tel autre fait physique qui a précédé; mais en demandant quelle est la cause de *tous* les faits physiques, me voilà obligé de sortir de ces faits, et

non plus concevoir que la cause première du sentiment et de la pensée, soit privée de sentiment et de pensée.

On me dira avec Hume que puisque le désordre, c'est-à-dire, le mal existe, il faut donc admettre aussi une cause malfaisante.

Je réponds que la véritable révélation de l'univers est dans notre Intelligence. Cette noble faculté de l'âme, créatrice des idées de rapports, est par-là même, révélatrice des lois de l'univers et de l'idée d'ordre qui en est l'abstraction.

Je considère l'idée d'ordre ou de désordre, non dans l'univers mais dans l'âme humaine. Toutes les idées d'*ordre* et de rapport, que les sciences ont fait éclore dans ma pensée, ont été *désordre* au temps de mon ignorance, et avant l'opération de mon intelligence qui en a fait des rapports et des lois. Les *idées* non développées m'ont donné l'idée du mal; elles sont ce qu'étoient les élémens dans le cahos, ce que la sensation qui arrive à l'âme est à la pensée elles sont des germes non développés.

---

de dire que cette cause est une cause intelligente, qui seule peut rendre raison de l'*ensemble* de mes *connoissances*, qui n'est qu'un ensemble de rapports appelé *ordre*.

Je vois Dieu dans les rapports que me donnent les sciences, je le vois dans les lois de l'univers, que l'intelligence que je porte au-dedans de moi révèle à mon esprit, je le vois dans le jour que je sens poindre dans mon âme. Je ne le vois pas dans l'hémisphère ténébreux de mon être, mais je me dis : je ne vois point dans ma nature pensante de fin à mes recherches, ni de barrière à ma pensée. Tout m'indique donc que la pensée que j'ai n'est pas finie pour moi. Aucune science, aucune découverte ne me dit qu'elle sera la dernière. Donnez des sensations et des idées à l'homme, mettez-les à portée de son esprit, et cette faculté sublime appelée intelligence, en fera éclore *des rapports*, *des lois*, *de l'ordre* en un mot, et je verrai la lumière s'étendre sur la partie ténébreuse de mon être comme au lever du soleil je vois le jour se répandre sur la terre.

Je vois de l'ordre dans l'univers, et tout à côté de cet ordre je trouve le désordre que j'appelle le mal; mais, à mesure que la lumière naît dans mes idées, je vois ce désordre disparoître et le mal se changer en bien. Le temps, me dis-je, est un élément de l'univers aussi bien que l'espace, et l'avenir est une immense réalité, où tout m'invite à placer mes espérances.

Les lois que me révèlent les sciences, les idées d'ordre qui me font croire à une Suprême Intelligence, sont des idées développées, tandis que tout ce qui me donne l'idée de désordre sont des vérités non développées encore. Puisqu'il y a un avenir, il faut bien le remplir par quelque chose de non développé.

Récapitulons.

J'ai dit que l'idée de l'ordre que je vois dans l'univers me donne l'idée d'une Intelligence ordonnatrice de cet ordre. Tout à côté de cet ordre je vois le désordre. Qu'est-ce que ce désordre? Je réponds que ce désordre aussi bien que l'ordre est dans ma pensée, puisque tout ce que je connois, je ne le *connois* que par l'instrument appelé *intelligence*.

Étudions le tableau mouvant de cette pensée humaine, moitié lumière et moitié ténèbres. Je vois les idées de désordre se changer peu à peu en lois et en rapports, tandis que dans la partie obscure de l'âme tout est encore chaos et désordre. La lumière vient-elle à se répandre avec les sciences, aussitôt les rapports, les lois, et toutes les idées d'ordre se développent; ce qui étoit désordre devient ordre, ce qui étoit ténèbres devient lumière, ce qui étoit obscur et confus devient clair et distinct.

Ces merveilles, cette naissance de l'univers, ce développement de lumière qui révèle Dieu à l'homme, tout cela est l'œuvre de la faculté appelée Intelligence.

Je ne sais ce que sont les choses en elles-mêmes, puisque je ne puis sortir de mon être, ni aller au-delà de mes pensées. Mais cette chose extérieure à moi, cette apparition que j'appelle Univers, existe. Sans doute l'univers existe en soi; mais pour moi il n'existe que dans le miroir de la pensée.

Nous avons vu que cette faculté, que j'appelle Intelligence, est dans un certain rapport de nous avec les objets extérieurs, qui fait que le développement de l'âme devient la révélation de l'Univers.

Je ne demande donc plus : qu'est-ce que l'univers en soi? Je demande qu'est-ce que cette intelligence révélatrice que je porte au-dedans de moi, et dans laquelle je vois l'image réfléchie de ce qui est au-dehors de mon être. Je vois cette intelligence naître et commencer tout comme tout ce qui a un avenir. Je vois l'idée de Dieu naître dans un nuage, se développer peu à peu avec la faculté révélatrice que je porte au-dedans de mon âme.

Mais ces idées imparfaites de l'univers et de

son auteur, ces idées, à peine ébauchées dans la vie terrestre, semblent présager un avenir dans lequel ce qui est enveloppé continuera à se développer. Nous allons voir que tout notre être semble annoncer ce jour nouveau dont nous ne voyons encore que le crépuscule.

CHAPITRE VIII.

De l'immortalité de l'âme.

Les objets extérieurs n'arrivent à nous que par les sens ; leur combinaison et leur résultat se forment par la réflexion. Ce que nous supposons exister au-dehors de nous, sous le nom de *matière*, n'est pour nous qu'apparition, variété, changement. Le *moi* seul voit tout passer et changer autour de lui, sans cesser d'être le même : son invariabilité semble être son essence. C'est de ce moi qu'il faut partir lorsqu'on parle de l'homme. Dans le moi résident toutes les facultés mentales, l'intelligence et la volonté, l'imagination et la réminiscence. Jetons un coup d'œil sur les richesses de ce moi.

On est d'accord en physiologie, à dire que nous ne sentons que par les sens qui font partie du système nerveux. Mais quelque liai-

son que l'on suppose entre les nerfs et les sensations, nous ne pourrons confondre ces choses. Le système nerveux a ses lois, le système pensant et sentant a les siennes, et plus nous allons en avant dans leur développement respectif, et plus nous y apercevons de divergence.

Les sensations, de même que les sentimens, supposent deux choses : une certaine action dans cette portion de matière appelée les nerfs, et une disposition de l'âme à produire un phénomène correspondant, appelé sentiment ou *sensation*. On peut donc concevoir l'âme comme un système de rapports calculé sur un système de mouvement nerveux. On peut considérer dans l'âme cinq classes de rapports correspondant à ce que nous appelons les cinq sens, très-distincts et par leurs organes et par les sensations qu'ils excitent. Il faut aussi lui supposer des rapports avec le sens intérieur qui produit dans l'âme, non des sensations, mais des sentimens.

Le sentiment qui nous fait discerner les objets de nos besoins, celui qui nous porte impérieusement aux beaux arts, et le sens moral, source première de toutes nos affections sociales, prouvent bien que les sentimens (qui ne sont encore qu'une classe de

sensations, (puisqu'ils sont excités par le sens intérieur), que les sentimens, dis-je, émanent de l'âme et non des sens. Les cinq sens de Raphaël étoient sans doute construits comme ceux des autres hommes ; mais ce qui dans Raphaël produisit les chefs-d'œuvre de l'art, c'étoit, non de simples sensations, mais *le sens du beau*, qui, placé dans les profondeurs de son âme, appeloit à lui les combinaisons de formes et de couleurs que demandoit le sentiment du beau qui dominoit son être. Nous avons vu que le beau est dans les rapports entre les sensations, et jamais dans les sensations isolées. Il n'en est pas autrement du sentiment de nos besoins. Si l'âme ne savoit comparer et choisir dans la foule des sensations, précisément les objets appropriés aux besoins de l'automate, comment les sensations qui se présentent à elle, lui indiqueroient-elles le choix qu'il en faut faire? Il en est de même du sens moral : comment les cinq sens m'instruiroient-ils à aimer ou à haïr dans autrui tels et tels sentimens? Ne faut-il pas, pour rendre raison des lois de la sensibilité, qu'il y ait dans l'âme des rapports préformés, qui déterminent l'homme à choisir parmi ses sensations celles qui peuvent convenir à ses besoins, à ses goûts, et à son cœur?

L'âme est elle-même cause de ses sensations, et les sens intérieurs et extérieurs ne font qu'exciter en elle des sensations ou des sentimens, mais ne les y portent pas. Comment supposer qu'un mouvement nerveux lance, pour ainsi dire, dans l'âme des sensations, ou des sentimens d'amour, de haine, de beauté, ou d'appétit? Et c'est cependant la supposition tacite que font ceux qui soutiennent que le sentiment est dans les sens. Comment *l'ensemble* d'un accord de musique seroit-il senti, s'il n'y avoit pas une âme pour réunir dans un même accord des sons réellement isolés?

De quelque nature que soient les modifications que l'on éprouve dans l'âme, l'âme ne voit jamais qu'elle-même : elle se voit dans ses idées, elle se sent dans ses sentimens, elle se contemple elle-même dans *les rapports* (1).

Les personnes peu exercées à une méditation de ce genre, peuvent croire que l'âme

(1) Si je voyois l'objet même de ma sensation, cette sensation ne seroit pas une idée, mais elle seroit l'objet de l'idée, et la couleur seroit le rayon même placé dans l'âme, que je ne *verrois* pas, puisque *voir* est une sensation et non un objet.

sent ou *voit* dans ses organes, parce qu'on croit apercevoir les rapports intimes de telle sensation avec tel organe, comme par exemple d'une couleur avec l'organe de la vue, ou d'un sentiment avec tel état de l'organisation. Mais *dans les rapports*, l'organe n'a point son représentant dans l'âme. L'acte de comparaison dont résultent les rapports, suppose que l'âme voit *plusieurs* objets dans un *seul* point, et que, en comparant, elle réunit le multiple dans l'unité, c'est-à-dire dans le moi, ce qui répugne à l'idée de matière. Le rapport même, je veux dire le résultat de la comparaison, n'est aucune des idées comparées; ce rapport est une création de l'esprit, c'est l'âme qui se voit dans l'âme, ce n'est plus l'âme qui se voit dans la sensation, ou dans les organes, comme le vulgaire le suppose faussement (1).

---

(1) On n'a jamais admis les sentimens comme partie intégrante de la *pensée*. Nous avons cependant vu, que les sentimens associés aux idées composent toutes nos idées morales où les sentimens jouent, pour ainsi dire, le rôle d'un gaz expansible, prodigieusement élastique, et inflammable, qui, quand il a disparu, laisse dans l'âme des *traces* qui lui servent de signes, et semblent indiquer sa présence là même où il n'est plus.

Il y a dans le langage un espèce de révélation de ce qui se passe dans l'homme. Les phénomènes de la sensibilité sont indiqués dans toutes les langues, sans avoir pu attirer les regards de la psycologie.

Toute la grammaire prouve le *moi* qui commande dans l'âme, autour duquel tout se meut et s'arrange : tous les mots d'ordre et de commandement s'y prononcent, et l'on y voit à jour cette magistrature du moi, et cette police intérieure qui ordonne, dispose, commande aux objets intérieurs arrivés sur son territoire. Les explications mécaniques des phénomènes spirituels sont toujours hasardées, et l'on sent qu'en se laissant aller au système du matérialisme, les ténèbres s'épaississent de plus en plus.

Il en est de l'âme, pour bien des savans, comme naguères des Bolides, auxquels personne ne vouloit croire, parce qu'on ne savoit comment les expliquer. Tel est l'esprit humain ; il re-

Il faudra désormais admettre en psycologie trois grandes classes d'élémens de pensée, *sentimens*, *idées*, et *rapports*. La sensation n'est, pour ainsi dire, que la porte, l'entrée de la pensée ; c'est elle qui, en mettant l'âme en rapport avec les objets extérieurs, la constitue citoyenne de l'univers.

Si la vie est l'union des deux substances, la mort en est la séparation. On peut donc, en admettant l'existence de l'âme, supposer une âme douée de toutes ses facultés déjà plus ou moins développées par la vie, mais privée par la mort des organes excitateurs de la pensée. Dans cette hypothèse, la question de la survivance de l'âme au corps se réduit à savoir : si entre l'âme et la matière il n'existe qu'un seul système de rapport, de manière que les organes de cette vie une fois détruits, rien ne peut les remplacer.

Jetons un coup d'œil sur cette âme destinée à se séparer de ses organes.

J'observerai d'abord que, sitôt que l'on a quitté les idées populaires et positives sur l'immortalité de l'âme, on est tellement frappé du terrible phénomène de la mort, qu'aucune idée ne perce au-delà. Mais il me semble que chaque pas qu'on peut tenter dans les régions de l'espérance, est un gain pour le cœur; et si quelque lueur se faisoit apercevoir dans les ténèbres de la mort, on ne seroit dès-lors plus en droit de dire : que rien n'existe au-delà d'elle.

En parlant de l'homme, c'est du *moi* qu'il faut partir. Ce moi mystérieux, toujours le

même dans son être, quoique toujours varié par ce qu'il éprouve, ce moi ne se réduit pas à de simples sensations.

Pour lui seul le passé existe encore, et le temps, qui entraîne et détruit tout, semble s'arrêter devant lui comme devant l'être doué de réminiscence. Ce moi simple, comme *unité*, renferme en lui-même un système de forces appelées *facultés mentales*, toutes soumises à des lois spirituelles. Mais ces lois de l'être spirituel sont encore si peu démêlées, que des milliers de volumes parlent de l'âme, sans opérer une foi solide à l'existence de cette substance mystérieuse, avec laquelle et par laquelle on vit sans la connoître, et quelquefois sans y penser.

Nous l'avons vu : l'homme ne voit les choses qui existent au-dehors de lui que dans ses sensations. Ces sensations, il les combine par des lois qu'il n'a pas faites. Quoique renfermé dans ses organes, de manière à ne voir les objets que réfléchis par le miroir des sens, le moi distingue néanmoins les objets extérieurs des sensations produites par le sens intérieure. Mais, chose merveilleuse ! la pensée, guidée par l'instinct de l'intelligence, marche de concert avec le monde extérieur, de manière que le

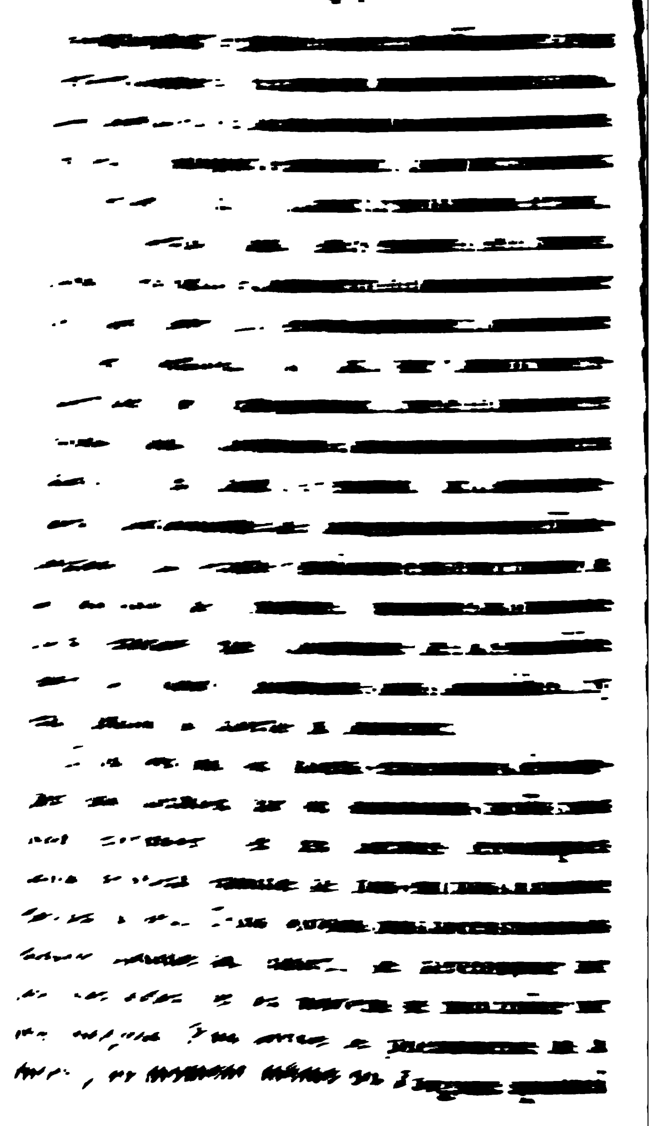
développement de l'intelligence semble le déroulement du tableau de l'univers. Il y a donc dans l'entendement humain, des rapports préexistans entre la marche de l'esprit et les phénomènes du monde extérieur. Je porte dans mon âme une logique naturelle qui, développée dans le moi, combine par instinct des pensées qui m'apprennent le retour d'une planète, comme si mon âme étoit un cadran fait pour indiquer la marche des corps destinés à peupler la vaste solitude de l'étendue des cieux. Ces opérations de l'esprit se font par des rapports innés entre les sens et le moi, et entre les sens et l'univers. Ces rapports, tous spirituels, existent donc dans l'âme tout aussi bien que les rapports de l'œil avec la lumière préexistent dans l'organe de la vision, et l'homme est fait pour connoître comme l'œil est fait pour voir !

Sans une force centrale, toujours dirigée sur un même dessein et guidée par les mêmes lois, comment concevoir ce développement de l'intelligence que nous admirons dans la marche progressive des sciences? N'est-on pas en droit d'appeler *organe spirituel* la puissance merveilleuse qui, sur un plan donné, exécute tant de choses par des moyens inhérens à sa nature ?

Il y a plus : l'homme apprend à se voir lui-même, à se distinguer de ses sensations ; il se voit, pour ainsi dire, passer. La connoissance qu'il a de ses moyens, lui fait entrevoir qu'on saura un jour ce qu'il ne sait pas encore. Ne diroit-on pas qu'il y a un moi central qui voit ses facultés mêmes comme en dehors de lui, tandis qu'il les sent dans lui-même. Cette connoissance de soi-même, quelque imparfaite qu'elle soit, ne nous laisse voir de bornes nulle part au-dehors de nous, et les regards qui plongent dans nous-mêmes, ne trouvent encore point de fond.

Que dirai-je des *rapports* qu'on ne sauroit confondre avec les sensations : la naissance des rapports ne peut s'expliquer qu'en disant qu'ils ne sont pas des idées, mais des opérations de l'esprit. A, *plus grand que* B, est un rapport qui n'est ni A ni B ; il n'est ni sensation ni idée, mais une création qui se fait dans l'âme. Cette classe nombreuse appelée *rapports*, qui ne peut s'expliquer par la sensation, ne prouve-t-elle pas la présence de cette âme à laquelle il faut attribuer tous les phénomènes spirituels ?

L'imagination aussi a ses développemens. Nous voyons dans l'histoire de la civilisation



nous a fait sentir de partout des développemens à faire. La vie entière nous présente le singulier spectacle d'un corps qui, après quelques développemens, tend vers la terre dont il semble à peine sortir, tandis que l'esprit de l'homme qui sait vivre par son âme, s'élève de plus en plus aux régions des hautes pensées. Ne diroit-on pas que, passé la moitié de sa course terrestre, l'âme se prépare à faire divorce avec ses organes, qui n'ont plus de dons à lui offrir. Et si quelque chose peut encourager l'homme à ne se séparer jamais de son âme, c'est la triste expérience que, passé la saison de sa force, rien ne le sauve du mépris et de la honte attachés à la foiblesse, que la vigueur d'un esprit exercé de bonne heure à la méditation, aux vertus et au courage, seules sauvegardes de cette noble portion de la vie, qui n'a plus de prix que par la pensée.

Le sentiment du beau aussi est une émanation de l'âme, et ce sentiment aussi a ses développemens à faire. Les beautés qui ont les proportions, la symétrie c'est-à-dire l'unité pour base, d'où naîtroient-elles si ce n'est de ce moi, où le multiple se réunit dans l'unité. C'est l'âme de Phidias ou de Canova, qui, en

les animant du sentiment du beau, leur indique ce qu'il faut ôter au marbre pour en faire Aspasie ou Psyché. Ce n'est pas le marbre brut qui commande aux artistes, mais c'est l'artiste qui ordonne au marbre de plaire et de respirer. Cette unité des beaux-arts, comment la concevoir sans admettre une âme où le multiple se réunit dans l'unité, ce qui répugne essentiellement à l'idée de corps et d'étendue.

Revenons donc à la grande vérité, déjà énoncée dans le langage de tous les peuples, qu'il y a dans l'homme une puissance appelée *âme*, qui a son système de lois toutes spirituelles. Ces phénomènes de l'âme ne s'expliquent que par la supposition que cette puissance suit des lois qui ne sont point celles de la matière, quoique toujours en rapport avec elle. Ceux mêmes qui persisteroient à dire que l'âme est matière, seroient obligés de faire de cette singulière matière une classe de corps, tellement séparée des corps connus, que la dispute, si l'âme est matérielle, ne seroit plus qu'une vaine logomachie.

Concluons donc que l'âme existe, qu'elle a ses lois à elle, qu'on ne sauroit confondre avec celles de l'automate, sans nier les faits

les plus évidens. Tâchons maintenant de suivre les destinées de cet être mystérieux.

Le premier éveil du sentiment et de la pensée se fait par les sens. Mais le flambeau de la vie une fois allumé, l'âme suit ses propres lois. Toujours en rapport avec les organes, on la voit, tantôt dominer les organes, tantôt en être dominée. Bientôt arrive le phénomène de la mort. Ce que nous y voyons de plus clair, c'est la destruction des organes. Si l'âme doit survivre à cette destruction, ce ne peut être qu'en revêtant des rapports calculés pour le nouvel état de son être. Durant sa première vie, toujours enfermée dans ses sensations, elle ne voyoit que les images des objets extérieurs réfléchis dans le miroir de ses sens. C'est de ce monde extérieur, dont nous n'avons vu que le reflet, qu'étoit sortie la vie, et c'est dans ce monde inconnu que la mort va la replonger. Qu'arrivera-t-il d'elle dans les régions de la réalité ?

La vie est la naissance de l'âme. Une fois douée de l'existence, la voilà douée des rapports naturels avec tout ce qui existe. Née dans ses organes, ces organes ont été son berceau. Mais ces organes ont disparu à la mort. Retombera-t-elle dans le chaos ? . . . Y

a-t-il un chaos, ou bien tout dans l'univers est-il ordre, existence et rapports?

La matière aussi a des systèmes de rapport, dont résultent les êtres organisés non sensibles, doués aussi de lois et de puissance; mais à la destruction de ces organes rien ne s'anéantit, tout se retrouve, tandis que la destruction de ce qui fait l'âme des êtres sentans produiroit l'anéantissement du principe d'où émanent le sentiment et la pensée.

Je sens qu'en m'élevant vers ces hautes régions, tout devient mystère, mais aussi tout devient espérance. Lorsqu'on réfléchit à l'absurdité d'un anéantissement dans le monde matériel, on a peine à concevoir qu'il en soit autrement dans le monde des êtres intelligens (1).

(1) Rien de plus mystérieux que l'idée de *force*. La raison en est qu'elle dépasse les limites de nos connoissances. Où réside la force du levier, lorsqu'il n'agit pas? Nous n'en savons rien. Nous voyons les forces agir toutes les fois que les conditions de leur activité, c'est-à-dire, les rapports de leur puissance, sont là. Les forces de l'âme (ses facultés) résident dans cette région mystérieuse où tout est ténèbres. Mais sitôt que les rapports nécessaires à l'action de ces forces seront là, les forces se mettront en activité. Que la matière, en rapport avec la puissance de penser, se présente, et la pensée sera là.

Reste à savoir; si tout est chaos et désordre dans

Plus je m'occupe de ce sujet, et mieux je conçois que la croyance parfaite de l'immortalité de l'âme nous viendra d'une connoissance plus approfondie de la psycologie. Tant que nous n'aurons pas assez de lumières pour croire à l'existence de l'âme, le dogme de son immortalité ne sera pas fait pour nous.

La perte des organes matériels annonceroit-elle la destruction complète de ce système admirable de rapports entre l'âme et les objets extérieurs par lesquels l'univers semble se révéler à elle; ou bien la mort seroit-elle le présage de nouvelles harmonies calculées pour les âmes déjà éprouvées par la vie?

Qu'on pense à toutes les merveilles de l'exis-

---

l'univers, si les forces sont d'un côté, et les conditions de leur activité de l'autre, et si rien ne marche qu'au hasard. Mais tout notre être répugne à ce triste rêve. Bien au contraire, l'univers étincelle de rapports; et plus nos connoissances augmentent avec nos lumières, et plus les rapports s'étendent autour de nous. En réfléchissant aux minimes moyens que nous avons de connoître, nous concevons que l'ensemble de nos conceptions n'est encore qu'un point de cette lumière qui remplit l'univers. Dès lors l'idée de l'ignorance de notre destinée, loin de nous faire craindre les ténèbres du néant, nous élève dans des régions de rapports où tout est lumières, harmonie, et développement de nos premières pensées.

tence terrestre de l'homme, qu'on réfléchisse aux rapports singuliers de l'âme avec les sens, qu'on médite sur cette harmonie du moi avec les organes matériels d'où naissent non-seulement des sensations isolées, mais les révélations des lois de l'univers, et l'on ne croira plus que l'intelligence suprême, qui prodigua tant de merveilles pour commencer notre vie, abandonne, comme un ouvrier capricieux, un ouvrage si richement ébauché.

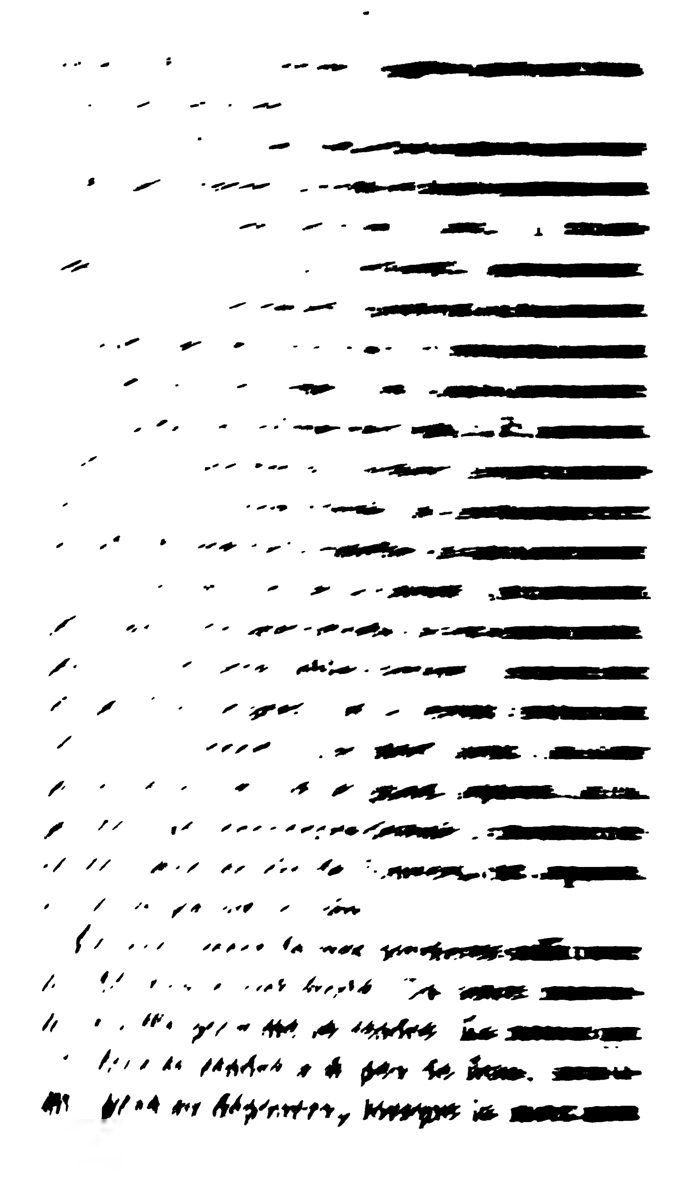
L'homme forme des successions d'idées; il lui est donné de connoître le premier anneau des chaînes idéales de sa propre création; mais arrivé à la réalité, il ne sait le commencement de rien. Sait-il si la matière a commencé? Détournons nos regards de ces abîmes. Ce que je conçois clairement, c'est que l'âme a commencé à naître en commençant à sentir et à penser. Une fois née, la voilà sous la sauvegarde des lois de la nature, tout aussi bien que la matière que nous voyons suivre invariablement la carrière d'une existence immortelle.

L'ensemble des connoissances humaines est comme suspendu entre deux abîmes. L'homme ne sait le commencement de rien; il ignore également la fin de toute chose. Ce qu'il voit clairement, c'est que rien n'existe isolément,

que ce qui est tient à l'existence par ses rapports avec ce qui coexiste. Ces rapports, nous les voyons varier sans cesse ; leur mouvement et leur succession composent la chaîne des êtres. Tout vient, tout arrive et tout passe, mais tout vit et tout existe par cette harmonie successive, dont se composent les lois de l'univers.

La vie terrestre de l'homme est un rapport non interrompu de l'âme avec quelques organes. Un changement dans ces rapports entraînera-t-il l'anéantissement de l'âme, et quand nous la voyons disparoître de la scène, a-t-elle pour cela cessé d'exister ?

Dans la nature tout est rapports, mouvement, succession. Voilà pourquoi tout est renaissance et métamorphose. Tout ce qui parle à nos sens, nous présente l'image d'une existence continuée sous des formes toujours nouvelles. Ce qui croît et se nourrit, reçoit et dépense, et change sans cesse. Tout dans nous est rapports et passage, tout arrive, passe et fuit autour de ce moi toujours immobile. On a dit que jamais on n'avoit passé deux fois une même rivière. On peut dire de même de tout ce qui a vie, que jamais deux momens n'ont vu le même être, et que chaque



abaissé sa paupière sur moi ? Et tous les rapports harmoniques, déposés dans mon âme, qui semblent se diriger vers l'infini, seront anéantis par la décomposition de quelques organes !

On peut concevoir le développement complet des connoissances humaines comme le développement de l'être spirituel. Ce développement est l'ensemble d'un même système de pensées, où tout se tient et où tout est lié. Chacun atteint quelque minime portion de ce développement, mais rien dans ma nature d'homme ne s'oppose à ce que je sache ce que tout homme sait; et dans les routes des pensées humaines, aucune barrière naturelle ne m'empêche de parvenir à la connoissance de tel homme. Tout est dans nous, et la différence du développement de chacun tient sans doute plus à l'organisation matérielle et aux circonstances qu'à la nature même de l'âme. L'esprit, quoique arrêté partiellement dans son essor, n'en est pas moins, par sa nature, susceptible de toutes les conceptions accordées à son espèce. Si tout doit finir à la mort, à quoi bon ce grand appareil de facultés, qui n'est en rapport ni avec la brièveté de la vie ni avec la foiblesse de nos organes.

On ne peut assimiler le travail de l'âme qu'à celui des êtres organisés, où chaque élément qui arrive se met en harmonie avec le tout. L'histoire de l'association de nos idées, celle de nos penchans, de nos habitudes, de nos passions, en un mot toute l'histoire de l'être spirituel, nous fait voir que chaque sentiment et chaque idée exercent leur influence sur tout le système pensant de l'homme, que par conséquent tout est lié dans l'âme.

Reconnoissons dans cet admirable système de forces réunies dans le moi, un être dont la destinée n'est nullement en rapport avec la courte carrière que le corps lui fait parcourir sur cette terre. L'automate n'est là que pour faire mûrir le germe immortel de l'intelligence. On peut mesurer avec quelque certitude l'étendue de la vie de l'automate; mais qui assignera des limites au vol de l'être intelligent et sensible?

Toute lumière nous arrive, dit-on, par les sens, et nous vient du dehors; mais la source réelle de cette lumière, si appropriée à la nature de l'homme, d'où vient-elle si ce n'est de son propre fonds? Elle vient, dit-on, de l'expérience; mais l'expérience n'est que l'éveil de l'intelligence produit par l'harmonie qui existe entre les choses et nous. Ainsi la

lumière que nous croyons venir de nos sensations, en réalité ne peut venir que de nous-mêmes. Ce que nous appelons lumière, connoissance, n'est qu'un assemblage de rapports, et nous avons vu que les rapports sont la création de l'âme.

S'il n'existoit pas une harmonie préformée entre la marche de l'univers et la marche de l'intelligence, comment l'expérience seroit-elle l'infaillible guide des connoissances humaines? Il existe donc une attraction entre les lois de la nature et les lois de l'intelligence, qui, en élevant la pensée, trace sa route, comme le soleil dans sa course élève et trace la route des flots qu'il attire.

Quel horizon nouveau se découvre à nos regards! La véritable lumière, la pensée infaillible qui arrive à l'homme, c'est la nature, disons mieux, c'est l'intelligence suprême qui la lui envoie. L'âme humaine est donc faite pour connoître, comme l'œil est fait pour voir. Quelle noble destinée ces rapports de l'âme avec la vérité n'annoncent-ils pas à l'homme! Mon âme est donc associée aux grandes lois de la nature par des rapports harmoniques déposées dans le fond de mon être! Quel avenir s'ouvre au-devant de cette

harmonie sublime entre l'entendement humain et les lois de l'univers ! Quel respect l'homme ne doit-il pas aux lumières de l'intelligence qui lui arrivent de si haut !

L'opération de l'âme appelée *sensation*, est certainement un mystère pour l'homme, et personne ne sait comment les nerfs agissent sur l'âme. Est-ce par impulsion, est-ce par affinité? Je n'en sais rien. Il est probable que ce qu'il y a de matériel dans cette opération combinée, se fait par des lois inconnues et hors de la portée de nos connoissances. C'est là cependant, c'est dans ce rapport entre les sens et l'âme qu'il faut placer leur point de séparation et de départ, appelé la *mort*.

Quelque matérialiste que l'on soit, on ne peut méconnoître deux systèmes de lois dans l'homme ; l'un qui fait vivre l'automate, et l'autre qui construit le sublime édifice des connoissances humaines. Tant que nous ne saurons pas comment nous pensons, nous ne pourrons affirmer que la destruction des organes entraîne nécessairement celle de l'âme qui nous fait penser et sentir.

Osons aborder le grand mystère de la mort. Voyons d'abord dans le monde matériel ce que c'est que la destruction. Tout corps connu est sous l'empire de l'attraction céleste ou

chimique. Avant de connoître les grandes lois de la nature, les corps détruits dans leurs formes dévoient paroître anéantis aux yeux de l'homme ignorant. Mais bientôt l'intelligence, plus développée, nous apprit que cette apparente destruction, née de l'anéantissement des formes, n'étoit qu'un changement de rapport, et que ce corps dispersé dans ses élémens n'étoit point sorti de l'influence des êtres par laquelle il fait encore partie de ce tout admirable appelé l'univers. En effet, nous voyons partout une affinité succéder à une affinité, et le physicien philosophe ne peut concevoir une plus grande absurdité que celle d'imaginer une portion de matière dépouillée de tous ses rapports.

L'image dont se compose l'idée matérielle que nous nous formons de ce que nous appelons la vie de l'homme, cette image, une fois, brisée par la mort, ne nous fait voir dans cette mort qu'un abîme ténébreux, qui n'est que l'expression de notre ignorance. Nous voyons bien ce que devient le corps de l'homme; mais le sentiment et la pensée, mais ce tout, mais cet ensemble merveilleux de facultés que toutes les langues proclament, l'âme en un mot, que devient-elle?

Elle aussi a, comme tout ce qui existe, ses moyens appropriés à sa nature, appropriés à ce qui la fait esprit et non corps. Si la pensée étoit la modification de quelque substance, cette modification auroit, comme le mouvement dans un corps, sa mesure d'existence, c'est-à-dire ses rapports. Mais dire que l'âme même, que le moi perd sa faculté de sentir et de penser, n'est-ce pas dire qu'elle est anéantie dans ce qui la fait âme? La destruction du corps est une dispersion où tout se retrouve, mais la destruction de l'âme seroit un anéantissement réel.

Vous voilà réduits à dire que, puisque l'âme a commencé, il faut aussi qu'elle finisse. Mais qui nous dit que les corps aient commencé ou pas commencé? En réalité, commencer c'est créer. Pourquoi ce qui a été créé cesseroit-il d'exister? Si par commencement vous entendez le commencement d'une certaine combinaison régulière, comme celle de la formation des corps organisés, cette combinaison régulière et constante ne tient-elle pas à quelque loi qui peut la reproduire encore? Nous voilà dans les régions d'une ténébreuse ontologie, où les armes sont également nulles pour toutes les opinions.

Ce qu'il y a d'évident dans tout ceci, c'est que la nature maintient chaque élément dans ses rapports. Il en arrive que le tissu du monde matériel est tellement lié et serré de partout, que nul être ne peut sortir de l'existence. Mais l'intelligence de l'homme, que nous avons vue associée par la pensée aux lois de l'univers ; mais l'âme qui renfermé en elle tant de sublimes harmonies, cette âme, abandonnée à la mort par toutes les lois de la nature, dépouillée à la fois de tous ses rapports, seroit seule dévouée au néant ?

A la destruction des corps une affinité est remplacée par une affinité, et une force d'attraction est remplacée par une autre ; mais l'âme une fois sortie de ses premiers rapports, tomberoit, pour ainsi dire, hors des lois de la nature !

En parlant de la mort, on sent que ce n'est qu'en s'élevant qu'on arrive à quelque vérité. Rappelons-nous qu'en méditant sur les grandes lois de l'existence, il a fallu opter entre une intelligence suprême et une aveugle fatalité ! Et si l'on ne peut douter qu'une Suprême Intelligence préside aux lois de l'Univers, comment concevoir que cette intelligence conservatrice de la nature, ait réservé l'anéantissement aux seuls êtres intelligens et sensibles !

En psycologie vulgaire on ne calcule pas assez ce que, dans la recherche de la vérité, l'intelligence contribue dans les opérations de l'esprit. On ne pense pas que les rapports sont des créations de l'âme, et nous faisons trop grande la part des sensations. Les sensations ne sont que l'éveil de l'âme; le triangle que je vois, ce n'est pas l'œil, c'est l'âme qui le fait triangle. Il en est de même dans le domaine de l'imagination; ce n'est pas telle combinaison de forme et de couleur qui fait la beauté, mais c'est l'âme qui crée dans son unité cet *ensemble* que nous appelons *beau*, en réunissant dans le moi ce qui dans la nature n'est jamais qu'isolé. Il en est de même de nos sentimens moraux; c'est l'âme qui trouve dans elle-même ces rapports mystérieux qui font qu'on est attiré ou repoussé par son semblable. On voit que l'âme est pleine de rapports préformés entre le moi et ce qui n'est pas le moi. Beauté, vérité, vertu, ces sublimes productions de l'Etre intelligent sont nées dans les profondeurs du moi, et, pour ainsi dire, en deçà de nos sensations. Et toute cette gloire de l'Intelligence, innée dans le moi, cesseroit donc aussitôt que l'âme auroit perdu son affinité avec le système nerveux! Et l'Intelligence Su-

prême, qui empêche l'atome de périr, détruiroit elle-même son plus noble ouvrage!... Nous voyons le ver survivre à sa chrysalide, et l'âme ne survivroit pas à sa coque nerveuse!

Nous argüons de la mort apparente comme d'une mort réelle; mais tant que nous ne saurons rien de l'union de l'âme avec le corps, nous ne saurons rien de leur séparation réelle. Conclure de la mort apparente à l'anéantissement de l'âme, c'est raisonner comme les nations qui voyant le soleil se coucher dans la mer, croient qu'il s'y plonge réellement.

Ce n'est qu'en élevant ses regards qu'on arrive aux grandes vérités que j'ose aborder ici. Ce que nous appelons la vie de l'homme, se compose de quelques rapports de la matière organique avec ce que nous appelons l'âme; mais ces rapports entre la matière et l'esprit, tels que nous les apercevons dans l'homme, ne sont pas dans l'étendue de la création les seuls qui existent entre les sensations et la matière. Que de formes variées et bizarres ne voyons-nous pas revêtir aux organes des animaux, et ces organes cependant sont en rapport avec des sentimens! Et qui nous dit que précisément l'homme soit la suprême intelligence, et que dans la chaîne des êtres rien

n'existe au-dessus de lui? Si nous devons croire les rayons de l'Intelligence répandus par tout l'univers, nous devons croire aussi les rapports de la matière avec la pensée infiniment étendus et variés. Que nous portions nos regards au-dessus ou au-dessous de notre espèce, nous voyons de partout des traces d'harmonie entre les corps et les âmes. Tout dans l'univers nous fait entrevoir le développement progressif des rapports de la matière avec l'esprit, et pour ainsi dire une ascension de cette harmonie des êtres intelligens et sensibles avec ce que nous appelons matière.

Dans le système de la mort, toute pensée qui dépasse le besoin du moment est vaine et superflue. Dans ce triste rêve, nous voyons de partout germer un vain avenir d'idées, de connoissances et de sentimens qui ne sont là que pour servir d'offrandes à la mort. Nous voyons la nature brute construite pour des destinées immortelles, tandis que tout ce qui fait l'ornement et la gloire de l'existence, ne croît et ne s'élève que pour disparoître dans le néant. Tel est le monde dans le système de la mort.

Suivons l'hypothèse opposée. Dans l'univers de la vie, l'âme existe; elle a des rapports avec

la matière. Ces rapports, loin de nuire au sentiment et à la pensée, ont donné l'éveil au sentiment et à la pensée. Destinée à parcourir une haute carrière, on voit l'âme d'époque en époque revêtir de nouveaux rapports, et développer des organes appropriés à des pensées d'un ordre toujours plus relevé. Dans le système d'une vie universelle, toujours ascendante, l'âme est toujours susceptible d'un développement ultérieur et d'une extension croissante de ses nobles facultés. Nous avons entrevu dans l'immensité des espèces douées de sentiment, la variété et la richesse des rapports de la matière avec le sentiment et la pensée. Qui sait si la matière ne se spiritualise en s'élaborant, qui sait si elle-même ne s'assimile pas peu à peu avec l'intelligence, ou si fixée telle que nous la voyons, ce sont les âmes qui parcourent successivement l'immobile chaîne des organes nécessaires à leur développement progressif. L'astronomie n'a-t-elle pas entrevu la naissance des corps célestes, et si les corps mêmes avoient une marche ascendante, pourquoi cette marche ne seroit-elle pas en harmonie avec celle des intelligences que nous voyons dans nous-mêmes si intimement liées avec la matière? . . . .

Je sais que toutes ces pensées ne sont encore que pressentiment ou conjectures. Mais la mort est-elle autre chose que conjecture ou plutôt qu'un mauvais rêve contraire à la paix de l'âme comme il l'est à la bonne philosophie? Dans ces hautes régions, où le monde n'est plus qu'un point dans l'étendue, tout semble vague et obscur; et rien ne brille plus dans la nuit de la pensée que la grande vérité, que l'intelligence suprême règne et préside au-delà de l'étroite région des conceptions humaines.

Un grand obstacle à la croyance de l'immortalité de l'âme est le peu de progrès de la psycologie. L'idée populaire de l'âme est arrivée à nous défigurée par mille opinions absurdes trop souvent consacrées par la superstition. Quand les médecins, les physiologistes et les physiciens vinrent à s'occuper de l'étude du corps humain, ils conçurent un profond mépris pour des croyances superstitieuses démenties par tous les faits les plus évidens. L'union du système nerveux avec le sentiment et la pensée est tellement intime, que l'idée de tout expliquer par les nerfs devoit se présenter naturellement à des hommes qui, entrés dans le vaste labyrinthe de la physiologie, vivoient entièrement absorbés par leur science.

Les opinions superstitieuses de tout genre ont le grand inconvénient, non-seulement de perpétuer les idées qu'elles défendent, mais d'établir en opposition de ces idées un code de superstitions contraires, aussi absurde que celui de leur propre croyance. Etablissez des idées exagérées, puis défendez qu'on les attaque, et vous consoliderez par-là un système d'idées exagérées en sens contraire. C'est peut-être à l'irritabilité des idées religieuses que nous devons le matérialisme positif.

Rien de plus embrouillé que les idées de la matière et de l'esprit mises en opposition et presque en hostilité l'une avec l'autre. Tels rêveurs ne voient partout que des esprits, et tels autres retrouvent la matière partout. Des physiciens, des médecins, frappés de voir tous les phénomènes spirituels accompagnés de mouvemens nerveux, confondent tout cela ; tandis que les théologiens, trop souvent en guerre avec la physique, sont toujours disposés à faire de la matière une espèce de rebut tout au plus bon pour y loger les mauvais esprits. Les métaphysiciens, au lieu de faire la paix entre ces respectables ennemis, vont se loger dans quelque système, pour de là faire feu sur tout ce qui veut passer au-delà.

Qui ne sent le ridicule de cette hostilité des êtres, dans un monde où tout est harmonie et rapport, puisque tout y est vie et mouvement. L'idée de confondre les choses parce qu'elles sont liées par des rapports, n'est pas plus absurde que l'hostilité monastique imaginée entre la matière et l'esprit.

Le monde matériel et le monde intellectuel existent à part chacun dans ses phénomènes, mais n'existent ni isolés ni confondus, comme les matérialistes ou les moines voudroient le faire croire. Ils existent, parce qu'ils sont liés par les rapports dont se compose la grande chaîne qui maintient l'ensemble de l'Univers.

Nous appelons *matière* un assemblage de phénomènes physiques qui s'expliquent l'un par l'autre, et qui ont pour base quelques idées simples qu'on retrouve dans tous les phénomènes matériels. Chercher quelque chose au-delà, c'est rentrer dans les ténèbres de l'ancienne métaphysique. Nous devons de même appeler *âme* l'assemblage de tous les phénomènes spirituels, en tant qu'ils s'expliquent l'un l'autre. Le sentiment, la pensée, l'acte de comparer, les rapports, la volonté, la réminiscence, le moi, sont les bases de l'être spirituel, comme l'étendue, l'impénétrabilité, etc., sont les

bases de l'idée que je me fais des corps. Je ne suis pas matérialiste, parce que le mouvement, l'inertie, l'étendue, ne m'expliquent aucun phénomène spirituel, pas plus que le sentiment, la pensée, ou la volonté, ne me font comprendre les phénomènes de la matière. Cela posé, je vois très-bien les *rapports* intimes qu'il y a entre le mouvement nerveux et le sentiment; mais, comme la nature du mouvement nerveux n'est point *expliquée* par la pensée, ni la nature du sentiment par le mouvement de tel nerf, je dis qu'il y a liaison, harmonie, rapport entre ces choses, sans pour cela les confondre. Mais quoique je tienne ma définition comme bonne pour moi, je me garderois bien de dire que tel fait qu'on peut découvrir dans la suite, n'est pas possible parce qu'il contredit ma définition. Etablir des définitions sur des faits, pour ensuite fermer les portes aux faits nouveaux, ne seroit pas d'une bonne, quoiqu'il soit d'une journalière logique. Tout est empirique dans nos principes, et je ne vois pas de liaison *nécessaire* entre toutes les qualités essentielles des corps. En effet, il n'y a pas contradiction à penser une étendue sans mobilité. La liaison nécessaire qu'il y a entre impénétrabilité et étendue

n'est pas dans la nature mais dans mon esprit ; puisqu'il y auroit contradiction entre une étendue donnée et une pénétrabilité qui détruiroit cette donnée. Je ne vois pas non plus la liaison *nécessaire* entre le sentiment et la volonté ; mais je réunis empiriquement ce que je sens réuni dans ce moi, qui est la source infaillible de toute vérité.

La loi la plus générale dans l'univers c'est que tout y est lié. Tout le système des cieux proclame cette vérité, que la chimie nous démontre jusques dans les élémens des corps. Les corps organisés le prouvent, et, dans la seule intelligence que je connois, celle de mon être, j'en sens continuellement l'empire. Je sens mon âme (je veux dire mes sensations, mes affections, mes pensées, ma volonté, mon moi en un mot), je les sens en rapport avec une portion de matière appelée les nerfs. Il répugneroit, ce me semble, à la grande loi de la liaison universelle des êtres, que mon âme, une fois sortie des rapports que je lui connois dans cette vie, ne trouvât pas comme tous les corps et tous les élémens, d'autres affinités et d'autres rapports. Mon âme est dans ce monde tellement enveloppée par les organes de ses sensations, que rien ne peut arriver à

cette chrysalide que par ces organes. Ces organes sont à la fois instrument et obstacle pour elle. Ils donnent des sensations et empêchent d'arriver à l'âme toute sensation qui n'est pas leur ouvrage. Mais ces organes nerveux, nés peut-être de quelque affinité avec l'âme, ces organes une fois enlevés, je me trouve, pour ainsi dire, à découvert par la perte de mes rapports immédiats. Est-il à croire qu'aucune affinité ne vienne remplacer celle que l'âme vient de perdre, et que cette chose appelée *âme*, toute brillante de germes et d'avenir, demeure régulièrement anéantie par un phénomène qui fait partie de la vie même, et vers lequel les lois de la vie organique tendent impérieusement. Les résultats réguliers de la vie matérielle seroient donc l'anéantissement de l'être que la nature avoit pris tant de soin à former pour un avenir illimité !

J'ai vu la mort apparente ; mais la mort réelle, je veux dire l'anéantissement de l'âme, nul ne l'a vu ni pu voir. Conclure de l'ignorance de mon sort futur à l'anéantissement de mon être, c'est conclure de mon ignorance à la réalité d'un fait positif qui contredit tous les principes.

Quel homme, en voyant l'énorme distance

qui sépare du soleil les corps de notre système, eût deviné à priori, que c'est le soleil qui leur fait décrire leurs orbites! Tant il est vrai que rien n'est isolé dans la nature, et que des forces inaccessibles à l'entendement de l'homme régissent l'univers.

L'étonnement du premier chimiste, en découvrant les affinités électives, ne devoit pas être moindre que celui de Newton en contemplant, pour la première fois, les grandes lois de l'attraction. Concluons que c'est l'invisible en toute chose qui domine ce qui est visible à nos sens et même à notre intelligence.

On conçoit que, si nous survivons à la mort apparente, ce ne peut être qu'en revêtant de nouveaux rapports, peut-être des organes nouveaux. Nous éprouvons dans nous-mêmes qu'un sens ne sauroit en deviner un autre. Comment l'homme qui ne feroit que *voir* devineroit-il les sons ou les saveurs? Tous nos rapports extérieurs seroient donc à la mort changés avec nos premiers organes, et tous les objets en rapport avec eux auroient disparu à jamais; mais ce qui ne seroit pas changé, c'est notre être intérieur, le moi. Le sens moral et le sens du beau existent dans nous-mêmes, et dans le fond de notre âme résident à côté de

l'intelligence. Il résulteroit de là que nous verrions des objets très-différens de ceux de la première époque de la vie, mais nous les concevrions à la manière de cette première époque modifiée par les objets en rapport avec des sens nouveaux. Il y auroit donc une liaison entre les deux époques de l'existence, de manière que le développement de nos facultés, commencé dans la première vie, ne seroit pas perdu dans la seconde. Nous avons vu que le bonheur est dans nous, qu'il dépend de l'harmonie de l'imagination et de l'intelligence. Cette harmonie, ou bien la dissonance entre les deux élémens qui composent le bonheur, nous la porterions avec nous, et nous serions encore quelque temps heureux ou malheureux selon nos mérites passés.

En faisant l'analyse des facultés de l'âme, nous avons vu comment le sentiment de l'identité, cette base de l'évidence, devient le principe moteur de l'*intelligence*. Le sentiment du *beau*, qui attire ou repousse les sensations pour réunir dans un même sentiment d'unité celles de son choix, ce sentiment aussi est placé dans les profondeurs de l'âme. Le *sens moral* suppose des rapports intimes entre les âmes. Ce sens qui attire ou

repousse les sentimens d'autrui, lie ou délie les âmes par un sentiment inné chez l'homme. C'est dans ce sentiment que réside cette puissance d'attraction qui, par le seul charme de l'harmonie, attire et repousse, élève ou détruit le système social.

Toutes ces puissances de l'homme qui composent son être spirituel, nous ne faisons que les entrevoir dans la première époque de la vie. Mais on ne peut concevoir l'immortalité de l'âme sans la survivance de tout ce qui compose son être.

Un prestige perpétuel nous fait placer au-dehors de nous, ce que nous ne sentons que dans nous-mêmes. On conçoit qu'en changeant d'organes nous croirions tout changé lorsque rien ne le seroit dans le fond de notre être. Le sens moral, le sentiment du beau, celui de l'évidence, s'appliqueroient à d'autres objets. Mais quoique le développement de l'âme s'opère dans nous-mêmes, la condition de ce développement est dans les objets extérieurs. Il y a entre le moi et la réalité mystérieuse des choses appelées objets extérieurs, une action et réaction qui décide de l'élévation ou de la bassesse de la destinée de l'homme. Sans doute qu'en supposant des or-

ganes plus parfaits, les facultés mêmes de l'âme prendroient aussi plus d'essor, et l'harmonie des choses avec les puissances si peu connues de notre être spirituel s'élèveroit de plus en plus. Là se termine l'horizon de l'esprit humain; aller au-delà de ces lointaines pensées, ce seroit dépasser les bornes légitimes de l'imagination même.

Étrange et merveilleuse destinée de l'être intelligent et sensible qui, né sous une enveloppe nerveuse, ne voit jamais que cette enveloppe, et qui néanmoins, par la puissance inconcevable de sa nature, se trouve en rapport, et, pour ainsi dire, en société avec l'univers. Le sentiment et la pensée, qui composent la vie, n'arrivent à l'âme que par le reflet d'une minime portion de matière. Tout, dans nos sens, n'est qu'illusion, mais tout, dans l'âme, est réalité. Une nouvelle inclinaison du miroir de nos organes, ou le déplacement de cette glace dans laquelle tout se peint à nos regards, suffiront pour dévoiler des mondes nouveaux, et pour élever cette âme si circonscrite dans ses moyens, et si illimitée dans l'usage qu'elle en sait faire. Entourée dans cette vie de rapports sans nombre, elle n'en sortira que pour parcourir des harmonies plus relevées. Dans

sa confiance en l'Être Suprême, elle verra la mort comme un premier élan vers un avenir sans bornes, où l'harmonie croissante de toutes choses s'étend et s'élève avec l'espace et la durée.

APPENDICE.

MORALE.

que celles des sentimens et des pensées qui nous font agir.

La connoissance des lois de l'imagination et de l'intelligence est la grande lumière sans laquelle tout n'est que ténèbres dans l'économie spirituelle de l'homme. Quel rôle chacune de ces facultés jouet-elle dans la morale ? Comment sont-elles subordonnées l'une à l'autre ?

La morale se compose de sentimens, d'idées et d'actions. Les sentimens appartiennent à l'imagination, les idées à l'intelligence, et les actions sont le résultat de la combinaison de ces deux facultés.

Nous avons vu que l'intelligence purement contemplative, sans aucun mélange de sentimens, ne pouvoit produire des actions. Il faut donc chercher le principe moteur de la morale dans la faculté motrice des actions humaines, dans l'imagination, c'est-à-dire, dans la sensibilité, guidée par la raison.

Mais comme toute action morale tend à un objet, à une idée, toute action est

liée par-là à l'intelligence. Toutes nos idées morales sont donc composées d'idées et de sentimens. La partie active de l'homme étant toujours un sentiment, j'ai cherché les lois motrices des sentimens, et j'ai distingué aussitôt trois classes de sentimens et trois agens différens de la sensibilité.

Le sentiment de nos besoins est là en première ligne; il est la base de l'utile. Le sens moral, qui transpose notre égoïsme dans l'intérêt pour autrui, a des lois bien différentes de celle de l'égoïsme et de l'utilité. Je ne parle pas du troisième principe de sensibilité, du sentiment du beau, pour ne pas compliquer le sujet.

J'observe que le sens moral est en harmonie avec la raison, qui tend au bien, non de l'individu, mais de la communauté. Le sens moral est ce qui nous fait aimer la vertu, tandis que la raison ne fait que la démontrer bonne. Le sens moral est le sens de l'honnête opposé à ce qui n'est q'utile.

Il est de la nature de tout sentiment, non-seulement de sentir passivement, mais d'avoir un principe d'activité. Le sens de nos besoins matériels a pour principe d'activité le désir d'une jouissance. Le principe qui nous rend sensibles à ce qui est beau, nous fait aimer la beauté et produire les beaux arts. Quel est, me suis-je dit, le principe du sens moral? Les lois de ce principe seront en dernière analyse le vrai moteur des actions morales.

Ce principe d'activité du sens moral, je l'ai trouvé *dans le besoin de sentimens harmoniques*, qui est donc le véritable principe moteur des actions morales.

Je n'ai fait qu'indiquer ce principe. Son développement feroit à lui seul le sujet d'un ouvrage. On verra, en l'étudiant, que les observations contenues dans la théorie des sentimens moraux d'Adam Smith ne sont que la preuve qu'il faut chercher le principe de la morale dans le be-

soin de sentimens harmoniques ou sympathiques.

De tout ceci résulte qu'il y a un admirable accord entre l'intelligence et l'imagination, qui met le développement de la raison en harmonie avec le développement du sens moral ; de manière que l'usage du sens moral développe les idées sociales, et que le développement des idées sociales élève et perfectionne le sens moral. Si le développement des deux facultés n'étoit pas harmonique, l'homme n'auroit point de sens pour le bien public , et le cœur pourroit demeurer glacé à la vue du bonheur universel. On voit que le principe de toute vertu nationale tient au développement progressif de nos facultés ; que par conséquent la morale n'est que le résultat de la civilisation et des lumières.

APPENDICE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Morale considérée dans ses principes psycologiques. Elle suppose une harmonie naturelle entre l'imagination et l'intelligence.

Nous avons vu que l'intelligence est la faculté de penser, et l'imagination la faculté de sentir. Nous avons vu les élémens des deux facultés combinés dans la sensation, de manière que la sensation se trouve être le *lien* qui unit l'une à l'autre, et les éveille toutes deux.

Le caractère de nos idées morales, en tant que morales, est de tenir à la fois à la faculté de penser et à la faculté de sentir : un autre caractère de ces idées, c'est d'avoir pour résultat une action, ou une tendance à l'action.

Nous avons vu que nos sentimens moraux ont pour *objet* les sentimens d'autrui; qu'ils

sont mis en activité par les sentimens d'autrui ou par l'idée de ces sentimens. Et comme ils nous portent à l'action (qui suppose un *objet* sur lequel elle s'exerce), ils se lient naturellement à un objet extérieur. Nous aimons et nous haïssons *quelqu'un*, ce qui revient à dire que le sentiment douloureux ou agréable que nous éprouvons à la pensée de quelqu'un, est un *sentiment* lié avec l'*idée* de cette personne. Toutes les idées associées dans la suite à cette idée peuvent s'associer au même sentiment, et former un groupe de souvenirs.

Il en résulte que toutes nos pensées morales tiennent à la fois à la faculté de penser et à la faculté de sentir dont elles sont la combinaison. Toutes ont un *objet*, et un *sentiment* lié à cet objet.

Voyons l'opération de chacune de ces facultés dans la marche des idées morales. Nous verrons d'abord que tout ce qui est *mouvement* vient de la faculté de sentir, et que tout ce qui est lumière (rapport) vient de la faculté de penser.

Toute action a un objet vers lequel elle tend, comme tout mouvement a une direction. Or, l'*objet* de la sensibilité (l'idée de préférence) est toujours excitée par le sentiment moteur,

comme je l'ai fait voir dans mes recherches sur l'imagination. Mais l'*objet*, qui est toujours une idée, une fois *fixé* par l'attention, se trouve par-là même sous l'activité de l'intelligence. Si l'attention prévaut sur l'imagination, l'âme suivra les lois de la raison. Si c'est la sensibilité qui prévaut, elle suivra les lois de l'imagination. Mon premier désir est de me venger d'une offense, mais le *sentiment* du mal que je vais faire (sentiment que la raison vient éveiller dans mon cœur), m'arrête; et le désir de me venger cède à la raison. On voit par cet exemple que la raison est victorieuse non par elle-même, mais par le sentiment avec lequel elle est venue combattre le sentiment de la vengeance.

Toutes nos idées *morales* ont toujours l'homme pour objet. Tous nos mouvemens moraux (s'il m'est permis de parler de la sorte) se rapportent à lui. Ce qui fait que nous aimons ou haïssons tel homme, ce sont les sentimens qu'il nous inspire.

Démêlons d'abord les cas compliqués. Je puis aimer un peu tel homme, parce qu'il m'est éminemment *utile*. Mais ce sentiment d'amitié toujours très-foible ne tient qu'au sentiment de l'utilité, qui a sa source dans le sentiment

de nos besoins matériels. Un tel sentiment, je ne l'appelle point *moral*, parce qu'il n'est point émané du sens moral, mais du sentiment de mes besoins. J'aime cet homme comme j'aime la bonne chère qu'on fait chez lui; qu'il cesse de m'être utile, et je cesse de l'aimer. Il en est de même d'une belle femme que j'aime pour sa beauté, malgré la mauvaise idée que j'ai de son caractère. Un tel sentiment, quelquefois très-fort, tient à la fois au sentiment du beau, et à celui de nos besoins; mais il n'est pas moral, parce qu'il ne tient point au sens moral, c'est-à-dire, au sentiment inspiré par le sentiment d'autrui.

Vous ne pouvez présenter aux hommes une action *volontaire* qui ne soit aussitôt *jugée* par l'effet qu'elle fera sur ce que Adam Smith appelle le spectateur impartial. Mais, qu'on ne s'y trompe pas; ce premier sentiment d'approbation ou d'improbation, qui précède la réflexion, n'est qu'un sentiment harmonique ou dissonant. Ce prétendu jugement n'est pas un jugement, mais un sentiment né du sens moral, qui peut être confirmé ou redressé ensuite par un jugement véritable émané de l'intelligence.

Ce qui rend la morale une science encore très-vague, c'est qu'elle est très-compliquée.

Elle suppose la faculté de sentir, où il faut distinguer le sens moral du sens de nos besoins et du sens du beau, quoique ces trois classes de sentimens soient souvent combinées l'une avec l'autre, ce qui produit des variétés infinies.

Il y a plus : nos sentimens pour autrui dépendent de notre état nerveux, du ton où nos propres sentimens sont montés lorsque le sentiment d'autrui vient les affecter.

La faculté de penser, l'intelligence, exerce un grand empire sur la sensibilité par les *idées* que nous avons vues naître avec le sentiment dans la sensation même. Ces idées, en éveillant la raison, placent les sentimens associés sous l'empire de l'intelligence.

Les *idées* exercent leur empire sur la sensibilité par deux moyens, par les sentimens nés avec l'idée dans la sensation même (1) et en second lieu par les sentimens associés *fortuitement* avec les idées. Nous avons vu les idées s'associer dans quelque sentiment commun : il en résulte que ces sentimens de-

(1) L'idée de téter est naturellement associée à l'idée de la mère, puisqu'un chevreau nouveau-né, court vers sa mère presque au moment même de sa naissance !

meurent liés avec ces idées, de manière que l'idée, en réveillant ce sentiment, peut, selon les lois de la sensibilité, agir ensuite par ce sentiment sur tel sentiment qu'elle rencontre sur sa route. Le récit que Cicéron fait dans ses Catilinaires, en tant que *récit*, se compose d'*idées*; mais ces idées toutes associées à des sentimens odieux, accumulent dans toutes les âmes un *sentiment* d'indignation et d'horreur pour Catilina.

Quittons l'analyse et cherchons quelques résultats de nos principes.

Rien de plus vague que les idées que nous nous faisons de la morale. La morale est tantôt un corps de doctrine, tantôt une réunion de sentimens bons ou mauvais, et souvent un système d'habitudes et d'actions bonnes ou mauvaises. On dit, un bon système de morale; on parle de sentimens vertueux ou relâchés; de mœurs pures ou corrompues. La raison en est que la morale suppose toutes ces choses; elle suppose un corps de doctrine, elle suppose un triage de sentimens, elle suppose partout quelque action ou quelque tendance à telle action préférablement à telle autre. Ce qui fait qu'on la prend tantôt dans le sentiment, tantôt dans la pensée, et tantôt dans les actions d'ha-

bitude appelée mœurs. Cherchons à séparer les élémens, afin de mieux démêler le principe de leurs mouvemens.

Nous avons supposé dans tout cet ouvrage que les *idées*, en tant qu'idées étoient indifférentes. Elles sont la représentation de quelque objet extérieur et se trouvent sans aucune appetence, et sans mouvement, puisque toute préférence, tout désir, tout *mouvement* ne peut émaner que de la sensibilité. Et comme la morale s'occupe à régler les *actions* des hommes, il est important de se rappeler que toute action (qui suppose toujours un mouvement musculaire) ne peut venir que de la sensibilité. L'on voit que le foyer de la morale, son principe d'activité réside dans le sentiment, et néanmoins la raison (les idées) sont le régulateur de la morale. Comment concilier l'apathie de la raison avec son influence sur la sensibilité?

La théorie de l'imagination nous a démontré qu'il y avoit un rapport naturel entre la sensibilité et les idées, qui fait jouer les idées par les sentimens moteurs de ces idées. Ces rapports constituent les lois de l'association des sentimens avec les idées et par conséquent l'association des idées avec les sentimens, la-

quelle donne aux idées les moyens d'agir à leur tour sur la sensibilité *par les sentimens* associés avec elles.

Ces liaisons entre les idées et les sentimens durent plus ou moins long-temps, et comme nous ne sommes jamais entièrement privés de sentimens et d'idées, il résulte du mouvement même de la vie, des rapports mobiles et variés, qui font qu'aucune idée n'est complètement désassociée de tout sentiment, et qu'aucun sentiment n'est sans quelque idée associée avec lui, appelée *objet.* Toutes ces combinaisons des élémens spirituels de notre être se font par les lois de leur attraction respective.

Le résultat de cette admirable union entre les sentimens et les idées est, que le développement des *idées* et des *rapports* (en dévoilant des rapports nouveaux et des idées nouvelles), dévoile des objets nouveaux et par ces objets développe des rapports nouveaux entre la faculté de penser et la faculté de sentir. De ces nouveaux rapports résulte que la *lumière* qui en jaillit fait naître dans la faculté de sentir un développement de sentimens *correspondant* au développement des idées ; de manière que le développement de la faculté de sentir développe dans la faculté de penser

des idées nouvelles et des rapports nouveaux. Bien penser produit de bons sentimens, et ces sentimens à leur tour élèvent la pensée ; ce qui ne peut se faire que par des lois préétablies entre les deux facultés de l'âme.

A mesure que la raison se développe chez l'homme, il se développe chez lui des conséquences inaperçues de ses actions. Ces conséquences subordonnent ensuite l'une à l'autre les sentimens associés au jeu de ces idées, et les sentimens une fois bien ordonnés, se mettent de plus en plus en rapports avec ce que nous allons appeler raison et *principes*. De ce qu'on pense juste résulte qu'on sent bien et que l'on agit bien.

Nous avons vu que nos idées naissoient complexes et confuses dans l'âme, que l'action de la vie les démêloit peu-à-peu par une analyse lente et graduelle. On remarque quelque chose de semblable dans la faculté de sentir. Nos sentimens d'abord grossiers, toujours dominés par les *besoins* matériels, se démêlent, se divisent, se subtilisent peu-à-peu dans le mouvement social. Le sens moral s'éveille, et produit par le développement des idées des affinités de sentimens toujours plus parfaites, toujours plus intimes et toujours mieux cal-

culées pour faire naître cette harmonie entre les idées et les sentimens dont se compose le *bonheur* de l'homme.

Abordons maintenant l'influence du sens moral sur le développement de nos idées sociales, dont résultera enfin ce que nous appelons *morale*.

Nous allons voir que le sens moral a un instinct pour le bien de la société aussi infaillible que le sentiment de la faim et de la soif en a pour le bien-être matériel de l'individu.

Nos sentimens harmoniques appelés *bienveillans* sont tous conservateurs de la société, et nos sentimens dissonans ou haineux sont destructeurs de la société, de manière que le *plaisir* attaché à l'harmonie sociale devient le principe actif et conservateur de la société.

L'harmonie des sentimens, leur consonnance (ou sympathie) plaît et attire, leur dissonance déplaît et repousse. Tant que nous ne sommes pas nous-mêmes électrisés par un sentiment particulier, tant que nous sommes calmes, nous sommes repoussés par tout sentiment dissonant, et attirés par tout sentiment consonnant ou harmonique. C'est cet état de calme que Adam Smith appelle le Spectateur impartial.

J'appelle *action morale* toute action où nous supposons une *intention*, une *volonté*, c'est-à-dire un sentiment moteur de l'action appelée *motif*. Toute action morale plaît ou déplaît : De là vient que toute action morale est d'abord approuvée ou improuvée, en attendant que la raison vienne confirmer ou détruire ce premier mouvement.

L'homme social est sans cesse plus ou moins affecté par les sentimens d'autrui, ou par ses propres sentimens, mis en mouvement par autrui. Il éprouve continuellement ce principe d'attraction ou de répulsion sociale, qui forme à la longue nos lois, nos institutions et construit cette législation vivante appelée *opinion publique*.

Ces lois vraiment sociales émanées du sens moral ne suivent point les lois toujours égoïstes de nos besoins, qui composent le code de l'utilité. C'est l'harmonie des sentimens qui entraîne l'homme social, c'est le sens moral qui fait qu'il approuve le dévouement, le courage, l'amour du bien public, qu'il repousse l'égoïsme, la lâcheté, l'ingratitude, la cruauté, comme le musicien approuve avec passion ou rejette avec horreur tel son ou telle suite de son (1).

(1) Le sens moral est la faculté d'être affecté par les

Mais il y a un admirable accord entre la raison et le sens moral qui fait que le bien général se présente à l'âme, comme une source d'harmonie, capable d'attirer fortement le sens

---

sentimens d'autrui. Je l'appelle *sens*, parce qu'il contient le principe qui nous fait aimer ou haïr, qui nous attire ou nous repousse vers quelqu'un selon le plaisir ou la peine que font éprouver les sentimens de la personne qui agit sur nous. C'est le sens même, c'est la nature en un mot, qui fait que tel sentiment nous affecte agréablement ou désagréablement.

Il en est de même du sens du beau; ce sens mystérieux contient le principe qui fait que tel objet nous plaît ou nous déplaît, c'est lui qui arrange les conceptions de l'artiste d'après les règles du beau, c'est-à-dire, de l'harmonie. Le raisonnement, dans le domaine du beau et du sens moral, ne fait que combiner les *objets* de ces sens, mais cette combinaison des objets produit une combinaison de sentimens. Dans le sens moral, ces objets sont les sentimens d'autrui, dans le sens du beau ce sont les sensations que l'on combine, mais ces objets, ces sensations ne sont jamais *la cause* mais l'occasion du plaisir ou de la peine qu'ils font éprouver. Ils sont l'objet d'un sentiment, mais ne sont pas ce sentiment. Le sentiment même de plaisir ou de peine a sa cause, non dans l'objet mais dans la nature du sens que Dieu nous a donné. Il ne dépend pas de moi de haïr ce qui est aimable, ou de trouver laid ce qui est beau.

Il en est de même encore des objets de nos besoins;

moral. Que fait la raison dans nos raisonnemens moraux? Les idées, dans leur développement font *sentir* en détail tous les biens contenus dans une belle action : la raison développe les *idées* seulement, mais à ces idées sont attachés des sentimens tout harmoniques qui produisent dans le sens moral un accord plein et parfait, capable d'entraîner l'homme par le plaisir attaché à l'idée de bien faire. Ces émotions du sentiment, ces jouissances des belles âmes, excitées par les idées mises en évidence par la raison, éveillent le sens moral, qui seul peut donner de la vie et de l'énergie à la raison. C'est cette harmonie entre la raison et le sens moral, qui élève l'homme à la vertu, tantôt par le sentiment et tantôt par la pensée, pour produire ces âmes sublimes, ces Aristides

---

ce sont nos sens et non quelque pensée de notre choix, qui nous apprennent que l'eau désaltère la soif et que le pain apaise la faim. Les trois principes moteurs de la sensibilité, sont placés dans trois sens différens. Il m'importe peu que ces trois sens soient placés dans le système nerveux ou dans l'âme puisque ce n'est jamais le corps, mais l'âme qui sent, et que ces sens n'agissent jamais que par l'âme même. L'homme est un être mixte, composé de deux grands systèmes de lois que l'on distingue très-bien dans toute l'étendue de son être.

ou ces Malesherbes, faits pour la gloire et le bonheur de leur patrie. On voit que le sentiment se forme par l'exercice de la vertu, et que la vertu s'affermit par la jouissance attachée au sentiment de bien faire. Il y a donc des rapports innés entre la faculté de penser et la faculté de sentir, qui, en se développant dans l'action réciproque que ces deux facultés exercent l'une sur l'autre, deviennent le principe actif de la moralité de l'homme.

C'est donc dans le sens moral (sens qui fait qu'on approuve ou désapprouve, qu'on aime et que l'on hait, et qu'on *agit* en conséquence), qu'il faut chercher le principe moteur de la morale. Ce sens appelé moral, parce que toute moralité suppose un sentiment moteur ou motif, nous apprend à aimer ou à haïr ce qui est en accord ou dissonance avec lui.

Récapitulons.

Le sens moral nous fait aimer et haïr, il est le principe moteur des actions sociales, mais il n'agit *bien* que par la *raison*.

La raison se compose de rapports et d'idées, que nous avons dit être *indifférentes en elles-mêmes*. Si elles attirent ou repoussent le sentiment qu'elles rencontrent c'est toujours par leur *union*, leur combinaison avec quelque

sentiment associé. Il faut donc admettre dans le domaine des idées (l'intelligence) des rapports préformés avec la sensibilité, qui font que les sentimens qui viennent s'associer avec les idées, produisent un ensemble, une combinaison motrice de l'ordre social.

Chose admirable, que tout se trouve préformé chez l'homme, et que l'étonnante économie de son être l'appelle de partout à un développement qui annonce de partout sa destinée future. Et cette destinée seroit-elle si lisiblement écrite dans le fond de notre être si elle devoit ne s'accomplir jamais !

Un grand obstacle à la bonne philosophie est, ce me semble, d'avoir attribué à nous-mêmes, à notre spontanéité, à notre volonté en un mot, ce qui est l'œuvre non de notre organisation matérielle, mais de l'ensemble et de l'harmonie sublime que Dieu a placée dans l'économie de tout notre être.

Ce n'est pas la volonté, ce ne sont pas les sens matériels seuls, mais l'organisation totale de l'être mixte qui nous fait trouver l'objet de nos besoins. Ce n'est point non plus cette volonté indéterminée, cette liberté bizarre d'indifférence qui fait que nous agissons bien ou mal, c'est le rapport préétabli entre les deux

le cœur de l'homme qu'un principe unique de sensibilité, on a cru pouvoir tout expliquer par le sentiment de l'utilité, c'est-à-dire, par le sentiment de nos besoins physiques, que la grande majorité des nations non civilisées ne dépasse guères. Et même chez les nations civilisées l'art de vivre n'est encor pour la plupart des hommes qu'un calcul fondé sur l'art de se conserver.

Le sens moral de Hutcheson, dont cet auteur fait sortir la morale toute armée comme de la tête de Jupiter, n'a satisfait personne, parce que tout y est dans le vague. Dans l'admirable ouvrage d'Adam Smith, on voit marcher une foule de vérités incontestables, mais faute de voir l'aimant avec lequel il attire et repousse les sentimens, on n'a foi à rien, et l'on sent qu'on n'est point en état d'approfondir les expériences qu'il nous présente. Qu'on mette à la place de son spectateur impartial le besoin de sentimens harmoniques, inné dans le sens moral, et la théorie de Smith semble prendre un jour nouveau. Nos sentimens moraux sont un des élémens de la vertu, mais ne sont pas la vertu, comme les *idées* sont un élément de raison, mais ne sont pas la raison. Le scélérat et le fou sont doués des mêmes sens que

l'homme vertueux et éclairé ! Toute la différence qu'il y a entre les bons et les méchans, entre les sages et les fous, consiste dans l'usage que chacun sait faire des idées et des sentimens que Dieu lui a donnés.

Pour bien saisir Adam Smith il faudroit, au lieu du spectateur impartial, qu'il suppose présent au jeu des sentimens d'autrui, supposer deux pianos dont les sons agiroient et réagiroient l'un sur l'autre. L'étude des lois de cette action et réaction presque musicale des sentimens composeroit la véritable théorie des sentimens moraux, et serviroit de fondement à la morale.

Six agens modifient sans cesse nos sentimens : 1.° Les sentimens d'autrui ; 2.° Nos propres sentimens qui agissent l'un sur l'autre ; 3.° L'organisation vitale, c'est-à-dire l'état de santé ou de maladie, l'état nerveux en un mot; 4.° Les idées; 5.° La volonté; 6.° Une tendance à la perfectibilité, qui fait qu'on cherche toujours le mieux.

Nous développerons ces principes dans la suite de cet ouvrage.

Pour répandre quelque clarté dans la théorie des sentimens, il faut d'un côté démêler, comme nous venons de faire, les six agens qui modi-

fient nos sentimens, et de l'autre distinguer nettement les trois sources de sensibilité, qui suivent des lois tellement différentes qu'on ne sauroit les confondre sans ramener dans l'étude de l'imagination le vague et la confusion dont nous avons tant de peine à la tirer.

Je ne crains pas de me répéter en parlant de principes peu connus. Le sentiment de nos besoins tend à la jouissance, et lorsqu'il n'est pas guidé par la raison, il tend à l'égoïsme : il est le fondement de l'utilité qu'on a eu tant de peine à concilier dans tous les cas avec ce qui est honnête. La raison de cette confusion vient de ce que jusqu'ici on ne s'étoit pas avisé de distinguer avec netteté les trois agens de l'imagination, le sens moral, le sentiment de nos besoins, et le sens du beau, pour faire sa part à chacun.

L'idée de l'*utile* a, directement ou indirectement, rapport aux besoins physiques, et l'*honnête* a toujours sa source dans le sens moral développé par la raison. Le sens du beau a des rapports directs avec les sensations, et des rapports indirects avec les deux autres agens du cœur de l'homme. Nous n'en parlerons pas.

Il arrive souvent que les distinctions que nous cherchons à trouver *dans les choses* se

trouvent avec plus de clarté *dans nous mêmes.*
Par exemple, la distinction entre morale et justice se voit avec clarté dans la distinction que nous avons établie entre l'intelligence et l'imagination. La notion de justice, toute composée d'idées, de rapports et d'abstractions, est l'œuvre de l'intelligence, tandis que la morale, considérée isolément, suit les lois de l'imagination. Ces distinctions une fois bien établies, on démêlera aisément l'alliage d'un peu d'imagination dans l'idée de justice, et l'alliage de la raison dans l'idée de la morale. La morale soumise aux lois de la raison, suit les lois de la justice.

La justice est fondée sur la convenance de nos principes avec l'intérêt général de telle ou telle société. La morale, au contraire, est mise en mouvement par la convenance de nos sentimens avec les sentimens de nos semblables. Les lois de la justice, loin d'être celles de la sensibilité, sont quelquefois opposées à la sensibilité. Ces lois sont des conséquences logiques tirées des grands principes qui font la base des sociétés civiles, tandis que la morale, qui le plus souvent précède la réflexion, suit les lois de la sensibilité.

Si je sépare la morale de la justice, ce n'est

pas que dans la réalité, la morale puisse se passer de justice, ce n'est que pour faire l'analyse de l'idée complexe de la *morale*, que je cherche d'en démêler les élémens.

Le sens moral ne peut se passer des *lumières* de la raison, et la raison à son tour ne peut se passer de la *force motrice* du sens moral. Je sépare ces choses momentanément et par abstraction, pour faire voir que la partie active de la morale réside dans le sens moral, tandis que la partie lumineuse réside dans la raison. La sensibilité donne le mouvement, mais c'est à la raison à le diriger vers les grandes lois du système social révélé par l'Intelligence.

La raison range et dispose les élémens du sens moral de manière à produire un sentiment d'harmonie capable d'entraîner toutes les puissances de l'âme vers le bien de l'humanité ! Le plus haut degré de sentimens sympatiques, où se trouveroit-il si ce n'est dans le bien répandu à la fois sur tous ses concitoyens ? Régulus sauvant l'honneur du nom romain, Winkelried décidant par sa mort le sort de la bataille, voyoient, d'un coup-d'œil, le bien fait à la patrie, en s'immolant pour elle. Ce coup-d'œil, en faisant retentir à la fois tous les sentimens d'harmonie leur fesoit éprouver

l'accord le plus sublime qu'il soit donné au cœur de l'homme de sentir. Si ces héros de la vertu n'avoient pas *vu dans toute son étendue*, le bien qu'ils feroient en se sacrifiant, ils n'auroient pas pressentis dans toute leur étendue ces acclamations universelles de tous les hommes et de tous les siècles pour un si généreux dévouement. Ce noble accord, cette harmonie de tous les sentimens est la première jouissance de l'être doué à la fois de sens moral et de raison.

Remarquons trois choses : 1.° Que le *ressort* de la morale est tout entier dans la sensibilité ; 2.° Nous avons distingué trois agens dans la sensibilité motrice de l'imagination. Chacun de ces trois agens a ses lois. La morale n'est ni dans le sentiment de nos besoins, ni dans le sens du beau, elle est toute entière dans le sens moral. 3.° Et dans le sens moral toute son activité se trouve concentrée *dans le besoin de sentimens harmoniques. Ce besoin est donc l'âme de la morale, et le véritable principe de la vertu.*

On sent que, puisque les lois de la justice sont censées ne vouloir que le bien général, l'assentiment que les hommes donnent à la justice est en raison composée de leur sensibilité et de leurs lumières. L'approbation des

hommes placée dans le sens moral est l'aimant de la morale. Son activité suit la direction des lois de la justice. La justice n'étant que le bien, que la totalité des hommes éclairés recherche et approuve, réunit à l'idée d'ordre et de bien public l'assentiment le plus universel.

Mais il ne faut pas confondre le principe moteur de la morale avec *l'objet* de la morale. Le principe actif de la morale est dans le *besoin* de sentimens harmoniques, mais l'*objet* de la morale est dans les principes de la justice que je suppose réunir les convenances universelles appelées *bien public*, avec l'harmonie des sentimens les plus élevés. On voit qu'entre le bien public et l'assentiment des hommes, il n'y a de barrière que dans l'état incomplet de la raison humaine, de manière que plus la raison s'éclaire, plus cette barrière disparoît, et plus les hommes sont attirés vers cette justice universelle qui, renfermant le plus grand bien, devient le point de réunion et comme le centre d'attraction de tous les sentimens sympathiques, et de tous les principes moraux.

L'*objet* de la morale, la justice, est tout entier du domaine de l'intelligence, tandis que le principe moteur de la morale (ce besoin de sentimens sympathiques) est du domaine de l'imagination dont le sens moral fait partie.

Voyons comment le raisonnement vient à agir sur la sensibilité. Prenons pour exemple le sentiment de la pitié; je vois un pauvre, mon premier besoin est de lui faire l'aumône; mais en réfléchissant sur les inconvéniens de la mendicité, je vois qu'au lieu de diminuer la pauvreté, en donnant au hasard, je l'augmente. Qu'en arrive-t-il? mon premier sentiment électrisé en plus par la pitié, est électrisé en moins par la réflexion, et je refuse de donner, par le même sentiment de pitié qui m'avoit fait faire l'aumône dans le premier cas. On voit que la *raison*, en combinant les idées, change le sentiment de manière à accorder l'aumône dans le premier cas, et à la refuser dans le second. Dans ces deux cas c'est le sentiment qui me décide, mais c'est la raison qui m'éclaire en produisant de nouvelles combinaisons d'un même sentiment.

La raison sans sensibilité est stérile, et la sensibilité sans raison est aveugle. La simple pitié donne bien ou mal à propos; et la raison sans pitié ne donne rien. Donner à propos est le résultat de cette harmonie entre le sentiment et la pensée qui nous porte au bien de la société; et cependant, l'homme moral, déterminé par la raison, n'agit que par sentiment, mais par

un sentiment *préparé par la réflexion*. Il est de la nature des idées morales d'être toujours composées d'idées et de sentimens. Ne voyons nous pas en morale les réflexions les plus abstraites changer le cœur de l'homme? la raison en est que dans la combinaison des idées morales, les deux élémens, idée et sentiment, agissent concurremment chacun d'après ses propres lois, de manière à produire un résultat complexe qui est l'expression de la combinaison totale des lois des deux élémens.

La logique nous apprend la loi des idées; mais quelle est la loi de la sensibilité? Je réponds que c'est d'être attiré par les sentimens harmoniques et repoussé par leurs dissonances. Prenons pour exemple l'amour; le premier désir de l'amour moral c'est d'être aimé : la consonnance des sentimens est le premier besoin de l'âme. Je suppose que la personne que j'aime souffre de n'être pas aimée assez. Qu'en arrivera-t-il? Le sentiment de pitié, ajouté à celui de l'amour augmentera mon amour, parce que la pitié est sympathique avec l'amour. Mais cette personne exprimera son dépit de n'être pas assez aimée, par la colère et l'humeur : il en arrivera que ces sentimens de colère tout dissonans avec le sentiment de l'amour, au

lieu de m'attirer me repoussera. On voit que la sensibilité agit par les lois de l'harmonie ou de la dissonance des sentimens, et que l'homme est attiré ou repoussé par l'homme suivant les lois de cette harmonie, qui, réunie à la raison, devient l'âme de la morale.

Nous avons souvent observé qu'entre les facultés de penser et celles de sentir, entre l'intelligence et l'imagination, il y avoit des rapports naturels. On ne peut qu'admirer l'*harmonie établie entre ces deux facultés* qui fait que plus l'homme a de lumières pour comprendre les lois de la justice, plus ces lois, toutes en rapports avec l'harmonie sociale, deviennent chères à son cœur. Les grands rapports entre nos facultés sont le fondement de cette rare vertu, où les lumières de la plus haute raison se trouvent concentrées dans le sentiment des plus nobles harmonies.

Les grandes actions, faites pour immortaliser la vertu, émanent du sens moral. Ce besoin d'harmonie, qui n'est jamais mieux senti que lorsqu'il a pour objet un grand nombre d'âmes, est ce qui porte l'homme vertueux à s'aimer dans les autres. Ce qu'on appelle égoïsme, a sa source dans le sentiment de nos besoins qui n'est dominant que chez les âmes

incapables d'atteindre aux hautes régions de l'harmonie sociale vers laquelle nous ne sommes portés que par le sens moral.

On voit que les grandes vertus ne peuvent exister dans les gouvernemens où rien ne se fait que pour le maître. Dans ces régions stériles tout est frappé dégoïsme puisqu'il n'y a de chose publique nulle part (1).

La véritable sanction des lois est dans le cœur de l'homme. Pour aimer la loi, il faut éprouver vivement le bien qu'elle fait à tous, il faut la comprendre et la sentir à la fois. Il faut donc encore la réunion des lumières avec les plus nobles sentimens.

Les émotions de la conscience, appelées *remords*, sont-ils autre chose que le sentiment subit de la dissonance de nos actions avec les

(1) Ce besoin d'harmonie est-il banni de la société civile ; on le voit quelquefois reparoître dans les camps, lorsqu'on y a su, comme dans les armées françoises, réunir la discipline à quelque liberté. De là vient encore que les guerres pour la liberté sont l'école de la liberté pour toutes les nations qu'une vieille tyrannie a privées de ce sentiment d'harmonie qui, flétri par le despotisme et la superstition, peut renaître dans les dangers communs et devenir la source des vertus publiques et des lois les plus salutaires.

sentimens d'harmonie si nécessaires au repos du cœur et à l'estime des hommes? Ces secousses profondes de la conscience ne prouvent-elles pas la puissance du sens moral?

Ce même besoin d'harmonie est le principe moteur de la civilisation. Car ce n'est ni par le cœur ni par la raison isolément que les lois sociales se développent. Le cœur sans la raison ne produit que l'empire des passions où tout va au hasard, et la raison sans le cœur n'est qu'une pâle lumière étrangère à la sensibilité, et sans influence sur les actions humaines. Il faut *l'accord* bienfaisant de la sensibilité avec la raison, il faut l'harmonie de l'imagination avec l'intelligence pour élever l'homme, tantôt par le cœur, tantôt par l'esprit vers les régions de bonheur, où le sentiment éclairé par la raison n'en est que plus pur, et où la raison guidée par le sentiment acquiert toute la puissance de la vertu (1). Un peu de réflexion nous fait

(1) Les infinies nuances de nos idées viennent bien moins des objets extérieurs que des sentimens excitateurs. Que de choses ne voyons nous pas dans la personne aimée que nul autre que nous ne peut voir. Quelle seroit la source de ces lumières si ce n'est le cœur? Qui doute que l'ambition, l'avarice, l'envie et toutes les passions n'aient aussi leurs lumières? Mais

entrevoir qu'il y a des nuances infinies de sentimens. On comprend moins aisément le nombre infini d'idées et de rapports dont l'âme est susceptible. Ces innombrables nuances d'idées ne sont presque jamais produites que par le cœur. A mesure que ces nuances du cœur et de l'esprit viennent à se développer, on en voit sortir des harmonies plus fines et une morale plus épurée.

La raison suffit pour tracer ces grandes lignes de convenances appelées règle, loi et devoir. On sent que la législation positive, toujours impassible dans ses conceptions élevées, est l'œuvre pure de l'intelligence. Mais c'est au cœur à vivifier dans la suite ces idées de convenances toutes préparées pour la sensibilité. De là vient que la justice est tantôt un code de devoirs et tantôt un code de sentiment, selon que ses préceptes sont saisis par l'esprit ou sentis pas le cœur.

Des lois positives, qui supposent l'*ensemble des convenances sociales*, ne peuvent être changées partiellement. Il résulte de là que

---

toutes ces nuances d'idées réagissent sur la sensibilité, pour y produire des combinaisons nouvelles et des sentimens nouveaux, et créer, pour ainsi dire, des sens inconnus et des hommes d'une haute vertu.

la législation positive n'avance que lentement et à grands intervalles, tandis que toute la partie libre et disponible des actions humaines suit dans chaque moment les lois de la morale, c'est-à-dire, de la sensibilité. La civilisation suppose cette marche lente et graduelle des lois, précédée par la marche non interrompue de la morale. Dans la morale, c'est toujours le cœur qui instruit l'esprit, et c'est l'esprit, c'est-à-dire, la raison qui ensuite guide le cœur en développant peu-à-peu les lois de la justice. On voit que les mœurs forment les lois destinées au maintien de la société.

Revenons à la grande vérité : que le principe vivifiant des lois de la justice et de la morale, l'âme de la civilisation progressive et des vertus sociales, est le besoin de *sentimens harmoniques*. C'est cette harmonie presque musicale que le cœur réclame. Ce premier besoin de l'âme est le principe de toutes nos actions sociales, et le contrepoison de l'égoïsme. Il est plus ou moins senti par tous les hommes, mais c'est le plus ou le moins de lumières qui nous rend généreux ou égoïstes.

La vanité en s'éclairant peut se changer en une noble ambition; l'avarice éclairée peut devenir une sage économie; une pitié puérile

n'a besoin que de lumière pour devenir bienfaisante, et l'inquiétude de l'amour-propre se change en besoin d'estime aussitôt que l'esprit vient à l'éclairer. C'est toujours l'intelligence qui éclaire, mais c'est le cœur, c'est-à-dire, le sens moral qui vivifie.

Le besoin de bonheur, ce premier mobile des actions humaines, n'est encore que le besoin de sentimens harmoniques qui n'a de vrai repos que dans le bien de tous. Qu'on ne s'y trompe pas, ce besoin d'harmonie existe dans l'homme solitaire comme dans l'homme social. C'est toujours dans le cœur que se forme cette harmonie, sans laquelle il n'y a pas de bonheur. Une âme mal réglée, semblable à un mauvais piano, ne donne que des sons faux et discordans, tandis qu'un cœur soumis aux lois de la raison et du sens moral, éprouve une douce harmonie dans toute l'étendue de son être sensible.

La même puissance de l'âme qui nous met en harmonie avec les hommes, nous met en harmonie avec nous-mêmes. Que les accens du sentiment nous arrivent du dehors ou du dedans, ce sont toujours les mêmes cordes qui vibrent, c'est toujours moi, c'est toujours le même cœur qui parle, et les mêmes lois qui font notre bonne ou mauvaise destinée. De là

vient que l'art de donner le bonheur aux autres, n'est pas différent de celui de se le donner à soi-même ; de là vient encore que le bonheur qu'on se donne nous rend bons pour les autres, comme le bonheur que nous donnons à autrui nous revient encore à nous-mêmes.

On se rappelle que la raison et le sens moral ont une éducation à faire ; mais en les suivant dans leur marche progressive, on verra qu'ils vont se rapprochant comme par instinct vers ce point de rencontre, où le bonheur de tous se trouve réuni au bonheur de chacun. Le scélérat, qui d'abord avoit cherché sa gloire dans l'approbation de ses complices, devenu plus éclairé, peut se changer en héros ; et le citoyen raisonnable, mais inutile, faute de sensibilité, ou gauche et tracassier, pour ne pas sentir comme les autres hommes, peut, en accordant peu-à-peu le piano de son cœur, devenir un homme utile et même sensible. La raison, qui ne cherche que le bien de la société, trouve toujours un allié dans le besoin d'approbation qui fait l'âme du sens moral, et le sens moral toujours animé par le besoin d'harmonie, n'a de repos que dans le sein de cette raison où toutes les harmonies se trouvent comme réunies en un seul et même accord.

CHAPITRE III.

Point de morale sans la connoissance de l'homme. Le sens moral est le principe moral de l'homme. Il est le sens de la raison qui n'est forte que par lui. Son harmonie avec la raison produit la vertu. Ce que c'est que la morale.

L'étude de la psycologie nous apprend qu'il y a dans nos traités de morale une lacune entre la connoissance de nos devoirs et la connoissance du principe moteur de ces devoirs. On s'est occupé de ce qu'il faut faire, comme s'il suffisoit d'un acte de la volonté pour suivre tel ou tel système de morale, et comme si la parole faisoit aller à son gré la volonté. De là des siècles de lamentations sur la dépravation humaine et l'inexécution des prétendues lois de la morale.

Que diroit-on d'une caste d'horlogers, qui, depuis mille ans, se plaindroient de l'imperfection de leurs horloges, sans s'être avisés d'étudier les lois de leur mouvement ?

Un bon Traité de morale ne peut naître que de la connoissance intime de l'économie spirituelle de l'être pensant et sentant. Il faut

ouvrir la montre, il faut découvrir et calculer ses rouages et ses ressorts avant de savoir pourquoi elle va bien ou mal.

En morale, toute bonne règle est l'ouvrage de la raison, c'est-à-dire des lumières. Mais la raison qui *éclaire* n'est pas le principe qui *agit.* Le principe moteur des actions humaines est tout entier dans le sentiment.

La sensibilité est une force aveugle qui n'a de lumière que par l'intelligence. En morale, c'est le sentiment qui agit, mais c'est la raison qui éclaire ; souvenons-nous que le sentiment se divise en trois classes.

Le sentiment de nos besoins est le principe de l'utilité ; *le sens moral* èst le sentiment de l'honnête en tant qu'opposé à l'utile. Nos besoins matériels sont toujours égoïstes, parce qu'ils naissent d'un rapport de nous avec nous-mêmes, d'un sentiment appelé *désir* avec un sentiment appelé *jouissance ;* tandis que, dans le domaine du sens moral, l'*objet* du désir est un sentiment pour autrui, toujours étranger et quelquefois opposé à nos intérêts. Dans le langage du sens moral, la personne aimée devient le moi de mon cœur.

Sans doute que le sentiment de *plaisir* que nous éprouvons, en faisant le bien de ce qu'on

aime, est toujours dans nous, mais son *objet* ce n'est plus nous-mêmes.

Il faut étendre l'idée de *sensation*. Les cinq sens ne sont pas les seuls points de l'âme tangibles par les objets extérieurs. Le sens moral aussi suppose un sens, qui a son organisation et des objets extérieurs destinés à n'agir que sur lui. Ces objets, ce sont les sentimens d'autrui, dont l'action n'est pas moins réelle que celle des sons ou de la lumière. Qui oseroit nier que nous sommes affectés par les sentimens d'autrui? qui peut nier l'influence d'un mot et l'action instantanée d'un geste, d'un regard, d'un accent de la voix, ou d'un mouvement de la physionomie d'autrui sur l'organe mystérieux du sens moral?

Dans l'état social, l'homme est comme plongé dant une atmosphère d'élémens sentimentaux qui modifient sans cesse son bien ou mal-être moral. Chaque visage qu'on rencontre, chaque parole qu'on nous adresse sont compris par le cœur. On est gai ou triste, pesant ou léger, on aime ou l'on hait, on est attiré ou repoussé selon les vibrations des sentimens qui nous arrivent de partout.

S'il est rare de savoir toujours ce qu'on *pense*, il est plus rare encore de se rendre raison de

ce qu'on *sent*. En sentiment, nous voyons l'éclair qui frappe, mais nous ne voyons pas le fluide électrique qui prépare l'explosion du phénomène qui nous a frappés. La première condition de toute réflexion étant le calme de la sensibilité, on voit que l'on ne peut sentir et réfléchir à la fois, que par conséquent ce que nous connoissons le moins ce sont nos propres sentimens. Le manque d'une nomenclature de sentimens est une autre raison d'ignorance de ce que nous sentons.

Les ouvrages d'imagination, adressés à la faculté de sentir plutôt qu'à la faculté de penser, ont la double tâche de faire penser d'après les lois des idées, mais surtout de faire sentir d'après les lois de la sensibilité. Leur perfection consiste *dans l'harmonie* de travail, de la faculté de sentir et de la faculté de penser. Je m'explique.

Tous les auteurs dramatiques et tous les faiseurs de romans travaillent à la fois sur la pensée par les idées, par les images, par les règles du langage : et sur les sentimens par une suite de sentimens tous harmoniques entre eux et tous nés les uns des autres.

Donnons quelque développement à cette idée.

Il y a des rapports naturels entre les sentimens comme il y en a entre les idées. Un bon joueur d'échecs change ses dispositions d'après le jeu de son adversaire. Il va au gain de la partie dans la double direction du but qu'il se propose et des obstacles qu'il rencontre dans le jeu de l'ennemi. Tel coup joué par son adversaire lui indique le coup qu'il doit préférer. D'où lui viennent ces inspirations si ce n'est de l'activité des rapports préétablis dans son esprit entre idée et idée, entre pensée et pensée.

Il n'en est point autrement de la sensibilité. Telle combinaison de sentimens donnée excite chez moi (selon le but que je me propose et selon le sentiment qui me domine) telle ou telle combinaison de sentimens. L'auteur d'un drame ou d'un roman se fait à lui-même un échiquier sentimental, il commence la partie par des sentimens et des caractères donnés. Les hommes et la situation une fois connus et l'exposition faite, la scène sentimentale qui va suivre est donnée, comme chez le joueur d'échecs le coup de l'adversaise donne le coup qu'on va jouer. Le caractère de l'avare une fois établi, on sait d'avance qu'il donnera sa fille de préférence à qui ne lui demandera pas de dot. La précision de ces rapports fait le charme d'une comédie ou d'un roman.

On voit que la nature a établi des rapports de sentimens à sentimens aussi précis que les rapports entre idée et idée, de manière que tel sentiment et tel caractère étant donnés, tels sentimens en naissent aussitôt, comme l'idée d'un triangle étant donné à un homme comme Euclyde ; les combinaisons de cette idée sont données aussi.

L'esprit a un véritable *besoin de combiner ses idées.* Que dans un moment de loisir parfait on contemple les quarrés et les triangles d'un parquet, on sentira aussitôt que l'esprit commence à combiner ces figures.

Il y a cependant cette différence entre les rapports d'idée à idée et les rapports de sentimens à sentimens, que les rapports entre sentimens varient complètement selon l'*intensité* de ces sentimens, ce que les idées ne font pas. Les rapports d'un triangle sont toujours les mêmes; les rapports d'un sentiment varient avec l'intensité de ce sentiment. C'est ainsi qu'en musique la longueur des cordes produit des sons bas ou hauts, mais leur tension achève de déterminer le ton auquel elles sont montées. De même, en sentimens; une foible colère ne produira pas les pensées qu'auroit fait naître une grande colère, etc.

[illegible] ces [illegible] les sentimens [illegible] comment le sentiment [illegible] et le sentiment [illegible]. On sait que les idées ont une grande influence sur les sentimens, et [illegible] matériels [illegible] dans les [illegible] de l'imagination.

Revenons à la morale.

Nous avons entrevu la liaison intime et commune de l'imagination avec l'intelligence, et des sentimens avec les idées. Si dans l'action de ces deux systèmes de rapports (sentimens et idées) il n'y avoit pas une harmonie *préétablie*, comment arriveroit-il que le développement des *idées*, fait de concert avec le développement des *sentimens*, produise l'accord sublime appelé *vertu*. Si Dieu n'avoit pas déposé dans l'âme humaine ces grandes lumières, s'il n'avoit pas créé des rapports entre l'imagination et l'intelligence, s'il n'avoit pas placé dans le sens moral cette harmonie sociale d'homme à homme, et de citoyen à citoyen, comment l'être sentant et pensant arriveroit-il par le développement de l'imagination et de l'intelligence à cette haute

moralité où toutes les dissonances sociales sont changées en harmonies ?

Revenons à notre sujet.

C'est l'harmonie ou la dissonance des sentimens, guidée bien ou mal par la pensée, qui fait la destinée morale de l'homme. C'est dans cette harmonie et dans cette dissonance qu'il faut chercher le principe d'attraction ou de répulsion sociale. Dans le domaine du sens moral, il n'est plus question de besoins matériels. Le premier besoin, dans ces régions plus élevées de l'âme est le besoin d'harmonie sociale, dont les lois, développées par le sens moral et par les progrès de la raison, sont le plus noble résultat de la civilisation.

C'est le sens moral et la raison, guidés par l'expérience, qui nous instruisent des lois de la bienveillance, de l'amitié et du véritable amour; c'est par le sens moral que nous aimons quelquefois autrui plus que nous-mêmes. Dans le sens moral l'*objet* de l'égoïsme se trouve déplacé, il n'est plus dans nos besoins matériels, il n'est plus dans nous, il est tout entier dans le bonheur d'autrui, et dans le sentiment d'autrui.

Il y a un merveilleux accord entre le sens moral et la raison qui fait que les grandes lois

[illegible]

[illegible] ce que nous appelons les [illegible] qui sont bonnes ou mauvaises selon l'harmonie qu'elles ont entr'elles, et selon leur

accord ou leur dissonance avec le bien-être de la société.

La morale consiste donc dans la connoissance de cette action et réaction des sentimens moraux considérés dans ses rapports avec le bien de la société.

Ces sentimens, je les appelle *moraux*, parce que je les considère comme les *motifs* de nos actions sociales. On sait que les actions sans intentions et sans motifs sont sans *moralité*.

La moralité suppose donc toujours le *rapport* du sentiment d'autrui avec mon propre sentiment, considéré dans son influence sur le bien de la société. Ces rapports s'expriment de deux manières. Quand le *motif* d'agir pour l'intérêt d'autrui est considéré *dans moi*, je suis *dans l'obligation* d'agir. Mais quand je suis moi-même l'objet de l'obligation morale d'autrui, je dis que j'ai *droit* d'exiger l'action obligée d'autrui. On voit que droit et obligation sont les corrélatifs l'un de l'autre, comme petit est le corrélatif de grand. Il n'y a pas d'obligation sans droit, ni droit sans obligation.

La moralité des actions est dans le motif, et ce motif est toujours un sentiment.

On appelle *devoir* le sentiment qui me fait agir dans le sens de mon obligation morale.

Les devoirs sont *obligatoires*, parce qu'on suppose que le bien public est un motif déterminant pour tout être social ; ce qui n'est vrai que dans le système du sens moral : dans le système de l'utilité chacun espère ponter utilement contre un banquier, appelé *bien public*, qu'il regarde comme aveugle et imbécille. On voit que la vraie lumière en morale n'émane que du sens moral, et non de l'utilité.

L'action des sentimens sur les sentimens une fois donnée, la réaction est donnée aussi. Mais l'une et l'autre est modifiée par la raison, qui peu à peu vient répandre sa bienfaisante lumière sur le chaos de la primitive ignorance, et apaiser le tumulte orageux de nos sentimens hostiles et déréglés.

RECAPITULATION.

TABLEAU PSYCOLOGIQUE DE L'HOMME.

PRÉFACE.

La psycologie devroit se donner son histoire naturelle avant de former un corps de doctrine ; elle devroit recueillir un grand nombre de faits bien vus, avant de bâtir des systèmes.

Les faits psycologiques ne sont pas moins certains que les faits physiques ; ils ne sont pas moins nombreux , et de plus ils sont sans cesse sous les yeux de qui sait les voir. Nous appelons imbécilles les hommes qui ont les yeux ouverts sans rien voir : nous sommes tous un peu ces imbécilles là en psycologie ; nous nous voyons passer sans nous rien dire. Et cependant ce sont ces idées qui passent qui font notre destinée : nous avons sur elles un légitime empire , et nous ne nous avisons ni de les connoître ni de leur commander !

Chacune de nos facultés a ses lois. L'i-

magination et l'intelligence ont leurs lois. Celles de l'imagination se subdivisent, nos besoins matériels ont leurs lois, le sens moral a ses lois, le sens du beau a les siennes. Il y a plus : ces élémens divers de la pensée humaine ont des lois qui résultent de leur état de combinaison. C'est dans ces lois de leur combinaison qu'il faut chercher les vrais principes de la morale, et de l'état social de l'homme.

Connoître, c'est lier ou distinguer les idées. Comment connoître l'esprit humain tant que tout y est vague? Comment saisir les faits quand on ne sait pas où les prendre ? Et par où les saisir si ce n'est par les principes?

Mon ouvrage est un voyage de découverte fait dans les vastes régions de l'âme. Rien n'y est lié en système, rien n'y est complet, mais beaucoup de pays et de choses y sont indiqués. Voilà pourquoi j'ai trouvé nécessaire de réunir ici dans un tableau en raccourci des principes épars dans mon ouvrage, afin de faire res-

sortir les rapports qui les lient. J'esquisse quelques traits de la grande mappemonde du pays de l'âme que je viens de parcourir.

Il y a de grandes lacunes dans mon ouvrage. Mon travail ne s'est point porté encore sur la mémoire, ni sur la théorie du langage.

La mémoire considérée dans le rappel des idées, n'est que l'excitation des idées par le sens intérieur. Toutes ces idées rappelées suivent les lois de l'imagination ou de l'intelligence. Mais ce qui tient à la doctrine de la *réminiscence* ne peut être pris que dans les profondeurs du *moi*, dont la connoissance n'est point née encore. L'âme est le seul être sur lequel le temps semble avoir perdu son empire. Quelle autre substance que l'âme a le droit d'évoquer le passé, et d'appeler l'avenir au tribunal duprésent?

Le *langage* est le résultat de toutes nos facultés naissantes, il croît et grandit, et se détériore avec elles. Il fait de la so-

[illegible]

[illegible]

173

v

ıératives (1) qu'est née l'imperfection de ·es sciences, qui, loin de faire consister eur gloire dans l'avancement de la science, .a placent dans son immobilité !

---

(1) La législation la morale et la théologie.

RÉCAPITULATION.

TABLEAU PSYCOLOGIQUE DE L'HOMME.

Le langage de tous les peuples annonce deux ordres de faits chez l'homme ; les uns appelés matériels et les autres spirituels.

Plus on fait de progrès dans l'étude de l'homme et mieux on voit la grande distance qui sépare ces deux ordres de phénomènes.

Les faits les plus incontestables se trouvent dans le langage : toutes les langues supposent que l'homme est composé d'un corps et d'une âme.

J'appelle *âme* le moi, principe commun à tous les phénomènes spirituels, et j'appelle vie matérielle le principe central de tous les phénomènes matériels.

En remontant des effets aux causes, je vois chez l'homme les phénomènes physiologiques et psycologiques se réunir dans un nuage. La direction des phénomènes spirituels et maté-

riels indiquent la rencontre des deux principes dans un centre commun ; mais ce point de rencontre, appelé *union* de l'âme et du corps, me demeure inconnu.

Les deux systèmes d'activité que les phénomènes m'indiquent, je les appelle *âme* et *vie* matérielle, esprit et automate.

Tous les mouvemens nerveux, musculaires, sanguins et chimiques ont leur direction vers le centre où réside la vie de l'automate ; et tous les phénomènes du sentiment et de la pensée convergent vers un autre centre placé dans le moi.

Les phénomènes de cet être composé (appelé être mixte par quelques philosophes), indiquent une action et réaction intime de ces deux systèmes d'activité l'un vers l'autre.

Le corps ne touche à l'âme que par le système nerveux, et l'âme n'a de liaison immédiate avec le corps que par le même système.

Cette action et réaction de deux ordres de phénomènes l'un sur l'autre produit une liaison de cause et d'effet, de manière que l'union de l'âme et du corps n'est qu'une union produite par l'action mutuelle des deux substances l'une sur l'autre.

De la Sensibilité.

Nous appelons *sens*, tout nerf, ou tout organe nerveux, capable de produire une modification dans l'âme.

Le sens qui nous donne l'idée des objets extérieurs je l'appelle *sens extérieur ;* et le sens qui ne m'instruit que de mon état nerveux, je l'appelle *sens intérieur*. Ces deux sens ont des rapports intimes l'un avec l'autre.

Le sens extérieur me donne l'*idée* de l'eau, et le sens intérieur me donne le *sentiment* de la soif. Le premier me donne la représentation d'un objet extérieur, le second y ajoute si cet objet me plaît ou me déplaît.

Dans le langage psycologique je réserve le nom *idée* aux modifications de l'âme produites par le sens extérieur. L'eau que je vois est une *idée*, et le plaisir ou déplaisir, que le sens intérieur y ajoute, est un *sentiment*.

L'action des objets extérieurs sur les sens, je l'appelle *sensation*. En ajoutant à l'*idée* des objets extérieurs un degré d'attention assez grand pour donner ce qu'on appelle la *conscience* de la sensation, je produis ce qu'on appelle une *perception*. J'ai la perception de l'eau, quand je me dis : *je vois de l'eau*. Nous

avons vu que toute sensation, affectant à la fois le sens intérieur et extérieur, produit à la fois un sentiment et une idée.

Toute modification de l'âme, qui par le sens intérieur m'instruit de mon état nerveux, est un *sentiment*, comme toute modification qui par le sens extérieur m'instruit de la présence des objets extérieurs est une *idée*.

L'âme, éprouvant des modifications par les sens intérieurs et extérieurs, on peut dire qu'elle est placée entre ces deux agens intérieurs et extérieurs, entre le monde et le système nerveux.

Je ne conçois pas comment l'image de l'eau dessinée sur la rétine, peut me donner l'*idée* de l'eau; je ne conçois pas mieux comment tel état nerveux peut me donner le sentiment de *la soif*. Voilà pourquoi je dis que l'idée de l'eau et le sentiment de la soif sont les produits de quelque chose qui n'est point le système nerveux. Ce quelque chose, qui produit les idées et les sentimens, en conséquence d'un mouvement nerveux, je l'appelle *âme*.

Les mouvemens nerveux ont leur cause dans les nerfs, comme les idées et les sentimens qui en naissent ont leur cause dans l'âme. Il y a réciprocité d'action entre les organes

spirituels et matériels ; mais les mouvemens nerveux ont leur cause dans tel état du système nerveux, comme les idées et les sentimens qui en naissent ont leur cause dans tel état de l'âme.

Il n'en est pas autrement dans les corps. Quand une bille en frappe une autre, elle la frappe par les lois de sa masse et de sa vitesse, et la bille frappée reçoit le mouvement selon les lois de sa propre masse et de sa propre vitesse ou de son inertie.

Imagination.

On distingue dans l'âme deux grandes classes de phénomènes appelées imagination et intelligence ; chacune d'elle a ses lois. *L'imagination* suppose l'action réciproque des sens intérieurs et extérieurs l'un sur l'autre. L'intelligence, au contraire, suppose la faculté de former des rapports entre les idées, dont émane ce qu'on appelle *la vérité.*

Dans le domaine de l'imagination, je vois partout les idées sous l'influence de la sensibilité, et la sensibilité à son tour mise en jeu par les idées. Voyons les lois de cette action réciproque.

chaque heure nous la prouve. Quelles sont les lois de cette action, et par quels moyens s'opère-t-elle, sont des questions qui ne me paroissent pas complètement résolues.

J'observe d'abord : que les sentimens d'autrui me font éprouver des sentimens agréables ou désagréables, c'est-à-dire, des sentimens que je désire prolonger, ou faire finir. Les sentimens agréables que je me plais à prolonger me font *aimer et rechercher* la personne qui me les donne : les sentimens désagréables au contraire sont un principe d'éloignement ou de *répulsion* pour la personne qui me les inspire. Ce mouvement d'attraction et de répulsion est le grand moteur de l'ordre social.

Le clavier nerveux de l'homme étant toujours monté dans tel moment doué à un certain ton, il en arrive : que le sentiment d'autrui, qui vient agir sur telle corde de ce clavier, produit accord ou dissonance, plaisir ou déplaisir selon le ton où cette corde est montée. Voyons les lois de l'action des sentimens sur les sentimens.

La première loi de cette action est la loi des *sentimens consonnans*, qui fait que le plus grand attrait est pour l'*accord* du sentiment d'autrui avec le sentiment agréable, que nous

aux sentimens de nos besoins, et les sentimens aux idées ; de manière que les *objets* de ces besoins (appelés idées) sont réveillés par le *sentiment* du besoin, et le sentiment à son tour est affecté par les idées.

Le nombre des idées réveillées par le besoin et l'intensité de chacune, est en raison de la nature et de l'intensité du besoin excitateur. Le développement de cette grande loi de l'imagination se trouve dans mes recherches sur l'imagination.

Le *sentiment du beau* est la seconde classe de sentimens : Elle semble avoir son principe dans l'âme même. Le sentiment du beau appelle à lui telle sensation préférablement à telle autre ; et tel ordre de sensation préférablement à tel autre ordre pour les ranger d'après les lois de l'harmonie.

J'appelle *harmonie un sentiment agréable né de l'accord entre deux ou plusieurs sensations.* J'observe que le sens du beau s'occupe, de préférence, de sensations, telles que les sens extérieurs (les cinq sens) nous les donnent, plutôt que de sentimens ou d'idées. Voilà pourquoi on dit que les beaux arts imitent la nature. Rendre fidèlement les sensations qu'on a éprouvées c'est *imiter la nature.*

J'appelle *harmonie* le sentiment agréable, né de l'unisson ou de l'accord entre deux ou plusieurs sentimens; et j'observe qu'en sentimens moraux il y a harmonie entre les harmonies comme il y en a dans les beaux arts.

L'organe du sens moral est sans cesse modifié par deux causes, pour ainsi dire, opposées. D'un côté l'action de la vie animale sur l'état nerveux tend ou détend sans cesse le clavier nerveux de nos sentimens; et de l'autre côté l'influence de la partie rationelle de l'homme agit par les idées sur nos sentimens suivant des lois encore peu connues.

Il y a dans Hutchedson, mais surtout dans Adam Smith une foule d'observations précieuses sur nos sentimens moraux appliqués à la morale. Mais aucun auteur n'a, ce me semble, tenté de chercher l'origine des sentimens moraux, et les moyens que Dieu a donnés aux âmes pour se communiquer, pour se lier et délier, s'attirer ou se repousser l'une l'autre.

Ce moyen, j'ai cru le trouver dans l'organisation de l'homme.

Il y a dans l'organisation sexuelle, des rapports qui prouvent bien évidemment que l'homme n'est pas un être isolé. Pourquoi n'y

auroit-il pas dans ce qu'on appelle sens moral des rapports préétablis, faits pour lier une âme à l'autre, par les *lois des sentimens* moraux?

C'est dans la sensation que j'ai cru trouver l'origine des sentimens moraux ; et voici comment.

J'ai fait voir dans la première partie de cet Ouvrage que la sensation donnoit, non-seulement l'*idée* des objets extérieurs, mais qu'elle étoit de plus l'origine de toutes les qualités agréables ou désagréables que nous prêtons aux objets; qu'elle donne naissance à tous les sentimens même à ceux qui n'émanent pas immédiatement des besoins de la vie matérielle, comme la faim, la soif, le besoin de repos, etc. (1).

---

(1) Les sentimens agréables ou désagréables émanent tous du sens intérieur. Mais, dans la sensation, le sens intérieur se trouve toujours touché par le sens extérieur, comme nous l'avons dit en faisant voir que la sensation produit à la fois une *idée* et un *sentiment*. Que de choses Garrik, Préville ou Talma n'ont-ils pas vues dans la pantomime ou dans l'accentuation de qui leur parloit, que nul autre qu'un homme initié dans l'art n'auroit remarqué. Ces nuances infinies, ces merveilles du langage sont cependant *senties* par le vulgaire. Que de détails un grand musicien ne distingue-t-il pas dans l'expression musicale que l'homme grossier peut *sentir*

Les organes des cinq sens font partie du système nerveux. Pourquoi telle odeur, tel mets me plairoit ou déplairoit-il à la première sensation que j'en ai, si l'organe de la sensation s'arrêtoit à l'*idée* de cet objet extérieur? Tous les faits m'indiquent que la sensation ne s'arrête pas à la représentation des objets extérieurs, qu'elle pénètre, au contraire, à l'organe mystérieux de la sensibilité, pour y produire des sentimens. D'où vient que chaque espèce d'être sensible a, dès sa naissance, ses sensations de préférence, si l'acte de la sensation s'arrêtoit à l'*objet extérieur*? La liaison du sentiment avec l'idée tient à la liaison du sens intérieur avec le sens extérieur. Cette

---

sans les remarquer! Tous les hommes voient le ciel étoilé, et cependant le langage des cieux n'est compris que par l'homme de génie. Nos âmes sont comme plongées dans un atmosphère de sentimens et d'idées, dont les rapports ne se révèlent que graduellement à nos sens, et par eux à nos facultés pensantes; connoître, c'est voir, c'est sentir, c'est jouir de nos richesses.

Toutes ces merveilles du langage de la pantomime et de la parole accentuée sont senties parce que j'appelle le sens moral. Ce sens, quoique disséminé dans les profondeurs de l'organisation n'en existe pas moins que l'organe visible de l'œil ou de l'oreille.

liaison entre les deux sens fait que la sensation réveille à la fois l'idée et le sentiment. Cette liaison entre les deux sens est l'origine de l'*instinct*, qui n'est que l'action de la sensibilité, opérée dans la sensation par la liaison des deux sens extérieurs et intérieurs. Le poulet nouveau né ne choisit le grain que parce que la sensation extérieure, qui lui donne l'idée du grain, excite le *désir* de le manger.

Les passions de l'homme ont leurs signes naturels qu'on a recueillis pour l'usage des peintres. Ces signes, nés de l'organisation, sont compris par le spectateur, de manière que la simple *vue* de ce signe transmet à l'âme du spectateur la passion dont le signe est né, comme la vue de l'eau produit le désir de boire chez l'homme qui y est disposé. Pour produire un sentiment dans l'âme d'autrui, il faut, chez l'homme ému, que le sentiment qu'il éprouve, se peigne sur sa physionomie, et chez le spectateur, il faut que la perception de cette physionomie éveille dans son âme le sentiment qu'elle exprime.

Chaque espèce d'être sentant a son langage toujours compris par les individus de son espèce. Ces langages si variés ne sont jamais qu'à l'usage de l'espèce organisée à la fois pour le parler et pour l'entendre.

Les sons aussi ont éminemment l'accent du sentiment qui les émet ; et ces accens vont toujours droit au cœur de l'homme qui en est frappé. Il en est de même des gestes de l'homme ému ; tous sont compris et sentis par le spectateur.

C'est sur ces rapports organiques entre le sentiment du spectateur et les signes naturels des sentimens de son semblable, qu'est fondée l'origine du *langage*, pris dans l'acception la plus étendue, comme tout moyen capable de transmettre les sentimens d'une âme à l'autre.

Le sens moral a, comme le sens du beau, ses lois particulières, et son principe d'activité. Ce centre d'activité, et ces lois émanées d'un même principe font supposer un organe, appelé *sens moral*, capable d'exécuter les lois du principe moteur de ce sens.

C'est dans les lois du sens moral, combinées avec ce qu'on appelle *raison*, qu'il faut chercher le véritable agent de la morale.

Nous avons vu que le sens moral ne doit pas être confondu avec le principe, né des besoins de l'automate, qui font la base du principe d'utilité, de personnalité, et d'égoïsme souvent contraire aux lois du sens moral. Quand je préfère le bien d'autrui à mon avantage per-

sonnel, c'est que le sens moral m'inspire un sentiment dominateur du sentiment de l'utile né des besoins matériels. Mais le sens moral, souvent en opposition avec le sens de l'utile, est en harmonie avec les grandes lois de l'intelligence, révélées à l'homme par ce que nous appelons *raison*. On voit qu'en réalité la morale est l'accord des lois du sens moral avec les grandes lois de l'intelligence humaine. La véritable morale est le suprême résultat du développement harmonique de l'intelligence et de l'imagination. La morale, placée au sommet de notre être, en est comme la couronne.

Je ne crois point à une volonté indéterminée, illimitée, placée hors des lois de notre être. Bien loin de là, nous la voyons suivre les lois de l'intelligence ou de la sensibilité de chacun. Nous la voyons être bonne ou mauvaise en raison des progrès du développement harmonique de nos facultés; ce qui nous met en droit de croire qu'elle suit les lois de ce développement. Mais n'anticipons pas sur le domaine de l'intelligence.

Intelligence.

Je crois avoir ébauché le caractère de l'imagination, cette grande ouvrière de l'homme

opération ne fera que développer les deux sentimens qui finiront par suivre la loi de la sensibilité, qui produit le mieux-être, que j'appelle préférence : mais en comparant deux idées je produis un *rapport*, et non une préférence.

Pour se bien convaincre de ces différences entre les deux facultés, il faut les voir dans leur résultat. L'imagination, née du sens intérieur, ne nous donne que le tableau de l'homme sentant ; l'intelligence, au contraire, née du sens extérieur, nous donne le tableau des objets extérieurs, des choses, dont l'ensemble produit le tableau des connoissances humaines.

J'ai défini l'*intelligence*, la faculté de former des rapports ; et j'appelle *rapport* le résultat de la comparaison de deux idées.

Toute sensation se fait au point de rencontre du sens intérieur avec le sens extérieur, de manière a exciter à la fois un sentiment et une idée. De là vient l'association instinctive de telle idée avec tel sentiment, comme de la soif avec l'idée de l'eau. Il faut donc un effort, une force particulière pour dégager l'idée (représentation d'un objet extérieur) de tout

mouvement de sensibilité excité par la sensation. Cette force s'appelle *attention*.

Moins la sensibilité a d'influence sur les idées, et plus les rapports nés de ces idées sont purs et parfaits. Mais, comme l'état habituel de l'homme est de sentir et de penser à la fois, il faut toujours un effort pour s'élever à la pensée pure, dégagée de tout sentiment.

Avant d'entrer tout-à-fait sur le terrain de l'intelligence, je ferai remarquer que la *sensation* qui donne l'éveil à l'âme, donne à la fois l'éveil aux deux facultés actives de l'homme à l'intelligence par les idées, à l'imagination par le sentiment.

Nous avons vu que l'imagination, c'est-à-dire, la faculté de sentir tend au bien, et l'intelligence ou la faculté de penser tend au vrai :

Mais qu'est-ce que le vrai ?

En mettant de côté la vérité extérieure (je veux dire le rapport de nos idées avec les choses, ou objets extérieurs, et le rapport des paroles avec la pensée) nous trouvons que *tout rapport entre les idées est vrai.*

Deux et deux font quatre est une *vérité* parce que quatre est le rapport de quantité de deux et deux.

J'appelle *jugement* l'expression d'un rapport et je remarque que tout jugement suppose toujours un *sujet* et un *attribut*, c'est-à-dire un objet dont on affirme ou nie ce quelque chose qu'on appelle *attribut*.

Le jugement est ce qui distingue éminemment la faculté appelée *intelligence*. Avec la simple opération de *distinguer* et de *lier* les idées, l'âme élève le sublime édifice des connoissances humaines. Semblable à l'architecte placé au milieu des pierres taillées et préparées pour bâtir, l'intelligence guidée par les lois de son Etre n'a qu'à prendre ou rejeter ce que son instinct lui présente pour construire l'admirable ensemble des objets extérieurs révélé par les sciences.

Nous voyons que ce ne sont pas les *idées* qui élèvent l'homme à la connoissance, mais les *rapports*. Les idées ne sont encore que les mots isolés du grand livre des connoissances humaines; c'est dans leur combinaison qu'il faut aller chercher le sens profond du livre. Ces combinaisons sont l'œuvre de l'intelligence, dont les lois ont la révélation de l'Univers!

Cherchons quelqu'aperçu sur l'origine des connoissances humaines. Ce n'est pas dans la

sensation qu'il faut la chercher. La sensation isolée est une abstraction qui n'a jamais existé, jamais l'homme n'a eu à la fois qu'une sensation, et s'il l'avoit eue, il n'en auroit pas eu la *connoissance*.

Les premières impressions des objets sensibles sur l'âme sont des *sensations* multiples et confuses. C'est dans ce limon obscur déposé par les sens que l'esprit de l'homme va dégager la lumière et la pensée.

L'homme naissant n'est d'abord guidé que par l'instinct, c'est-à-dire, par la sensibilité. Il sent avant de penser. Peu à peu ses idées éveillent la faculté de *distinguer* et de *lier* la pensée naissante ; mais cette pensée, toujours influencée par la sensibilité, ne va d'abord que d'un mouvement composé, où l'imagination domine long-temps. Enfin, l'intelligence sort du nuage et se révèle peu à peu dans les sciences par le raisonnement.

On voit que la marche de l'esprit est toute analytique. Elle va toujours du composé au simple, et jamais du simple au composé comme Bonnet et Condillac l'ont fait aller. Voilà pourquoi la méthode analytique est la seule méthode d'*invention*, puisque le trésor de nos connoissances est dans nous, dans nos idées

nées dans la sensation. Connoître, c'est distinguer et lier nos idées, c'est-à-dire *classer.*

Mais cette décomposition des sensations multiples et confuses ne va pas à l'infini. Elle a un terme où elle s'arrête pour commencer ses *compositions* synthétiques d'après les lois de son instinct.

Le dernier terme où l'analyse s'arrête est marqué par un sentiment particulier appelé *évidence*. Cette évidence logique est la perception immédiate d'un rapport. Pour y arriver il faut : 1.° la plus grande simplicité dans les termes du rapport, et 2.° la fixité des idées, dont le rapport se compose, qui est le fruit de l'attention.

On voit que l'édifice des connoissances humaines, quoique sorti de la sensation, est néanmoins tout spirituel, puisque c'est l'esprit qui forme et crée les rapports, et que ce que nous appelons connoissance, n'est qu'un ensemble de rapports.

Le rapport unique, dont l'énoncé s'appelle en logique *proposition*, n'est encore qu'un *élément* de connoissance. Ce qui constitue la connoissance dans toute son étendue se compose de rapports de rapports. Ce qui lie rapport à rapport se fait en cherchant de par-

tout l'*identité des rapports*, et pour ainsi dire, l'évidence de l'évidence. Le rapport primitif dont l'esprit cherche la copie dans ses conceptions, je l'appelle *principe*. Les rapports identiques enchaînés au principe s'appellent *idées moyennes*. Elles ont été comparées aux échelons d'une échelle, dont le premier échelon s'appelle *principe* et les suivans *conséquences*. Lier le dernier anneau de la chaîne au premier, c'est conclure, c'est pour ainsi dire fermer la chaîne..

L'opération, qui réunit les rapports identiques dans un seul rapport qui les contient tous, s'appelle *abstraction*. *Abstraire*, c'est réunir des rapports identiques.

On voit que les idées abstraites, n'étant que des rapports de rapports, ne peuvent se transformer en sensation, ni se représenter sous des images qui ne sont que des sensations.

Chose admirable ! L'esprit humain en planant sur des sensations en fait jaillir la lumière, et la superbe apparition des sciences semble sortir du chaos de nos sensations non développées.

En développant les idées, l'esprit multiplie les idées ; car ce n'est jamais que les idées dis-

tinctes que l'on compte. L'ensemble des connoissances humaines, sorti peu-à-peu du chaos de nos sensations confuses (par la simple opération dont nous avons parlé) se met de plus en plus en harmonie avec les sensations extérieures qui nous donnent l'idée des objets extérieurs. Les connoissances intérieures nées du *développement* de nos idées, appelé pensée, sont les moyens de connoître ce qui est au dehors de nous. En multipliant les vérités extérieures, nées des objets extérieurs, par les vérités intérieures nées de la pensée, elles augmentent nos richesses intellectuelles par tous les fruits de l'expérience. Le résultat de ces opérations mystérieuses est la connaissance des objets extérieurs par le développement de quelques idées du domaine de l'intelligence.

Tâchons de suivre encore mieux la pensée dès sa naissance, pour faire mieux comprendre la nature de l'intelligence.

Ce ne sont pas les yeux qui lisent un livre, c'est réellement l'esprit qui lit. La page que je vois, c'est du noir sur du blanc; voilà tout. Tel seroit pour moi un livre, si je le voyois après avoir perdu la mémoire. Que la mémoire et toutes mes facultés me soient rendues, aussitôt mon intelligence s'éveille, et vient planer

sur ce chaos de taches noires pour en faire sortir la pensée. Mais qu'est-ce que la pensée ?

La première opération de l'intelligence, c'est de *saisir* précisément les idées dont les rapports viennent à la frapper. C'est ce qu'on fait en construisant la phrase avec les enfans à qui l'on apprend à lire. L'intelligence est une force active aussi bien que l'imagination ; Elle a aussi son instinct et ses lois ; c'est elle-même qui choisit le mot et la pensée en rapport l'un avec l'autre.

La seconde opération de l'esprit, c'est de *réunir* plusieurs idées dans le sentiment du moi. Si je compare deux lignes droites, j'en réunis les idées dans le sentiment de moi.

La troisième opération est de *distinguer* ces idées réunies dans le moi. Sans cette distinction, elles ne seroient pas *deux* idées. Pour dire qu'une ligne est égale à une autre, il faut avoir *les deux lignes* présentes à l'esprit comme étant *plusieurs et non une*.

La quatrième opération de l'esprit est de les *comparer*, c'est-à-dire de réunir leurs identités, et séparer leur différence, ce qui suppose toujours la présence simultanée des idées que l'on compare ou distingue, et par conséquent un travail de l'esprit.

La cinquième opération est *d'énoncer le résultat de la comparaison*, en disant en quoi les idées sont identiques, ou en quoi différentes. C'est cet énoncé d'une comparaison que j'appelle *rapport*. Ces opérations se font presque instantement, mais ne s'en font pas moins pour n'être pas remarquées.

On voit que les *rapports* sont les produits immédiats de l'esprit, et non de la sensation, qui ne fait que fournir les matériaux que la pensée met en œuvre.

Abstraction.

Nous venons de voir la formation des rapports. Voyons comment se forment les abstractions.

Je définis l'abstraction : le résultat de la comparaison de plusieurs rapports. Quand je compare un cheval à un autre cheval, il en résulte un rapport unique, qui n'est pas encore une abstraction ; mais en comparant entr'eux d'autres chevaux, il résultera que chaque comparaison donnera un rapport particulier. Si tous ces rapports comparés entr'eux se trouvent identiques, alors seulement ce rapport *général* qui comprend tous les autres devient *l'idée*

abstraite de cheval. On voit que l'idée abstraite n'est pas composée de sensations, mais de rapports.

Tel degré de chaleur a fondu la glace. Voilà un simple *fait*, un rapport de cette chaleur avec la glace. Pour que ce fait devienne *général*, il faut le répéter. Si à chaque répétition du fait je trouve le même rapport, j'en fais un *fait général*, une abstraction, et je dis que tel degré de chaleur fond la glace. On voit encore que cette abstraction est un composé de rapports.

Loi.

Un rapport constant de cause et d'effet ou d'ordre est une abstraction qui prend le nom de *loi*. On voit que la loi est le résultat de l'identité de plusieurs rapports d'ordre ou de cause à effet.

L'idée de cause a pris naissance dans les idées morales, bien avant qu'on ait réfléchi aux causes physiques. Comme les causes morales ont toujours leur principe dans la volonté, l'idée de volonté s'est glissée dans l'idée des lois physiques. De là vient que le rapport de cause à effet est exprimé en physique par un mot pris dans le dictionnaire des idées morales.

Il y a plus : chez les nations ignorantes, tous les phénomènes saillans sont attribués aux bons ou mauvais esprits, et chez les nations civilisées l'idée d'une intelligence suprême législatrice de l'univers, devoit s'associer naturellament à l'idée de la loi.

En considérant un rapport sous le point de vue de sa concordance avec les phénomènes que présentent à mes sens les objets extérieurs, je l'appelle *vérité*.

En le considérant comme l'énoncé de plusieurs idées réunies dans le moi, je lui donne le nom de *conception*. En y ajoutant le sentiment de la conscience du moi; en me disant c'est bien *moi* qui pense cela, je l'appelle *perception*.

La grammaire prouve que la pensée n'est autre chose que le mouvement des idées, qui s'unissent ou se séparent d'après les lois de l'intelligence, afin de produire des rapports. Toute phrase, pour avoir un sens, est obligée d'avoir un substantif (un sujet), puis un attribut (le plus souvent un accusatif), et un verbe qui établit le rapport entre ces deux choses. *Je vous aime*, est l'énoncé du rapport *je* avec *vous*, lié par le verbe *aime*. L'âme de la pensée, ce qui en fait le *sens*, c'est un rapport, et ce

sont des suites de rapports liés les uns aux autres, qui composent le raisonnement.

Mais quel est le but de l'intelligence dans le travail de la pensée? Je réponds que c'est *la connoissance des objets extérieurs*, son but est de ranger les idées d'après l'ordre que les phénomènes présentent à nos sens (1).

Suivons la pensée dans sa marche mystérieuse. D'où vient-elle? où va-t-elle?

Elle vient de la sensation, qui fournit les idées, comme un piano fournit les touches; mais c'est à l'âme seule à les faire jouer selon les lois de cette harmonie qui, en créant les sciences, construit le système du monde.

Selon quelles lois s'unissent et se séparent-elles dans le domaine de l'intelligence? Je réponds que les idées s'attirent ou se repoussent selon leur identité ou non identité.

---

(1) Nous avons vu que dans le domaine de l'imagination l'âme tend au bien, né des rapports de nos sentimens avec les lois de la sensibilité. L'intelligence tend au *vrai extérieur*, l'imagination au *vrai intérieur*, c'est-à-dire aux rapports de sentimens à sentimens, selon les lois des trois divisions de la sensibilité que nous avons établies, de la vérité poétique, de la vérité des sentimens moraux et de la vérité de jouissance.

les définissent sont des abstractions réduites à leur moindre terme. De là, la rigueur des rapports en géométrie; de là, ce sentiment d'évidence dont aucune autre science ne peut se vanter, comme l'algèbre et les mathématiques.

Dans les raisonnemens rigoureux, la réduction de l'état de question en ses moindres termes est l'opération la plus importante. En écartant les idées inutiles on se rapproche toujours plus de celles que l'on cherche, c'est-à-dire de celles qui sont en rapport avec l'idée dont on demande le corrélatif.

On voit qu'en comparant des idées simples, l'état de la question est aisé à poser. Mais cette simplicité ne se trouve jamais que dans les idées abstraites, comme est celle d'une ligne sans largeur ni profondeur. En comparant des idées très-composées, très-peu approfondies, comme *homme*, *pierre*, *monde*, rien n'est plus difficile que de distinguer nettement tout ce qui compose ces objets. Dans tous ces cas, l'état de la question se prend dans un chaos d'idées souvent vagues et obscures, qui, au lieu de présenter des rapports identiques, ne présentent que des rapports de ressemblance, où l'identique est mêlé de non-identique.

Prouver.

Prouver, c'est faire voir l'identité de deux rapports éloignés. Le rapport (ou le fait) dont on part, s'appelle *principe*; les rapports intermédiaires entre le principe et la conclusion s'appellent *idées moyennes*, et l'énoncé du dernier rapport avec le principe s'appelle *conclusion* (1).

---

(1) *Inventio argumentorum*, inventio *propriè non est*. Invenire *enim est ignota detegere, non ante cognita recipere aut revocare. Hujusce autem inventionis usus atque officium non aliud videtur*, quam ex massâ scientiæ, quæ in animo congesta et recondita est, et quæ ad rem aut quæstionem institutam faciunt, dextre depromere (Bacon de A. S.)

Il est bien important en éducation de se dire que l'homme n'invente rien, j'ajouterai même qu'il n'apprend rien que par lui-même. L'enseignement n'est que l'excitation des idées; mais dans tout ce qui tient à l'imagination et à l'intelligence, la simple mémoire ne suffit pas. Il faut, dans le domaine de l'intelligence, une opération de l'esprit qui ne peut être que spontanée.

On sent de nos jours mieux que jamais l'importance de l'éducation; mais je vois venir le moment où, à force de leçons, on nuira à cette spontanéité et à cette force vitale qui donnent l'élan à la pensée.

Il faut que les efforts de la nouvelle éducation tendent, non à donner des idées, mais à les faire naître.

On sent combien les formes logiques sont déceptrices, lorsqu'on raisonne sur les objets que nous ne connoissons que par les sens. De là vient que plus on connoît l'infinie variété de la nature, et moins on se permet de syllogismes. Les syllogismes supposent des identités rigoureuses que les objets extérieurs ne nous donnent jamais.

On a raison de dire que *pour la forme* des syllogismes, les *mots* (les signes) suffiroient, puisque tous les syllogismes peuvent se réduire à prouver que deux choses identiques avec une

---

L'enseignement mutuel, sous ce rapport, est admirable. On n'a qu'à voir la physionomie des écoliers, pour sentir que ce qu'ils apprennent de leurs camarades est comme leur propriété. Dans ces écoles d'enseignement mutuel, l'âme des jeunes gens n'est jamais froissée, elle a toute son élasticité et sa gaîté native. Cette alacrité, ce bien-être de l'âme est la terre végétale où toutes les idées prospèrent. Il y a plus, c'est dans ces écoles que l'homme apprend à obéir et à commander à la fois. Il y peut tout par la loi, et rien sans elle, il y prend le sentiment de sa dignité d'homme. On peut se fier à l'instinct de la haine, pour se persuader que ces écoles sont favorables à la liberté. Il est inconcevable qu'en Allemagne on ne sente pas qu'il n'y a rien de moins mécanique qu'un travail qui laisse aux enfans toute leur gaîté.

troisième sont identiques entr'elles. Mais cette identité supposée n'est jamais rigoureuse, quand on veut prouver ce qui tient aux sensations. Les syllogismes, en se fondant sur l'identité, supposent cette identité, ce qui est presque toujours en question.

Il est absurde de prétendre que dans le syllogisme les mots, qui ne peuvent exprimer qu'une identité apparente, soient capables de remplacer les idées dont on cherche les rapports. On a, comme par instinct, abandonné l'usage des syllogismes, qui, sous le nom de dialectique, avoient, pendant plusieurs siècles, désolé la raison humaine.

La grande importance d'un *fait bien vu et bien constaté dans toutes ses circonstances*, est qu'un tel fait précise l'état de la question, et nous indique les rapports qu'il faut chercher.

On voit que le travail de l'intelligence est un mouvement continuel d'attractions sourdes des idées similaires ou identiques, qui cherchent à se rapprocher, mais qui, sans cesse troublées par la sensibilité, semblent avoir des lois opposées à la sensibilité. Ce mouvement, en apparence hostile, des deux facultés, se trouve cependant guidé par des lois d'harmonie, bien moins senties dans l'individu que dans l'es-

péce. Il faut un mouvement social prolongé à travers les siècles, pour faire sentir ces grandes lois d'harmonie qui dans le lointain semblent annoncer à l'homme une destinée heureuse.

Cette marche harmonique, lente et en apparence irrégulière des deux facultés, vers le bien, je l'appelle *civilisation.* Le grand résultat de la civilisation est la félicité publique.

Heureusement que cette marche sociale, si lente à travers les siècles, n'empêche pas que quelques individus se donnent partiellement l'heureux accord du cœur et de l'esprit dont résulte le bonheur. Mais sans les grandes lois sociales, le bonheur de l'individu n'est jamais assuré.

On voit que cette harmonie, vers laquelle l'homme gravite, ne peut être que le résultat de la liberté politique, qui est pour les nations ce que la vertu est pour l'individu.

Revenons aux principes. L'intelligence tend au vrai, l'imagination au bien, tout l'homme tend au sublime accord du cœur et de l'esprit, appelé *bonheur.*

Dans cette lutte de l'homme avec les circonstances, on voit le système social s'élever peu à peu par des courbes irrégulières vers les grandes lois de l'harmonie de nos facultés,

dont résulte enfin la félicité de l'espèce humaine.

De la croyance dans le domaine de l'intelligence.

Nous avons vu que la croyance de l'imagination tenoit à la liaison des idées associées par un même sentiment.

La croyance de l'intelligence est dans le sentiment d'un rapport. Je crois un peu à l'égalité de deux polygones ressemblans, dont je n'ai pas compté les côtés ; je crois fortement à l'égalité de deux carrés dont les angles et les côtés sont égaux. On voit que la croyance est en raison de l'évidence de rapport.

L'intelligence a son intolérance comme l'imagination. L'esprit tient au sentiment d'un rapport apparent ou véritable parce que l'intelligence est une force active, qui a son mouvement et sa direction donnée. L'esprit saisit vivement un rapport ; c'est là l'instinct de l'intelligence. Tout mouvement opposé à ce rapport choque en raison de l'évidence du rapport et de l'absence du doute. Il y a plus : il est rare que l'imagination ne soit pas quelque part en jeu avec l'intelligence, par des mouvemens d'amour-propre, etc.

Un fou raisonne quelquefois très-bien, mais sur des idées fournies par une sensibilité maladive. Toute contradiction le blessera à la fois dans son imagination et dans son intelligence.

Les préjugés sont le plus souvent des croyances fournies par l'association des idées à un même sentiment. *Je crois* tout le mal qu'on me dira de la personne que je hais. Mais les préjugés viennent souvent de l'ignorance, comme quand on dit que le soleil se lève réellement. Ces préjugés qui tiennent à l'état borné de nos facultés ne diminuent qu'en raison que ces bornes viennent à reculer. La bonne moitié de la croyance du dix-septième siècle s'est trouvée fausse dans le dix-huitième, parce que l'enceinte de l'esprit humain s'étoit élargi.

De là la nécessité du doute. C'est le doute qui conserve la mobilité des idées, et permet à l'esprit d'aller en avant dans la carrière du vrai, et par conséquent du bien.

Ce qui perpétue les préjugés, c'est le besoin indispensable d'institutions positives, qui commencent toujours par être imparfaites. Des lois positives supposent des principes arrêtés, et ces principes sont erronés en raison de l'igno-

rance du législateur. Une religion positive fixe et éternise souvent les idées les plus absurdes.

La pensée humaine tend sans cesse à se figer. C'est le mouvement de la vie universelle, c'est la marche en apparence irrégulière du temps et des événemens, qui, en dérangeant sans cesse nos premières croyances et nos prétendues vérités, nous pousse en avant dans une carrière sans bornes.

L'intelligence pure n'a qu'une source d'erreur, celle de croire à des rapports apparens mais faux, comme lorsqu'on fait quelqu'erreur de calcul.

L'imagination pure ne raisonne pas, elle ne fait que sentir. Sa croyance n'est que dans le sentiment et jamais dans les idées. Les idées qu'on met en avant lorsqu'on est fortement ému ne sont que des idées associées, toujours stériles qui ne sont vraies que par hasard.

Nos idées morales, composées de sentimens et d'idées, sont exposées à la fois à toutes les causes d'erreur. On peut en morale raisonner faux, et ne faire que sentir lorsqu'on ne croit que penser. Mais d'un autre côté les deux facultés, au lieu de se troubler réciproquement peuvent, se combiner de manière à produire une vive lumière.

Le sentiment, en animant les idées, fait naître dans l'esprit une grande clarté, dont l'intelligence profite, et souvent l'esprit, en dévoilant des vérités qui touchent le cœur, éveille des sentimens inconnus, qui à leur tour animent les idées. Cette heureuse combinaison prouve l'harmonie de nos facultés actives. C'est leur accord qui élève l'homme vers tout ce qui est grand et digne de sa haute destinée. Mais cette harmonie suppose à la fois qu'on sent juste et qu'on pense vrai. Une pensée fausse ne dit rien au cœur, et un sentiment bas et ignoble ne produira jamais de grandes vérités. Tout ce qui est grand et sublime suppose l'accord de la raison et du sens moral. Cette noble harmonie du cœur et de l'esprit est l'eclat du génie et la gloire de la vertu.

Unité.

Je définis l'évidence : le sentiment complet de l'unité d'un rapport. *Concevoir*, c'est réunir plusieurs idées en *une seule* conception. Les lettres isolées d'un livre n'ont aucun sens, les mots isolés n'en ont pas. Qu'est-ce que le sens ?

Le *sens* d'une chose suppose l'unité de plusieurs idées. Plusieurs unités, plusieurs

rapports peuvent à leur tour former une unité plus élevée appelée *abstraction.*

Dans le domaine de l'intelligence, plusieurs conceptions sont saisies par leurs rapports, c'est-à-dire, parce qu'elles ont d'identique ou de semblable, ce qui produit la classification, synonime de *connoissance.*

L'unité est la première condition de la comparaison. Il faut prendre, saisir, réunir les idées en *un*, pour comparer. Il faut comparer pour former un *rapport.*

Un rapport suppose l'unité, mais n'est pas cette unité ; il est une création de l'esprit, et le résultat de l'unité.

Le rapport de rapports s'appelle *abstraction.* La sensibilité aussi a son unité, elle compare des sentiments. Mais cette comparaison n'est que *sentie* et non *pensée.* Le sentiment ne va pas d'identique à identique ; il va du bien au mieux. Dans le domaine de l'imagination, c'est le sens intérieur qui fait pencher le bassin de la balance et non la valeur des idées qu'il porte. L'imagination sent, l'intelligence calcule. Les comparaisons de la sensibilité ont lieu dans le domaine de nos besoins, comme dans le sens moral et dans le sens du beau. Partout le sentiment compare pour trouver le mieux, le meilleur, le plus beau, et là il s'arrête.

Dans toutes ces opérations, l'esprit va d'unité en unité, ce qui s'appelle *penser*.

Causalité, Analogie, Probabilité.

L'intelligence est une faculté active. Son mouvement tend à ranger les idées sous la bannière de leurs identités respectives. Elle trouve d'abord des *ressemblances*; puis, en épurant ces ressemblances, elle parvient quelquefois à trouver ce que chacune renferme d'identique.

Cette puissance de l'âme (l'intelligence) donnée, et la direction de son mouvement vers l'identité donnée, les lois de la pensée sont données aussi.

La raison qui nous fait aller *de cause à effet*, s'explique par le besoin de l'âme d'unir les choses identiques ou ressemblantes.

B ayant toujours suivi A, je lie dans l'unité du moi, l'idée A, avec l'idée B, et j'en fais un tout AB. J'aurois d'abord des causes absurdes, surnaturelles; mais l'esprit viendra peu à peu à débrouiller le chaos de ses premières pensées, et se rapprochera de plus en plus des véritables identités. Cette force de liaison de cause à effet tient donc à la nature

même de l'intelligence qui ne saisit qu'en unissant.

L'*analogie* aussi est née du besoin de l'esprit d'unir les idées.

Croire pour l'entendement, c'est se livrer au sentiment agréable d'une évidence fondée ou apparante.

La probabilité n'est que l'analogie *précisée*. Il a mille contre un pour la liaison d'A avec B. J'y crois, mais avec un léger doute, puisqu'il y a une chance contraire. Le même besoin de lier les choses semblables par leur point d'identité me fait croire à la liaison constante d'A avec B qui fait le fondemement de l'analogie.

Les vérités mathématiques entraînent éminemment la croyance, parce que les idées à elémens simples comme étendue et quantité se touchent par tout leur être, tandis que les vérités de sensations (comme *neige et froid*) *ne se touchent que par un point entre mille, ce qui laisse toujours de l'incertitude.*

L'association des idées a sa source dans le sentiment associateur.

Suivons les idées associées à travers le domaine de l'imagination. L'imagination ne compare pas idée à idée, mais sentiment à senti-

ment. Au lieu de saisir les idées associées par leurs rapports ou leurs différences, elle les prend dans le sentiment associateur, et compare tel sentiment associateur avec tel autre.

Je compare telle personne que je hais avec la personne que j'aime, et je trouve à l'une tous les défauts, et à l'autre toutes les qualités. Ces comparaisons se font réellement de sentiment à sentiment, plutôt que d'idée à idée. Si je comparois idée à idée, mon examen se feroit sur le terrain de l'intelligence. L'imagination ne fait que sentir, et au lieu de juger elle préfère. L'intelligence, au contraire, est le chimiste qui démêle la pensée même pour comparer les idées dont elle se compose et former des rapports. L'influence de l'imagination sur nos jugemens se fait par l'association des idées, la sensibilité ne présentant jamais que des idées de son choix, sans égard à leurs rapports.

L'imagination n'est pas moins riche en comparaisons que l'intelligence; le mouvement de sa balance est souvent très-agité. Plus l'esprit s'occupe de sentimens, et plus il compare, prend ou rejette. Les sentimens ne sont pas des unités constantes; ils changent dans leur intensité, ils changent par leurs rapports, leur contraste, ils changent avec l'état nerveux, etc.

Toutes ces opérations de l'esprit sont toujours mêlées et combinées avec quelques opérations de l'intelligence, et jamais l'homme civilisé ne sent de suite sans penser.

La sensibilité se décompose en trois forces très-distinctes. Le sentiment de nos besoins a sa balance ; le sens moral et le sens du beau ont chacun la leur. Telle est la marche de l'imagination.

Voyons maintenant la marche de l'intelligence.

Les idées (ou représentations des objets extérieurs,) considérés comme extérieurs, une fois dégagées du mouvement de sensibilité ; l'âme les combine sous le rapport de leur identité ou de leurs diversités. Ce travail produit la *connoissance*. Les opérations mêmes de l'âme deviennent objets extérieurs à l'âme, comme les sentimens, lorsqu'on les considère par leurs signes extérieurs. La route du pays de l'intelligence conduit à la connoissance des objets extérieurs, c'est-àdire aux sciences de faits.

Le sens moral et le sens du beau présentent des phénomènes tout spirituels. Un sentiment moral unique et une sensation unique ne déterminent pas l'âme. Il faut sentir simultanément deux ou plusieurs sensations, pour dire :

Voilà du beau ; et il faut éprouver plusieurs sentimens, avant de dire j'aime ou je hais ; en un mot, il faut comparer pour préférer. L'âme suit instinctivement les lois de la sensibilité, comme elle suit celles de l'intelligence. Elle ne peut trouver vrai ou beau ce qui ne l'est pas, ni ne peut aimer ce qui est haïssable à ses yeux. Elle suit les lois de son être, mais elle ne les fait pas.

Les lois de nos besoins ne sont pas moins spirituelles que les lois mêmes de l'intelligence. Les *sentimens* de nos besoins sont dans l'âme et dans l'âme comme la pensée la plus abstraite. Il faut partir du principe que c'est l'âme qui sent. Nous transposons le sentiment du plaisir ou de la douleur dans le nerf excitateur, comme nous transportons le froid dans la neige, ou la couleur dans les objets colorés.

Un sentiment quelconque suit ses lois comme toutes les facultés appelées spirituelles suivent les leurs. Un sentiment peut devenir *objet* de de la pensée, il est excitateur de la pensée, et agit comme citoyen d'un tout appelé âme. Je puis dire quel nerf me fait mal, comme je puis dire quel organe me fait voir, sans me faire croire à la matérialité de mon sentiment.

Connoître c'est classer les phénomènes ; tous

les phénomènes qui ont des caractères semblables, je les classe sous une même espèce. Par exemple ; j'appelle *sens moral* tous les phénomènes que les sentimens moraux me font éprouver ; j'appelle sens du beau tous les phénomènes qui se révèlent dans les beaux arts, et sens de nos besoins, tous les phénomènes de la vie matérielle. Je vois partout, plus ou moins distinctement, les rapports de ces phénomènes avec l'homme nerveux, sans pour cela confondre les nerfs avec le sentiment.

Tous les phénomènes spirituels se rangent sous l'idée d'*âme*, parce que l'idée de l'âme est le point de convergence de tous ces phénomènes. La connoissance de l'*homme* n'est que la connoissance de l'ordre des phénomènes matériels et spirituels que l'être mixte nous présente. La psycologie n'est que la connoisaance de l'ordre des phénomènes spirituels. Regarder au-delà des phénomènes, c'est regarder au-delà de la lumière, c'est fixer les ténèbres pour n'y voir que des fantômes. *Connoître* c'est regarder au-dedans de nous. Si nous pouvions arriver à ce qui n'est pas nous, ce seroit par nos sens que nous y arriverions, mais les sens ne peuvent jamais nous donner que nous-mêmes. Prétendre voir ce qui n'est pas nous, c'est pré-

tendre voir l'objet derrière le miroir. La seule opération de la vie qui nous fait voir au-delà de ce que nous voyons maintenant, c'est l'opération mystérieuse de la mort, qui, comme dit Pope, est le grand révélateur des destinées humaines.

Sujet. Attribut.

Il y a dans chaque idée mille rapports inaperçus. L'âme est déterminée à préférer tel rapport à tel autre par le sentiment confus de l'identité de ce rapport. L'idée qu'elle a présente lorsqu'elle va chercher son corrélatif, je l'appelle *sujet*. Le corrélatif qu'on y rapporte s'apelle *attribut*. Le sujet est, pour ainsi dire, la chaîne immobile, l'attribut est la navette qui achève le tissu de la pensée. Dans la proposition *la neige est blanche*, la *neige* est le sujet, qui me dit que je dois y *rapporter* l'idée de blanc ; de là le nom de *rapport*.

Erreur.

Rien de plus difficile que de bien traiter ce sujet. La vérité est une, l'erreur est infinie comme le nombre de rayons qui peuvent diverger d'un même centre.

J'ai dit que l'instinct de l'intelligence est de former des rapports, c'est-à-dire de rapprocher les idées similaires pour y démêler peu à peu ce qu'il y a d'identique.

Quand je dis que six et neuf font dix-sept, je suis trompé par quelque *ressemblance* des nombres dix-sept avec sept et neuf. Je n'aurois jamais dit que six et neuf font cent, ni quatre, parce que ces nombres sont trop peu *ressemblans* à quinze.

C'est là l'image de toutes nos erreurs, nées de quelque sentiment confus d'identité dans les choses ressemblantes. En morale et en théologie, on auroit eu des sectes qui auroient défendu, les unes le nombre dix-sept, les autres le nombre quatorze. On auroit tenu des conciles, et la secte des dix-sept eût brûlé celle des quatorze. On auroit écrit des milliers de volumes, jusqu'à ce que quelque Euler eût démontré le véritable rapport, et de plus trouvé le secret d'en faire sentir la vérité. Euler eût fait époque dans les sciences, et une vérité bien démontrée eût fait tomber quelques millions d'erreurs, et rendu inutiles quelques milliers de volumes dans les bibliothèques.

Il y a deux choses à considérer dans cet exemple ou apologue.

1.° L'énoncé des erreurs dix-sept ou quatorze.

2.° Les nombres six et neuf, dont on cherche la somme.

La simple opération d'une addition suppose déjà un grand nombre de rapports. On ne sauroit voir intuitivement l'identité de six et neuf avec quinze. Pour y parvenir, moi, par exemple, je retranche un de six, et je l'ajoute à neuf, pour en faire dix, etc. On voit qu'il y a là une foule de rapports, qui précèdent le *rapport* qu'on cherche et qu'on fait d'habitude sans s'en douter. Un seul de ces rapports omis ou manqué pendant l'opération suffit pour donner un faux résultat.

Nous avons vu que toutes les *abstractions* sont des rapports composés de plusieurs rapports simples. Un seul de ces rapports altéré produit erreur dans le rapport principal, comme on le voit avec évidence en arithmétique.

§. En arithmétique, et mieux encore en algèbre, l'esprit peut s'élever de rapports en rapports par la simple conversion des rapports subordonnés en signes d'identité.

Mais dans tout ce qui tient aux sensations,

l'identité rigoureuse n'existe pas. Telle couleur rouge diffère de telle autre rouge; tel son diffère de tel autre son; la saveur de tel vin diffère de tel autre, ou est autrement senti, etc. Ce qui donne de la valeur aux démonstrations physiques, ce sont les faits semblables souvent répétés qu'on appelle des *expériences*. De là vient le principe qu'en physique on ne sait rien *à priori*. De là vient que ces faits une fois admis comme démontrés, leurs signes servent comme les signes en algèbre.

Mais qu'arrive-t-il lorsque nous raisonnons en morale? Nos idées morales composées de sensations et de sentimens, ont toutes les variabilités possibles, de manière qu'en les analisant on est disposé à tomber dans un scepticisme alarmant.

Tout ce qui tient aux sensations peut être corrigé par la sensation, c'est-à-dire par des *faits physiques* appelés des *expériences*.

Les raisonnemens qui tiennent aux sentimens, peuvent être corrigés, et redressés par le sentiment. Tel homme qui, dans les prisons ou ailleurs, auroit été instruit dans la théorie du crime, peut en être préservé par le sens moral, appelé *conscience*. En morale, la raison et le sentiment se servent de contre-épreuve; un

faux raisonnement peut être démenti par le sens moral, et un sentiment contraire au sens moral, peut être redressé par la raison qui en fait sentir les suites.

Qu'est-ce qui me fait chercher un rapport inconnu ? Je réponds que c'est l'instinct de l'intelligence. Qu'est-ce qui m'instruit à chercher un sentiment harmonique ? Je réponds que c'est l'instinct du sens moral. Qu'est-ce qui m'apprend ce qui est beau, si ce n'est l'instinct du beau dans le domaine des beaux arts; et c'est encore l'instinct matériel de la vie qui m'instruit des besoins physiques.

Dans toute l'étendue de notre être nous suivons des lois que nous n'avons pas faites; et s'il y a quelque chose de vague dans l'univers ce n'est que dans notre ignorance.

On entrevoit ici le bel accord du sens moral avec la raison, accord qui fait partie de cette harmonie universelle de nos facultés, laquelle tend sans cesse à nous rapprocher des régions de bonheur. (1).

---

(1) J'ai fait voir dans mes recherches sur l'imagination, que le bonheur résulte de l'harmonie de nos sentimens avec nos idées.

L'erreur en morale tient donc, du côté de la raison, à quelques faux rapports ou à quelques rapports omis ; du côté du sentiment, l'erreur morale suppose quelqu'accord faux ou négligé de sentiment ; mais c'est toujours dans le manque d'accord entre les idées ou entre les sentimens, que gît la cause de l'erreur. C'est en pensant faux ou en sentant faux (1), qu'on agit moralement mal.

Quittons les abstractions, et plongeons dans la réalité de la vie.

Là je rencontre des opinions toutes factices, des préjugés qui se répètent, se varient, et se succèdent sous mille formes, pour saisir à la fois l'esprit et le cœur. Qui a le loisir ou la faculté de les analiser ? Ces opinions devenues *principes*, s'emparent du langage et

---

(1) On sent *moralement faux*, lorsqu'on se décide par le sens de l'utile, quand on devroit se décider par le sens moral. On sent faux en morale lorsqu'on a mal compris le langage du sentiment d'autrui, comme on entend faux une personne dont on a mal saisi les paroles. Le sens moral n'est qu'une faculté, comme celle de penser ; on la perd en ne l'exerçant pas ; on la perd par égoïsme, par les passions. Et s'il est vrai que la raison éclaire le sens moral, on la perd en ne raisonnant pas, etc.

deviennent autant d'obstacles aux progrès de la raison et du sens moral.

Cependant ces mêmes opinions que je suppose fausses ou vicieuses, pèchent quelque part dans leur fondement. Il en arrive que telle absurdité vient à sauter aux yeux; telle conséquence funeste se fait sentir au cœur; de manière qu'enfin ces barrières de la raison tombent ou reculent peu à peu, pour faire place à des sentimens plus vrais, à des raisonnemens moins absurdes.

On voit l'importance de la publicité et de la libre communication des lumières. Une idée fausse une fois signalée est proscrite pour longtemps, ou si l'on y revient, c'est par d'autres routes. Tel sentiment criminel une fois connu comme tel, on n'y revient pas; et l'âme indifférente, qui plane entre une idée vraie et une idée fausse, se déterminera par instinct à préférer la vérité, qui est une réalité à l'erreur qui n'est rien.

Une vérité est l'énoncé d'un rapport; mais pour pressentir un rapport complet, il faut avoir présens ses deux termes. Un Euler pressentira tel rapport, parce que les idées qu'il a comme homme supérieur, appellent à elles des idées d'un ordre élevé. De là vient

que ce n'est qu'aux hommes supérieurs qu'il appartient de trouver des questions utiles à la science.

Il en est de même en imagination. Pour sentir telle harmonie élevée, il faut éprouver tel sentiment avec le degré d'intensité qui appelle à lui ce qui constitue son accord. On voit que la vérité logique et morale ne peuvent monter que par échelon, et que pour atteindre la hauteur de telle vérité de cœur ou d'esprit d'une âme supérieure, il faut partir de telle vérité déjà hors de la portée du vulgaire.

De là vient que tel état de la science ascendante étant donné, nous voyons presque à la fois naître chez plusieurs savants une même découverte. La raison en est que cette découverte n'est que le complément (le corrélatif) de tel principe nouvellement trouvé. Voilà pourquoi Newton et Leibnitz trouvèrent à la fois le calcul différentiel.

Toutes nos idées sont liées par des rapports, ou associées par quelque sentiment. Dans la marche des idées nationales, le sentiment va en avant, et forme partout des associations factices, de manière que les idées prises dans la société ne sont jamais libres d'opinion, ce

qui influe ensuite sur la marche des idées et sur les principes de l'opinion nationale. La raison ne met en œuvre que les idées qu'elle se trouve avoir ; et parmi ces idées, les plus saillantes (les plus intenses) sont en première ligne. Mais ces idées se trouvent partout associées à quelque sentiment ; de manière que l'espèce de raison qui vient à naître est toujours entachée par quelque préjugé.

Dans les gouvernemens despotiques, toutes les idées sont altérées par la crainte, et tous les préceptes y prennent le caractère d'une soumission aveugle, c'est-à-dire de la terreur. Chez les nations ravivées par une révolution, tout, au contraire, y prend le caractère de l'indépendance, et quelquefois du mépris de l'autorité la plus légitime et la plus salutaire.

Rien de plus mystérieux que la marche des connoissances humaines. L'activité de l'esprit plane, pour ainsi dire, sur les ténèbres d'une réalité dont quelques apparences réfléchies par la sensation pénètrent dans l'âme. De ces ténèbres jaillissent des apparences (des faits), qui, mis en rapport avec nos idées, font naître dans l'esprit le superbe édifice des connoissances humaines.

Rien de plus faux que de prétendre que nos

connoissances viennent immédiatement de la sensation. Nous avons vu que les *rapports* sont une création de l'esprit, et non l'impression des objets sur nos sens. Tout ce qui est connoissance est rapport, et tout rapport est le produit de l'âme. Les sens sont les excitateurs de la machine spirituelle, comme la clef de la montre est la cause de sa marche.

Tout ce que l'esprit humain peut faire, c'est d'écarter les idées qui ne vont pas à la question, pour ôter ce qui n'entre pas dans un rapport capable de produire la vérité. Et telle est l'admirable destinée de l'homme, que ce simple travail de l'esprit produit la révélation progressive d'un monde, où brille de partout un ordre admirable qui annonce la présence d'une suprême intelligence, sans laquelle tout n'est que ténèbres et contradiction.

Mais les faits pris un à un, (vrais et solides pour le spectateur,) que sont-ils réellement? est une question à jamais insoluble. Tous les faits matériels reposent sur la sensation, et la sensation elle-même repose sur ce que nous appelons réalité, mot identique avec ténèbres. Nous voyons, nous touchons, nous pesons, nous mesurons, et tout cela nous l'appelons réalité, objet extérieur, et tout cela n'est cependant que nous-mêmes.

De ce fonds de ténèbres nous évoquons des faits, des idées taillées par nos facultés mentales pour servir au grand édifice des connoissances humaines. Un fait est vrai *logiquement*, lorsqu'il présente un *véritable* rapport ; il est vrai *matériellement* lorsqu'il est *confirmé par des faits subséquens* toujours identiques, ou en harmonie avec le fait fondamental appelé *principe*.

Il n'en est pas autrement des faits moraux. Tous ces faits ne sont appelés *vrais* que lorsqu'ils sont répétés par le sentiment, et confirmés par la raison. Mais dans toutes ces opérations logiques, l'homme ne sort jamais de l'enceinte de son esprit, et ne voit jamais que lui-même.

Il est si peu vrai que nos connoissances soient construites de sensations, que ces connoissances démentent partout la sensation. L'astronomie dément de partout les apparitions ; la chimie n'est plus dans le creuset, elle est toute spirituelle, comme l'Apollon du Belvédère, qui cessa d'être marbre au moment où l'artiste l'eut doué de la vie (1).

---

(1) On objectera qu'on n'est arrivé dans les sciences à de grands résultats que par une suite d'observations

L'erreur née de l'ignorance, devroit avoir un autre nom, et l'on devroit réserver le mot erreur à tout ce qui blesse la forme logique. La raison pourquoi on ne le fait pas, c'est que ces mêmes formes logiques tiennent une porte toujours ouverte aux faits nouveaux et aux vérités nouvelles (2).

Mais cette suite, comme suite, comme ordre, a été l'ouvrage de l'esprit et l'action sourde des rapports, qui cherchoient à se rapprocher. Enfin, la généralisation des idées n'est-elle pas l'œuvre de l'intelligence? Et toute connoissance n'est que cela.

(2) Rien de plus remarquable, pour faire sentir la liaison qui se trouve exister entre toutes nos idées, que les interrogatoires faits devant les tribunaux. Le juge éclairé sent qu'en liant un fait à un autre, il établit une chaîne de rapports dont résulte pour l'esprit une espèce de démonstration. Toute l'histoire n'est encore que la révélation de cette liaison des faits toute préétablie dans l'esprit; c'est à l'historien à la fois savant et profond, à mettre à découvert cette chaîne universellement établie entre toutes nos idées, qu'il n'appartient qu'au génie de soulever.

On voit qu'une bonne jurisprudence criminelle ne peut être que le fruit des lumières. Les nations ignorantes ou sauvages ne connoissent que le bâton, la torture ou le glaive pour arracher la vérité, que les nations humaines et éclairées savent très-bien obtenir par une bonne logique.

qui l'attire en raison de ce qui s'en trouve de disséminé dans les corps qu'on lui présente.

Cet instinct de l'intelligence, qui fait que les idées qu'on a attirent les idées de leur convenance, cet instinct, dis-je, est le véritable architecte des connoissances humaines; c'est lui qui nous instruit à classer dans l'espace les objets simultanés, et à placer dans le temps les objets successifs. Il est le principe qui nous fait chercher la cause d'un fait, et qui tend à épurer ce fait et cette cause jusqu'au dernier terme de nos recherches appelé évidence. C'est ce même besoin d'idées capables de produire des rapports, qui nous fait *classer* les êtres simultanés d'abord imparfaitement, d'après des méthodes artificielles, puis complètement, d'après ce qu'on appelle méthode naturelle.

J'ai parlé de l'état de l'âme lorsqu'elle n'est occupée d'aucune pensée et d'aucune recherche. Cet état d'incohérence des idées, s'il n'est employé par quelque sentiment, est un état de bêtise; c'est l'état le plus bas de la pensée humaine.

Quelque rapport saillant vient-il à se présenter à mes idées, aussitôt mon âme s'éveille pour aller à la recherche de ce rapport. Le plus souvent, la marche des idées qui se cher-

leur caprice. Animées par quelque sentiment, elles suivront l'*attrait associateur* de ce sentiment; ou, si aucun sentiment ne les emploie, elles suivront les lois de l'intelligence, c'est-à-dire l'attraction de leurs rapports.

Les idées appelées décousues sont des rapports vagues, incertains, dont les convenances sont foiblement senties, où il n'y a d'*attrait* d'aucun côté. C'est là l'état habituel de l'esprit d'un sot; c'est le dernier terme de l'attraction entre les idées.

Pourquoi le sot est-il le tourment de l'homme qui pense? C'est que la pensée est un des premiers besoins de l'homme qui en a pris l'habitude. L'attraction des idées identiques qui cherchent à se faire jour à travers le nuage des idées obscures se fait fortement sentir chez l'homme qui pense. Tout ce qui éclaircit ce nuage anime les idées, tout ce qui l'épaissit les flétrit. De là la répugnance qu'on éprouve à suivre des idées décousues; ces pensées vagabondes font sortir l'esprit de la ligne de son attraction, qui tend toujours vers la lumière, c'est-à-dire vers quelque rapport ou vérité. Les idées présentes à l'esprit agissent sur les idées de leur convenance, quelques éloignées qu'elles soient, comme l'aimant agit sur le fer

avons donc quelques idées développées de manière à produire des rapports parfaits, c'est-à-dire évidens, et tels que nous les trouvons dans les mathématiques. Le reste des pensées est pour ainsi dire plus ou moins indiscipliné, plus ou moins vague. Ces idées errantes foiblement disposées à se rapprocher, composent dans le domaine de l'intelligence des idées simplement *associées*, qui devroient porter un nom distinctif, pour n'être pas confondues avec les idées associées par quelque sentiment. Ces idées liées par de foibles rapports donnent naissance à ces passages bizarres d'une idée à une autre qui compose le caractère de la conservation d'un sot.

Les idées associées par un sentiment sont toujours plus animées que les idées foiblement liées par de vagues rapports. Un sot à imagination a plus de mouvement qu'un sot sans imagination, dont les idées incohérentes, sont toujours disposées à prendre une fausse direction.

L'âme se fatigue à raisonner. De là le besoin d'amusement pour les hommes qui pensent. Mais le sentiment aussi s'épuise ; de là le besoin de penser fortement pour les hommes à imagination vive. Quand l'homme pense fortement,

il ne sent pas ; et quand il sent vivement, il ne pense pas. L'un délasse de l'autre (1).

Ainsi le mouvement des idées, dans le domaine de l'intelligence, présente à l'esprit le singulier spectacle de pensées plus ou moins obscures, qui s'attirent mutuellement comme des nuages en raison du nombre de points identiques, je dirois presque électriques qu'elles renferment. De la rencontre et de l'union de ces points lumineux jaillit la vérité.

Le résultat admirable de l'assemblage lent et régulier de la pensée humaine à travers les siècles, est la connoissance des objets ex-

---

On parle d'éducation et d'instruction publique. Le moindre savetier est obligé de savoir son métier; mais dans les villes à magistrature, le législateur et le juge qui font la destinée de la patrie, sont admis sans examen. Un homme bien né a honte de se présenter sans éducation dans le monde, mais tel homme de la plus crasse ignorance n'a pas honte de se présenter comme législateur !

(1) L'application de ces principes n'est pas sans importance dans l'éducation. Il faudroit, en éducation, s'occuper à procurer aux élèves la mesure nécessaire des plaisirs honnêtes, aussi bien qu'à leur donner de bonnes leçons. Il faudroit surtout trouver la mesure d'activité de chacune de nos facultés, afin de n'en épuiser aucune, et de soulager l'une par l'autre.

térieurs et la révélation de l'univers par les sciences ! L'attraction des idées tend partout à les réunir dans l'unité ; et les sensations mises en œuvre par l'intelligence semblent se spiritualiser dans le moi.

L'imagination compare et unit les sentimens dans le bien, comme l'intelligence unit les idées dans le vrai. De l'accord du bien avec le vrai résulte la vertu, qui, en élevant l'homme à la sublime harmonie de toutes ses facultés, le fait aborder enfin dans les régions d'un bonheur sans nuage si rarement trouvé sur cette terre.

Des facultés dans leur état de combinaison.

Jusqu'ici je n'ai parlé que de l'intelligence pure, qu'aucun mouvement de l'imagination n'a troublé. Cet état de l'esprit est très-rare. Dans la vie sociale, l'homme, toujours affecté de sentimens moraux, va d'un mouvement plus ou moins composé d'imagination et d'intelligence, où le plus souvent l'imagination prévaut.

Le mouvement de la pensée appelé raison, s'exerce sur ces composés d'idées et de sentimens, et l'on raisonne sur ces composés comme

sur des idées pures sans alliage de sentimens. Alors l'âme, au lieu de comparer idée à idée, au lieu de partir d'un rapport évident et d'aller d'un rapport à un autre rappport toujours identique, suit les lueurs des choses *semblables* où le même se trouve partout amalgamé avec le *non - même*. Nos raisonnemens moraux sont tous de cette espèce, et l'on sent partout dans ce domaine qu'il y a du vague dans tout ce que l'on dit, tandis que dans le domaine de l'intelligence pure, on a partout le sentiment de l'évidence.

Le mouvement de l'imagination semble opposé au mouvement de l'intelligence : nos sentimens n'ont jamais la fixité que le raisonnement exige. Il y a plus : on peut les comparer à des quantités mobiles et flottantes qui grossiroient ou diminueroient durant le raisonnement même. De là, ce vague, ce châtoiement que l'on trouve partout en approfondissant les idées qu'on donne et qu'on reçoit dans le commerce du monde.

La véritable lumière de la morale ne se trouve que dans le cœur de l'homme, je veux dire dans le sens moral réuni à la raison. Il y a un développement dans le sens moral et un développement harmonique dans la raison

qui font que ces deux puissances de l'âme se réunissent dans l'accord sublime appelé *vertu.*

En effet, nous voyons que tels sentimens (comme l'amour de la gloire) au lieu de troubler nos raisonnemens les animent quelquefois en leur prêtant la lumière du cœur. Il en est de même du sens moral développé; toujours d'accord avec la raison développée. Nous ne voyons jamais une haute vertu sans une raison élevée, ni une intelligence supérieure sans quelque noblesse dans les sentimens.

Tout ce qui est grand dans l'homme suppose le développement de ses facultés, et tout dans notre destinée sublunaire semble converger vers un centre d'harmonie qui, jamais atteint sur cette terre, semble indiquer une seconde destinée.

Développement de quelques rapports de nos sentimens avec l'intelligence.

J'ai, dans mon ouvrage, représenté l'imagination comme plus nuisible à la raison que je ne le crois maintenant. Ce qu'il y a de vrai dans tout ce que j'en ai dit, c'est que tout mouvement étranger aux idées dont on cher-

che les rapports rigoureux, nuit à ces rapports. Mais dans bien des cas, l'imagination, loin de nuire aux idées, sert la raison en faisant naître des idées favorables au sentiment qu'on cherche, et en animant ces idées.

J'ai distingué, dans la sensibilité, trois classes de sentimens. Voyons l'influence de chacune sur la morale.

I. Le sens de nos besoins est, par sa nature, toujours égoïste et borné. Qu'y a-t-il de plus ennuyeux que les hommes occupés de plaisirs sensuels ou de douleurs corporelles. L'homme qui pèse trop sur ses douleurs physiques, inspire le mépris. Il ne peut intéresser qu'en faisant sentir les efforts qu'il fait pour dompter le sentiment de sa douleur. Ce n'est que par l'énergie, et la force de résistance ou de résignation qu'il déploie, qu'il peut intéresser.

L'homme sensuel aussi ennuie, et de plus inspire le dégoût; ses sentimens, toujours égoïstes, conduisent au mépris. Incapable d'aimer, il ne l'est pas de haïr. Sa probité est suspecte; ses sentimens, quel qu'en soit le langage, arrivent toujours à quelque bassesse; tout ce qui est élevé lui est étranger, et il ne peut sympathiser à la longue qu'avec les ames aussi abjectes que la sienne. Rien de plus dé-

goûtant que ces vieillards prétendus épicuriens, qui parlent des plaisirs de leurs souvenirs, comme si l'idée de toutes leurs impuissances étoit douce ou honorable.

Le sentiment de nos besoins conduit à la vertu, par l'esprit d'ordre, qui ne peut naître que dans une ame bien réglée. Quand le sentiment des besoins matériels s'allie à l'amour de sa famille, de ses amis, de sa patrie et de l'humanité, il s'ennoblit; mais alors ce n'est plus le sens de nos besoins matériels qui intéresse, ce sont les nobles sentimens qui sont venus s'associer à un sentiment toujours bas lorsqu'il est isolé. Le sentiment de nos besoins intéresse, comme celui de nos douleurs physiques, par la force de l'ame, qui nous apprend à supporter les peines morales et physiques. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus fait pour intéresser, que l'homme qui sait se mettre au-dessus des peines de la vie, que l'indigent qui nous apprend à vivre heureux dans l'indigence, et, par conséquent, à braver la fortune; que l'homme entouré de dangers conservant ce qui bien souvent les lui fait braver tous, cette présence d'esprit et ce courage qui, comme l'a dit Vauvenargue, est la lumière de l'adversité. Rien ne sauve en philosophie que la foi en soi-

même, en son courage, et à toutes les vertus renfermées dans notre être, qu'il ne tient qu'à nous d'évoquer dans le besoin. Les hommes, les choses, tout ce qui nous touche, et la vie même, pèsent douloureusement sur le foible qui ne sait résister à rien, sur l'homme qui ne sait pas que sa dignité et son bonheur résident dans son ame, sur l'homme qui ignore que sa dépendance ou son empire sont l'ouvrage de sa volonté.

II. Le sens du beau, et, par conséquent, les beaux-arts ont des rapports directs ou indirects avec l'intelligence.

Les tableaux obscènes et les douleurs purement corporelles, ne seront jamais les objets chéris des grands artistes. Tout ce qui concentre l'ame dans les sens matériels, la sort du domaine du beau : les sensations purement physiques ramènent l'homme à l'égoïsme, et le font descendre des régions du beau, du sentiment moral et des pensées élevées.

J'avoue que les tableaux des martyrs, qu'on admire quelque fois, ne m'ont jamais inspiré que du dégoût. Si quelque chose intéresse dans les chefs-d'œuvre de l'art, c'est l'expression de la résignation ou du mépris des souffrances et de la mort. L'ame, comprimée par la douleur, a besoin de sortir du sujet que le peintre s'est

donné la peine de créer. N'y a-t-il pas assez de souffrances dans le monde, sans en aller chercher de physiques dans le domaine des bourreaux et des tyrans?

Je voudrois dans les beaux-arts distinguer deux choses, 1.° la partie matérielle de l'art, et, 2.° la partie spirituelle adressée à l'ame.

Par la partie matérielle, j'entends tout ce qui tient aux proportions, à la vérité du dessin, à l'harmonie de couleurs, de lumière, de sons ou de paroles, etc.

La partie spirituelle, la véritable ame des beaux-arts, s'adresse au sens moral. C'est à peindre le sentiment dans tout son éclat et dans toute sa beauté morale, que les beaux-arts doivent tendre.

Dans tous les siècles, le langage des beaux-arts s'est adressé à la divinité. La divinité est l'idéal de la puissance et de tout ce que l'homme admire dans les intelligences dominatrices de la matière. Les beaux-arts aussi ne sont que l'idéal du langage de l'homme adressé à la divinité.

Mais ce n'est point à l'intelligence humaine directement que s'adressent les beaux-arts; c'est surtout au sens moral. Les beaux-arts sont faits pour être sentis et non pensés. J'admire Niobé et ses douleurs, parce que ce chef

d'œuvre de l'art est l'expression même de la souffrance; mais j'ai peine à aimer la statue allégorique de la religion, parceque cette statue est une pensée qu'il faut deviner plutôt qu'un sentiment qu'il faut sentir. J'aime encore moins les allégories compliquées, qui ne me touchent que comme de beaux rebus. Quand l'ame est vivement émue, elle n'aime pas à être distraite par la peine de deviner une énigme ; et quand elle pense fortement, elle n'aime être troublée par rien. Je n'aime pas la musique savante mieux que les allégories ; je veux que la musique me fasse sentir et non penser. Ce sont les pensées nées du sentiment qu'on aime dans les arts, et non les pensées qui usurpent la place des sentimens.

J'avoue qu'il y a chez les anciens, surtout sur leurs sarcophages des allégories charmantes. Une amante qui a perdu ce qu'elle adoroit, a mis la mort d'Adonis sur la tombe de ce qu'elle aime. Cette espèce d'allégorie, qui ne fait qu'éveiller un sentiment tout en harmonie avec celui de l'amante délaissée, n'est pas une allégorie (1), mais un sentiment placé comme

---

(1) Le mot *allégorie* veut dire littéralement *dire autrement* (ἄλλο ἀγορεύω), comme telle statue de femme

remède à côté d'une vive douleur. Les allégories des anciens ne sont que des sentimens qui en appellent d'autres; les allégories des modernes, au contraire, sont des pensées dures comme leur marbre, qu'il faut deviner comme des énigmes.

J'ai dit que les beaux-arts ne sont qu'un langage adressé au sentiment. Les paysages même, où tout paroît art, n'intéressent vivement que par les sentimens qu'ils font naître. C'est tantôt une mer courroucée, ou le calme d'une onde éclatante d'or et de pourpre, qui invite à la rêverie. Une belle forêt, même sans figure, donne le sentiment de la fraîcheur; sa douce solitude fait qu'on aime à y placer des romans : en un mot, c'est toujours au sentiment que le bon peintre adresse son talent, et jamais à la sagacité du spectateur.

J'ai révélé le singulier mystère de l'ame, qui se fait entendre à l'ame par le moyen du sens

---

qui doit signifier l'espérance, et qui pourtant n'est qu'une femme. Quand l'allégorie n'est qu'une image, elle est bonne. Le serpent étoit chez les anciens l'image de l'immortalité, parce qu'il se dépouille de sa peau comme la mort nous dépouille de l'enveloppe de l'âme. L'éternité, représentée comme femme, n'est plus une image, mais un signe.

moral. La véritable parole de l'ame est dans les beaux-arts. Les beaux-arts ne sont en réalité que le développement du langage de sentiment. Le langage parlé se compose de sons articulés et de mouvemens plus ou moins lents ou accélérés; la musique n'est que le développement des sons parlés, de l'accent parlé, et des mouvemens foiblement indiqués dans la simple parole (1). Le langage écrit a commencé par une grossière peinture que la véritable peinture n'a fait que développer. Qu'on ne s'y trompe pas: dans l'origine du langage, les sons écrits et parlés n'étoient pas des signes, mais la chose même qu'on vouloit exprimer, comme le chant des oiseaux est le sentiment même qui parle, et non le signe de ce sentiment. Ce fut l'intelligence humaine qui, en généralisant les premiers accens et les grossiers dessins du langage, les métamorphosa en signes, et par-là, les dépouilla de leur poésie.

La pantomime aussi, avoit fait partie du langage naissant. Réduite en art et devenue

(1) Le vaudeville françois et les chansons nationales sont comme le passage de la parole à la véritable musique, où l'art, oubliant l'humilité de sa naissance, se montre dans toute sa splendeur.

danse mimique, elle prit place à côté de la musique et de la peinture.

La poésie, dans son origine, n'étoit que de la musique plus ou moins parlée. Chez les anciens elle avoit conservé le nom de *chant*. Elle est le passage du langage de l'imagination pure au langage de l'intelligence. A la naissance de la civilisation, une vive émotion n'avoit d'autre langage que la poésie. Dans les sagas du nord, tout sentiment exalté s'exprime en vers. A mesure que le langage naturel, je veux dire l'accent même du sentiment, devint signe du sentiment, la poésie devenue parole se rapprocha de la prose, qui n'est que le langage des idées; où l'intelligence domine l'imagination comme la poésie est le langage des idées que le sentiment domine.

J'en conclus que les beaux-arts ne s'adressent directemnut qu'à l'imagination, mais qu'ils s'adressent indirectement à l'intelligence par le sens moral. Le matériel des beaux-arts plaît au sens du beau par l'unité et l'harmonie; sa partie spirituelle s'adresse au sens moral par le sentiment, et par le sens moral à l'intelligence.

Chez les nations très-civilisées, les beaux-arts sont encore nécessaires pour raviver l'ima-

gination et conserver cette fraîcheur et cette élasticité de sentimens qui fait le charme de la vie et donnent de l'élan à la pensée la plus profonde. La raison est faite pour guider l'homme social, mais le mouvement cadencé de la vie, son allégresse et son éclat viennent de l'imagination. Il est faux de dire qu'en beaux-arts les sujets s'épuisent; c'est là le langage des âmes stériles, qui ne font que trahir leur propre aridité. Le sentiment est inépuisable comme les idées, il est le véritable créateur des beaux-arts. C'est lui qui trouve et invente; c'est lui qui produit des idées, et par lui les idées révèlent l'inépuisable source de la sensibilité. Tant qu'on saura sentir, on saura créer des pensées. Il y a plus : ce qui plaît dans les beaux-arts est toujours relatif à tel état de l'âme; chaque phase de l'existence a ses besoins, que le génie des beaux-arts révèle à l'artiste. L'intelligence même a besoin de poésie, comme la santé du penseur, trop renfermé dans sa cellule, a besoin de la fraîcheur de l'air, de l'éclat des prairies et du murmure des ruisseaux.

III. Il est inconcevable qu'on ait jusqu'ici méconnu le sens moral. Qui n'éprouve pas, dans chaque instant de la vie, quelque influence

des sentimens d'autrui ? Ne sommes-nous pas gais ou tristes, heureux ou souffrans par quelqu'influence sociale ? Et tout ce gaz sentimental dans lequel nous sommes plongés comme dans une atmosphère, qu'est-il en lui-même ? Comment arrive-t-il à l'âme ? Quel est son influence sur les êtres sensibles ? Quelles sont ses lois et ses combinaisons?

La raison ne fait que démontrer à l'esprit les rapports de nos actions avec le bien de tel état de la société, mais c'est au sens moral à nous faire aimer le bien. La raison façonne le marbre de Pygmalion, mais c'est le sentiment qui lui donne la vie.

Quels admirables rapports entre l'instinct de l'intelligence et les lois de la sensibilité développée, nous font aimer le bien et haïr le mal, contre l'intérêt même de l'égoïsme. Entre le sentiment et la pensée, nous ne voyons qu'une liaison d'harmonie et non une liaison de cause à effet, mais cette harmonie existe. Chaque éclair de la raison est senti dans le sens moral, et s'y manifeste comme un doux accord; et dans le domaine de l'intelligence, chaque sentiment moral revêt la forme d'une vérité. Nous ne sommes dirigés au bien que mus par le sens moral.

Nous avons vu que l'âme des beaux-arts est dans le langage du sentiment adressé au sens moral, et par le sens moral adressé à la raison. L'âme se révèle à l'âme; son premier langage fut celui des beaux arts; ce ne fut qu'après que les accents parlés eurent cessé d'être sentiment, pour n'être plus que signe du sentiment, que les signes parlés s'adressèrent non à l'imagination mais à l'intelligence.

Le premier bien du sens moral, comme la première loi morale, est contenu dans l'idée de justice. La moralité fait un tout de la société, comme la généralisation de l'intérêt individuel fait un tout appelé *bien public*.

Le sens moral nous fait aimer le bien de tous, que la raison eût recommandé à l'intérêt particulier. Il y a plus : les vérités morales viennent encore plus du cœur que de la raison, et ce que la raison n'eût pas trouvé, le cœur le révèle à l'homme social.

La raison suffit, dira-t-on, pour nous faire *voir* le bien particulier dans le bien général. Cela est vrai en spéculation, mais la raison qui nous feroit voir cette grande abstraction, nous montreroit partout des exceptions pour les cas de notre intérêt particulier. S'il n'y avoit pas un sentiment moral chez nous, les

idées, séduites par l'égoïsme, placeroient partout notre intérêt individuel comme exception à la grande loi de la justice universelle.

Comment expliquer le simple fait du plaisir que nous avons de donner ce qui peut nous servir à nous-mêmes, si ce n'est par le sentiment agréable que nous trouvons à la reconnoissance d'autrui? N'est-il pas absurde d'appeler *égoïsme* ce que nous faisons pour l'intérêt d'autrui, en plaçant notre moi dans l'âme d'un autre homme? Ce qui constitue l'égoïsme est ce que nous faisons pour notre jouissance personnelle; mais quand notre plaisir est, non de jouir nous-mêmes, mais de voir jouir autrui, ce n'est plus de l'égoïsme. Le grand œuvre du sens moral est de placer dans la jouissance d'autrui le plaisir que l'égoïsme ne trouve jamais que dans sa jouissance personnelle. N'est-ce pas une grande merveille de la nature morale de l'homme, d'avoir su escamoter son moi pour le retrouver dans l'âme d'un autre homme (1)?

(1) La question si long-temps agitée sur l'amour-propre et l'intérêt personnel comme mobile de toutes les actions humaines, n'a jamais pu être celle de savoir si les sentimens que nous éprouvons sont éprouvés par nous ou par autrui. C'est nous ou autrui qui les éprouvons; si par conséquent, le plaisir

Le sens moral fait trois choses : il éclaire la raison, il fait aimer le bien, et fait faire le bien.

C'est dans l'admirable construction du piano du sens moral, qu'il faut étudier les lois qui nous portent à la civilisation et au bonheur. Nous y verrions comment les sentimens animent et développent les idées, et comment les idées développées et animées réagissent sur le sentiment. Nous en verrions naître les lois d'une harmonie universelle, qui, comme les lignes asimptotes, rapprochent l'homme du bonheur sans que jamais il l'atteigne complètement.

Quelque bonne que soit la tendance de nos facultés, ces facultés n'ont de prix que par leur

---

de *bien faire* est un plaisir personnel ou non. La véritable question est de savoir si l'*objet de nos soins*, l'objet pour qui nous agissons est toujours nous ou pas nous. On a confondu le *sujet* qui agit avec l'*objet* pour lequel on agit. Dans toute l'étendue des sentimens de nos besoins, dans tout le pays de l'utile, nous sommes à la fois le *sujet de nos soins et l'objet de nos soins* : dans le domaine du sens moral, *nous sommes toujours le sujet qui agit, mais nous ne sommes pas toujours l'objet de nos actions.* La question ainsi posée n'en est plus une.

développement. Le sens moral sans la raison est une force aveugle qui ne fait qu'égarer, et sans l'idée de justice la morale croule dans ses fondemens.

Que diroit-on d'un roi tellement dépourvu de justice, que le crime seroit à ses yeux placé au niveau de la vertu? En exagérant l'idée de la bonté aux dépens de celle de la justice, on arriveroit à se créer l'image d'une *Toute-puissance* plus digne de quelque tribu de la Nigritie que d'une nation éclairée. Le criminel le plus abject n'auroit qu'à se prosterner devant l'idole, ou même devant ses prêtres, pour être absous de ses crimes. N'est-ce pas avilir la vertu, que d'établir la maxime : qu'il suffit d'une politesse de cœur appelée repentir, pour élever un scélérat au niveau des hommes, qu'une vie toute entière employée à la vertu a placés au rang des justes?

Certitude et vérité.

En parlant des certitudes, morale et mathématique, j'ai cru remarquer qu'en réalité il n'y a qu'une certitude, celle émanée de l'intelligence. Le *témoignage* entraîne l'imagination, mais ne prend de valeur que par le raisonnement qui ramène l'homme au tribu-

nal de la raison. Les preuves fondées sur la probabilité se fondent sur des calculs, dont elles reçoivent toute leur force; le reste de notre croyance n'est qu'association d'idée.

Les vérités logiques, toujours fondées sur le raisonnement, présupposent l'accord des règles de la logique avec les lois, émanées de l'intelligence, que nous voyons tendre à classer les différentes identités l'une avec l'autre en les réunissant par des caractères communs, c'est-à-dire à distinguer et lier les idées suivant leurs rapports.

On appelle *vérités logiques* les vérités nées des lois de *l'intelligence*, recueillies par les logiciens.

On appelle *vérités poétiques* tous les produits de l'art qui sont en accord avec *le sens du beau*. Ce sens a ses lois, sa logique, ses règles émanées de la faculté de sentir et de produire *le beau*.

Le sens moral a ses lois constitutives (1) son tribunal (2) et son domaine (3). Les vé-

(1) Ces lois naissent de l'action des sentimens sur les sentimens.

(2) Ce Tribunal c'est le cœur de l'homme, ou le sens moral éclairé par la raison.

(3) Les sentimens moraux.

rités morales bien distinctes des vérités logiques et des vérités poétiques, sont fondées sur les lois d'une harmonie encore peu connue entre les sentimens moraux.

J'ai parlé jusqu'ici des vérités considérées dans le rapport d'idée à idée et de sentimens à sentimens, je vais parler des vérités nées du rapport supposé de nos idées avec les *objets extérieurs*.

Remarquons d'abord l'admirable harmonie entre les vérités intérieures et extérieures, qui fait que la marche des vérités intérieures conduit non-seulement à la conservation de l'individu et de l'espèce, mais encore à la connoissance des objets extérieurs. En effet, c'est en raisonnant juste, je veux dire en suivant les lois que l'intelligence a déposées dans la nature de notre être, que nous arrivons à la connoissance des objets extérieurs.

La vérité extérieure est la conformité de nos idées avec les objets extérieurs revélées par l'expérience. La conformité des idées simultanées et contemporaines qui range les choses dans l'espace, forme la science des choses naturelles; et la science qui nous instruit dans quel ordre les choses se suivent, constitue la physique et toutes les sciences qui

s'occupent de ce que nous appelons cause et effet. Ranger les choses selon le temps et l'espace, compose l'ensemble des vérités extérieures.

Toute la science humaine n'est qu'une classification. En histoire naturelle on a commencé la science par des caractères pauvres et imparfaits, de là les méthodes artificielles, qui rangent les objets d'après quelques caractères seulement. Plus les connoissances individuelles se sont multipliées, et plus les caractères des objets sont devenus nombreux et distincts. De là, les méthodes naturelles qui cherchent à embrasser toutes les individualités par des caractères bien combinés entr'eux.

La science des causes a aussi commencé par ranger toute la nature sous un très-petit nombre de causes créatrices; ce fut la pauvreté des faits qui produisit les systèmes des premiers physiciens qui bâtissoient le monde tantôt avec l'eau, tantôt avec le feu, ou l'air, etc. Une connoissance plus riche, plus variée, et plus approfondie des phénomènes augmenta la connoissance des causes en les rangeant d'après un ordre naturel plus conforme avec l'expérience.

Si *connoître* n'est autre chose que classer,

les faits, il en résulte que la somme des faits bien classés est la somme des connoissances humaines. Aller au-delà des faits et de l'ordre des faits est une prétention dont on a peine à se faire une idée. Toutes les questions sur la réalité des Etres, et sur la causalité des phénomènes, se trouvant par leur nature même placées par-delà les faits, se trouvent par-là même au-delà de l'horizon des connoissances humaines. La généralisation des idées n'étant que la généralisation des rapports nés de la sensation, ne peut aller au-delà de ces rapports. S'il est vrai que nous ne voyons rien que dans le miroir de nos sens, il s'ensuit qu'aller au-delà de ce miroir, c'est faire comme le singe qui cherche derrière la glace les objets qu'il voit dans la glace.

La véritable réalité des choses, il faut la chercher dans une bonne logique; c'est-à-dire dans l'admirable harmonie des lois instinctives avec les lois de nos sensations, qui fait que *raisonner juste* nous fait voir ce qui est réellement vrai pour nous. C'est l'instinct divinatoire de l'intelligence qui, en démêlant les sensations par l'analise, met nos conceptions tellement en harmonie avec les objets extérieurs que nous avons déjà pressenti les phé-

nomènes lorsque nous les voyons arriver. C'est là, ce me semble, la véritable connoissance *à priori.*

Le peu de succès que des philosophes éminens ont eu dans la recherche de la causalité et de l'essence réelle des choses ne laisse pas espérer de grandes lumières sur ces sujets *ultramentals*.

Récapitulation des trois Élémens de la pensée humaine.

Il faudra désormais faire trois grandes divisions en psycologie afin de séparer les trois élémens de la pensée humaine.

La pensée humaine se compose 1.° d'idées, 2.° de sentimens, et 3.° de rapports.

1.° Les idées ou représentations des objets extérieurs sont la matière de la pensée. Les sentimens aussi deviennent *idées* lorsqu'ils sont assez foibles pour ne conserver que leurs signes et devenir *objet* extérieur. Je puis parler de la passion que je n'ai plus; mais alors je n'en saisis que les signes, et ce n'est que dans des cas semblables que les sentimens peuvent devenir l'*objet* de nos pensées, et prendre le nom d'idées.

Les *idées* en elles-mêmes sont indifférentes,

elles ne nous plaisent ou déplaisent que par le sentiment qui vient s'associer à elles. Ce sont les lettres isolées d'une imprimerie qui ne prennent de valeur que par leurs rapports et leur assemblage.

L'intelligence et l'imagination exercent tour à tour, mais le plus souvent simultanément leur empire sur les idées. C'est dans les différentes directions de l'activité que chacune exerce sur elles, que consiste la différence des deux facultés actives de l'homme, l'imagination et l'intelligence.

Le sentiment transpose et assortit les idées d'après les lois établies entre le sens intérieur (la sensibilité) et le sens extérieur (les cinq sens). Cet arrangement d'idées produit par le sentiment, produit l'association des idées. Ce sont les idées associées qui donnent à l'imagination son caractère le plus saillant; ce sont elles qui en unissant et désunissant les idées composent les tableaux, les images et les rêves de l'imagination. C'est le sentiment qui permet aux idées les plus incohérentes et les plus absurdes de s'associer d'après les lois de la sensibilité. Le second caractère de l'imagination est de produire *le désir* qui fait qu'on aime et qu'on hait, qu'on attire et qu'on repousse,

ce qui constitue le mobile et orageux empire des *passions.* Tous ces mouvemens de la sensibilité s'exercent sur les idées, et composent l'empire de l'imagination.

Lorsque les idées ne suivent pas les mouvemens de l'imagination (de la sensibilité) elles suivent les lois de l'intelligence. Et voici ces lois. Dans le domaine de l'intelligence, les idées se réunissent dans ce qu'elles ont d'identiques ou de semblable, et se séparent dans ce qu'elles ont de non-identique ou de dissemblable. J'appelle semblable, l'identique mêlé de non-identique. Réunir ou distinguer les idées selon leur convenance ou disconvenance, c'est former un jugement, et c'est la faculté de *juger* qui constitue éminemment le caractère de l'intelligence.

Tout jugement est précédé d'une comparaison. *Comparer* c'est rapprocher deux idées pour en séparer ce qu'elles ont d'identique ou de différent. Séparer ce qu'elles ont de différent entr'elles, c'est *nier;* réunir ce qu'elles ont d'identique, c'est *affirmer.* Le résultat d'une comparaison, s'appelle *rapport.* Ce résultat n'est ni une idée (représentation d'un objet extérieur) ni un sentiment, mais une *création* de l'esprit, qui s'associe à quelque signe par le-

quel l'esprit peut la saisir. Ces signes expriment toujours identité ou non identité.

Il est de la nature de l'intelligence de trier ces identités éparses, et de les réunir sous un signe commun. L'action de réunir des rapports identiques ou semblables, s'appelle *abstraction*, et le signe qui rassemble toutes ces identités, s'appelle *caractère*..

Il est de la nature de l'intelligence d'aller d'identique en identique, c'est ce qui s'appelle *raisonner*. Le premier type de l'identique, auquel toutes les autres identités doivent se rapporter, s'appelle *commencement* ou en latin *principe*. La comparaison du dernier identique avec le principe, s'appelle *conclusion*, et tous les identiques intermédiaires s'appellent *idées moyennes*. Le dernier résultat de la comparaison, où le travail de l'intelligence s'arrête, s'appelle *évidence*. La marche que l'esprit tient dans les opérations de l'intelligence s'appelle *méthode*. Lorsque l'esprit sépare l'attribut d'un *objet* (appelé *sujet*) la méthode, s'appelle *analitique* ou décomposante.

Lorsqu'au contraire l'esprit ajoute (l'attribut) au sujet, la méthode s'appelle synthétique, ou *composante*.

Quel est le résultat du travail de l'intelli-

gence? De distinguer toutes les idées confuses, et de mettre en dehors et en *évidence* ces richesses de l'âme contenues dans le germe appelé *sensation*. Cette opération qui met en dehors tout ce qui étoit en dedans, et met en évidence ce qui étoit dans l'obscurité, je l'appelle *développement* de l'esprit. On voit que l'intelligence multiplie les idées en nous donnant la *perception* des idées obscures toujours nulles pour la pensée tant qu'elles demeurent obscures, de plus elle crée des idées en faisant naître les innombrables idées de *rapports*.

On voit que les *idées* ne constituent point la pensée, pas plus que les touches d'un clavier ne constituent la musique. Il faut pour animer les idées le travail de l'imagination ou de l'*intelligence*, dont je viens d'exposer les lois.

On sait que les sentimens sont l'œuvre de la sensibilité, et que l'organe de la sensibilité est le système nerveux. Mais le système nerveux est aussi l'organe chargé de diriger les mystérieuses fonctions qui constituent la vie matérielle. Quelques portions de l'organe nerveux sont chargées d'instruire l'âme de ce qui convient au système vital de l'automate. Cette portion est donc en contact, d'un côté avec le système vital et de l'autre avec l'âme. Ce sont

ces organes chargés de la correspondance de l'âme avec le corps et du corps avec l'âme, que j'appelle *organes de la sensibilité.*

Le corps est un objet extérieur à l'âme comme les objets des cinq sens, comme les sons, les couleurs etc. lui sont extérieurs. Le système nerveux parle à l'âme par ses organes comme la lumière lui parle par les siens.

Le sentiment de nos besoins a trois fonctions auprès de l'âme. L'une de lui annoncer les besoins de l'automate, l'autre d'indiquer parmi les objets extérieurs (les idées) précisément les objets qui conviennent à ces besoins, et enfin de combiner et lier les idées d'après les lois connues sous le nom d'association des idées.

La sensibilité est mise en jeu par les besoins de la vitalité. Ce mouvement du besoin adressé à l'âme sous le nom de *désir*, tient d'un côté à l'âme et de l'autre à la vitalité, comme le son que j'entends tient d'un côté au corps sonore et de l'autre à l'âme. Mais il y a cette grande différence entre une sensation et un désir, que le désir cherche la *jouissance*, qui est l'état de la vitalité vers lequel la nature porte le désir, tandis que l'idée née de la sensation peut être employée par l'intelligence. Le désir une fois arrivé à la jouissance s'éteint dans son organe.

Il est de la nature du désir de s'allier à un *objet* extérieur ou *idée*. Quand j'ai soif, l'idée de l'eau se présente naturellement, parce que notre organisation est telle que les organes des besoins, sont en contact avec les organes de leurs *objets*. Ce contact se trouve placé dans les organes des cinq sens, de manière que la sensation qui nous arrive du dehors produit dans l'âme l'idée d'un objet extérieur, et de plus quelque sentiment plus ou moins prononcé, qui nous fait trouver cette idée agréable ou désagréable selon l'état momentané de l'organisation. J'ai fait voir dans cet ouvrage que la sensation est composée d'une idée ou représentation d'un objet extérieur, et d'un sentiment que je voudrois appeler objet intérieur. Le nerf de l'objet extérieur qui produit la sensation n'est pas placé au hasard, ses vibrations se prolongent dans le système vital pour y produire quelque désir ou aversion, en un mot un *sentiment* relatif aux besoins momentanés de l'automate.

La troisième fonction d'un sentiment, c'est de *réunir* les idées qui peuvent le servir, et de produire par-là une réunion et un ordre d'idées qui n'ont entr'elles d'autre lien que le sentiment associateur. L'assentiment que l'âme donne à cette réunion produit la *croyance* de

Je n'énonce les lois de l'imagination et celles de l'intelligence que pour distinguer ces deux facultés ; mais en réalité elles sont toujours plus ou moins confondues chez l'homme social, qui pense et sent toujours à la fois. Ce qui caractérise l'imagination c'est que dans son domaine la sensibilité domine l'intelligence comme l'intelligence dans son empire domine l'imagination.

J'observe ici que tous les mots qui ne sont pas des noms d'individus sont abstraits, et que tout le tissu du langage est composé de rapports. La Grammaire n'est que la science des rapports manifestée par le langage. Elle est toute entière l'œuvre de l'intelligence et pour ainsi dire le squelette de la pensée. Tout dans la grammaire part du moi, ou des moi (nous, ils, vous,) ou du moi personnifié, tout y est relation de temps, de lieu, de mouvement, de quantité. Chaque phrase y a son unité subordonnée à une autre unité, qui toutes sont des rapports plus ou moins composés, emboîtés les uns dans les autres. Ce qui distingue la poésie de la prose, c'est l'ordre des idées où le sentiment domine, c'est le soin de se rapprocher de la sensation en évitant les idées abstraites. Il y a plus :

la pensée devenue sensation par le langage se fait musique le plus qu'elle peut, elle cherche le rhythme, l'harmonie et la variété.

On voit évidemment par la nature du langage que la pensée n'est que le mouvement qui produit les rapports entre les sensations des sens extérieurs (les idées) et celles du sens intérieur (les sentimens) d'après les lois que j'ai cherchées à développer dans cet ouvrage. Ces mouvemens créateurs de la pensée ont deux sources, le mouvement de l'imagination excité par la sensibilité, et le mouvement de l'intelligence émané des mystérieuses profondeurs de l'âme.

Effet du langage. On ne peut peindre ni les sentiments ni les rapports. Pourquoi l'on peut rendre visible l'idéal du beau, et qu'on ne peut peindre une abstraction.

On sait que la première excitation de la pensée vient de la sensation. Le sentiment causé par quelque besoin vital éveille et associe des idées; dans la suite, ces idées associées seront pour ainsi dire mises en œuvres,

dans le laboratoire de l'intelligence. La faim fera *penser* aux poissons et fera naître des idées associées; la combinaison de ces idées associées fera naître *l'art* de la pêche.

Toute pensée est composée d'idées, de sentimens et de rapports. Ces élémens hétérogènes par leur nature, mais liés par des lois constantes, sont repris sous œuvre, et pour ainsi dire homogénéisés par le langage.

Le langage, a dit Rivarol, remet les idées en sensation. C'est un mot d'une grande profondeur. Les idées, une fois attachées au langage, sont soulevées par deux leviers; 1.° par le premier mouvement de l'esprit qui produit la pensée, 2.° par le langage, qui vient les saisir au-dehors, pour retravailler la première pensée.

On sent tout cela lorsqu'on compose. Une première conception est là; on prend la plume, et cette conception une fois placée sur le papier, on la reprend sous œuvre pour la perfectionner encore, en la maniant comme *sensation* avec le levier du langage. Il en résulte, non-seulement qu'on se comprend mieux soi-même, en se voyant sur le papier, mais de plus que la peinture qu'on vient de faire de cette pensée prend une physionomie par-

lante qui la transmet aux autres hommes d'après les lois estétiques, c'est-à-dire d'après les règles du beau, du rhythme, de l'unité et de l'harmonie. Cette pensée, une fois embellie, réagit sur nous-mêmes, en se montrant dans toute sa parure.

Il n'en est pas autrement de la composition musicale qui une fois là, devient sensation sur le piano; ses rapports se développent, et le musicien, qui la voit et l'entend en corps et en âme, en éprouve des sensations qui deviennent créatrices de nouvelles beautés.

On voit qu'en musique, comme dans le langage parlé, c'est l'âme, c'est toujours l'imagination ou l'intelligence qui font tout; ce sont toujours leurs lois qui règnent dans la première composition, comme dans les développemens occasionnés par le travail; et quoique l'art même (la parole ou la musique), ait ses lois particulières, ces lois demeurent toujours dépendantes de celles de l'âme, dont elles sont l'émanation.

Rien ne feroit mieux avancer la connoissance intime de la nature psycologique du langage, que l'étude des hiérogliphes. La représentation de la pensée par la peinture ne peut se faire, parce que les *rapports* ni les *senti-*

mens ne peuvent devenir sensation. Les hiérogliphes ne pouvoient peindre que les idées arrivées par le sens de la vue. Quel moyen l'homme de la nature a-t-il employé pour peindre le sentiment et les rapports? On entrevoit que c'est par le secours des *signes naturels*. Par exemple, l'Été aura été représenté par un épi, comme sur les sarcophages les saisons sont représentées par les travaux qui s'y font. On voit que l'association des idées opérées par le sentiment, est le passage de l'imagination, qui fournit les idées à l'intelligence, pour aller delà aux pensées et aux abstractions. Le tableau des saisons, souvent répété, produisit l'idée générale de *saison*; et l'idée générale une fois née, le moindre détail du tableau pouvoit la rappeler. On voit que les signes se généralisent avec les idées.

L'idée individuelle, une fois exprimée, toutes les idées de son espèce seront allées se rallier à cette image; de manière qu'un individu sera devenu signe de l'idée abstraite de l'individu.

Je ferai une troisième remarque, qui confirme mes principes. Une idée abstraite ne peut se peindre, tandis que l'idéal du beau peut se revêtir d'un corps et se rendre visible. Une idée abstraite n'est qu'un rapport généralisé,

qui embrasse un grand nombre de rapports subordonnés. Tous ces rapports sont des opérations de l'esprit, qui ne peuvent sortir des profondeurs de l'âme.

Il en est tout autrement dans le domaine du beau, où tout est composé de *sensations*. Chacun peut se faire l'idéal d'une belle figure, d'un beau palais, d'une bonne musique, selon la portée de son imagination (1). Toutes les sensations, arrangées et combinées d'après les règles du beau, peuvent sortir de l'âme de l'artiste, revêtir un corps et se placer comme monumens au-dehors de nous. C'est ainsi que sont nés les chefs-d'œuvre des beaux-arts.

*
* *

Il faut prévenir une objection.

J'ai dit, dans le cours de mon ouvrage,

---

(1) C'est un spectacle amusant, de voir comme dans le monde chacun se fait son idéal, d'après les impressions les plus vives de sa jeunesse. Chaque maman a sa coiffure de préférence, née de quelque souvenir ; chaque homme se présente dans le monde, quelquefois d'après le souvenir de quelque acteur éminent, admiré dans sa jeunesse, ou d'après quelque seigneur dont la grâce ou l'air d'importance l'aura frappé. Le goût reste le plus souvent stationnaire à un certain âge, selon l'inactivité et la paresse de chacun.

prononcé, on ne verroit pas ces chocs violens produits par tout ce qui contredit une pensée naissante. Il y a plus; la forme du langage nous apprend, que l'intelligence est dans une perpétuelle activité, puisque tout langage a une grammaire, qui est l'œuvre pure de l'intelligence. Tout langage se compose de rapports: sans les rapports, énoncés par les verbes, les mots n'auroient aucun sens: sans les rapports, il n'y auroit point de pensée. La grammaire n'est qu'un édifice de rapports: sans elle l'architecture de la parole, et la pensée même ne seroient que d'informes matériaux sans âme et sans unité.

Concluons que les lois de l'esprit humain ne sont que les mouvemens réguliers de l'âme. Tout vient de l'âme, tout émane de sa puissance: les sensations, produits immédiats de nos organes, ne font que donner l'éveil à l'être intelligent et sensible, que nous voyons suivre ses propres lois, toujours en rapports immédiats avec ses organes, et par ces organes en rapports secondaires avec les objets placés en seconde ligne, appelés *objets extérieurs*, dont peu à peu se compose notre univers.

De la méthode employée dans nos raisonnemens sur l'existence de Dieu et sur l'existence de l'âme.

De la méthode employée dans nos raisonnemens sur l'existence de Dieu et sur l'existence de l'âme.

Par quelle route peut-on parvenir à la connoissance des êtres immatériels?

En remontant à l'histoire de la psycologie, on voit que tous les hommes ont commencé par être matérialistes sans s'en douter. Toutes les nations se sont représenté l'âme sous des images corporelles, et toutes les théologies se sont emparées des psycologies populaires qu'elles avoient trouvées établies.

Si l'âme étoit douée des propriétés connues de la matière, les progrès étonnans que nous voyons faire chaque jour à la physique, nous

auroient fait apercevoir quelque crépuscule de l'âme matérielle. Mais bien au contraire, plus on avance dans les régions des sciences physiques, et mieux on voit que les phénomènes de l'âme sont en dehors de toutes les lois connues de ce que nous appelons matière.

L'habitude de l'analyse, contractée dans les sciences physiques, et l'art de soumettre les phénomènes à l'expérience, (art puissamment recommandé par Bacon), ont fait faire à la physique des pas de géant.

Mais tandis que les sciences matérielles alloient en avant avec tant de gloire, la psycologie, toujours plus ou moins entravée par la théologie, est demeurée abandonnée.

Locke, en sa qualité de médecin, est le premier qui ait fait de la psycologie une science un peu expérimentale, par le développement qu'il a donné à la grande vérité que les idées viennent des sens. Il a forcé Leibnitz à sortir des régions de sa théodicée, pour enrichir la psycologie de faits nouveaux, et d'aperçus lumineux répandus dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, où il suit Locke pas à pas.

Adam Smith, dans sa *théorie des sentimens moraux*, a fait faire quelques pas à la psy-

cologie expérimentale; mais au lieu de bâtir des principes sur des faits, il a donné des faits sans en chercher les causes et sans les lier à aucun principe.

Rien n'est plus éloigné d'une psycologie expérimentale que la nouvelle philosophie allemande, qui cherche à rendre méprisable la science des faits, en lui donnant le nom d'empirisme. Ces idéologues ont été punis par les ténèbres qui sont venus les envelopper, et que peut-être ils n'écarteront pas sans quelques dangers pour leur système.

Il n'y a pas de science plus délaissée de nos jours, ni plus imparfaite que la psycologie. Au lieu d'observer les faits psycologiques dans leur ensemble, au lieu de les étudier dans les mouvemens de la vie, on les a comme des corps morts étudié avec le scapel. Bonnet, qui, mieux que personne, eût été digne d'étudier les mouvemens de l'âme, a, dès le premier pas de son analyse, supposé l'homme abstrait; et au lieu de faits réels, il n'a eu pour résultat que des suppositions.

Connoître, c'est classer les faits; classer, c'est réunir ces faits sous la bannière de quelque idée générale commune à tous. Les premiers faits en psycologie résultent de la connoissance des lois de nos facultés. L'analyse de l'âme, con-

siste dans la distinction des agens, qui opèrent les phénomènes spirituels. Sans cette distinction, sans cette analyse des lois simples, il n'y a pas de classification, pas de connoissance possible. Si l'imagination et l'intelligence avoient des lois vraiment différentes, la connoissance de ces lois ne seroit-elle pas le premier pas à faire en psycologie? Si tous les phénomènes de l'homme social supposent la combinaison de ces lois, comment concevoir la connoissance de cette combinaison sans la connoissance des lois primitives, dont elle est le résultat? Cette connoissance fondamentale, cette véritable lumière de la psycologie, je ne l'ai trouvée nulle part.

Que résulte-t-il de cette ignorance profonde en psycologie, placée en regard de la vive lumière des sciences physiques? Il en résulte, chez les uns un mépris profond pour des idées, liées aux idées superstitieuses de toutes les fausses religions; chez les autres, la croyance que tous les phénomènes spirituels s'expliqueront un jour par les lois mécaniques que nous voyons régir le monde matériel, le seul un peu connu.

Avant la connoissance de la physique, toutes les opérations de la nature étoient l'ouvrage des esprits, parce que nous ne connoissions de cause aux faits compliqués que la volonté

de l'homme. Les mille et mille dieux des Indiens et de l'Egypte, attestent que chaque espèce de phénomène avoit sa divinité opératrice. L'inverse arrive de nos jours. Notre profonde ignorance sur la nature de l'âme et de ses facultés, et la haute idée de nos connoissances physiques, est cause que nous expliquons toutes ses opérations, par les lois prises dans la nature des phénomènes matériels.

Les médecins sont presque tous matérialistes, parce qu'ils voient partout l'action des organes. La philosophie rationnelle, de son côté, n'est pas encore assez détachée de la théologie, qui s'en étoit emparée durant tant de siècles. Leibnitz est sans cesse embarrassé dans les filets de la controverse, et plusieurs philosophes modernes sacrifient encore des principes à la crainte de leurs conséquences chez les hommes qui ne pensent pas.

Les matérialistes, en combattant l'existence d'un principe spirituel, ont souvent combattu des moulins à vent. Personne n'a dit encore ce que c'est que l'âme. On lui donne des qualités négatives, comme l'immatérialité; mais les qualités négatives données à un être inconnu, ne nous laissent aucune idée claire. La limitation d'une chose inconnue est peu satisfaisante.

Ces vieilles définitions de l'âme étoient faciles à combattre.

En accordant que le système spirituel et le système matériel sont intimément liés entre eux, je laisse aux matérialistes à trouver chez l'être mixte des faits matériels pourvu qu'ils laissent aux psycologues la part que l'âme peut avoir à ces faits. Et comme l'explication mécanique des faits psycologiques, ne peut rendre raison des phénomènes spirituels, je dirai aux matérialistes : Vous ne savez pas ce qui constitue le principe de l'être intelligent que vous êtes forcé d'admettre. Voilà donc un principe placé en dehors de votre physique, auquel il faut faire sa part dans la théorie de l'homme.

Mais, dira-t-on, comment faire pour parvenir à la connoissance de ce principe ! Je réponds que c'est en recherchant et en classant les faits qui ne peuvent s'expliquer que par lui.

Jusqu'ici les notions psycologiques ont été si vagues, que l'on espéroit les expliquer un jour par le matérialisme, d'autant mieux qu'on aperçoit partout, dans les opérations de l'esprit, quelques concours des organes.

Mais quand on aura mieux précisé les faits,

on verra qu'on ne peut expliquer les lois de la pensée par l'action des organes; et puisque l'on convient que ces lois ne peuvent s'expliquer que par un principe inconnu, pourquoi ne pas attribuer à ce principe les faits intellectuels? On arriveroit par ce moyen à se faire quelque idée d'une intelligence. C'est par une semblable méthode, qu'en physique, on est parvenu à classer les phénomènes, et enfin, par la généralisation de tous les phénomènes, on est arrivé à l'idée de *matière*.

On objecte à cela, que les phénomènes ne nous donnent pas le droit de conclure à une *substance* appelée âme, que les phénomènes ne donnent jamais qu'eux-mêmes, aucun entassement de faits ne peut atteindre à l'idée de substance.

Je réponds, que l'assemblage des phénomènes identiques, permet d'en généraliser la cause, que cette généralisation nous autorise ensuite à dire : tels faits étant donnés, tel principe est donné aussi. Par exemple, deux corps étant donnés, l'attraction de ces corps est donnée aussi, puisque cette attraction est une conséquence des phénomènes. L'idée de substance n'est autre chose que la généralisation de plusieurs phénomènes identiques, réunis dans l'u-

nité du moi. Nous avons vu que sans cette unité de conception, il n'y a pas d'abstraction. J'y ajoute l'idée de causalité, prise dans les phénomènes mêmes. Je dis : que tous les corps étant graves, la pesanteur ou plutôt l'attraction est une des qualités qui composent l'idée générale de *corps*. Je raisonne de même sur les autres propriétés universelles, dont je compose l'idée de corps. On me dira : Vous ne savez ce que c'est que la substance appelée *corps* à laquelle vous donnez ces qualités. J'en conviens, mais je dis qu'il me suffit que l'idée abstraite de corps m'explique les phénomènes compris dans sa définition, pour la trouver bonne. Je ne demande pour la psycologie que ce qu'on accorde à la physique, et je voudrois attacher les phénomènes spirituels à une abstraction commune, appelée *moi* ou *âme*, comme j'attache les phénomènes matériels à une abstraction commune appelée *corps*, ou *matière*.

Dans l'idée que je me fais de la substance spirituelle appelée *âme*, je ne suppose rien qui ne soit fondé sur quelque phénomène. Les physiciens emploient sans cesse ces êtres inconnus appelés substances, (comme calorique, attraction, inertie); par quel droit les exclure de la psycologie ? Il semble que les maté-

rialistes aient peur de l'esprit, comme le peuple a peur des revenans.

Le matérialiste et le spiritualiste ne savent pas mieux l'un que l'autre ce que sont les corps ou les âmes dont ils parlent; aucun d'eux ne peut voir au-delà des phénomènes qui composent ces abstractions. Les physiciens bâtissent des mondes avec des atômes qui ne sont que des abstractions; personne ne les chicane lorsqu'ils supposent des atômes, tandis qu'on refuse toute liberté à la philosophie rationnelle.

Voici donc la marche que je voudrois tenir en psycologie. Je dirai : Les organes n'expliquent point le sentiment; donc la faculté de *sentir* appartient à l'inconnue x. Cette vérité n'est-elle pas confirmée par l'expérience, n'est-elle pas démontrée par le sentiment intime, et n'est-ce pas le *moi* qui sent? La faculté de *comparer* ne peut s'expliquer par l'action des organes; le sentiment à la fois un, et multiple répugne à l'idée de matière; j'ajouterai donc encore à x cette faculté de comparer. La faculté de comparer, rapport à rapport, pour former des abstractions, suppose cette même unité, je l'ajoute encore à l'inconnue x. Les deux principes de l'harmonie du beau et du sens moral, supposent émimem-

ment l'unité dans le multiple, et je les ajoute à *x*, etc. etc. Tous ces attributs de l'âme, je les vois liés l'un à l'autre, agissant l'un sur l'autre, et composant un ensemble qui me rend raison des phénomènes spirituels ; comme l'attraction me rend raison des phénomènes dont elle est le résultat ; cet ensemble de phénomènes spirituels, réuni avec les phénomènes matériels de la vitalité, me donne l'idée d'un grand Tout, appelé *homme*.

Toutes ces opérations de l'esprit ne me donnent encore que des vérités logiques ; mais ces vérités qui ne sont que le résultat de l'expérience me font rechercher des faits nouveaux, et me permettent de créer une psycologie expérimentale qui ensuite perfectionne et multiplie les phénomènes.

Les physiciens ne font-ils pas sans cesse usage de *substances*, sans connoître la valeur de ces substances ? Ne supposent-ils pas une électricité, une attraction ? Il faut bien se dire, que la *vérité* des objets extérieurs n'est point dans la connoissance de la *réalité* de ces objets ; elle est 1.° dans l'harmonie que Dieu a placée entre les sens et les objets de ces sens, qui fait que la sensation produit la connoissance, laquelle étend l'empire de l'homme sur les

choses. Elle est 2.° dans l'instinct de l'intelligence qui nous conduit logiquement par la mystérieuse carrière des abstractions, à la connoissance étendue de ce qui n'est pas nous; et c'est dans ces deux sources de vérités, (la sensation et le raisonnement rectifié par l'expérience) qu'il faut chercher la certitude de la connoissance des objets extérieurs. Voyez ce qu'en physique on a fait avec les *x*. Le merveilleux édifice des sciences naturelles repose sur l'idée sans cesse agrandie des substances, qui, à chaque phase des objets de nos recherches, nous révèlent des faits nouveaux. Ces faits donnent des principes, et rectifient ou modifient ces principes par de nouvelles applications. Chaque pas dans la science nous fait voir des vérités inconnues, et nous fait éprouver le sentiment d'une ignorance pour ainsi dire nouvelle, qui est toujours l'heureux crépuscule de quelque vérité.

Je viens de faire voir que la psycologie, traitée comme science des objets extérieurs, peut avoir toute la certitude des vérités physiques. J'ai fait voir que l'idée de l'âme est aussi légitime que l'idée de corps. Mais la connoissance de l'âme a de plus un second principe de certitude, que les vérités physiques ne peu-

par le moi, tandis que tout autre objet ne m'est connu que par le moi. Les *idées des objets extérieurs*, ne sont que les *signes* de ces objets, tandis que la sensation se représente elle-même, ce qui lui donne toute la réalité que les objets extérieurs ne peuvent avoir. Le sentiment seul me parle sans interprète, tandis que les objets extérieurs ne me parlent jamais que par le moi.

Les sensations isolées ne sont encore que les lettres isolées du grand livre de la nature. Ces lettres ne prennent un sens et ne deviennent pensée que par leur rapprochement, leur ordre et leur liaison, ce qui ne peut se faire que dans le moi.

En réalité, aucune sensation n'est isolée. Toutes agissent l'une sur l'autre, et nous ne *connoissons* qu'en comparant.

Nous allons voir l'admirable ensemble qui résulte des lois de cette action et réaction universelle, répandue dans les régions spirituelles, afin de nous convaincre qu'il existe dans les profondeurs de l'âme une unité (1) centrale,

(1) Les *idées* des objets extérieurs, considérées en elles-mêmes, ne sont que des sensations immédiates: mais considérées comme signe d'un objet extérieur, elles ne nous touchent pas immédiatement; et l'a-

qui sépare totalement le système spirituel du système matériel de l'automate.

Tâchons de suivre la sensation dans sa marche.

La réminiscence nous apprend que toutes les sensations se conservent dans le moi sans se confondre. Je puis saisir l'identité qu'une sensation présente se trouve avoir avec cette même sensation déjà éprouvée. Ces deux sensations identiques, l'absente et la présente, se rencontrent dans le moi. Comment sans l'unité du moi pourrois-je les reconnoître pour être les mêmes?

Je ferai voir qu'on a des raisons de croire que toutes les sensations se conservent dans le moi, puisque toutes peuvent y être rappelées sous certaines données.

Nos facultés toujours actives tiennent les sensations dans une action et réaction continuelle. Tantôt l'imagination les *associe* par groupes, qui se forment ou se déforment sui-

---

veugle, lorsqu'il cherche ce qui est au bout de son bâton, ne s'occupe plus du bâton qu'il tient, mais de l'objet que le bâton touche. Je puis m'occuper des sons d'une langue que je n'entends pas; mais si je viens à apprendre cette langue, ces sons deviennent pour moi des choses. Nous croyons tous entendre le langage des sensations, mais où en est le dictionnaire.

vant le sentiment qui les domine. D'où viennent les *compositions* de l'artiste, si ce n'est du sentiment du beau inné dans l'âme, qui, par les lois d'une attraction peu connue, se plaît à former telle association plutôt que telle autre? Il en est de même du sens moral, qui attire et repousse les hommes suivant les lois des sentimens moraux. Tous les élémens de ces groupes d'idées ou de sensations, agissent les uns sur les autres par des lois placées dans les profondeurs du moi. On voit avec évidence, que tout ce qui est spirituel, tout ce qui est sentiment, (idée ou rapport), agit sur l'âme, va se réunir dans l'âme, et reçoit son action de l'âme. Mes organes peuvent être fatigués par les passions que j'éprouve, ou par les pensées que j'ai; mais qui ne sent que les lois de cette fatigue des organes, et les lois du sentiment et de la pensée émanent de sources différentes, (souvent même opposées), les unes aboutissant à la vie organique, et les autres à la vie spirituelle. En un mot, il y a chez l'être mixte deux foyers d'activité, intimément liés l'un à l'autre, quoique complètement distincts, appelé corps et âme. Toute la nature ne nous présente-t-elle pas des êtres unis par des rapports intimes, et néanmoins très-distincts l'un de l'autre?

Qu'y a-t-il de plus intime que le rapport des yeux avec la lumière, et qu'y a-t-il de plus distinct que l'œil et le soleil?

Le premier acte de toute pensée, soit de l'imagination, soit de l'intelligence, est *l'acte de comparer*. Rien de plus impossible à expliquer par des lois mécaniques que le sentiment *un et simultané de deux ou de plusieurs choses*. Comment concevoir le résultat d'une comparaison (une préférence ou un rapport), autrement que par la supposition que l'âme *a eu à la fois le sentiment unique de deux choses distinctes?* Cette opération primitive, appelée comparaison, qui élève et construit peu à peu l'édifice des connoissances humaines, prouve que les lois de la pensée ne sont pas celles de la matière. Peut-on ne pas admirer l'ascension majestueuse de l'esprit humain s'élevant du point le plus bas de l'intelligence, à la hauteur des sciences du dix-neuvième siècle! Ce développement social, suppose une unité d'action qui tend à un but central, calculé sur un avenir étendu. Est-ce dans dans le système nerveux et musculaire, ou dans l'âme qu'il faut chercher les lois de ce développement? Quel merveilleux concours de moyens ne suppose pas la marche de la

civilisation allant à la liberté à travers les orages, pour répandre chez tous les hommes cette plénitude de vie capable de nous élever à des régions inconnues de lumière et de bonheur. Ces grands résultats de l'action de nos sensations sur le point central, appelé le moi; et l'harmonie déposée entre tous ces moi, ne supposent-ils pas des lois non matérielles et une unité de forces émanée de l'intelligence motrice des actions humaines, qu'aucune loi de la physique ne sauroit expliquer?

Toutes les merveilles de la nature intellectuelle sont dues à cette action et réaction des pensées, marchant invariablement sous les lois de l'imagination et de l'intelligence. Quel étrange spectacle, que l'apparition des objets extérieurs développés peu à peu par la faculté appelée intelligence! Qu'est-ce que cet univers toujours présent et toujours inconnu, qui se révèle à l'âme par les lois instinctives de la pensée sans jamais nous dire ce qu'il est en lui-même.

Ces objets extérieurs arrivent à l'âme comme sensation, mais ils ne peuvent être *connus* que transformés en rapports. Qu'est-ce que ce travail de l'âme, appelé abstraction, qui fait à l'homme le don inappréciable de ce que nous

appelons *vérité*? Tout arrive à l'âme sous la forme d'illusion et tout en sort sous la forme de lumière; car n'est-ce pas par la sensation, que l'âme commence à produire la vérité?

Les sublimes lois de l'intelligence nous rapprochent de plus en plus des objets extérieurs qui s'agitent autour de nous, de cet univers que nous voyons et touchons sans jamais atteindre sa réalité. Est-ce dans l'automate ou dans l'âme qu'il faut chercher ces mystérieux rapports du moi avec ce qui n'est pas moi?

Dans le domaine du beau et du sens moral, j'ai fait entrevoir les lois de l'harmonie et de l'unité. Ces lois supposent partout unité dans le sentiment; elles supposent une puissance centrale, qui attire et repousse pour assortir les sensations et les sentimens d'après des forces attractives toujours proportionnées au degré de développement de l'être pensant et sentant. Cette toute-présence du principe du beau et du bon, son influence sur tout le système pensant, ne peut se concevoir sans un foyer central où tout converge sans jamais se confondre.

Le sens même de nos besoins se spiritualise dans l'âme; ses mouvemens se composent de lois vitales et de lois spirituelles; et cependant, dans le domaine de nos besoins, l'âme domine encore sitôt qu'elle veut régner.

L'imagination a son résultat, qui est le bien; l'intelligence a son résultat, qui est le vrai. L'accord de ces deux facultés réunit le bien avec le vrai; il élève l'homme aux régions de cette suprême harmonie, que l'âme va cherchant sans cesse sous le nom de *bonheur*. Ces admirables résultats, ne sont-ils pas tous des émanations de l'unité?

La morale repose en entier sur *l'accord* de la raison avec le sens moral. Ces deux facultés, si différentes dans leur principe harmonisent dans leur développement. Plus l'homme s'éclaire, plus il aime la vertu; plus le sentiment de la vertu est présent à son cœur, plus sa raison devient lumineuse. *Il y a donc, dans les profondeurs de l'être pensant, un lien d'unité entre tous ses principes*, qui fait de l'âme un Tout, un germe unique, où l'Etre suprême semble avoir déposé les destinées d'un avenir étendu.

Toutes les idées, toutes les modifications de l'âme, convergent donc vers un point central de développement, ce qui nous force d'admettre un principe unique, actif, sensible, intelligent, duquel émanent les lois de la pensée et les destinées de l'homme. Ce principe, en nous apprenant à raisonner juste,

nous met en rapport avec l'univers des objets extérieurs ; en guidant le sens moral, il nous tient en harmonie avec les sentimens d'autrui, et par ces sentimens il nous lie à tout ce qui sait penser et sentir.

En admettant deux principes dans l'être mixte, tout devient lumineux. Les mouvemens vitaux ont évidemment un centre particulier, où vont aboutir les opérations des organes. Sans la distinction de ces deux principes; sans l'idée d'un principe vital, où vont converger tous les mouvemens vitaux; sans l'idée d'un principe spirituel, où vont aboutir tous les mouvemens de l'âme, il n'y a dans l'homme que confusion et ténèbres. Tous les peuples n'ont-ils pas sentis cette distinction, que toutes les langues proclament?

Ajoutez l'influence réciproque des deux agens physiques et spirituels l'un sur l'autre, et vous expliquerez les opérations qui résultent de la combinaison des deux principes.

La question la plus indifférente selon moi, est celle du matérialisme. Il m'importe peu de savoir comment mon âme *s'appelle*; mais il m'importe éminemment de savoir ce qu'elle *est*. Je ne sais pourquoi l'on attache l'idée de la mortalité de l'âme à celle de sa matérialité.

Si je disois que l'âme est *matérielle*, il faudroit supposer à cette matière de si étranges qualités; elles seroient tellement en opposition avec les qualités connues des corps, que l'on ne pourroit conclure de l'une à l'autre.

Le principe qui me fait connoître la présence de l'âme, réside dans le moi, tandis que la connoissance de mon corps me vient des sens. Je ne suis que spectateur de mon corps, et je ne conçois pas comment la destruction d'un objet extérieur entraîneroit nécessairement celle du spectateur de cet objet.

Le seul point de contact de l'idée de l'âme avec l'idée de la matière, est dans l'idée de *force*. C'est par le mouvement, que le principe spirituel est en contact avec ce que nous appelons matière; mais comme l'idée de l'âme exclut celle d'étendue, je ne puis concevoir de mouvement dans l'âme que par le principe mystérieux du mouvement appelé *Force*. Ce principe appelé force, que je suis obligé d'admettre dans les corps et dans les âmes, est-il matériel ou immatériel? Le premier principe moteur du monde résideroit-il dans les intelligences, ou est-il inhérent à la matière? Qui peut sonder ces abîmes?

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a un avenir;

ce qu'il y a de bien prouvé, c'est qu'il y a des lois invariables qui régissent l'univers. Ces lois se dévoilent lentement et foiblement à l'homme; et cependant l'homme est fait pour les connoître! Ce que nous appelons hasard, mort, anéantissement, n'est que l'expression de l'ignorance dans laquelle nous sommes encore de la destinée des objets que nous voyons placés au-delà du cercle étroit de nos connoissances. Nul être ne tombera jamais hors des lois de la nature; et quelque métamorphose que nous supposions aux Etres, nous sommes sûrs que tout ce qui existe poursuivra invariablement sous toutes ses phases le cours de sa mystérieuse destinée.

Ne diroit-on pas que tout ce qui dépasse le cercle étroit de nos connoissances, retombe dans le Cahos? Nous donnons de la réalité à notre ignorance, comme les enfans en donnent aux ténèbres qui leur font peur.

Un froid et stérile réalisme matériel semble se répandre avec les ténèbres qui couvrent la philosophie rationnelle de nos jours. On ne sait plus ce que c'est que l'âme; on ne sait plus ce que c'est que Dieu. Au lieu de porter nos recherches du côté de la lumière; au lieu d'étudier les objets immatériels dans le seul de

ces objets qui nous est présent, je veux dire notre âme, nous nous jetons dans une incrédulité positive. On voit des hommes éclairés se créer un enfer de néant et de ténèbres aussi noir, aussi positif, et aussi peu prouvé qu'aucun enfer de capucin.

Je sais qu'il y a, entre ce qu'on sait et ce qu'on ne sait pas, une ligne de démarcation qu'il faudroit ne franchir qu'avec précaution. Mais il est de la nature de l'esprit humain de la dépasser sans cesse; en portant dans les régions du vrai ce qui n'est que probable ou imaginaire.

Il est contre la nature de l'être sentant de prolonger le doute dans tout ce qui intéresse le cœur. L'état habituel de l'homme, est de sentir; il ne s'élève à la réflexion que par effort. Voilà pourquoi il dépasse sans cesse la ligne du vrai, pour revenir au pays de l'imagination. Il ne faut donc pas négliger ce qui n'est que vraisemblable, puisque le vraisemblable, contribue plus peut-être que la raison à la destinée de l'homme.

Les sciences matérielles font des progrès chaque jour; chaque jour elles ajoutent quelque chose à la liberté de l'homme, en l'affranchissant de plus en plus du joug de ses besoins

matériels par les moyens toujours croissant de les satisfaire. Les sciences rationnelles, au contraire, où en sont-elles ?

L'idée de Dieu, déposée dans toutes les âmes, répandue chez toutes les nations, qui ont dépassé la ligne de l'animalité, ne se présente-t-elle pas sous mille formes variées? N'y a-t-il aucun choix à faire parmi tant d'opinions diverses ? et sommes-nous bien sûrs que toutes les recherches sur ce grand objet seront infructueuses?

Les progrès de quelque science que ce soit, répandent toujours un crépuscule sur les sciences environnantes, de manière que chaque idée nouvelle porte quelque jour sur les idées en apparence les plus éloignées; ce qui, à la longue, modifie nos abstractions, et change enfin nos principes. Si la théologie naturelle n'étoit pas toute hérissée de controverse, et composée d'opinions fixées par leurs racines dans des institutions inabordables, elle auroit acquis plus de développement, et il y auroit d'un côté moins d'athées, et de l'autre moins de fanatiques.

Il faut bien se dire, que le doute ne peut jamais être permanent dans les opinions qui intéressent le cœur. On peut bien, par effort,

suspendre son jugement sur quelque opinion que ce soit, mais sitôt que le sentiment vient à toucher la balance, l'un ou l'autre bassin se précipite. Voilà pourquoi il est de la plus haute importance de porter quelque lumière sur les régions de l'esprit humain, qui semblent aujourd'hui abandonnées par la philosophie.

Ne sommes-nous pas tous forcés d'admettre un avenir, et pouvons-nous demeurer indifférens sur la destinée de l'homme? Il est comme convenu en philosophie moderne, qu'il n'y a plus de recherches à faire dans les sciences non matérielles. Ce sont les fanatiques et les intolérans, et non les hommes insultés aujourd'hui sous le nom de philosophes, qui ont éloigné l'homme des plus sublimes recherches. Si les alchimistes de jadis avoient eu des gendarmes et des familiers pour soutenir leurs erreurs, aurions-nous jamais eu des Lavoisier et des Davy.

La connoissance de l'âme et celle même de la suprême Intelligence, sont aujourd'hui comme reléguées dans la physique; c'est des progrès de la physique qu'on semble attendre des découvertes sur la nature de l'Etre intelligent, comme si les nombreuses découvertes, faites dans cette science, nous avoient annoncé la moindre lueur sur la nature de l'âme.

On oublie qu'on n'arrive à quelque science que ce soit que par les faits que cette science nous présente. Il me paroîtroit aussi absurde de chercher la psycologie dans la physique, qu'il le seroit d'étudier la physique dans la psycologie.

C'est dans la psycologie qu'il faut se former l'idée abstraite de l'Intelligence, puisque notre âme est la seule intelligence connue. Mais comment arriver à la psycologie autrement que par les faits qu'elle nous présente? Y a-t-il une science plus féconde en faits que celle de l'esprit humain, qui en offre sans cesse et dans tous les momens de la vie à qui sait les saisir. Et quels faits ont pour l'homme plus d'intérêt que ceux dont il compose sa propre destinée? Nos actions ne sont-elles pas volontaires? Ne sont-elles pas des résultats de nos pensées? N'est-ce pas en raison de la connoissance de nous-mêmes, acquise dans l'art de s'observer, que la volonté peut nous porter au bien et à la vertu? N'est-ce pas de la science la plus élevée, de celle de notre âme, que tout l'empire des connoissances et des actions humaines a des lumières à attendre?

Il y a une remarque importante à faire. La véritable psycologie est une science de faits et

non de pur raisonnement comme on a semblé le croire jusqu'à présent. Elle a son histoire naturelle, je veux dire ses faits isolés, épars, nombreux, décousus, dont les intervalles ne se remplissent que peu à peu, pour former insensiblement, comme la physique, des sciences coordonnées; elle a tout ce travail à faire avant d'arriver au niveau des sciences physiques.

Il faut, dans la psycologie, distinguer deux points de vue très-différens; l'un, qui ne considère les opérations de l'esprit que comme des instrumens à employer; l'autre, qui les analyse pour sonder les lois de leurs mouvemens, afin d'arriver à quelque connoissance sur la nature même de l'âme humaine. Il y a entre ces deux études, la différence que je vois entre l'artisan qui tire parti des instrumens qu'on lui présente, en ne s'occupant que des moyens d'en faire usage, et le mécanicien habile qui les décompose pour chercher les lois de leurs mouvemens et la nature des matériaux employés. Ouvrez les traités de logique, et vous verrez que cette utile et admirable science n'a été étudiée que pour l'usage qu'on en peut faire, et jamais pour l'analyser dans ses fondemens psycologiques.

Il en est de même de la morale; elle ne

s'occupe encore que de principes d'une application immédiate, qu'on appelle règles de conduite; mais aucune morale ne remonte à ses véritables fondemens psycologiques; aucune n'arrive jusqu'à la connoissance des forces motrices de la volonté. Cette grande connoissance des mobiles de l'homme, cette théorie des motifs qui nous déterminent, est un résultat immédiat des lois de la sensibilité, et quelquefois des lois de la combinaison des deux facultés actives, l'imagination et l'intelligence. Le premier pas dans cette carrière tend à découvrir en quoi chacune de nos facultés contribue dans la détermination de la volonté.

La distinction du sentiment en trois classes différentes, porte un grand jour dans la connoissance des motifs déterminans; et l'influence de la raison sur le sentiment moteur, est un autre moyen d'arriver à une véritable analyse de la morale. Voilà des connoissances où les principes de la morale pratique ne peuvent atteindre. Tant qu'on n'aura pas pénétré dans le sanctuaire de l'âme, l'homme demeurera étranger aux lois qui le régissent.

Les principes du beau sont encore moins développés que ceux de la morale; et je ne serois pas surpris que quelques personnes ne

se fâchassent de l'audace de chercher les principes du bon et du beau au-delà des codes établis.

Le mal vient de ce qu'on a de fausses idées de ce qu'on appelle *expérience*. La philosophie n'admet comme expérience que les faits fondés sur quelque principe solide. L'ignorant peut passer et repasser sans accident sur un pont mal construit; mais s'il venoit à poser sa théorie sur l'expérience faite de ce pont, il feroit comme tous les hommes qui, en se fondant sur des faits sans principes, se croient appuyés par l'expérience. L'expérience se construit de faits, mais elle n'est pas ces faits; elle est le résultat de leurs nombreux rapports. La vie de tous les hommes ne se compose-t-elle pas de faits? Si les lumières venoient immédiatement des faits, tous les hommes jouiroient des mêmes lumières. On voit quelquefois entre la puissance des principes et celle des faits une guerre ridicule qui ne vient que des fausses idées qu'on a de ce qu'on doit entendre par expérience. Les principes sans faits ne sont pas de l'expérience, et les faits sans principe n'en sont pas non plus.

J'aime à sentir mon ignorance en psycologie, j'aime à me dire: Voilà des régions inexplo-

rées à conquérir, qui contiennent les secrets de la destinée de l'homme. Je ne vois encore que des effets; l'univers que je contemple n'est qu'un assemblage d'effets : l'univers des causes qui font mouvoir ces apparences, où est-il ?

Ma pensée est le résultat de mon être. D'où vient que je retrouve partout les mots âme, esprit, Dieu? D'où vient qu'en cherchant les causes je ne suis encore arrivé qu'à des effets? L'univers des causes seroit-il dans les régions immatérielles? Tout ce qui tient à l'âme, vient-il du *moi*, ou des choses? Suis-je un atôme mû par des atômes, ou suis-je moi-même une puissance? Est-ce par les lois de la matière, ou par celles de l'esprit et du moi que j'agis? Le monde moral émane-t-il du moi, ou ne suit-il que les lois de la matière? Si je suis une force vraiment motrice, quelles sont les lois de cette force? Y a-t-il d'autres êtres de mon espèce?

J'aime à retrouver partout des sentiers inconnus, qui semblent indiquer des régions nouvelles. Qu'y a-t-il de plus cher au cœur de l'homme que ce crépuscule de lumière, qui annonce la présence des régions immatérielles dont nous parlons sans cesse sans y voir encore qu'un lointain confus et obscur ?

S'il nous est donné de parvenir à quelque connoissance des choses immatérielles, n'est-ce pas par celle de la seule intelligence connue par celle de notre âme, que nous pouvons espérer d'en approcher ?

On a peu approfondi l'idée de développement : Il y a toujours de l'avenir dans le germe. La graine d'une plante renferme toute son espèce ; sa force vitale est calculée pour traverser la série des individus, et toute sa postérité est comprise dans elle.

Y a-t-il quelque avenir déposé dans les âmes ? Y a-t-il dans la nature de l'être intelligent des rapports étrangers à sa vie présente ? Comme Etre organisé l'homme se propage à la manière des plantes ; mais l'homme n'est pas une plante. Placé au-dessus de l'animal, il est une intelligence qui renferme quelque chose de plus que l'être organisé et sentant. Ce quelque chose, qui a ses lois particulières, je l'appelle *âme*, intelligence, et ce quelque chose d'une plus noble nature que l'animal, auroit-il moins d'avenir que la plante !

On a raison de dire, que l'amour du bonheur est le mobile des actions humaines. Mais ce bonheur, qu'on a cherché dans les choses sans l'y trouver jamais, c'est dans nous, c'est dans

l'harmonie de nos facultés actives qu'il falloit le chercher; mais cette harmonie parfaite, suppose un développement, que nul homme n'a atteint encore. Jetons un coup-d'œil sur ces nobles harmonies, dont le germe est déposé dans notre Etre.

La sensation produit les sentimens et les idées, qui, comme les alimens de l'âme, sont aussitôt élaborés par elle, et rangés d'après les lois toutes spirituelles de l'imagination et de l'intelligence. Ces produits de l'âme tiennent par une tige corporelle aux besoins de l'automate; mais bientôt dégagés de leurs premiers liens, nous les voyons suivre les lois de l'imagination. L'intelligence s'éveille ensuite et les transforme en rapport, qui viennent déployer peu à peu devant le moi, le magnifique spectacle de ce que nous appelons *l'univers*. Aucune idée, aucun sentiment n'est isolé dans l'âme; chaque sensation et chaque pensée modifie plus ou moins tout le système sentant et pensant; mais quel est le but de cette marche organique de nos facultés? Ce but, on le retrouve dans tous les mouvemens de l'âme, c'est de parvenir à l'harmonie connue sous le nom de bonheur.

Mais nous sommes tellement loin de cette

harmonie parfaite que nul homme n'a conçu l'idée d'un bonheur permanent. Et cependant l'âme y tend sans cesse ; mais ce qui l'en écarte sans cesse, ce sont les objets extérieurs connus sous le nom de circonstances. L'homme ne peut se mettre que momentanément en harmonie avec ce qui n'est pas lui. Que faudroit-il pour arriver à des rapports plus parfaits ? Il faudroit d'autres circonstances, d'autres rapports. Mais nos rapports fondés sur l'organisation, comment les changer ? Je réponds que c'est en nous dépouillant de nos organes. Cette métamorphose, fruit de la maturité de la vie, est ce que nous appelons la mort. Et la mort qui fait partie de la vie, fait partie de notre destinée future !

Tout dans le moi des intelligences étincelle d'avenir ; rien n'y est achevé et tout s'y développe. Tout y rayonne de rapports, non-seulement avec ce qui nous touche, mais avec l'avenir qui ne nous touche pas. Dans la marche mystérieuse de notre destinée tout s'élève peu-à-peu vers ces hautes harmonies qui, sous les lois d'une intelligence suprême ne peut être que l'accomplissement des tendances de la vie naissante, c'est-à-dire, le développement complet de nos premiers

rapports, vers lesquels nous gravitons sans cesse.

Je sens combien sont foibles les efforts que je fais pour répandre quelque jour sur la connoissance de l'âme, mais je sens aussi combien a de prix pour le cœur, le plus petit pas de fait vers le crépuscule de la région des intelligences. L'idée de l'âme et l'idée de Dieu se retrouvent dans toutes les langues. Ces noms mystérieux ne seroient-ils pas des germes d'idées? Ces paroles prononcées par tant de nations, ces paroles dont le sens est inconnu à toutes, ces images qui se présentent sans cesse à nous sous tant de formes variées, tout cela ne seroit-il point un appel à la raison pour s'élever à la connoissance de ce qui fait la véritable destinée de l'homme?

Chose singulière! Dans toutes les sciences la parole a précédé la connoissance. On a *parlé* des astres, du firmament, du feu, de l'air, de la pesanteur, avant de savoir ce qu'il faut en penser. Les mots ont partout précédé et indiqué la lumière. En seroit-il autrement du dictionnaire des sciences rationnelles?

J'ai fait voir que le doute ne sauroit exister dans les questions qui intéressent le cœur. L'ignorance, sur tout ce qui tient à la psycologie,

nous jette dans les superstitions les plus absurdes ou dans l'athéisme le plus positif. L'absurdité des fausses religions et l'intolérance qui en résulte pousse l'incrédule dans l'athéisme et l'athéisme le livre tôt ou tard aux fantômes de la superstition.

Nous ne savons ce que c'est ques les âmes, et nous ne saurons jamais ce que c'est que Dieu, disent les uns; tandis que ceux qui ne doutent de rien en savent par le menu toute l'histoire. Mais ces paroles mystérieuses qui commandent tant de respect, qui renferment dans leur sens la destinée de l'homme; ces paroles sont-elles donc inscrutables? Les phénomènes de l'âme ne sont-ils pas là dans tous les momens de la vie? N'est-ce pas par les sentiers qu'ils nous tracent, qu'on arriveroit à quelque connoissance de l'Être spirituel? et par la connoissance de cet Être, au sens qu'il faut attacher aux termes généraux d'esprit, d'âme, d'intelligence?

La connoissance des objets matériels n'est en réalité qu'une classification de phénomènes et d'effets dont nous ignorons les causes.

Les sensations mêmes dont se composent ces connoissances, sont-elles des effets? Ce monde apparent, dominé par des forces in-

connues à l'homme, obéit à des puissances invisibles, qui font la destinée de cet ensemble d'effets visibles appelé univers. L'âme humaine seroit-elle de la nature de ces puissances? Seroit-elle la cause des mouvemens que nous appelons idée, volonté.

En réalité, c'est le mouvement qui régit l'univers (1); mais qui en a sondé la source première? qui en a vu le véritable moteur, qui a connu la cause réelle de ce qui est?

Gardons-nous de croire que la connoissance de l'âme et celle de Dieu ne peuvent devenir des objets de recherches ultérieures.

Il faut distinguer les idées qu'on se fait de Dieu et de l'âme, de l'objet même de ces idées.

---

(1) Leibnitz a dit qu'en réalité nous ne connoissons que deux actions dans l'univers, le mouvement, et la perception. Quel vaste champ pour la méditation! Ce que nous appelons *matière* est régi par le mouvement. Le mouvement le seroit-il par ce que Leibnitz appelle *Perception*, c'est-à-dira par la puissance intellectuelle. Mais qu'est-ce que cette puissance? Gardons-nous de sonder les mystères pour lesquels nous ne sommes pas mûrs encore. Qui sait où l'intelligence humaine arrivera un jour en suivant la trace des phénomènes spirituels sur les pas d'une bonne logique?

Nous parlons sans cesse de Dieu et de l'âme; et chacun s'en fait quelque idée ou quelque image. Or il y a un choix à faire parmi ces idées, et ce choix n'est point indifférent. Chaque vérité qui tend à réformer quelques-unes de nos conceptions sur la nature de Dieu, est de la plus haute importance. Chacune des idées qui composent nos opinions religieuses, a des conséquences sociales capables de faire le bonheur ou le malheur des nations et des siècles. Chaque idée fausse ou exagérée a son intolérance toujours proportionnée à son degré d'absurdité et d'exaltation.

L'analyse de nos pensées a deux résultats; elle nous conduit, ou à la connoissance de l'idée qui nous occupe comme signe, ou à la connoissance de l'objet même de cette idée. Toute idée composée peut être décomposée dans ses élémens; et si l'on ne parvient pas à la connoissance de l'objet de cette idée, on parvient du moins à celle de l'idée même qu'on suppose représenter cet objet.

J'entends quelques incrédules me dire : Avec cette manière de raisonner, vous arriverez à un résultat très-clair; et nous allons vous prouver qu'en dévidant l'idée de Dieu

ou de l'âme, vous n'aurez que votre fil, et rien au-delà (1).

Je réponds que, par rapport à l'âme, rien

---

(1) L'opinion qu'il existe derrière les phénomènes une *substance* qui est cause des phénomènes et qui contient la raison de ces phénomènes présente un point de vue absolument faux.

En partant du principe qu'on ne peut voir au-delà des phénomènes, il est clair que la recherche d'une substance placée au-delà de ce qu'on peut connoître est absurde.

La véritable route pour arriver à la *connoissance* réelle des choses est de suivre logiquement les faits qui se présentent à nos sens. L'instinct de l'intelligence, déposé dans le Recueil de quelques lois s'appelle logique, cet instinct a été calculé pour nos sensations, et les sensations, à leur tour, ont été calculées pour les objets extérieurs. C'est sur la route des sensations, élaborées par l'intelligence, qu'on arrive à la *vérité*.

Les incrédules ont raison de dire, qu'en dévidant le fil des phénomènes l'on n'a jamais que des phénomènes. Mais ces phénomènes n'ont pas de fin. Le moment n'est jamais là où l'on peut dire : Il n'y a plus rien à voir ni à connoître. Il faut donc pour suivre la même image, il faut dire, que le fil à dérouler n'a jamais de bout, et que ce n'est pas le fil, mais, les recherches, qui manquent à l'homme. En effet, le bout de mes connoissances n'est pas dans les choses, il est dans moi-même, il est là où j'ai cessé de voir et de penser.

n'est plus faux que de prétendre que tous les faits qui peuvent en étendre la connoissance, se trouvent épuisés. La connoissance de l'âme se compose du résultat des phénomènes qu'elle nous présente; tant que cette connoissance

---

La physique se compose de causes et d'effets, et nul physicien se plaint de l'impossibilité de trouver les explications des phénomènes, parce qu'il sent son ignorance des faits ultérieurs qu'il espère trouver un jour.

Le physicien se contente de répondre à un seul pourquoi. Il n'y a que le métaphysicien qui en demandant le pourquoi du pourquoi, s'avise de nous dire que nous ne savons la cause de rien. Mais, allez en avant dans vos recherches, et les réponses à vos pourquoi se multiplieront, et c'est là la marche de la vérité. La connoissance de Dieu est dans la contemplation de ces causes et dans l'étude de nous-même, comme êtres intelligents. Elle est encore dans le développement du sens moral qui nous aprend les mystères de l'amour pour tout ce qui est parfait et pour tout ce qui est en rapport avec le sentiment et le bonheur de l'être sentant et pensant. On voit que la véritable connoissance de Dieu croît avec les lumières: elle est dans la théologie, qui réunit et ennoblit les hommes, et non dans celle qui les sépare et les rend ennemis de leurs frères; elle est dans le cœur et dans l'esprit c'est à dire dans le sens moral réuni à la raison; elle se perfectionne avec l'homme et se dégrade avec lui; elle est surtout dans la connoissance de la vérité et dans le développement de l'intelligence.

peut être augmentée, la connoissance de l'âme n'est point épuisée. Je dirai la même chose de la connoissance de Dieu. La connoissance d'une *Cause intelligente* se puise dans la connoissance de la totalité des effets. Tant que j'aurai quelque connoissance à acquérir sur les phénomènes physiques ou moraux; tant que j'aurai des sens et une âme, j'aurai quelque chose à apprendre de ce que je dois penser de la cause suprême de tout ce qui est à la portée de mes sens et de ma pensée. Il y a plus : toute connoissance acquise sur la nature de l'intelligence, ajoute quelques rayons de lumière à l'idée que je me fais de l'intelligence suprême.

L'incrédulité de quelques athées vient de l'erreur populaire, qui leur fait croire que pour *connoître une cause* il faut aller au-delà des phénomènes. Les physiciens qui nient l'existence des âmes et de tout ce qui n'est pas matériel, ne pensent pas que leurs bons systèmes de physique ne vont jamais au-delà des phénomènes, et qu'il y a parité parfaite entre les sciences dont ils sont glorieux avec raison, et les sciences immatérielles qu'ils dédaignent sans raison.

Kant a fait voir dans ses Antinomies, que

quelques-unes de nos idées ontologiques peuvent être prouvées ou niées avec une égale apparence. Ce fait nous apprend qu'il ne faut jamais conclure au-delà des phénomènes. En raisonnant au-delà de leurs limites, on arrive à un idéalisme tellement inapplicable qu'il n'est plus en usage dans le monde des réalités (1).

C'est donc sur la trace des faits, que la psycologie doit marcher, c'est là que nous voyons un avenir de pensées, de connoissances et de développemens sans limites ; c'est là qu'il est téméraire de prescrire des bornes à l'esprit humain.

Il y a ici une autre considération à faire. Nos sensations, pour devenir des abstractions, subissent, dans les régions de l'intelligence, des métamorphoses, dont les lois sont encore peu connues ; et rien ne me paroît plus hasardé que de prédire le résultat futur de nos connoissances futures, tant qu'il y a des faits nouveaux à acquérir, dont les conséquences sont impossibles à prévoir.

---

(1) Voyez le chapitre 23 *de nos idées complexes de Substance*, dans les *nouveaux Essais* sur l'Entendement humain de Leibnitz.

Je me plais à penser que l'idée de Dieu, déposée dans le dictionnaire de toutes les nations, comme un germe d'idées, passera un jour des régions de l'imagination à celles de l'intelligence, pour se révéler à l'homme dans toute sa gloire.

Les idées populaires sur la nature de l'âme et sur celle d'une cause première, suivent de loin en loin le progrès des sciences; elles sont bienfaisantes ou meurtrières suivant la masse des idées saines ou fanatiques répandues chez le peuple. Le temps viendra où les idées à la fois les plus sublimes et les plus consolantes ne serviront plus d'armes au fanatisme; et la religion, faite pour réunir et consoler les hommes, cessera enfin de les séparer par une intolérance aussi absurde que cruelle.

Ce n'est pas toujours par l'imagination qu'il faut combattre l'imagination. Un pareil combat, fait à coups de nuages, n'a aucun résultat solide : c'est par la lumière qu'il faut combattre le fanatisme et l'erreur. En opposant croyance à croyance, on ne fait que changer d'opinion. C'est en opposant quelques principes solides, puisés dans la nature de l'homme, qu'on parviendra à éteindre la matière incendiaire déposée dans nos premières instructions

populaires. Chaque secte et chaque faction conserve l'espérance de faire usage un jour de ce combustible; chacun s'en sert tour à tour pour le malheur et la honte des partis, qui se rendent imbécilles et féroces pour nuire aux ennemis qu'ils se sont faits, en attendant qu'on se serve des mêmes armes contre eux-mêmes.

La grande masse des lumières s'est portée jusqu'ici sur les sciences à sensations, je veux dire sur la physique et tout son nombreux et brillant cortège. Quoique ces sciences ne nous aient donné aucune lumière sur la nature de l'ame, les savans de nos jours, qui partent de la supposition gratuite que l'âme est matérielle, attendent de la physique de la chimie ou de la physiologie, quelque revélation sur la nature de ce que nous appelons *esprit*.

Je me garderai bien de prédire ce qu'on pourra savoir ou ne pas savoir un jour; mais la logique la plus incontéstée nous apprend que pour former quelque science que ce soit, il faut s'occuper des faits que cette science nous présente: or nous n'avons point encore une bonne psycologie expérimentale.

Nous avons en psycologie deux sources de lumières tout-à-fait distinctes: l'une, fondée

sur les observations faites sur les objets qui nous entourent; l'autre, puisée dans le moi. Les observations faites sur les objets extérieurs n'acquièrent de certitude que lorsqu'elles sont confirmées par le sentiment intime, source première de ce que nous appelons évidence.

Les savans de profession, toujours enveloppés par les pensées des autres, sont peu faits pour se voir à nu. Hume, le plus profond des psycologues, a répandu un doute salutaire sur des opinions paralysées par une longue habitude; il a défriché le terrain, mais il n'y a rien semé. Bacon et Leibnitz étoient d'admirables observateurs, mais ils se sont plus occupés des opinions d'autrui que de l'étude de leur propre esprit. Les coups-d'œil profonds qu'ils ont jetés sur la nature de l'esprit humain, étoient plutôt relatifs à quelque opinion scientifique, qu'une suite d'observations faites sur la marche de leurs idées. Ces grands hommes ont plané sur la psycologie, mais ils ne l'ont point parcourue.

On a vu dans mon ouvrage, que le grand obstacle au progrès de la psycologie vient de la difficulté d'observer le sentiment lorsqu'on ne fait que penser, ou de penser lorsqu'on ne fait que sentir; de manière que l'homme,

qui pense ne peut voir l'homme qui sent, et que l'homme qui sent ne peut voir l'homme qui pense.

Les sciences les plus importantes, la connoissance de Dieu et celle de l'âme sont donc encore à conquérir, et je me plais à croire que les régions intellectuelles seront un jour dévoilées aux regards de l'intelligence humaine.

L'opinion précède toujours la science. Sans cela, d'où viendroient les questions qui précèdent la connoissance?

Nous ne connoissons l'âme que par les phénomènes du sentiment et de la pensée, et nous ne connoissons les corps que par ce que nous en disent les faits qu'ils nous présentent. Nous ne savons ce que c'est que la matière, nous ne savons pas mieux ce que c'est que l'esprit. Ce n'est qu'en suivant partout la trace des phénomènes, qu'on arrive aux régions de lumière et à des résultats inattendus.

L'abstraction nous fait voir au-delà des phénomènes par le moyen d'une sage analogie. Le pensée découvre des points de vue nouveaux, et tel point de vue nouveau fait naître des pensées nouvelles.

Déjà nous voyons que les lois du mouvement des corps ne s'appliquent point aux opérations de l'esprit, et que les connoissances physiques ne nous apprennent rien sur la nature de l'âme. Ce n'est qu'en étudiant l'action de l'âme sur l'âme, ce n'est qu'en sondant ses propres facultés, ce n'est qu'en dévoilant des lois toutes spirituelles, qu'on voit naître quelques lumières dans les régions de l'esprit humain.

L'idée qu'on se fait de Dieu comme cause première, varie avec les idées que nous nous faisons des choses, des effets. Cette idée, soit dans son abstraction, soit dans sa composition, même la plus bizarre, est toujours prise des objets extérieurs. L'idée la plus abstraite d'une cause première dépend aussi du système que nous nous faisons des causes, et le système des causes dépend de l'idée que nous nous faisons des effets. Allez-vous au-delà des faits, vous arrivez à des abstractions, où selon Kant, on peut prouver le pour et le contre.

Il faut donc s'arrêter aux faits; et certes les faits sont assez saillans, assez nombreux, pour convaincre le plus incrédule de l'existence d'une Suprême Intelligence sans laquelle le majestueux édifice des connoissances humaines

crouleraït dans le chaos. En réalité, toutes nos connoissances ne sont que des effets rangés et posés sur des ténèbres sans fond, où tout devient lumineux et solides sitôt qu'on admet une suprême intelligence; et où tout est ténèbres et illusion si on ne l'admet pas. Le vulgaire a demandé qu'est-ce qui soutient la terre? Le philosophe répond : c'est le mouvement. A la demande sur quoi repose l'édifice des connoissances humaines, il n'y a de réponse que celle de dire que c'est sur l'idée de Dieu.

Si la psycologie admettoit des idées innées, je dirois que l'idée de cause est innée, tant il est dans la nature de l'esprit humain de chercher des causes aux effets. Cette recherche tient à l'instinct de l'intelligence, qui tend à rapprocher sans cesse les idées faites pour être en rapport les unes avec les autres.

Cet instinct, qui est le fondement de nos connoissances; cet instinct, qui nous fait chercher la cause de tout, ne seroit-il point un appel fait à la raison, pour chercher Dieu, non dans les visions de l'homme crédule mais dans le livre de la nature, c'est-à-dire, dans les sciences et dans la vérité?

Il ne faut pas s'effrayer de voir chez toutes

les nations les idées religieuses naître dans le pays de l'imagination. L'intelligence humaine ne fait que de naître; presque toutes nos idées morales, toutes celles qui font notre destinée sociale, sont nées dans le même pays. Tout le système social est mû par des idées confuses, composées de beaucoup d'imagination et de quelque germe de raison. Cette masse d'idées s'épure peu-à-peu, et la raison se développe par le mouvement même de l'imagination. C'est sur cette masse d'idées populaires, qui fait la destinée sociale de l'homme, qu'il faut agir sans relâche.

Nous voyons l'astre de la science planer sur un chaos d'idées obscures, qui agitent l'enfance des nations; nous voyons la lumière pénétrer peu-à-peu cette masse informe pour y faire germer les rapports dont se compose la *vérité*. Tout, dans la nature, tend à la vie par le développement; et les idées obscures, nées de nos premières sensations, ne disparoissent comme sensations que pour renaître sous la forme de vérité. Voyez dans le microscope solaire les efforts des élémens pour suivre les lois de leurs affinités; c'est l'image des idées populaires pénétrées de partout par le gaz lumineux des sciences.

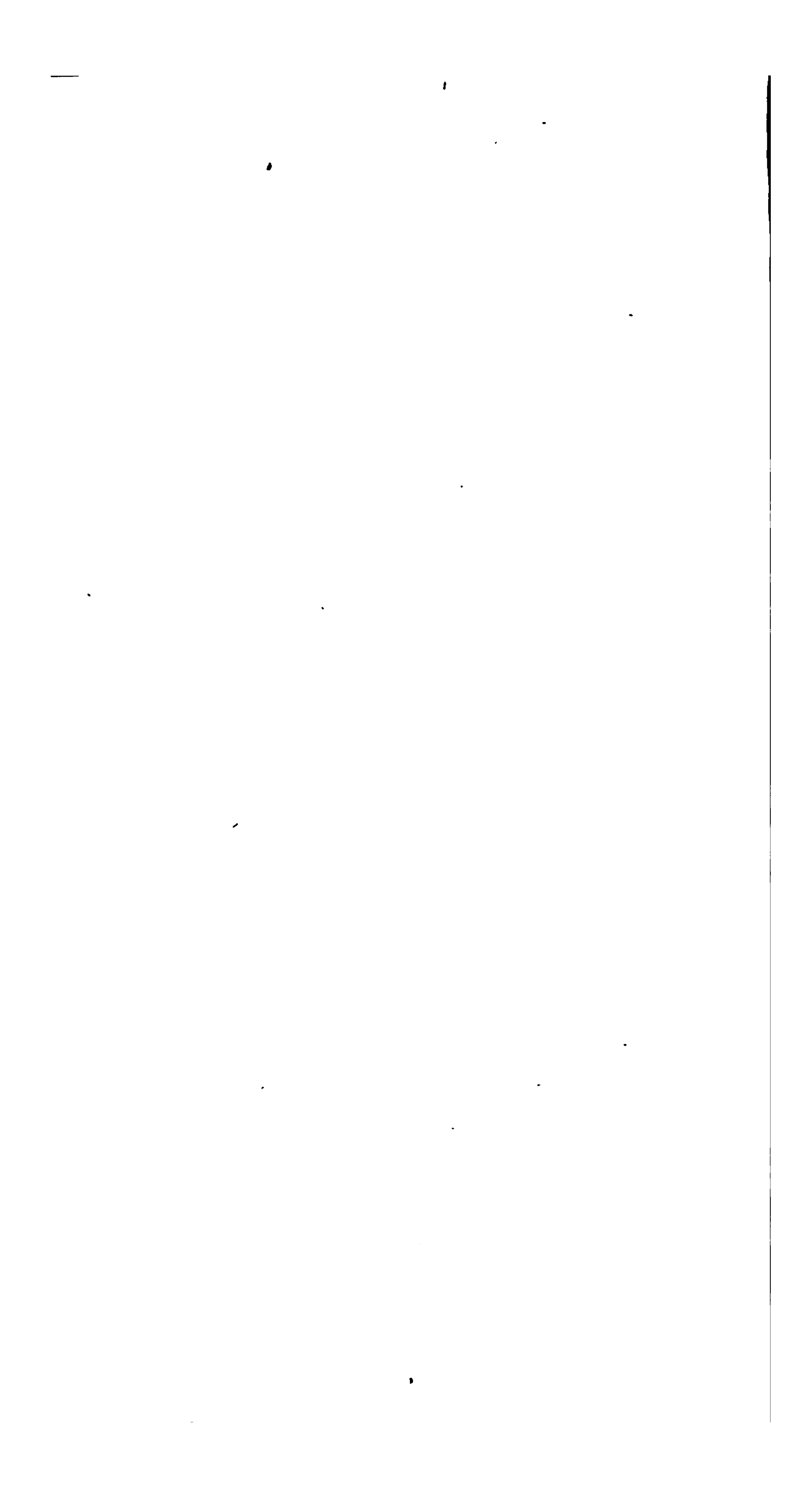
L'instinct de l'abeille est calculé sur le court espace de sa durée; l'instinct de l'homme l'est sur un avenir étendu. L'intelligence humaine porte en elle tous les élémens de son développement. L'âme du sauvage renferme le germe de Newton, et l'âme de Newton renferme le germe de tel homme du temps avenir, qui sera à Newton ce que ce grand homme a été au sauvage. La route de cet avenir étendu est dans la connoissance des phénomènes spirituels combinée avec les phénomènes que nous présentent les corps. Tout porte à croire que l'Intelligence nous dévoilera un jour des connoissances sur l'âme non moins étendues que celles que nous avons de la matière.

L'idée de Dieu, la recherche des causes, déposée dans l'instinct de l'esprit humain, semble le présage d'une révélation reservée, non à l'imagination, mais à la raison de l'homme. La connoissance de Dieu sera le dernier terme du développement de l'intelligence humaine, qui, dans la cause première, verra la réalité des apparences que nous cherchons sans cesse sans la trouver jamais.

QUELQUES FRAGMENS

D'UN

ESSAI SUR LA MÉMOIRE.



PRÉFACE.

Je termine avec regret mon travail sur la mémoire.

Que n'aurois-je pas à dire sur la réminiscence, sur le rappel des idées, sur la différence de l'imagination et de la mémoire, sur l'influence du langage, sur le bon emploi, si souvent méconnu de la mémoire. Je n'ai pu qu'ébaucher mes idées.

J'ai repris trois fois ce sujet si fécond et si propre à y placer l'application de mes principes. Mais à chaque pas que je faisois je voyois s'étendre l'horizon de mes recherches; il eut fallu faire un second ouvrage, peut-être aussi volumineux que celui-ci, pour dire toute ma pensée.

Pressé par les circonstances, j'ai pris le parti de donner mes idées par fragmens. On ne distingue que trop les idées d'uu premier

travail, moins développées, moins étendues de celles d'un troisième effort. Mais ces idées, toutes imparfaites que je les trouve, je ne pourrois les étendre, ni les lier entr'elles sans faire un nouvel ouvrage.

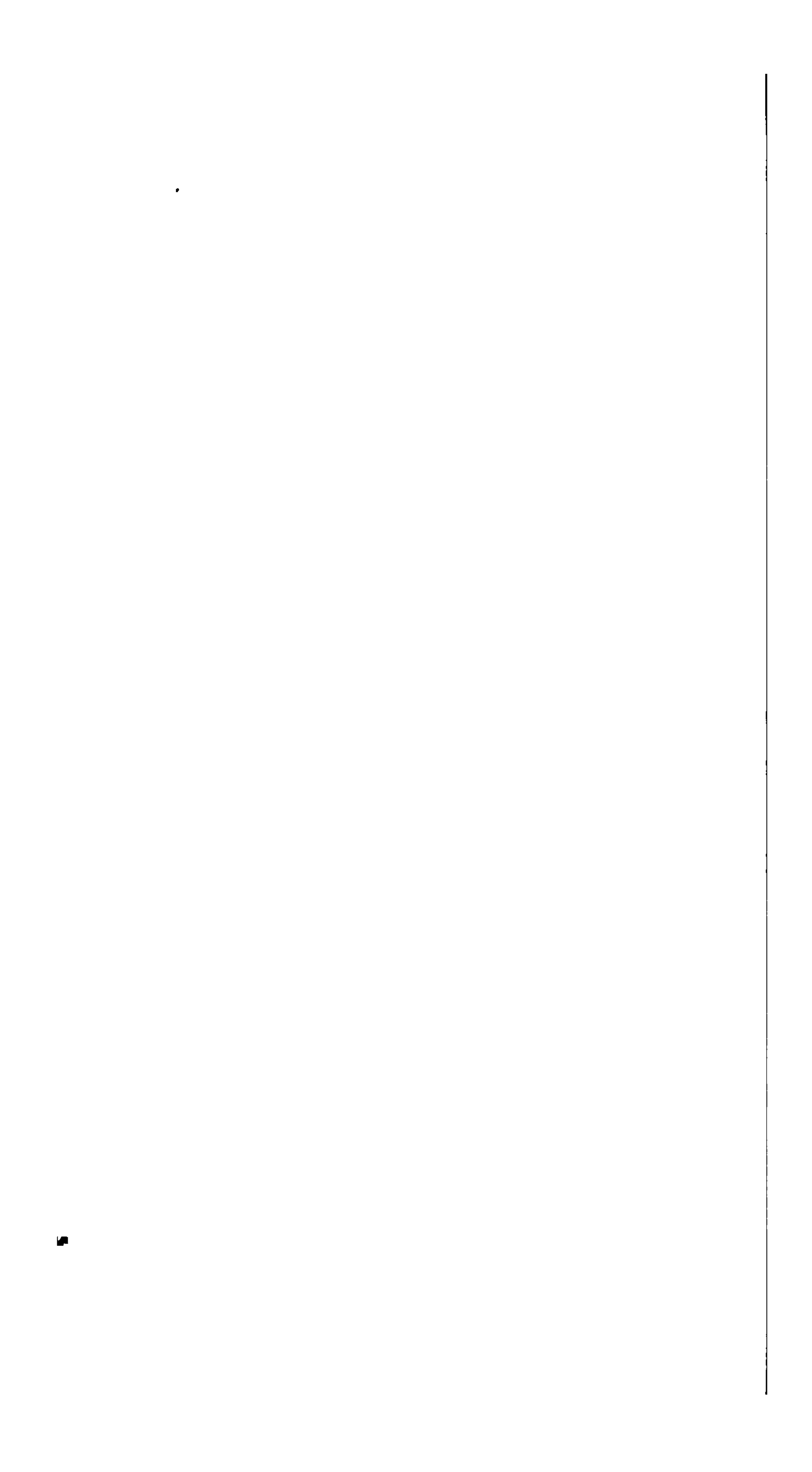
Il faut dire un mot de la méthode que j'ai suivie dans tout le cours de ces Études de l'homme.

On n'a que trop souvent traité la philosophie rationnelle comme un problème de géométrie, tandis qu'il falloit l'étudier comme l'Histoire Naturelle par les faits. La psycologie est une science d'une immense étendue, puisqu'elle suppose la connoissance de ce qu'il y a de plus compliqué en physique, combinée avec la connoissance du système rationnel encore plus riche peut-être en préjugés qu'en principes.

Que l'on ne croie point, que dans ma course philosophique j'aie employé mes principes à établir un système. Mon point de départ a été les principes, exposés il y a seize ans dans mes Recherches sur l'Imagination. Je me suis laissé aller au paisible cours de mes pensées

sans autre but que de raconter ce que je voyois sur ma route, et de ne jamais dire que ce que j'avois vu dans moi-même. Ce travail sembloit doubler mon existence : c'étoit moi, et puis un autre moi qui me voyoit passer. C'est ainsi que l'idée de sensibilité (principe moteur de l'imagination) s'est montrée à mes regards divisée en trois classes de sentimens ; ce qui répand un jour nouveau su toute l'étendue de notre Être spirituel. J'ai vu la théorie des abstractions et toute la logique sortir de la définition de l'Intelligence déjà éclaircie par le jour répandu sur l'imagination. Le système du sens moral je l'ai trouvé sur ma route.

J'ai parlé du pays de l'âme et de la pensée comme si nul homme ne m'avoit précédé dans cette carrière. Rien de plus ennuyeux que de répéter ce que d'autres ont dit, et rien de plus absurde que de faire de la controverse dans un sujet sans principes bien démontrés et universellement admis. Quand personne ne sait la route, il ne faut pas se



QUELQUES FRAGMENS D'UN ESSAI SUR LA MÉMOIRE.

Considérations générales sur la Mémoire. Elle crée le temps.

Ce qui distingue la mémoire spirituelle de la mémoire des organes.

Un des nobles produits de la pensée c'est d'avoir créé le *temps*. Le temps n'existe pas pour la matière, il est de la création des âmes. Le magnifique édifice des effets et des causes, la succession et la liaison de tout ce qui est, sont l'œuvre de l'esprit; l'ordre même des êtres contemporains n'existeroit pas sans l'esprit qui les range dans le temps et l'espace.

La faculté créatrice du temps réside dans

sens intérieur : aucun sentiment ne peut être produit que par un premier mouvement uniquement approprié à ce sentiment, comme aucune idée d'un objet extérieur ne peut être produite que par un premier mouvement de l'organe de cette idée. Sans doute que l'organe du sens intérieur (1), après avoir produit un premier sentiment, acquiert, par là (comme les organes des sens extérieurs), un second moyen d'excitabilité, qui place cet organe à la fois sous le commandement de l'âme et sous les lois de la vitalité.

Sitôt qu'un premier sentiment ou une première idée sont entrés dans le cercle mystérieux de l'âme ils n'en sortent plus ; ils y demeurent à la disposition ou de l'âme ou de la vitalité selon les lois de l'union des deux substances.

De là, la grande distinction de la mémoire, en mémoire spirituelle soumise aux lois de l'imagination et de l'intelligence, et en mé-

---

(1) J'appelle organe d'une sensation tout ce qui, dans l'organisation, peut produire une sensation ; et j'appelle organe de la mémoire ce même organe affecté par une première sensation, de manière à la reproduire selon le commandement de l'âme ou de la vitalité sans la présence de leur objet.

moire organique soumise aux lois de la vitalité.

Le caractère distinctif des lois de la mémoire spirituelle, j'ai cru la trouver dans le sentiment de l'unité. Il y a dans le domaine de l'imagination (comme dans celui de l'intelligence) des points d'harmonie et des principes, qui soulèvent à la fois une chaîne d'idées ou de sentimens; et c'est à trouver ces centres autour desquels tout se lie, que consiste le secret de la mémoire spirituelle.

La partie matérielle de la mémoire est du ressort de la médecine encore plus que de la psycologie. Elle tient à l'état momentané de l'organisation et suit plus ou moins toutes les phases de la vitalité.

Le plus souvent le produit de la mémoire suppose la combinaison des deux puissances élémentaires, celle de l'âme et celle des organes. Mais ce n'est qu'après avoir tenté l'analyse des forces élémentaires, que l'on peut arriver à quelque connoissance de leur combinaison.

Ces principes posés, tâchons de pénétrer dans le domaine de la singulière faculté appelée mémoire.

Ce qu'il faut entendre par la mémoire. Elle consiste dans la durée des impressions faites sur les organes, et sur l'âme. Recherches sur les lois de la mémoire, et sur l'importance de l'ordre dans l'économie spirituelle.

Bacon observe que la théorie de la mémoire est une science très-négligée. Je ne vois pas que depuis Bacon on ait fait de notables découvertes sur la nature de cette faculté.

Il y a dans les forces de la nature une énergie que nous ne pouvons assez admirer. Ne voyons-nous pas sortir du germe d'une plante la longue série des individus qui composent son espèce? Les mouvemens des corps célestes, et tous ceux dont se composent les grandes lois de la nature ne prouvent-ils pas cette étonnante énergie?

Il semble que l'énergie des sensations, qui se conservent dans la mémoire à travers le tumulte apparent des organes de la vie, il semble, dis-je, que cette énergie a quelque chose des grandes lois dominatrices de l'Univers. N'est-ce pas sur les lois de la mémoire

que reposent celles de tous les êtres intelligens et sensibles? Que seroient-ils tous sans elle ?

Le secret de la mémoire semble placé dans le mystère de l'union de l'âme avec le système matériel de l'homme.

Le néant a précédé la première sensation : cette sensation est venue appeler à la vie le singulier composé de deux systèmes si différens et cependant si étroitement liés l'un à l'autre. Sans la mémoire ce premier éveil de la vie eût été suivi de la mort. Ce fut la mémoire, qui, en attachant la première sensation à quelque point de l'univers, appelé objet extérieur, consolida la naissance de l'âme.

Toute sensation laisse une impression dans l'organe, et une impression correspondante dans l'âme. Voilà la grande loi de la mémoire.

Ces deux impressions demeurent dès-lors soumises, celle des organes à la vie matérielle, celle de l'âme à la vie spirituelle ; toutes deux modifiées par les lois de l'union de l'âme avec les organes.

Nous voyons avec quelque évidence que

les impressions faites sur les organes portent l'empreinte du système matériel, tandis que les impressions faites sur l'âme suivent les lois du système spirituel. Les pensées nées du sentiment de nos besoins obéissent aux lois de la vitalité; et les sentimens du beau, les sentimens moraux, et tout le domaine des abstractions, créé par l'intelligence, suivent des lois toutes spirituelles. Ne voyons-nous pas les besoins matériels s'éteindre dans la jouissance, tandis que les besoins de l'âme se développent et se perpétuent par le plaisir même qu'ils nous donnent.

La vie de l'être intelligent est la combinaison des lois de nos organes avec les lois du principe pensant et sentant. Chez l'homme sensuel, et chez l'homme maladif les organes dominent la pensée; chez l'homme pensant, qui a senti sa dignité d'homme, les lois de l'âme dominent la matière. L'empire des organes sur les idées ressemble au despotisme: il peut tout lorsque les sujets sommeillent, il ne peut rien lorsque le sentiment et la pensée sont là.

Mais qu'est-ce que ces doubles impressions qui agissent et n'agissent pas? Qu'est-ce qu'une idée à laquelle je ne pense pas,

une idée qui est et qui n'est pas? Et dans les organes des sens qu'est-ce qu'une impression qui est tantôt muette et tantôt parlante? Il y a donc derrière toutes ces impressions des fils qui les meuvent. Ces agens invisibles quels sont-ils ? Voilà des mystères qu'on sera long-temps à éclaircir. Voyons les faits.

Les impressions faites sur les organes suivent les lois de la vitalité : les impressions faites sur l'âme suivent les lois de l'imagination et de l'intelligence. L'esprit emploie la mémoire à penser et à sentir : les organes de leur côté n'opèrent sur l'âme que pour servir aux besoins de l'organisation.

Ces deux ordres d'impression n'agissent jamais séparément, et l'influence de l'une sur l'autre varie sans cesse.

Les impressions conservées dans l'âme croissent par l'usage des facultés actives ; et les impressions conservées dans les organes dominent en raison de l'absence de l'âme, et de l'activité des organes. L'homme sensuel finit par éteindre sa pensée : l'homme né pour penser finit par dominer la matière.

Toutes ces impressions, tant organiques que spirituelles, sont sujettes à varier d'intensité selon l'activité que l'âme ou les organes dé-

ploient sur elles. Il y a une espèce de mémoire pour ces intensités, je veux dire qu'elles tendent à se conserver. Des impressions devennes très-vives conservent dans l'âme quelque degré de cette vivacité. Je ne sais si les mêmes lois existent dans les organes : très-souvent l'apathie suit une trop grande activité de l'organe.

Mais voici une loi de la plus grande importance. La mémoire ne consiste pas seulement dans la conservation des idées, des sentimens et des rapports : *la mémoire spirituelle conserve l'ordre des idées des sentimens et des rapports.* L'ordre est le principe de toute perfectibilité. L'ordre dans les idées produit les rapports, l'ordre dans les sensations prépare le beau, et l'ordre dans les sentimens moraux produit (comme dans la musique), accord ou dissonance, haine ou amour, désordre ou harmonie. Cet ordre créé par les facultés actives se conserve, pour faire une mémoire toute spirituelle. Les abstractions, les idées réfléchies, (les rapports) ne sont pas le produit immédiat des impressions émanées de l'intelligence : L'*ordre* des idées, qui fait l'âme de l'intelligence est l'ouvrage de l'âme, et cet ordre se conserve ; ne voyons

nous pas un mathématicien résoudre des problèmes que l'ignorant le mieux constitué ne résoudra pas, parce que l'ordre s'est conservé dans l'âme du savant. La beauté aussi émane de l'ordre, cet ordre a ses lois, et ces lois émanent du principe du beau qui réside dans l'âme. Il en est de même de l'harmonie des sentimens moraux; ils nous plaisent ou déplaisent par un principe, appelé sens moral, qui réside dans l'âme. Ces principes, dont dépend la perfectibilité de l'esprit humain tous nés de l'ordre, se conservent : ils ne viennent pas de l'organisation qui ne suit que les lois du principe vital; issus d'une plus noble origine, ils viennent de l'âme dont ils suivent les lois. Les organes dérangés peuvent retarder ou précipiter le mouvement de l'esprit, mais l'obstacle une fois levé, l'âme reprend aussitôt son empire.

La vie est une combinaison non-interrompue des deux systèmes spirituel et matériel, toujours liés l'un à l'autre, quoique distincts dans leurs résultats. Les sens sont la porte par laquelle l'âme fait son entrée dans le magnifique ensemble des objets extérieurs appelé l'univers. Les organes fournissent les idées, que le sentiment moule ou modifie

en conséquence de ses rapports avec les idées. Ce travail de l'imagination est le premier moteur de l'intelligence dont les lois, sous le nom de logique, nous mettent en rapport avec les objets extérieurs en produisant ce que nous appelons la *connoissance* de ces objets.

Nous avons vu, que la mémoire de l'âme ne tient pas seulement à la conservation des impressions isolées; *elle tient surtout au maintien de leur ordre.* Mais l'ordre des idées, des sensations et des sentimens émane de l'imagination et de l'intelligence, et la conservation de cet ordre tient à l'exercice de ces mêmes facultés. *Ce que nous appelons mémoire tient donc éminemment à l'âme même, et c'est dans le sentiment et la pensée qu'il faut chercher la bonne memnonique.* L'ordre des idées, des sentimens et des rapports excite les facultés actives, et l'énergie de ces facultés, en perfectionnant cet ordre, le consolide. C'est dans l'harmonie des impressions, née de l'instinct même de nos facultés, que réside le principe de la perfectibilité dont l'esprit humain est susceptible. L'ordre des idées, conservé dans la mémoire, éveille les facultés, qui à leur tour

perfectionnent et maintiennent cet ordre. Le musicien rangera toujours mieux les sons, dont l'harmonie animera de plus en plus son talent. Il en est de même de tous les talens.

De l'ordre des idées émanent aussi toutes nos abstractions; cet ordre est à la fois créateur et conservateur des produits de l'esprit, c'est de l'âme qu'il émane et c'est dans l'intelligence même que sa mémoire réside.

Il faut distinguer la mémoire de l'imagination de la mémoire de l'intelligence.

La mémoire de l'imagination se subdivise selon les trois classes de sentimens qui font l'âme de cette faculté.

De la mémoire de nos besoins matériels.

Toutes les lois du système organique de l'homme émanent de la vitalité. La conservation de l'ensemble organique qui compose *la vie* est le but de tout les mouvemens vitaux. Mais la véritable vie des corps organisés ne tend pas seulement à la conservation de l'individu; dans le mystère de leur vie réside encore le maintien de l'espèce, qui étend indéfiniment l'idée que nous nous formons de la puissance organique.

Le système spirituel de l'homme semble comme emboité dans le système matériel. La spiritualité a un centre dans lequel tout se réunit, et duquel tout émane. Ce centre d'activité réside dans le *moi*, dont nous avons le sentiment le plus intime. De ce moi émane l'unité de conception qui fait l'âme de l'intelligence; de lui émane l'harmonie qui est l'âme du beau, et cette autre harmonie du sens moral que j'appelle sympathie. L'unité est partout le cachet de l'âme, et le véritable ressort de la mémoire.

Tous les mouvemens spirituels et vitaux supposent des rapports préétablis entre le système matériel et spirituel. Le sentiment de l'harmonie de ces systèmes compose *le bonheur* auquel tout homme tend instinctivement.

Les mouvemens organiques émanés, de la vitalité, ne s'adressent pas tous à la sensibilité; le sang circule sans s'adresser à l'âme, et la digestion s'opère sans le concours de notre volonté.

Les mouvemens vitaux qui s'adressent à la sensibilité je les appelle *besoins matériels.* Ils sont probablement les premiers excitateurs de l'âme, et il est à croire que le premier éveil de la vie est opéré par le sentiment

d'un besoin plutôt que par la sensation d'un objet extérieur à l'homme, comme son, couleur, etc. Le sentiment a précédé l'idée.

Le premier éveil des sens extérieurs vient ouvrir la porte à une foule de sensations. Ces sensations sont des idées, qui, liées au système de la sensibilité, commencent le jeu mystérieux de l'union de l'automate avec l'être pensant et sentant; chaque idée, née dans la sensation, rencontre dans cette sensation un point *sensible* qui produit aussitôt un sentiment (1). Le sentiment, une fois éveillé, réagit ensuite sur les idées de préférence, pour établir ce que nous appelons *l'association des idées.*

Mais bientôt la pensée s'éveille, et les associations des idées, loin de suivre les lois de la vitalité suivent les lois du sens moral ou du sentiment du beau, émanées l'un et l'autre du principe spirituel. Enfin l'intelligence paroît et la vérité élève son flambeau sur la route ténébreuse de la vie.

Supposons tous les sentimens et toutes les idées conservées dans la mémoire, comme autant de représentans des choses passées; tous ces points lumineux, qui dessinent le tableau

(1) Nous avons vu qu'il falloit admettre que chaque sensation étoit composée d'une idée et d'un sentiment.

de la vie écoulée, tiennent d'un côté à l'âme, et de l'autre à la vitalité. Ces points, que j'appellerai *souvenir* ont des destinées différentes.

Les sentimens de nos besoins ne sont jamais de simples souvenirs; ils ne sont jamais, ou bien rarement, complètement assoupis. Delà vient que de *penser* à nos besoins n'est pas une simple pensée, c'est en même tems une excitation du sentiment vital; ce n'est plus un simple souvenir, c'est encore du sentiment qui est venu se loger dans le souvenir.

Delà la variabilité prodigieuse de nos souvenirs sensuels. Avons-nous besoin de manger, le souvenir des mets a une intensité bien différente du souvenir de l'homme qui a fait son repas.

Nos idées sont parfois associées quelque part aux sentimens, de manière à être éveillées par le sentiment.

Delà la grande vivacité des idées d'imagination, excitées par un sentiment qui n'est jamais le simple souvenir d'un mouvement éteint, mais un mouvement réel, toujours plus ou moins excitable par les lois mobiles de la vitalité.

L'imagination est, comme nous l'avons vu,

animée par la sensibilité : or la sensibilité est toujours plus ou moins présente à la mémoire, de manière que ce que nous ne croyons *qu'imaginer*, a quelque chose d'une existence réelle née d'un mouvement réel, et non de simple réminiscence.

Le caractère de la mémoire de nos besoins matériels est donc d'être très-variable, tantôt très-inflammable, et quelquefois presque nul.

Une vive douleur physique tient à un dérangement dans telle partie du système organique, qui une fois rétabli, ne se reproduit plus. Delà l'oubli d'une douleur physique lorsqu'on se porte très-bien.

Il y a entre nos sentimens des rapports infinis, qui font, que dans tel état des organes, tel souvenir est très-excitable, tandis que tel autre ne l'est pas du tout. Ces rapports peu connus varient à l'infini, et ne sont pas sans importance dans la médecine.

D'un autre côté les besoins s'annoncent par l'excitabilité de toutes les idées qui peuvent les flatter, de manière que le mouvement de la vie, qui produit sans cesse des besoins plus ou moins sentis, tantôt anime et tantôt assoupit tel souvenir suivant l'état infiniment variable des organes,

Le véritable artiste réside dans l'âme même et jamais au-dehors d'elle.

Tout est isolé dans les objets extérieurs, puisque toute liaison des objets vient de nous; mais rien de ce qui est isolé ne peut-être beau, puisque tout ce qui est beau suppose accord et harmonie.

Le beau est dans le domaine du sentiment ce que les abstractions sont dans l'empire de l'intelligence; l'harmonie et l'abstraction se composent de *convenances* émanées de la nature intime de l'être pensant et sentant.

La véritable mémoire du beau suppose la conservation des élémens (sensation) dont la beauté se compose : mais la beauté ne consiste pas dans la simple présence de ces élémens, comme beauté elle est toute entière dans l'unité d'harmonie qui compose le sentiment du beau. La conservation d'un palais ne consiste pas dans l'entassement des matériaux dont il est composé, elle suppose de plus le maintien de l'ordre dans lequel ces matériaux sont placés : mais le sentiment de l'ordre ne peut venir que de l'âme. Il y a donc des rapports préétablis entre les sensations et l'âme, qu'il est intéressant de connoître.

Distinguons la sensation, par exemple d'un

son, de l'impression du rayon sonore sur l'organe qui a fait naître ce son. Nous remarquerons que la sensation n'a pu naître que par l'organe ; mais une fois arrivée à l'âme comme sensation, cette sensation vit sous l'empire du sentiment du beau qui en dispose par les lois de la beauté, puisque cette sensation peut être employée dans quelque œuvre des beaux-arts. Par la loi de l'union de l'âme avec le corps, l'organe et la sensation demeurent toujours unis quoique jamais confondus. Delà vient que des mouvemens purement organiques peuvent devenir excitateurs de sensations : mais ces excitations isolées ne suivent que les lois des organes. Des sons produits par le mouvement des organes ne peuvent devenir musique que lorsque l'âme est venu répandre sur eux le souffle de l'harmonie par le sentiment de l'unité.

Il y a donc dans la sensation quelque chose en rapport particulier avec l'âme, et une autre chose, en rapport organique avec la vitalité. Je place dans l'élément soumis à la matière la mémoire matérielle, et, dans ce qui est en rapport avec l'âme, je place la mémoire spirituelle.

Dans l'œuvre des beaux arts l'âme obéit

aux lois de la beauté, tandis que dans les rêves ou dans les maladies les souvenirs matériels dominent.

Dans les opérations où l'âme prend part, on distingue les lois émanées de la vitalité, des lois émanées de l'âme. Toutes ces lois, toujours distinctes et jamais confondues, semblent quelquefois se troubler dans leur marche mystérieuse, mais les orbites tracées par l'âme et celles parcourues par la matière s'achèvent sans se confondre : l'artiste termine son œuvre, et le dormeur finit son rêve, l'un d'après les lois de l'âme, l'autre d'après celles des organes, tous deux d'après les lois de l'union des deux systèmes, qui dans cette vie se balancent dans leurs oscillations, de manière à se dominer tour à tour.

La véritable mémoire de l'artiste est dans le sentiment de l'harmonie et de l'unité. Ce n'est pas une suite de sons isolés qui constitue le souvenir du musicien, c'est le sentiment de leur unité et celui de leur ensemble qui font qu'on se rappelle un air. Le musicien, qui cherche à se rappeler un air, commence par quelque passage, quelque fragment de l'ensemble ; et ce n'est qu'après avoir trouvé le *motif* de l'air qu'il dit qu'il s'en souvient.

Ce sentiment de l'unité où le placer si ce n'est dans l'âme?

Le secret de l'invention dans les beaux arts consiste à trouver ces points d'harmonie que l'artiste distingué sait réunir sous une unité plus relevée pour concentrer tous les détails dans l'unité de l'ensemble. La véritable invention et la vraie memnonique consistent à trouver partout le point central autour duquel tout se rallie.

Tous les *arts d'exécution*, depuis le danseur de corde jusqu'au poëte, supposent dans leurs opérations le concours du système musculaire avec le système nerveux. Cette liaison des deux systèmes peut devenir une cause de souvenir et une cause d'oubli. Les muscles peuvent exciter l'organe nerveux, et le peuvent arrêter. Le souvenir peut se conserver dans l'âme, mais demeurer inerte faute d'excitation, ou perdre la régularité de sa marche par l'engourdissement de quelque organe. Une voiture peut rester entière quoique embourbée ou entravée dans sa marche par le sol qui la porte.

L'harmonie entre l'intelligence et l'imagination répand dans les beaux arts, comme dans le sens moral, ses salutaires influences. Certainement l'artiste raisonne en travaillant,

il sent et il pense à la fois. Tantôt la pensée guide le sentiment, tantôt le sentiment guide la pensée. Cette harmonie des deux agens spirituels et matériels prouve l'accord des deux facultés Que de mystères dans cette harmonie! La *pensée* divise et assortit les élémens de la sensibilité d'après des lois bien peu connues, et le *sentiment* à son tour semble guider la pensée. Comment le simple jeu des organes opéreroit-il toutes ces merveilles?

De la Mémoire des sentimens moraux.

J'appelle *sentimens moraux* les sentimens d'autrui en tant qu'ils peuvent agir sur notre propre sentiment. Voyons la mémoire de cette classe de sentimens, dont se composent tous les mouvemens sociaux.

Nous sommes organisés pour exprimer et comprendre les sentimens d'autrui comme nous le sommes pour parler et entendre la langue que nous savons. Les sentimens moraux ont leur langage comme les sons et les couleurs ont leur langage. Mais pour n'avoir pas des organes particuliers, comme ont les

sons et les couleurs, les sentimens moraux n'en sont que mieux compris, puisque tous les organes les servent. Les accens de la voix, les regards, les gestes, les actions et les paroles, tout sait parler au cœur : aux yeux de notre sentiment tout trahit le sentiment d'autrui.

La Rochefoucault a dit : « Tous les sen-» timens ont chacun un ton de voix, des » gestes et des mines qui leur sont propres. » Et ce rapport bon ou mauvais, agréable » ou désagréable, fait que les personnes » plaisent ou déplaisent ». Voilà des faits importans qu'on n'a point su lier à la psycologie !

L'association des idées est une espèce de langage. La transition d'une idée à l'autre, découvre souvent ce qu'on a pensé sans l'avoir voulu dire : le véritable sens de ces transitions, il faut le chercher dans les rapports que la nature même a établie entre les sentimens et les idées. Les rapports des sentimens aux idées, qui produisent ce qu'on appelle association des idées, font connoître tel sentiment par telles idées, et telles idées par tel sentiment. En voyant un avare, on peut deviner ce qu'il va dire sur tel sujet, comme

aussi en entendant telle parole on peut deviner que l'homme qui parle est un avare.

Les sentimens même agissent sur nous par l'accord ou la dissonance qu'ils exercent sur notre propre sentiment. S'ils plaisent par leur dissonance, c'est que cette dissonance tient à un accord plus relevé, comme lorsque pour notre bonheur même on nous blesse dans quelque sentiment.

La musique du cœur a ses lois comme l'harmonie musicale a les siennes. Ces lois qui supposent harmonie et dissonance, supposent comme dans les beaux arts, le sentiment de l'unité. Il faut sentir *à la fois* mon sentiment et celui d'autrui pour prononcer sur leur accord ou leur non-accord ; ce qui indique que nos sentimens moraux ne sont jamais sentis isolément, puisqu'ils ne le sont jamais que comme accord ou dissonance.

On ne sauroit assez faire remarquer l'importance de l'unité dans le domaine spirituel de l'homme. La musique a ses unités partielles divisées par mesure; un air a ses parties et son ensemble; les pièces de théâtre divisées en scènes et en actes ont leurs unités partielles subordonnées à l'unité d'ensemble : le

langage parlé ou écrit a ses unités divisées par la ponctuation, et emboîtées les unes dans les autres; il a ses phrases subdivisées en petits *touts*, séparés par colons ou virgules. L'esprit ne se traîne pas d'idée en idée, il s'élance d'unité en unité, s'élevant graduellement par des unités subordonnées à l'unité centrale pour descendre de là dans les détails qu'on veut perfectionner, c'est-à-dire, assortir à l'ensemble.

La véritable mémoire des sentimens (celle qui n'est pas mémoire de mots) n'est que l'éveil de l'imagination repassant sur ses premières traces. L'âme de cette mémoire est donc dans le sentiment des unités et des rapports des unités entr'elles.

Les sentimens moraux sont comme tous nos sentimens soumis aux lois de l'unité. Qu'un orateur cherche à développer les raisons d'aimer ses parens, il ira se placer dans un point de vue élevé afin de réunir tous les sentimens faits pour nous attacher aux auteurs de nos jours et aux protecteurs de notre enfance. L'effet qu'il produira sera en raison de l'*accord* de tous les sentimens avec un sentiment central. Plus cet accord sera parfait, plus le sen-

timent de l'unité sera vif et prononcé, et mieux l'orateur arrivera à son but (1).

C'est donc toujours dans l'unité que réside la véritable puissance de l'âme. Pourquoi le sentiment de l'amour est-il de tous les sentimens le plus vif si ce n'est qu'à l'attrait des sens il réunit deux grandes unités, le sens du beau et le sens moral (2).

L'étendue de la mémoire est partout en raison de la hauteur de l'unité qui en est l'âme. En amour, le sens moral embrassant tous les souvenirs pour les réunir dans un

---

(1) Il y a des personnes aimantes, gauches en amour comme en amitié. Elles ont le malheur de présenter leur sentiment toujours mal à propos, ce qui rend tout accord impossible. Il arrive aussi que les âmes ne se conviennent pas, ce sont des instrumens qui ne sont pas montés au même ton. Le charme de l'à-propos d'où naîtroit-il, si ce n'est du sentiment d'harmonie qui commande impérieusement à tous les cœurs. Etudiez la harpe mystérieuse du sentiment, et vous verrez que les accens de la nature existent partout, mais souvent méconnus par les âmes vulgaires étrangères à leur douce harmonie.

(2) On voit combien le véritable amour gagne aux progrès de la civilisation, puisqu'il n'appartient qu'à la civilisation de développer le sens moral, seul digne de faire survivre l'amour aux sens et à la beauté même.

sentiment unique, fait revivre le sentiment de la beauté qui n'est plus, tandis que la sensualité séparée du sens moral éteint la mémoire de l'heure même qui vient de s'écouler.

J'ai dit que le sentiment qui n'est plus peut vivre encore dans les signes. L'amant qui a cessé d'aimer peut parler d'amour lorsqu'il ne l'éprouve plus. Le sentiment peut ressembler à l'idée par la pâleur de son coloris ; mais jamais le sentiment ne peut se transformer au point de devenir réellement idée. Le sentiment né du sens intérieur conservera toujours son inflammabilité, et maintiendra ses rapports naturels avec les idées. La mémoire de tout ce qui est sentiment ou passion tiendra donc toujours au sens intérieur, tandis que la mémoire des *idées* toujours nées des sens extérieurs ne tiendra qu'indirectement à la sensibilité par la faculté d'entrer dans ce que nous appelons association des idées.

Il en est des sentimens comme de la musique : en réalité la musique véritable, celle qui nous affecte ne se compose pas plus de notes isolées que la poésie ne se compose de lettres isolées. La musique que nous *sentons comme musique* se compose d'accords, d'harmonie et d'une suite prolongée d'accords qui pro-

duit l'harmonie successive. De tout cela naît le sentiment du beau, seul et unique élément de ce que nous appelons musique. Il en est de même des sentimens moraux : tous les sentimens moraux *remarqués par l'âme*, nous plaisent ou déplaisent ; ce qui suppose accord ou dissonance. Mais tout accord et toute dissonance sont le résultat, non de sentimens isolés, mais de sentimens *réunis dans l'unité* ; et ce n'est jamais que ces résultats que nous remarquons.

Un obstacle à la connoissance des sentimens, dont j'ai quelquefois parlé, c'est la présence continuelle des idées. L'âme absorbée par l'*attention*, qu'elle a l'habitude de donner, aux idées suit le drame de la vie sans voir les fils qui le font mouvoir. Si dans le monde on cherche à découvrir les motifs, qui font agir les hommes qui nous intéressent, nous n'allons pas chercher ces motifs dans une psycologie qui n'existe point encore, nous les cherchons en dehors de l'âme, dans ce que nous appelons l'*intérêt personnel*. Mais la véritable théorie des motifs c'est dans le cœur même qu'il faut la chercher.

De notre ignorance dans tout ce qui touche aux sentimens résulte que nous n'avons pas

de nomenclature pour exprimer les *sentimens* ni dans leurs rapports entr'eux, ni dans leurs rapports avec les idées ou avec les objets extérieurs, tandis que les *idées* développées par les sciences ont conquis d'immenses dictionnaires (1).

On sait que les idées et les sentimens ne nous viennent originairement que des sens. Mais pour qu'un premier mouvement arrive à l'âme, il faut la présence d'un objet extérieur (2); cette première impression d'un objet

---

(1) Il n'y a pas de monopole plus productif en destruction que celui du Dictionnaire de l'Académie françoise. Quand les sévères inquisiteurs de ce tribunal ont pu anéantir un mot de leur pauvre langue, on diroit qu'ils se font fête de cet auto da fé. Les mots qu'ils daignent conserver héritent de tant de significations qu'ils en deviennent équivoques, et cette langue réputée si claire est de toutes les langues rivales la plus obscure. On vous dit gravement que tel mot n'est pas admis dans la bonne compagnie, comme si on savoit où trouver cette autre académie, et comme si telle ou telle cotterie étoit faite pour tenir le fanal destiné à éclairer une grande et spirituelle nation. Comment la nomenclature des sentimens pourroit-elle naître sous un tel régime?

(2) L'objet *extérieur* d'un sentiment est un *besoin matériel* placé dans l'état de l'organisation, que je considère comme extérieure à l'âme. L'objet extérieur

est le lien qui unit l'âme à ce qui est destiné à être en rapport avec elle. Avant cette première présence l'*objet* n'existoit pas pour nous; mais après l'entrée de son idée dans le cercle mystérieux de l'âme, cette idée n'en sort plus. L'*oubli* n'est donc jamais l'anéantissement d'un sentiment ou d'une idée. Il est à croire que tous les élémens spirituels de notre Etre (sentimens et idées) se conservent; mais deux choses produisent ce que nous appelons oubli: 1.° La métamorphose des élémens produite par leur combinaison, et 2.° l'absence de l'attention nécessaire pour les reproduire. Le monde spirituel, semblable à l'Univers céleste n'est visible que dans ses points très-lumineux. Tout est là pour l'avenir, mais l'esprit n'aperçoit que les étoiles de première grandeur; et lorsque le soleil d'une grande passion se lève, l'âme ne voit plus que cet astre: mais ce soleil une fois couché, d'autres astres reparoissent peu-à-peu.

---

du beau est dans les sensations, mais le sentiment même du beau est dans l'âme. L'objet extérieur *des sentimens moraux* est dans les sensations qui composent le langage des sentimens moraux; et c'est de la combinaison de ces sentimens que naît le sentiment d'attraction ou de répulsion des âmes entr'elles.

La mémoire des sentimens moraux a beaucoup de rapport avec la mémoire musicale. Le musicien ne se *souvient* pas de la musique note à note, pas plus que le poète ne se souvient lettre à lettre des poésies qu'il sait par cœur. Les souvenirs du poète et du musicien sont tous spirituels; il se composent d'unités et d'harmonies. L'un et l'autre tiennent les notes et les lettres par leur *sens* et non le sens par les lettres ou les notes mêmes: c'est donc dans l'âme et non dans la matière, (où tout est isolé) que la mémoire réside. Une mémoire sans unité n'est point celle des êtres intelligens et sensibles.

Nous allons voir que les souvenirs de l'intelligence aussi ne se composent que de rapports et non d'idées éparses et isolées.

De la Mémoire dans le domaine de l'Intelligence.

La mémoire de l'intelligence n'étant que l'éveil de l'intelligence, il est bon de connoître tout ce qui peut jeter quelque jour sur ce réveil. Et comme le langage est intimément lié à la pensée, je ne puis m'empêcher d'en parler.

Du Langage.

Une des plus mystérieuses productions de l'esprit humain c'est la parole. S'il est permis de se servir d'une expression qui peint mon idée, je dirois que la parole est l'incarnation de la pensée, incorporée dans des sensations de sons et de couleurs.

L'étude du langage nous apprend à séparer tout ce qui est *rapport* (par conséquent ce qui appartient à l'intelligence); de tout ce qui sert de *matière* à la pensée. La partie du langage qui contient les rapports s'appelle *grammaire* (1), les élémens même du langage, les *matériaux* dont se composent les rapports, sont contenus dans les dictionnaires. La grammaire est aux mots ce que l'architecture est aux matériaux d'un bâtiment.

Tout discours se compose d'un *sujet*, d'un *attribut*, et d'un *verbe* qui indique l'action de l'attribut sur le sujet. Ces trois parties prennent plus ou moins de développemens,

---

(1) La grammaire exprime les rapports de temps, de lieu, de nombre, du moi ou non-moi. Souvent ces rapports sont *composés* comme dans les *subjonctifs* où l'on suppose un second rapport (condition).

de divisions et de sous-divisions, toujours subordonnés à l'unité centrale de l'ensemble.

Le *sens* d'une phrase consiste dans le sentiment de l'unité de ses parties. *Construire* une phrase c'est chercher le sujet et l'attribut, puis le verbe qui lie l'un à l'autre par quelque rapport. Cette recherche des rapports entre les mots a pour but de produire le sentiment de l'unité; vous ne *comprenez* une phrase que lorsque vous avez saisi la liaison et les rapports des mots dans l'unité de la phrase (1).

L'homme (peut être tout animal) est construit de manière à exprimer ses sentimens, et à comprendre cette expression dans l'individu de son espèce. Cette parole du cœur est comprise comme le rayon de lumière est compris quand l'organe de l'œil en est affecté.

Les sensations, dont se compose le langage parlé ou écrit, peuvent être considérées sous deux rapports bien distincts. Considérées comme sensations elles ne sont que des sons,

(1) Comment l'esprit comprendroit-il ces mots d'Horace : *Bachum in remontis carmina rupibus vidi docentem*, s'il ne saisissoit *à la fois* ces images où les adjectifs se trouvent séparés de leurs substantifs.

des couleurs ou du mouvement. Considérées comme *signes naturels* établis par l'organisation même, elles déploient une seconde puissance sur l'ame du spectateur, *celle de transmettre les sentimens d'autrui*. Il en est de même de la musique ; les sons considérés isolément ne sont que des sensations, considérés comme musique, ils sont accord ou dissonance ; et cette seconde manière de les sentir (que j'appelle sentimentale ou musicale), émane tout aussi bien de la sensation que le son considéré comme simple sensation. Il faut donc que l'organe soit construit de manière à produire ce double effet, et que l'âme soit construite pour les sentir l'un et l'autre (1).

Le germe du langage parlé est déposé dans l'être mixte, comme le principe de la musique y est déposé. Il a fallu que la nature prît au-

(1) L'âme réunit le multiple dans l'unité; mais, pour produire cette unité, il faut que les élémens de cette unité préexistent. Ce sont ces premiers élémens disposés à se réunir dans l'unité, qui sont l'âme du langage : ce sont eux qui composent ces accens du cœur, véritables révélateurs du sentiment. La parole, même (*les mots*,) ne sont que la forme, je dirois presque le vêtement du langage naturel.

tant de soin à nous organiser de manière à comprendre le langage des gestes, des couleurs et des sons qu'elle en a pris pour les produire. Chaque animal entend et parle le langage de son espèce, parce que chez tout être sentant il y a des cordes pour donner des sons, et dans l'âme d'autrui des cordes pour répondre à ces vibrations par des sons harmoniques ou dissonans.

Les sentimens moraux ne sont jamais sentis que comme accord ou dissonance, et les souvenirs ne s'arrêtent jamais aux sentimens élémentaires, non plus que le musicien ne s'arrête aux sons isolés. Je comprends l'expression de la colère adressée à telle personne qui vient de m'offenser; mais cette colère ne sera pas sentie par moi comme par la personne qui en est l'objet; ce qui prouve que je n'ai éprouvé mon sentiment que comme accord ou dissonance.

Il ne faut donc plus regarder les êtres sensibles comme isolés. Notre organisation sexuelle ne prouve-t-elle pas que l'homme isolé n'est pas l'homme complet? Tous les Etres sentans sont liés par quelque langage, né de leur organisation d'être sentant, et nul cœur sensible n'existe isolément.

idée, celle d'identité : ce qui n'est possible que pour les idées simples [illegible]. Toute démonstration fondée sur les signes complexes n'est qu'approximative, et a besoin du secours de l'expérience pour mener un assentiment complet.

Nos pensées d'habitude pouvant être représentées par des signes et se transformer en mots pour redevenir sensation, on conçoit que la mémoire des mots devient dominante chez tous les hommes qui ne s'en sont pas affranchi par l'habitude de réfléchir. Que de gens qui font aller leur parole avec une minime dose d'idées et même sans idées !

Pour bien connoître la mémoire des signes, cherchons à découvrir tous les liens capables de donner l'éveil à ces signes.

1. Les signes étant des sensations sont réveillés par tout ce qui reproduit les sensations. Comme sensations, ils peuvent être reproduits par les objets extérieurs, et par tout ce qui a quelque rapport avec ce qui peut servir à exprimer la pensée.

2. Les signes tiennent comme parole au système musculaire et peuvent être reproduits par des mouvemens musculaires. Plus les hommes prennent l'habitude de mettre leur pensée en parole, et plus cette pauvre pensée

se lie aux mouvemens musculaires. Ne voyons-nous pas les paysans penser tout haut, et se parler quand ils sont seuls comme s'ils parloient à quelqu'un? Ne voyons-nous pas des hommes qui parlent en rêvant ?

3. Nos pensées sont cent fois et mille fois mues par la parole, pour une où la parole est mue par la pensée. Chez le peuple il n'y a que les passions et les besoins qui commandent à la parole ; tout le reste de sa pensée est mue par les mots. Et le langage même des passions prend chez les hommes vulgaires, non la forme de leurs propres idées mais le moule commun aux hommes avec lesquels ils vivent; chez la plupart des hommes la pensée se meut d'après l'opinion du quartier qui tient la manivelle de la parole publique. Il y a plus : la mémoire ne nous répète pas seulement des mots isolés; elle éveille des phrases entières qui, renfermant des opinions actives, les déposent dans l'âme comme des germes d'actions.

4. L'homme social n'a de valeur que le prix que la société où il vit veut lui donner. Voilà pourquoi nous cherchons le plus que possible à faire voir ce que nous valons intérieurement en mettant notre beau côté en

de faire ressortir ce qu'il y a d'individuel dans la pensée, que dans les langues moins fixées.

J'ai fait voir que l'esprit humain tendait sans cesse à concentrer les idées dans le sentiment de l'unité. Ce penchant à l'unité n'est que l'instinct même de l'intelligence qui cherche partout des rapports. Mais ce même instinct, s'il veut dépasser la hauteur du langage se trouve arrêté dans son vol par les formes mêmes de ce langage.

Le langage, né des idées du jour, se moule sur ces idées; mais si quelque autorité vient à consacrer ces moules, ils deviennent obstacle à tout mouvement progressif de la pensée.

A-t-on fixé le langage il ne sera plus en rapport avec les sentimens et les idées qui arrivent. Il en résultera un jargon vuide de sens, et le sentiment arrêté dans des moules qui ne sont plus les siens, privé désormais d'originalité et d'énergie, languira sous de vieilles formes devenues étrangères à la pensée nouvelle.

Horace a raison de dire que les mots meurent et se renouvellent comme le feuillage des forêts. Il ne faut donc pas proscrire les changemens de langage appropriés aux besoins de la pensée, et se souvenir qu'en toutes choses

le secret d'une bonne administration est de conserver ce qui est bon sans arrêter les progrès du bien. Pour cela il faut connoître la maturité de toute chose, et se dire que tout étant rapport rien ne peut exister isolément chez l'homme.

On voit, parce que je viens de dire, que le langage ne repose pas sur de simples associations d'idées. Le besoin de toutes les âmes de s'unir par les signes, préexiste au langage. Le germe du langage déposé *dans le besoin de se parler et de s'entendre*, trouve dans l'organisation des moyens adaptés au besoin. Voilà ce qui forme les liens des âmes destinées à demeurer unies dans toutes les phases de leur développement.

Il faut donc chercher l'origine du langage dans le besoin de sentimens sympathiques adapté à une organisation, propre à exprimer les sentimens, et à comprendre les sentimens. Ces premiers accents de la nature, on peut les considérer comme l'âme et l'essence de la parole dont le développement (tout accidentel) forme peu-à-peu la langue parlée. Les langues naissantes sont toutes en images, c'est-à-dire en idées associées par des sentimens plutôt que par des rapports. Les images,

les métaphores, les paraboles, etc., sont des *idées* qui se touchent par quelque sentiment commun, sans avoir de rapports entr'elles. Quand Horace compare les caprices d'une femme aux orages de la mer Adriatique, il n'y a là nul rapport entre les idées: Le lien de l'image n'est que dans le sentiment commun d'une vive et subite inconstance.

Les *rapports* supposent ressemblance ou identité; il est à croire que leur expression est née de quelque ressemblance ou identité entre les signes et les idées dont ces rapports se composent (1).

On ne s'est encore occupé que d'idéologie. Lorsqu'on voudra entreprendre une véritable théorie des sentimens on verra; qu'il faut chercher le langage des sentimens dans une organisation faite pour les faire arriver au cœur de l'homme, comme l'œil est fait pour transmettre à l'âme les rayons de lumière. Ce qui paroît factice et arbitraire chez l'homme

---

(1) Je veux dire que les bruits s'exprimoient par des imitations de sons, les objets qui frappoient le sens de la vue par de grossières peintures, le mouvement des idées par des gestes; les sentimens par l'accent de la voix etc.

tient quelque part à ce qui est sens et nature ; et c'est toujours dans les premiers élémens de notre être qu'il faut aller chercher la véritable cause de tous les grands phénomènes de l'esprit humain.

Humbold a dit dans ses voyages aux régions équinoxiales Tom. III. » Il y a de certains » points dans lesquels les idiomes les plus » dissemblables se rencontrent; ce qu'il y a » de commun dans l'organisation intellectuelle » de l'homme se reflète dans la structure gé- » nérale des langues, et tout idiome, quelque » barbare qu'il paroisse, décèle un principe » régulateur qui a présidé à sa formation. »

Que de recherches à faire encore sur le langage ! N'est-il pas étrange de voir tous les peuples parler chacun une langue différente pour dire tous à peu près la même chose ! Il y a donc dans le langage parlé, écrit ou *mimé*, quelque chose d'intelligible pour l'homme qui n'est dans la langue d'aucun peuple en particulier. Les modifications de sons, de mouvemens et de couleurs tiennent quelque part au langage naturel du cœur (sens moral) qui se fait sentir à travers toutes les variétés des langues usitées. Les mots parlés ou écrits ne sont, pour ainsi dire, que les masques du langage de la nature.

En considérant le langage comme une suite de sensations, il se trouve sous l'empire de deux sens, l'ouie et la vue. L'ouie se trouve dominée par l'accentuation, qui tient de près à l'âme par le sens du beau, lorsque les paroles sont chantées ou qu'elles marchent en cadence sous les loix de quelque rhythme. Le sens de la vue ne comprend pas seulement les mots écrits, mais tout le domaine de la pantomime, de la peinture, et de tous les arts plastiques qui font partie intégrante du langage.

Comme il n'y a pas de sons qui n'aient entr'eux quelques rapports musicaux, agréables ou désagréables, il n'y a presque pas de paroles indifférentes à l'oreille exercée. Il en est de même des gestes tous sont expressifs, et l'âme une fois touchée par le sentiment du beau, est continuellement attirée ou repoussée par le son de voix de la personne qui lui parle, et par la grace ou disgrace des mouvemens et des gestes qu'on lui adresse. Comme tout ce que est senti fait penser, on voit que nous sommes entourés de mille sources de souvenirs.

On conçoit maintenant la prodigieuse influence du langage sur la pensée. Les idées

les hommes vulgaires souvent dénuées de spontanéité, toujours agitées par le langage, sont forcées de suivre le mouvement que la direction sociale du torrent, appelée opinion publique, leur imprime par le langage. Il ne faut cependant pas oublier que toute pensée réelle vient de l'âme. Boileau a bien raison de dire aux Poëtes;

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Il ajoute:

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Les pensées fausses ne sont que des mots: Elles viennent de la mémoire des mots; elles arrivent lorsqu'on parle sans penser. La manivelle de la mémoire de mots est souvent en lutte avec les mouvemens de nos propres idées, qui, chez le vulgaire, ne se font jour à travers les paroles, que lorsqu'un sentiment bien vif est venu l'animer. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour dire ni plus ni moins que ce que l'on sent et ce que l'on pense.

La mémoire des mots tient quelquefois à leur qualité estétique; on se rappelle telles idées par tel passage de quelque grand poëte. On se rappelle aussi telles expressions par quelque sentiment qu'on éprouve, ou par le rapport de ces expressions avec quelqu'idée

mieux nous en saisissons les rapports. Plus on sait de choses et plus on en retient (1).

La mémoire prouve la toute présence de l'âme dans la pensée, elle s'adresse à la pensée, et vient de la pensée. La mémoire de l'âme porte le cachet de ses facultés; la mémoire née des organes porte sa propre empreinte avec elle.

Le rappel des idées ne peut point s'expliquer par l'action successive des organes l'un sur l'autre.

Supposons que le rappel des idées se fasse par l'action successive des organes de ces idées l'une sur l'autre, et voyons ce qui en resulteroit.

Le reveil des idées ne consiste pas seulement dans le rappel isolé de telle ou telle idée, isolée, il consiste dans *l'ordre successif*

(1) Dans la tête de Jean de Muller, un fait historique étant tenu par cent faits en rapport avec lui, ne pouvoit lui échapper. Il faisoit de tête, et dans la chaleur de la conversation des calculs de chronologie étonnans. Le même homme, si admirable quand il se trouvoit sur son terrain, n'a jamais, par aucun effort, pu comprendre la V.me proposition d'Euclide.

d'une série idées. Supposons le rappel de la série, des quatres lettres A. B. C. D. Pour reveiller ces quatre idées dans l'ordre prescrit, il faut 1.° que la lettre A, qui éveille la lettre B agisse sur B. Le rappel de la lettre B suppose donc que *le lien d'A avec B s'étoit conservé dans la mémoire.* 2.° Mais la lettre B peut entrer dans quelques millions de séries: Il faut donc que cette lettre B *ait des millions de liens différens.* 3.° Ce n'est pas tout: comme B doit éveiller C, et que C doit éveiller D, il faut que B touche C *de manière à faire jouer le lien qui attache C à D.* Voyons les données que ces suppositions exigent.

Il faut 1.° que A touche B par le lien qui unit B à C. 2.° Il faut qu'à son tour B touche C par le lien qui unit C à D.

Si le jeu de ces trois lettres (A, B, C,) éveillées l'un par l'autre pour produire la serie A. B. C. D., étoit abandonnée au hazard (en supposant un million de *liens* à chaque lettre éveillante), voyez les millions de chances qu'il y auroit que précisément cette série de souvenirs a, b, c, d n'auroit pas lieu.

Supposons qu'un acteur ait à dire ces qua-

tre mots: *Je vous aime, Zaïre.* Pour éveiller ces quatre mots dans l'ordre prescrit, il faut supposer une cause qui éveille le mot *je*. Mais comme ce mot est entré dans un million de séries, il faut que la cause qui éveille *je* agisse sur le lien qui unit *je* au mot suivant *vous*. Mais cela ne suffit pas : Il faut que *je* touche *vous par le lien qui attache le mot vous au mot suivant aime*, et que le mot suivant *aime* soit touché de manière à éveiller précisément le mot *Zaïre*.

Supposez quatre roues engrenées l'une à l'autre; ces roues n'agiront l'une sur l'autre que dans le sens de leur engrenage. Mais si chacune se trouvoit engrenée à la fois à un million d'autres roues, comment concevoir l'action régulière des quatre roues a, b, c, d, l'une sur l'autre ?

Avouons que les explications mécaniques n'expliquent rien, et qu'elles sont aussi redicules que les petits poils par lesquels Descartes expliquoit les passions, ou les esprits animaux, ou les fibres qui devoient rendre raison des phénomènes de l'Etre spirituel. Plus la physique a fait de progrès dans toutes ses branches et mieux on a compris qu'elle étoit étrangère à la psychologie.

Nos souvenirs portent toujours l'empreinte de l'imagination ou de l'intelligence.

Les produits de la mémoire portent toujours le cachet de l'imagination ou de l'intelligence : Tous nos souvenirs nous font penser ou sentir. Quelquefois des pensées vagues entraînent à des associations irrégulières, ou bien l'âme vivement émue suit quelques loix de l'harmonie, et compose des romans ou des tableaux. D'autres fois, la mémoire nous porte à reproduire des raisonnemens qu'on avoit déjà faits ou entendus; en un mot nos souvenirs portent toujours l'empreinte de la faculté de penser ou de sentir. La mémoire même n'a pas de caractère propre, parce qu'elle n'est jamais que l'éveil plus ou moins décidé de l'une ou de l'autre de nos facultés actives.

Si le rappel des idées étoit le produit mécanique de l'action des organes, comment arrive-t-il que tous les souvenirs portent le cachet d'une des facultés actives? Les souvenirs nés des organes ont un caractère maladif bien différent des souvenirs nés de l'âme même.

L'âme ne se révèle à nous que par ses opération; les fonctions des organes aussi ne

nous sont connues que par leurs opérations. Distinguons ce qu'on doit attribuer à l'âme, dans les opérations de la mémoire, de ce qui appartient aux organes.

La première impression qui se fait sur les organes des idées, se fait par la sensation. Mais cette impression n'est pas purement matérielle. Pour produire une sensation, il faut 1.° un impression de l'objet extérieur sur l'organe, et 2.° un certain dégré d'attention. Il faut que l'organe présente une sensation, et il faut de plus que l'âme l'accepte. Je puis voir au grand jour une foule d'objets qui tous affectent mes sens, et ne me souvenir que de l'objet auquel j'ai donné quelque attention. Il faut donc pour la conservation des idées le concours *simultané* de l'âme qui voit, et de l'organe affecté par l'objet de la sensation (1).

Toute la psychologie nous apprend que l'âme agit sur elle-même. Elle a ses loix et son activité; tous les faits contenus dans

(1) Il n'est point prouvé que les sensations auxquelles l'âme n'a donné aucune attention ne puissent être rappelées. Il n'y a pas de facultés de l'Etre mixte sur laquelle il y ait autant de recherches à faire et de doutes à éclaircir que sur la mémoire.

cet ouvrage ne sont que la classification de ces faits,

Mais quoique la marche des souvenirs de l'homme en santé se fasse dans l'âme, la première excitation de ces souvenirs ne se fait que par le moyen des organes, qui, dans cette vie, sont toujours liés aux idées. De la vient que les organes des idées peuvent devenir obstacle au réveil des idées, et instrument de ce réveil. Dans l'état de santé, les organes sont des instrumens de souvenirs; dans l'état de maladie, ils font obstacle aux souvenirs: quelquefois aussi ils deviennent des moyens d'excitation extraordinaire.

Venons à quelque fait. Je me souviens qu'étant seul à cheval, je me mis à réciter la belle ode d'Horace *Inclusam Danaen* sans pouvoir me rappeler le nom du père de Danae lorsque mon cheval étant venu à broncher, l'émotion que j'en eus me fit aussitôt prononcer le mot *Acrisius*. Le travail de chercher ce nom étoit dans l'esprit; l'obstacle étoit dans les organes. Cet obstacle une fois écarté la mémoire parut aussitôt.

Nous avons mille et mille exemples de souvenirs perdus et retrouvés. Le sommeil, qui nous les dérobe tous tant qu'il dure, pour

parent à des rapports plus relevés, comme la chrysalide prépare la chenille à s'élever un jour au-dessus de la terre.

J'attribue aux organes l'excitation de toutes les pensées irrégulières nées du dérangement de la santé, de tous les rêves, de tous les mouvemens nés des besoins matériels. Cette mémoire matérielle suit les loix de la vitalité; elle agit sans cesse avec plus ou moins de force pour maintenir l'harmonie entre les deux systèmes spirituel et vital. Chargée du soin de la vie, elle veille quand l'âme n'agit pas, et règne alors sous le nom *d'instinct.*

Les souvenirs nés de l'âme suivent les loix de l'imagination et de l'intelligence, il dominent les organes lorsque l'âme s'éveille. Et comme le travail, la méthode et l'habitude de la pensée augmentent la puissance de l'âme, on voit peu à peu l'esprit dominer les mouvemens tumultueux des organes qui dans le repos de l'esprit en usurpent l'empire.

Le système vital a ses loix, le système pensant a ses loix. Comment se refuser à l'évidence de ces faits? Comment ne pas admirer leur harmonie? Les mouvemens vitaux, en excitant des souvenirs, éveillent de par-

tout le sentiment et la pensée. Quelle route ne voyons-nous pas faire à l'âme de Newton depuis la première sensation de son enfance jusqu'à la révélation du système du monde, tandis que la marche uniforme et passagère de sa vie matérielle, poursuivoit la route uniforme de la mort! Nul avenir ne se présente à la vie matérielle, tandis qu'un avenir illimité ouvre de partout ses barrières au système sentant et pensant.

Revenons à la mémoire.

Quelque soit le point de départ d'un souvenir, qu'il vienne de l'âme ou des organes. il affecte toujours à la fois et l'âme et les organes, Tous les rêves sont plus ou moins sentis et pensés, et toutes les pensées nées de l'âme affectent plus ou moins les organes. Nous avons vû les pensées de l'âme chercher de partout la vérité; elles s'élancent par instinct vers la réalité des objets extérieurs, et on les voit traverser les routes logiques indiquées par l'intelligence, pour arriver aux régions de l'harmonie et de la vérité; tandis que les idées nées des organes, toujours désordonnées et stériles, ne sont que le reflet de la vie animale, qui, comme les rêves, n'ont ni vérité ni avenir.

Réciprocité d'action de l'âme et des organes. Non seulement les idées se conservent, mais les facultés même se maintiennent dans le développement qu'elles ont acquis.

L'âme et ses organes se servent reciproquement de cachet et d'empreinte; je veux dire que les mouvemens de l'un laissent une trace dans l'autre. Mais ces admirables rapports, que j'appelle cachet et empreinte, sont dans un mouvement perpétuel; chacun suit ses loix particulières toujours, en rapport avec son associé.

Dans le domaine des besoins materiels ce sont les organes qui dominent, et les mouvements de l'Etre mixte y vont par les loix des besoins matériels. L'âme peut suspendre ses mouvemens mais non altérer les loix des mouvemens. Elle peut faire que l'homme qui a faim s'abstienne de manger, mais elle ne peut appaiser cette faim en buvant. Dans le domaine du beau tout suit les loix de l'harmonie, déposées non dans les organes, mais dans les profondeurs de l'âme. Le sens moral aussi a son siège dans la partie spirituelle de l'Etre mixte. Qui doute que, dans les régions de l'intelligence, l'âme

ne suive les loix que Dieu a prescrites à la faculté de connoître et de penser?

Toutes les opérations de l'intelligence laissent des traces dans l'âme. Si cela n'étoit pas, comment arriverait-il que chaque pas de fait dans la carrière de sciences mène à un pas plus élevé? Le point de départ de chaque pensée se fait du gradin où la pensée précédente l'avoit laissée. Il en est de même dans les beaux arts, et le Raphaël de l'année se place sur l'épaule du Raphaël de l'année précédente.

Le sens moral aussi s'élève par des courbes irrégulières. La vertu, l'amour de l'humanité et de la justice, la bienveuillance, l'amitié etc. ont leurs degrés, et l'homme vraiment moral monte peu à peu de gradin en gradin comme l'artiste et le penseur profond. Comment tous ces progrès seroient-ils concevables, si chaque gradin qui nous élève du bien au mieux n'étoit pas solide, je veux dire si les sentimens et la pensée du jour étoient perdus pour le lendemain.

Ce ne sont donc pas seulement les idées qui se conservent dans la mémoire, mais *les forces ordonnatrices de ces idées appellées facultés, se maintiennent dans le degré d'é-*

nergie acquis par le développement qui s'en est fait, et cette espèce de mémoire mérite toute notre attention. Tous ces mouvemens de l'âme ont une carrière illimitée à parcourir tandis que les besoins matériels, toujours éteints par la jouissance, ont des bornes bien connues, toujours calculées sur la vie matérielle de l'espèce.

Tout est mystère pour l'être qui, comme l'homme, ne peut voir au-delà de lui-même. Nous ne voyons immédiatement que nos sens, et cependant nous sommes destinés à vivre avec ce qui est au-delà. Les sens même ne sont que les signes des objets extérieurs, qui viennent appeller à la réalité de la vie l'être destiné à sortir du berceau de ses premières illusions.

Différence entre l'Imagination et la mémoire.

Il n'y a qu'un mot à dire sur la différence qu'il y a entre l'imagination et la mémoire : La mémoire est la faculté *conservatrice* des élémens de la pensée ; l'imagination en est la faculté *excitatrice* et combinatrice ; l'une con-

serve les touches du clavier, l'autre en joue d'après ses lois à elle. Sans la mémoire, l'imagination n'auroit pas d'objet; sans l'imagination, ces objets seroient sans vie.

On a fait de la mémoire une troisième faculté placée à côté de l'imagination et de l'intelligence; on lui a surtout attribué toutes les idées sans caractère, comme celles de la mémoire des mots. Mais les mots sont des sensations, et comme sensations, ils sont soumis aux lois des facultés actives appelées imagination et intelligence. Si dans certains esprits les mots se présentent sans les idées, c'est que l'esprit a travaillé exclusivement sur les mots, devenus stériles par un travail qui les a détachés de la pensée.

La mémoire dont on fait parade et métier, la mémoire sans idées qui recherche l'admiration, n'est plus mémoire; elle devient un petit talent concentré dans les mots, comme le talent du danseur de corde l'est dans le sentiment de l'équilibre.

Mais, dira-t-on, les mémoires prodigieuses qui s'exercent sur des sons dénués d'idées, n'ont la couleur ni de l'imagination ni de l'intelligence; que sont-elles donc? Cette objection me conduit à une recherche qui n'est pas sans intérêt.

Il y a dans les opérations de l'esprit plus de détails que les logiques ne nous en révèlent. Chaque talent a son secret, inconnu même à qui le pratique. Le danseur de corde a sa logique, le grand calculateur a la sienne; l'historien distingué a sa méthode; le musicien a sa marche intellectuelle à lui; tous parcourent rapidement quelques suites d'opérations intellectuelles inconnues à eux-mêmes qui réussissent plus ou moins. C'est dans ces opérations qu'est logé le secret de leur talent.

Il ne faut pas oublier que c'est l'*instinct* de l'intelligence qui a produit les opérations recueillies ensuite dans ce que nous appelons logique, et que les procédés de l'art de penser ont précédé les règles de l'art.

Chacun, en scrutant les opérations de sa pensée, a le sentiment confus de mouvemens rapides à peine apercevables, qui se passent en lui lorsqu'il pense profondément. Ces mouvemens échappent à nos regards. Les idées abstraites, par exemple, composées de rapports de rapports, supposent une suite rapide de comparaison, dont on n'aperçoit que les résultats fixés par les signes. Mais ces opérations, pour être à peine senties n'en sont pas moins réelles. Je soupçonne que c'est en elles

que réside le secret du talent. Sans doute que le développement de l'esprit, opéré par un long usage de quelque faculté portée sur un objet particulier, est dû à ces mouvemens inaperçus devenus de plus en plus faciles. Il n'y a pas de doute, par exemple, que l'exécution musicale ne soit devenue plus facile qu'elle n'étoit, parce que la méthode s'est perfectionnée peu-à-peu. Il en sera de même de tous les arts et de toutes les sciences. Un usage non interrompu de nos facultés mettra peu-à-peu au grand jour ces combinaisons latentes, qui ne peuvent être aperçues que lorsque l'habitude aura rendu les bons mouvemens tellement faciles, que l'âme aura le loisir de les remarquer pour le profit de l'art. Même en apprenant par cœur, chacun fait par instinct quelque opération de l'esprit dont il ne se rend pas raison. L'imagination surtout parcourt de grands espaces avec la rapidité de l'éclair, ce qui ne lui permet pas de se rendre compte de tout ce qu'elle a éprouvé dans sa course.

Ces combinaisons mystérieuses de l'esprit se présentent quelquefois d'une manière inattendue. Nous voyons chez les enfans précoces d'admirables phénomènes de talent, que l'âge

détruit dans la suite, soit que le hasard ou une organisation singulière eût favorisé ces miracles, soit que l'ignorance des maîtres ait dans la suite agi en sens contraire de l'instinct.

Qu'on réfléchisse à tous les mouvemens musculaires, nerveux et spirituels qu'exigent les arts d'exécution comme la danse, la musique, j'ajouterai la parole, et l'on concevra qu'il y a dans les mouvemens invisibles, dont dépendent les résultats visibles, un détail prodigieux. Il est probable que c'est de la combinaison des trois agens (nerveux, musculaires, et spirituels) que résulte le plus ou moins de succès de tous les arts qui supposent des mouvemens musculaires.

Or, la mémoire tient plus ou moins à la perfection de ces combinaisons; nous avons vu qu'elle tient essentiellement aux facultés actives, et par conséquent au principe de perfectibilité inhérent à l'intelligence aussi bien qu'à l'imagination. Dans les beaux arts, comme dans les sentimens moraux, on va du bien au mieux, selon les lois de l'harmonie. L'intelligence, de son côté, s'élève par instinct de rapport en rapport; de manière que le principe excitateur de la mémoire, qui suit les lois des facultés actives, tend comme elles au développement,

Je crois que l'*habitude* qui résulte de la répétition des mêmes mouvemens, se loge de préférence dans le système musculaire, qui une fois lié aux mouvemens vitaux, s'exécute par instans sans que l'âme s'en mêle. L'habitude se lie surtout au sentiment de nos besoins, où elle achève de se matérialiser au point de résister enfin à la volonté même.

On voit que la mémoire des mots est un talent qui suppose une combinaison de mouvemens musculaires, nerveux et spirituels. Plus les mots se détachent des idées et plus le talent devient mécanique. L'attention peut se concentrer peu-à-peu dans les mouvemens musculaires et nerveux, au point que l'esprit désavoue une production devenue étrangère à la pensée (1).

---

(1) Je suis tenté de croire que le secret d'un talent quelconque est de trouver des points d'unité qui embrassent quelque portion de l'ensemble, et d'arriver par là à l'unité centrale. L'art de trouver des centres subordonnés est commun à l'imagination et à l'intelligence. Tout ordre tend à l'unité; et la raison pourquoi on fait des divisions dans un discours, c'est parce qu'il faut faire des unités.

La véritable connoissance de l'esprit humain consiste dans les lois de ses forces et de ses mouvemens. La mémoire ne nous donne jamais que les matériaux employés, l'édifice même de la pensée est l'œuvre de l'imagination et de l'intelligence.

Le mathématicien fait passer devant lui un grand nombre de rapports non énoncés, qui ne figurent nullement dans les produits de sa pensée. Ces rapports aussi supposent de la mémoire.

Plus les idées sont lentes et traînantes, plus la mémoire paroît à jour. Nous disons d'un sot savant qu'il a beaucoup de mémoire, parce que là où il n'y a que peu de mouvement, il y a peu de ces rapports inattendus connus sous le nom d'esprit, et peu de pensées là où il y a peu d'idées. Quand on tourne lentement un charbon ardent, on ne voit que le charbon; quand on le tourne vite, on voit un cercle, parce qu'on voit un rapport : le charbon, c'est la mémoire, le mouvement représente le sentiment ou la pensée. Pourquoi dit-on que les hommes à imagination n'ont pas de mémoire si ce n'est parce qu'on ne remarque jamais le charbon, mais toujours le mouvement de leur esprit.

Les fausses idées qu'on se fait de la mémoire, ont fait naître le préjugé que l'étude

des langues est, comme on dit, une affaire de mémoire.

Il faut, dans toutes les études qu'on fait, avoir présent à l'esprit toutes les idées, (ni plus ni moins,) dont se compose la pensée que l'on cherche. Tous les matériaux employés dans le travail de l'esprit sont des idées prises dans une mémoire récente ou ancienne.

Ce qui fait dire, que l'apprentissage des langues est l'œuvre de la mémoire, vient de la circonstance que, dans l'apprentissage des langues on peut voir devant soi dans les dictionnaires et les grammaires tout ce qu'il faut savoir pour apprendre une langue, tandis qu'on ne peut pas faire voir à l'œil tout ce que Montesquieu a pensé pour faire son petit livre sur les Romains.

Les gens qui prétendent que pour comprendre, par exemple, Horace ou Lucien, il suffit d'avoir un grand fonds de mots latins ou grecs, oublient que ce n'est pas avec la mémoire des mots qu'on saisit le goût, la finesse et l'esprit. Toutes ces qualités intellectuelles supposent sans doute, un fonds de mémoire, mais non pas de mémoire de mots appris, mais de localités morales et matérielles, que l'on n'acquiert que par la connoissance des mœurs,

des usages, des *choses* en un mot. C'est à la mémoire des choses et non à la mémoire des mots à nous révéler le véritable sens du langage parlé dans ces hautes régions de l'antiquité toujours inabordables à la pédanterie (1).

La raison pourquoi les mots semblent plus matériels que les idées, quoique les uns et les autres soient également logés dans la mémoire, vient de ce que l'usage de la parole suppose des mouvemens musculaires, comme le supposent les arts de la danse et de la musique, tandis que le simple emploi des idées ne le suppose pas.

Je voudrois qu'on fît la biographie des préjugés les plus saillans : On seroit étonné de la longévité des opinions les plus absurdes. Et si des opinions libres, en apparence, sont presque indestructibles, combien des opinions maintenues par de vieilles institutions publiques ne le sont-elles pas !

J'ai été sept à huit années de ma jeunesse,

(1) La pédanterie, qui nous enseigne à donner de l'importance aux petites choses, nous apprend en même temps à mépriser ce qui est vraiment grand. Sous ce rapport, elle est un des plus grands fléaux de l'esprit humain. Ce défaut, né d'une mauvaise méthode d'enseignement, disparoît peu-à-peu avec les lumières.

tourmenté par le latin sans le savoir, et cependant je savois mon vocabulaire, mon Cellarius et ma grammaire. Dans mes voyages et dans l'administration de l'éducation publique, j'ai eu occasion de voir qu'une même méthode et une même constitution règnoient partout, pour le malheur des écoliers, du goût et des langues. A Rome même, on m'a dit que dans le collège Romain on étoit six ou huit ans à apprendre le latin. Une même méthode, plus où moins mauvaise, règne à peu près dans tous les colléges de l'Europe.

Bacon, en parlant de la méthode d'enseigner, a bien raison de dire qu'il faut faire prendre à la science qu'on enseigne, autant que possible, la marche qu'elle a prise à sa première entrée dans l'esprit humain (1).

Le grand vice, ce me semble, dans la méthode des colléges, est de faire passer les signes (les mots) avant les idées.

Le tissu d'une langue est, comme le tissu des vaisseaux d'une plante, un système de rapports qui n'a de valeur que par la place que chaque partie occupe dans le tout. Ce n'est qu'après une longue étude de la physiologie des plantes, qu'on peut classer les vaisseaux

(1) Eâdam methodo animo altérius est insinuenda (scientia) quâ primitus inventa est.

en ligneux, en corticaux, etc., et assigner à chaque partie sa place et ses rapports.

Si l'on coupoit la plante en morceaux avant d'en avoir étudié l'anatomie, on feroit comme les maîtres qui servent des mots à leurs écoliers avant de leur en avoir appris le véritable sens, c'est-à-dire les rapports.

La connoissance des rapports d'un mot s'apprend par la phrase; aucun mot n'a de valeur absolue, tous n'en ont qu'une relative. Il faut donc, pour avoir la valeur et le vrai sens d'un mot, l'étudier dans la phrase; et les phrases, il faut les étudier dans leur ensemble.

Dans le dictionnaire de Forcellini, le mot latin *ab* a trente-huit significations; le mot *abeo* en a vingt, le mot *ago* en a trente-un. A quoi bon fixer la mémoire sur un seul de ces rapports, pour faire dans la suite pencher l'esprit vers ce seul côté (1)?

(1) A toute rigueur, il n'y a pas un mot qui ait son synonime parfait dans une autre langue. Qu'y a-t-il de plus clair que la préposition *dans*, et cependant elle a des applicas différentiontes dans les différentes langues. Par exemple, on dit en allemand j'étois *sur* ma chambre pour dire *dans* ma chambre.

Il y a une espèce d'infini entre les mots et les idées où les variétés de rapports sont inépuisables. Il en résulte qu'il est impossible de faire passer toutes les nuances d'idées d'une langue dans une autre. Les idées

Le sens d'un mot ne s'apprend que par l'usage, et ce n'est qu'après quelques lectures faites dans la langue qu'on veut apprendre, qu'il faut commencer à se faire le dictionnaire de cette langue.

Il en est de même de la grammaire. Les règles de la grammaire se composent de rapports très-déliés, qu'on n'apprend jamais à priori. On ne fait l'apprentissage d'une règle qu'à mesure qu'on la rencontre ; son étude se perfectionne par l'usage des rapports qu'elle indique. Et ce sont toujours les idées mêmes, et non les mots isolés, qui nous apprennent leurs rapports.

On sent bien que je ne parle pas ici de ces rapports de sons ou de lettres qui sont visibles à l'œil et à l'oreille, comme les conjugaisons et les déclinaisons. Ces rapports-là, qu'on peut montrer à l'œil, je les suppose connus, ils

---

complexes, dans lesquelles il entre quelques nuances de sentimens, ne se rendent jamais complètement; car rien n'est plus individuel que le sentiment. Ce n'est donc jamais qu'en maniant beaucoup une langue qu'on en vivifie peu-à-peu les rapports. Ce n'est jamais en morcelant le corps d'une langue qu'on parviendra à la vivifier ; c'est en y entrant pour ainsi dire avec son âme qu'on parvient à l'animer.

n'apprennent pas plus une langue que les lettres qui composent cette langue.

Mais, si les mots et la grammaire ne suffisent pas pour savoir une langue, que faut-il donc pour la savoir?

Pour savoir le latin, il faut autant que possible se faire Romain. Voulez-vous faire lire les historiens à vos écoliers, commencez par leur donner le tableau de l'histoire que vous allez leur faire lire. Il y a une foule de mots, comme *comices*, *tribus*, qui ne s'expliquent que par le tableau de la constitution romaine. Comment donner l'idée d'un *tribun* sans parler des lois de la république?

Tout ce qui tient aux mœurs, aux usages, à la guerre, au barreau, aux vêtemens et surtout à la religion, ne s'explique que par des tableaux d'ensemble. C'est dans ces explications qu'il faut placer les mots latins.

C'est ainsi que vous arriverez aux mots par les idées. Et quel mal y a-t-il que l'écolier acquière quelque connoissance du droit romain, des antiquités, et qu'il ait quelque idée de ce culte sans lequel les chefs-d'œuvre des beaux-arts nous demeurent inintelligibles?

Quant aux mots, je n'en apprendrois que rarement d'isolés. Il faut, dans les commen-

cemens, ne lire que des phrases, mais les savoir très-bien, et les placer dans leur ensemble. Je voudrois dans chaque leçon, ne rendre attentif qu'à une ou deux règles de grammaire, qui ne deviendroient règles que par l'usage fréquent qu'on aura eu occasion d'en faire.

A mesure qu'on aura placé des mots dans la mémoire, il faudra les ranimer par la composition. Je voudrois donc que, lorsque l'écolier saura très-bien un chapitre de Tite-Live, par exemple, on le lui fit traduire dans sa langue maternelle, afin de le retraduire en latin. Ce petit travail serviroit à donner du mouvement à la mémoire, et pour ainsi dire de la pensée aux mots, à trouver leurs rapports, et par cette recomposition, à leur donner cette vie sans laquelle nul savoir n'a de prix. Je voudrois terminer ces premières leçons par faire quelquefois apprendre par cœur le texte même, que je suppose parfaitement éclairci.

Un grand obstacle à vaincre dans l'apprentissage d'une langue étrangère, c'est la présence perpétuelle de sa langue maternelle, qui cherche à ramener les mots étrangers à ses propres lois. Apprendre des mots isolés, c'est les placer dans les rapports de sa propre langue,

ce qui, dans la suite devient un empêchement à saisir leur véritable sens.

Le plus grand mal d'une mauvaise méthode est de former de mauvais maîtres, de mauvais inspecteurs, de mauvaises constitutions académiques. Tout cela forme ensuite une phalange vouée à la défense de la méthode à laquelle cette milice doit toute son importance.

Les institutions publiques servent à élever l'esprit d'une nation; mais quand cet esprit tend à dépasser la ligne des vieilles institutions, elles ne font plus que retarder ses progrès.

Les institutions pour l'avancement des connoissances humaines, datent presque toutes du temps de la renaissance des lettres; dans les pays protestans, elles datent de l'époque de la Réformation. Dans toutes ces époques, les études étoient employées aux mots plutôt qu'aux choses : alors les langues et la controverse étoient partout en première ligne, et l'étude des *choses*, encore au berceau, étoit partout négligée.

Ne voyons-nous pas dans presque toute l'Europe des traces de cette disproportion entre l'étude des mots et l'étude des choses? Comparez le nombre d'années et d'heures employées à

l'étude des mots grecs et latins, et de catéchismes aussi peu compris; comparez-les au nombre d'heures accordées aux choses, aux idées, à la religion du cœur, à la langue maternelle et aux sciences, et vous croirez presque qu'il s'agit de l'éducation d'une race de perroquets.

A Dieu ne plaise que je veuille déprécier l'étude des langues; je sais trop la grande influence du langage sur la pensée, pour ne pas désirer que l'étude des langues, bien loin de diminuer, fasse des progrès réels, ce qui ne peut se faire avec nos méthodes de collége, dont la lenteur seule accuse l'insuffisance.

Qu'on fasse de l'étude des langues une étude de choses; qu'on inspire un grand intérêt à ce qui est si difficile à bien saisir; qu'on fasse arriver les mots par le sentiment et par la pensée, plutôt que par le dictionnaire et la grammaire; que dans l'âme du jeune écolier on fasse naître le jour sur la terre classique de Rome et de la Grèce, et l'on verra enfin marcher de pair une littérature lumineuse avec la science des choses. Le jeune homme accoutumé à trouver la lumière partout, ne se contentera plus du stérile apprentissage de mots qu'il n'entend pas. Alors seulement il se plaira à converser avec Horace et Platon;

alors seulement la science des langues fera sa paix avec la science des choses, et l'on cessera enfin de séparer deux alliés inséparables, les mots et les idées.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Sensation.

SECONDE PARTIE.

Liaison des idées.

SECOND VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

Vérité, et immortalité de l'âme.

APENDICES.

Morale.

RÉCAPITULATION.

Tableau psycologique de l'homme.

Préface.

FIN DE LA TABLE.

Errata du premier volume.

Page	63, *titre*		Etudes de l'homme, pour servir à la connoissances des principes moteurs des actions humaines — *lisez* Etudes de l'homme, ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser.
——	89, *lig.*	18,	et se repousse — *lisez* ou se repousse
——	134, —	25,	le composé s'attire — *lisez* le composé s'altère
——	136, —	5,	à aussi — *lisez* aussi à
——	167, *titre*		Etudes de l'homme, pour servir à la connoissance des principes moteurs des actions humaines — *lisez* Etudes de l'homme, ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser.
——	181, *lig.*	1,	mieux — *lisez* même
——	252, —	14,	communiquées public — *lisez* communiquées au public
——	304, —	25,	est ces raisons — *lisez* est en raison
——	318, —	14,	mobile et passager — *lisez* mobile passager

Errata du second volume.

——	28, *lig.*	7,	puissiez, — *lisez* pourrez
——	68, —	23,	pensée elles — *lisez* pensée dont elles
——	103, —	15,	spiritualise en — *lisez* spiritualise pas en
——	149, —	1,	repoussera — *lisez* repousseront
——	165, —	5,	ses rapports — *lisez* leurs rapports
——	166, —	15,	est modifiée — *lisez* sont modifiées
——	196, —	24,	ont la — *lisez* sont la
——	201, —	15,	de moi — *lisez* du moi
——	234, —	20,	apparitions — *lisez* apparences
——	252, —	15,	idée; où l'intelligence domine — *lisez* idée où l'intelligence domine;
——	387, —	13,	au besoin — *lisez* à ce besoin
——	397, —	20,	arrive-t-il — *lisez* arriveroit-il
——	404, —	17,	des mouvemens — *lisez* de ses mouvemens

